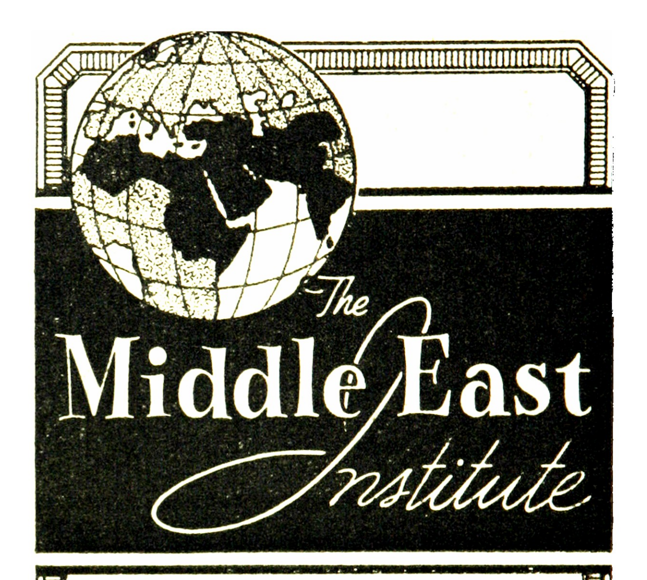




SPONSORED BY
FOREIGN SERVICE
EDUCATIONAL FOUNDATION


THE GEORGE WASHINGTON UNIVERSITY
NOBIS
DEUM
FIDUCIA
1821

RÉVOLUTIONS

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

AVERTISSEMENT.

On trouve aussi chez l'Auteur *les Recherches historiques sur les Maures & l'Histoire de l'Empire de Maroc*, en 3 vol. avec des Cartes géographiques.

RÉVOLUTIONS
DE
L'EMPIRE OTTOMAN,

Et Observations sur ses progrès, sur ses revers, & sur l'état présent de cet Empire;

PAR M. DE CHÉNIER,
Ancien Consul général, & chargé des affaires du Roi auprès de l'Empereur de Maroc.

Semblable à un lion fatigué par une suite de combats, c'est presque dans le sommeil qu'on lui voit acquérir de nouvelles forces.



A PARIS,
Chez { L'AUTEUR, rue du Sentier, N°. 24.
{ BAILLY, Libraire, rue Saint-Honoré.

1789.


DISCOURS



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

DANS le cours des évenemens qui ont bouleversé le globe, on voit par-tout des Nations succéder à d'autres Nations, des trônes renversés par des Conquérans, des Peuples naissans élever de grands Empires, &, du faîte de la grandeur & de la prospérité, s'approcher insensiblement vers la décadence; & c'est dans cette chaîne de convulsions que l'Univers a si souvent changé de face. Les Médes, les Assyriens, les Perses, les Grecs anciens n'existent plus; &, sans quelques lambeaux d'histoire qui ont échappé aux ravages du tems, ces anciennes Monarchies seroient ensevelies dans l'oubli. Rome, après avoir conquis une grande partie de l'Univers, agitée par des dissensions domestiques, affaissée par l'énormité de son poids, & ébranlée par l'ambition de ses Généraux & par l'ascendant des Soldats, est devenue à, son tour, la proie des factieux; & ses Provinces, divisées par une diversité d'intérêts, ont succombé à l'invasion de cette foule de Peuples, que l'esprit d'inquiétude, l'avarice, & l'amour de la liberté avoient armés. On vit alors des émigrations prodigieuses se précipiter les unes sur les

autres pour partager les dépouilles de ce vaſte empire, & venger l'Univers de l'oppreſſion que Rome lui avoit fait éprouver. L'Europe, l'Aſie & les bords de l'Afrique, juſqu'à ce moment, n'avoient été dévaſtés que par des Conquérans ambitieux; les paſſions des hommes avoient ſeules enſanglanté la terre, & la diverſité des opinions n'avoit pas encore agité les eſprits; la Religion, ce lien ſacré, qui devoit adoucir les mœurs des hommes, & reſſerrer les nœuds de la ſociété, produiſit un effet contraire, & devint, elle-même, une ſource de calamités; les Peuples adorant de concert un Dieu de clémence & de paix, diviſés par leur culte, ſe conſacrerent à la haine & à l'excluſion; le fanatiſme, l'orgueil & la préſéance des Sectes allumerent alors le feu de la diſcorde; & c'eſt du ſein de la ſuperſtition & de l'intolérance qu'on vit renaître les attentats, les proſcriptions, la guerre, & l'effuſion du ſang humain.

Dès que les ſectateurs de Mahomet, dans le ſeptieme ſiécle de l'Ere chrétienne, eurent franchi les déſerts, qui ſervent de barriere à l'Arabie, ils s'étendirent en Aſie, en Afrique, & ſur les bords méridionaux de l'Europe, & s'emparerent dans un inſtant des débris de l'Empire Romain, que les Peuples barbares avoient déja dévaſté. Des hordes de Huns, de Scytes, de Turcs & de Tar-

tares que l'amour des armes & l'avidité des richeſſes avoient attirés en Aſie deux ſiécles après, volerent ſous les étendards de Mahomet, & embraſſerent une Religion conforme à leurs mœurs, en ce qu'elle inſpiroit la haine des Nations, le ſang & le carnage.

A peine l'Empire de Mahomet eut-il pris naiſſance, qu'il fut bientôt diviſé, lui-même, par l'orgueil des Chefs & l'indocilité des Soldats; on vit ſucceſſivement un nombre de Sultans uſurper le pouvoir ſuprême; le califat, qui réuniſſoit toute l'autorité, ne fut plus conſacré qu'au Sacerdoce; & les diſcuſſions civiles, qui réſulterent de cette anarchie, retarderent un inſtant la chûte du bas Empire. La diviſion des Sectes cependant, & celle des Provinces eut les mêmes progrès; elle favoriſa les invaſions de cette foule de dynaſties, qui, dans le courant du onzieme ſiécle, porterent leurs armes en Egypte, dans le centre de l'Aſie, & juſques ~~dans~~ l'Inde.

Soliman, Emir, Sultan, ou Prince des Turcs, qui s'étoit emparé de la Paleſtine & de la partie occidentale de l'Aſie, établit alors ſon trône à Nicée, d'où ſes troupes alloient faire des ravages juſques ſous les murs de Conſtantinople. Alexis Comnene, effrayé par ces incurſions, employa tous les reſſorts de la politique auprès du

Pape Urbain II, pour avoir un puiſſant ſecours des Princes chrétiens, ſans prévoir aſſez tout ce qu'il devoit craindre de l'ambition & du courage de ces étrangers. Tel fut, à la fin du onzieme ſiécle, le motif de la premiere Croiſade; elle fit une révolution étonnante en Europe ainſi qu'en Aſie, où cette multitude de Soldats chrétiens, conduite par l'élite de la Nobleſſe, eut plus à ſouffrir de ſon peu de prévoyance, & de la lâcheté & de la perfidie des Grecs, que des armes des Mahométans. Malgré ces adverſités, l'Europe, qui ne connoiſſoit alors que la dévotion & le goût des armes, ſe laiſſa entraîner à la fureur des Croiſades; on vit les Souverains ſe diſputer, pendant près de deux ſiécles, la gloire d'abandonner & d'épuiſer leurs Etats, pour courir en Aſie à la défenſe des Autels conſacrés à la Religion; & l'Europe ſacrifia une partie de ſa population & de ſes richeſſes à l'intérêt de l'opinion, & à des conquêtes imaginaires, dont elle n'avoit pas aſſez prévu les inconvéniens. Dans ces différentes expéditions, où les Chrétiens eurent autant de ſuccès que de revers, & où le trône de Conſtantin paſſa lui-même, un inſtant au pouvoir des François, un nombre de Principautés que les Sultans avoient érigées, changerent à tout moment de maître.

Des vues politiques, une diverſité d'intérêts, la méſintelligence des Chefs, l'indiſcipline des Soldats, le relâchement des mœurs, & l'influence épidémique du climat, refroidirent cependant l'ambition des Conquérans & la dévotion des Peuples; & l'Aſie, ſi long-tems arroſée du ſang des Nations, jouit enfin de quelque repos. Les Sultans, délivrés des invaſions de l'Europe, recommencerent alors à ſe déchirer entre eux, & ce ne fut qu'à la fin du treizieme ſiécle, après avoir prévenu & vengé des trahiſons, ou vaincu ſes rivaux, qu'Otman premier, Sultan d'Iconium, fut en état de poſer les fondemens de l'Empire Ottoman.

Cet Empire, qui ſemble avoir pris celui de Rome pour modele, en s'élevant ſur ſes ruines, formé, comme lui, de l'aſſemblage de quelques brigands qui couroient après la fortune, & preſque auſſi avide que lui de conquêtes & de triomphes, étonna l'Univers par la rapidité de ſes progrès. Le trône d'Orient, toujours agité de diſſenſions domeſtiques, & affoibli par des querelles étrangeres, avoit preſque préparé ſa chûte; & les Princes chrétiens, que l'amour de la gloire & un délire religieux avoient fait voler au ſecours des Empereurs Grecs, qui les avoient ſi ſouvent trompés, diviſés, à leur tour, par des

intérêts plus légitimes, diſſimulerent cette révolution, quoiqu'ils puſſent entrevoir déja l'influence qu'elle auroit un jour ſur leur propre repos. Les ſuccès qu'eurent les Ottomans, en Europe, dans les quatorzieme & quinzieme ſiecles, furent plus rapides encore, à la faveur des méſintelligences qu'il y avoit entre les Princes de Bulgarie de Servie, & l'Empire Grec, ou le bas Empire, d'une part; & entre les Hongrois, la Tranſylvanie & la Maiſon d'Autriche de l'autre, & ils porterent dans un inſtant leurs armes victorieuſes au-delà du Danube, & combattirent, ſur les bords de la Germanie, ces reſtes de Huns, de Daces & de Sarmathes qui y conſervoient encore quelques traces de leur férocité. L'Empire d'Orient, dépouillé de ſes Provinces, ſe bornoit alors à l'enceinte de Conſtantinople, & ſes murs, qui en étoient les ſeules barrieres, ayant été enfin renverſés en 1453, par Mahomet ſecond, il ne reſta de l'Empire de Rome, que le nom, la gloire & le ſouvenir.

Depuis cette époque juſqu'à nos jours, l'Empire Ottoman a éprouvé d'heureux & de mauvais ſuccès; mais, ſans ſe laiſſer abattre par l'inſtabilité de la fortune, il s'eſt ſoutenu contre les invaſions étrangeres & contre les diviſions domeſtiques; &, ſemblable à un lion fatigué par

une ſuite de combats, c'eſt preſque dans le ſommeil qu'on lui voit acquérir de nouvelles forces. En parcourant ſans prévention les faſtes de cet Empire, on voit que dans cet enchaînement de viciſſitudes, qui décide du ſort des hommes & des Nations, il a été plus près de ſa chûte qu'il ne l'eſt aujourd'hui; les circonſtances, à la vérité, ne ſont plus les mêmes, &, par une mobilité de convenances & d'intérêts, elles peuvent changer tous les jours; d'ailleurs, à meſure que l'Europe s'eſt éclairée, les Nations civiliſées ont perfectionné leurs connoiſſances dans l'art militaire; des combinaiſons, démontrées par l'expérience, lui ont appris à préparer, dans le même tems, & les moyens de vaincre, & les reſſources d'une défaite, & à oppoſer des obſtacles à l'impétuoſité des Peuples indiſciplinés; c'eſt ainſi que la regle, donnant de nouveaux reſſorts à la valeur, eſt parvenue à ſuppléer au nombre; elle balance la force, & fait même tirer avantage de la témérité.

La guerre ſurvenue à la fin de 1787, entre l'Empire Ottoman & les Cours impériales d'Allemagne & de Ruſſie, ont rendu l'Europe d'autant plus attentive ſur les événemens, qu'elle peut s'y trouver compromiſe, & qu'ils doivent influer ſur la prépondérance des Nations belligérantes;

ſon ſyſtême politique, qui, depuis deux ſiécles, n'a eu que des variations plus propres à raffermir la tranquillité publique qu'à la troubler, en ſera néceſſairement renverſé, & le bonheur des Nations ſemble lui-même devoir dépendre de cette révolution ; comme toutes les Puiſſances, en raiſon de leur poſition & de leur commerce, de l'avantage de leurs alliances, ou de l'influence de leurs vues politiques, en conçoivent des préſages plus ou moins heureux, il n'en eſt peut-être aucune qui ne ſoit dans le cas de prévoir & de craindre la chûte de cet Empire.

Quoique les exemples des grandes Nations qui ont bouleverſé l'Univers, & qui ont été entraînées, elles-mêmes, par le torrent des événemens, juſtifient les conjectures qu'on peut hazarder ſur la deſtinée des Empires ; il ſeroit téméraire aujourd'hui de prononcer ſur le ſort d'une Nation, d'après des circonſtances momentanées, que les intérêts de l'Europe peuvent faire varier à tout inſtant. On ne peut pas diſconvenir, d'une part, que la prévoyance politique, qui a oppoſé un contrepoids de forces à des projets ambitieux, & la confiance qui doit réſulter de cet équilibre, ne ſoit un rempart contre l'injuſtice & l'uſurpation ; tandis que de l'autre, les réformes que le tems exige dans une conſtitution, le

rétabliſſement des mœurs, le ſoin de prévenir les abus dans tous les genres d'adminiſtration, une ſage diſpenſation des revenus de l'Etat, tous ces moyens puiſſans enfin qui ont tant d'aſcendant ſur la religion des Rois & ſur les idées des hommes, ſont autant de reſſources qui peuvent ſoutenir les Empires, les relever, ou retarder leur chûte.

L'Empire Ottoman, qui reſſemble à l'Empire Romain par ſon origine, & qui lui reſſemble encore plus par ſon orgueil & par la rapidité de ſes conquêtes, quoique moins avide, moins exigeant & moins ambitieux, peut être conſidéré ſous les mêmes rapports : ſous les Empereurs, & après Trajan, on étoit déja dans le cas de préſager la décadence de Rome ; mais cette maſſe énorme pouvoit ſe ſoutenir encore par ſon propre poids ; il étoit impoſſible, cependant, que cet Empire pût reprendre ſa conſiſtance, du moment que le Sénat perdit de ſon autorité, & que le Peuple vit augmenter la ſienne ; parce que le Peuple, qui agit ſans diſcernement, jaloux de repouſſer l'oppreſſion, croit devoir ſe plaindre toujours & demander ſans ceſſe ; les changemens qu'exigea l'adminiſtration intérieure, la néceſſité de multiplier les Loix, en raiſon de l'influence du Peuple & du mélange des Nations, l'inégalité des fortunes, la vénalité des ſuffrages,

les haines qui résultoient des divisions des rangs ; de l'inégalité des conditions, & de la défiance des esprits, le luxe & la corruption des mœurs, le relâchement dans la discipline militaire, l'adoption des coutumes étrangeres, le goût des spectacles & celui des plaisirs, hâterent la révolution, & changerent totalement les idées & les mœurs d'un Peuple, que l'amour de la gloire & de la patrie avoit enorgueilli. L'étendue immense de ses conquêtes & l'ambition des Chefs, servirent elles-mêmes à ébranler l'Empire, en ce que les légions qu'on faisoit passer dans ses extrémités, où elles se naturalisoient, perdirent insensiblement le sentiment patriotique, & que les Généraux, éloignés du centre de l'autorité, & agités d'idées d'indépendance, ne s'occuperent qu'à soulever les Provinces qu'ils devoient pacifier, & à étendre le feu de la dissension. *Ce ne furent plus*, dit M. de Montesquieu, *les Soldats de la République, mais de Syla, de Marius, de Pompée & de César ; & Rome ne pût plus savoir si celui qui commandoit dans une Province étoit son Général ou son ennemi* (1).

---

(1) Grandeur des Romains, & causes de leur décadence, *Chap. 9.*

Après Antonin les légions, qui connoiſſoient leur force & leur aſcendant, commencerent à en abuſer; la ſucceſſion à l'Empire fut ſouvent une occaſion de déſordres, il fut preſque mis à l'enchere; & pendant l'empire de Gallien, il y eut pluſieurs prétendans qui ſe détruiſirent entre eux. La vanité qu'eut Conſtantin de faire une nouvelle ville impériale, à laquelle il voulut donner ſon nom, fut le dernier période de la décadence de Rome; cette capitale entiere voulut ſe porter alors du côté de l'orient; & l'Italie, dépouillée de ſes légions, n'ayant que des maîtres indolens, & preſque plus de Soldats, ne put réſiſter à l'irruption des Peuples barbares qui ſe répandirent par-tout. La foibleſſe des Empereurs, ou celle de l'Empire, ne permit d'arrêter ces invaſions qu'en donnant de l'argent; mais en achetant la paix on ne fit que donner à ſon ennemi les moyens de faire la guerre avec plus de ſuccès. L'Empire Romain, alors livré au caprice des Soldats, ſe vit contraint d'affoiblir des troupes dont il avoit plus à craindre qu'à eſpérer; il traita avec les Barbares, qui le ſervoient en qualité d'auxiliaires; mais ayant plus à craindre ſes auxiliaires que ſes ennemis, cet Empire, qui avoit ſubjugué une partie de l'Univers, fut lui-même à la merci de tous les Peuples que ſon orgueil avoit ſoulevés. Après avoir été de la

décadence à la chûte, on le vit enfin s'écrouler tout-à-coup, lorſque Mahomet eut armé ſes ſectateurs du glaive du fanatiſme.

Ce tableau raccourci de la décadence & de la chûte de Rome, m'a paru d'autant plus néceſſaire, que c'eſt dans cette chaîne de viciſſitudes qu'on croit appercevoir les rapports qu'il peut y avoir entre les Ottomans & les Romains, & les nuances qu'il y a dans les cauſes générales, qui élevent ou qui précipitent les Empires. Toujours animés par la gloire, & embraſés de l'amour de la patrie, les Romains eurent des ſuccès heureux pendant tout le tems de la République; & elle les dut encore plus à ſes mœurs qu'à ſes armes: mais quand cette Capitale du monde eut enfin englouti toutes les petites Républiques, & qu'elle fut devenue maîtreſſe de l'Univers, les réformes qu'il fallut faire à la conſtitution, & la néceſſité de décorer du nom de citoyens Romains les Nations qu'elle avoit aſſociées à ſes victoires, influerent néceſſairement ſur les mœurs du Peuple, & Rome, trouvant ſa patrie par-tout, ceſſa d'être ce qu'elle avoit été.

Qu'on ne me taxe pas de vouloir, par eſprit de nouveauté, mettre les Ottomans en parallele avec les Romains, cette comparaiſon, qui ne porte que ſur la puiſſance, n'intéreſſe pas le génie national;

on ne peut désavouer, d'ailleurs, qu'il n'y ait bien des rapports entre deux Nations, qui, sur des principes différens, ont ravagé la terre, & sont parvenues à une grande élévation ; si l'ordonnance du tableau n'est pas par tout la même, à quelques nuances près on y apperçoit les mêmes traits, les mêmes ombres, les mêmes couleurs. Les annales Ottomanes, comme celles de Rome, présentent des conquêtes étonnantes ; on y voit peu de Loix, à la vérité ; elles sont moins nécessaires dans un Gouvernement absolu, & à une Nation dont la constitution n'a pas dû varier, & qui, à l'opposé de Rome, bien loin d'adopter les Peuples vaincus, les a toujours confondus avec ses esclaves ; on y trouve une police sévere, faite pour des Soldats ; beaucoup de révolutions, des proscriptions en nombre, & plus de sang répandu que dans l'histoire des autres Peuples. Toutes les Nations ont eu des Titus & des Néron ; on trouve par-tout les mêmes passions, les mêmes intérêts, les mêmes vertus, les mêmes forfaits ; mais, en raison de l'état isolé que les opinions religieuses ont prescrit aux Ottomans, ils sont presque séparés de l'Europe ; ne les considérant que comme un Peuple inculte & barbare, elle est plus affectée de leurs préventions & de leur aversion pour les coutumes étrangeres, que de leurs vertus

morales, & des traits de grandeur d'ame & de généroſité dont ils ſont auſſi ſuſceptibles que les autres hommes. Si Rome, à laquelle l'Univers a élevé des autels, qu'on révere encore, a ſeule acquis des droits ſur la vénération de l'Europe; c'eſt qu'après avoir été ſubjuguée par la ſupériorité de ſes armes, elle a hérité de ſes Loix, & de ce goût pour les Sciences & les Arts, dont les Peuples barbares n'avoient aucune idée. Rome a formé des Orateurs célebres, des grands Philoſophes, des Hiſtoriens fidéles, qui ont banni de l'hiſtoire toutes ces fictions, qui, avant eux, y avoient répandu tant d'obſcurité; elle a eu des Poëtes ſublimes, des Artiſtes immortels, & une foule de Héros célebres. Elle a laiſſé aux Nations, qui ont ſurvécu à ſon empire, des monumens de ſa gloire, de ſon goût & de ſa magnificence, & des modeles de grandeur, de généroſité, de patriotiſme, & de vertus morales dans tous les genres. C'eſt ſur l'exemple de Rome enfin, que l'Europe s'eſt éclairée; elle a tracé aux Conquérans, avides de gloire & de puiſſance, les avantages & les écueils d'une turbulente ambition. Mais ſous ce voile impoſant de grandeur & de majeſté, le Gouvernement de Rome cachoit un nombre de vices; cette Puiſſance ambitieuſe, toujours prête à s'offenſer de la proſpérité de ſes

voisins, à se rendre l'arbitre ou l'instrument de leurs querelles, n'a jamais cherché à en faire des amis que pour pouvoir les subjuguer avec plus de facilité; elle s'est fait une sorte de gloire d'humilier les Nations par l'arrogance de ses prétentions, & par l'orgueil de ses triomphes; & la chûte de ce vaste Empire, enrichi des dépouilles des Peuples & des Rois, a été le vœu de l'Univers opprimé, qui, trop grand pour n'avoir qu'un maître, a pris ensuite une nouvelle face.

Il semble que les Législateurs des hommes n'ont consulté que les préjugés & l'intérêt des Nations qu'ils ont voulu gouverner; ceux de Rome ont fait des Loix pour des Soldats avides de grandeur & de conquêtes; Mars, Bellone, & la Victoire, ont été les principales divinités auxquelles ils ont consacré leurs ravages; & comme le génie militaire étoit celui du Peuple Romain, son orgueil & son ambition n'ont point eu de bornes. Le Législateur des Arabes, présumant moins de ses armes que de sa Loi, & plus jaloux de soumettre que de conquérir, a armé ses sectateurs du glaive du fanatisme; & quoique le zele de la Religion, la dévotion des conquêtes, & l'inconstance des Peuples lui ayent soumis dans un instant les principaux débris de l'Empire Romain, les Ottomans ont senti qu'ils ne devoient

pas se livrer à cet esprit d'usurpation, dont Rome leur avoit donné l'exemple, & qu'ils ne devoient être ni conquérans ni dévastateurs. La vertu dominante à Rome a été le patriotisme, l'amour du bien public ; & c'est cette vertu, que la gloire & l'honneur enflamment, qui, pendant six siécles a fait des Romains un Peuple de Héros. Les Ottomans n'ont aucune idée du patriotisme ; la Religion, chez eux, est le principal ressort de la politique, & le tribut est le seul fruit de la conquête ; le despotisme de la superstition, cet enthousiasme impérieux fait, seul, de tous les Ottomans autant de Soldats, dont l'épée ne doit être trempée que du sang des ennemis de la Loi. Ne voyant dans le Despote, que le Ministre des décrets du Tout-puissant, l'image de la Divinité, ils lui obéissent avec la même soumission ; si dans des dissensions civiles on a vu quelquefois les conjurés livrés à une fureur sacrilége, il faut regarder ces accès de frénésie, qui tiennent moins aux préjugés du Peuple qu'aux impulsions du moment, comme une exception & non pas une regle ; qu'on observe, d'ailleurs, que ces fermentations publiques cachent presque toujours quelque germe secret, qui donne à la férocité du Soldat un motif légitime & légal. On doit conclure de-là, que la Religion chez les Ottomans étant le fondement,

ment, la regle & le ſyſtême de l'Etat, faiſant la baſe & les bornes du pouvoir, elle a ſur le caractere des Peuples cette influence prédominante qui tient lieu de patrie; or, comme cette conſtitution, qu'on pourroit appeller peut-être *Monarchi-théocratique*, n'a d'autre objet que le progrès de la foi, elle ne peut être ſuſceptible d'aucune modification, à moins que tout ne ſoit renverſé. *Les ſujets dans ce Gouvernement*, dit M. de Monteſquieu, *qui ne ſont pas attachés à la gloire & à la grandeur de l'Etat par honneur, le ſont par la force & par le principe de la Religion* (1). S'il étoit poſſible de changer la façon de penſer des Turcs, & de les rapprocher de la nôtre, pour effacer l'idée de la fatalité, qui conduit leur aveuglement ou leur confiance, je ne ſuis pas de ceux qui penſent qu'ils pourroient y gagner; leur bandeau une fois déchiré, ils n'auroient ni principe ni but; n'agiſſant que par caprice & par eſprit de pillage, ce ſeroient des bandes de brigands, qui, après avoir ravagé les domaines de leurs voiſins, ſe déchireroient entre eux. Qu'on obſerve d'ailleurs ſans prévention, que chaque Peuple ayant une conſtitution particuliere, en raiſon de ſes loix, de ſa religion, de ſon éducation, de

(1) Eſprit des Loix, *liv.* 5, *chap.* 14.

ses mœurs, cette constitution doit nécessairement perdre de sa vigueur par le mélange des coutumes étrangeres.

Il semble donc devoir résulter de cette hypothèse, qu'on ne doit pas calculer sur les mêmes principes, la chûte d'une Nation qui est fondée sur la base invariable d'une Religion, qui la sépare du reste des hommes, & celle des Nations, qui, réunies par une conformité d'opinions & d'usages, sont dans le cas de voir varier leurs intérêts au gré des événemens & de l'influence des personnes, & des circonstances politiques. Des vices dans l'administration, des dissipations du revenu public, des projets renversés, des revers imprévus, un défaut de concert, un changement dans les systêmes, peuvent précipiter celles-ci; tandis que celle qui est fondée sur la Religion, & qui ne fait point dépendre son sort d'une mobilité dans les principes & dans les idées, paroît avoir des ressources d'autant plus solides, que l'ignorance & l'aveuglement des Peuples semblent eux-mêmes devoir les assurer. Une ame intrépide & fanatique lui suffit pour ranimer les esprits abattus, & faire de quelques Soldats découragés une troupe de Héros. On doit convenir, à la vérité, qu'une Nation, toujours concentrée dans ses préjugés, préoccupée des préséances de sa foi,

pleine d'averſion pour les autres cultes, & aveuglée par l'ignorance & la préſomption, ſera néceſſairement fiere, féroce, & ne ſera jamais ſuſceptible d'une grande civiliſation, & tel eſt le caractere des Ottomans ; ne voyant dans les Peuples conquis que des ennemis ou des eſclaves, ils ne doivent pas craindre les révolutions qui réſultent du mélange des uſages & des opinions.

L'Empire Ottoman, & il a cette conformité de plus avec ces grands Empires qui l'ont précédé, ne ſera jamais attaqué dans une extrémité, qu'il n'éprouve quelque ſecouſſe dans l'autre, d'abord par l'étendue de ſa puiſſance, & plus encore par la nature de ſon Gouvernement ; l'éloignement des Provinces du centre de l'autorité fomente l'ambition des Chefs, l'abus & l'excès du pouvoir, ainſi que l'intolérance des Peuples, qui confondent preſque toujours la dépendance avec l'oppreſſion, parce qu'ils ſont ennemis de l'un & de l'autre. Dans la derniere guerre entre les Turcs & les Ruſſes, on a vu l'Empire Ottoman déchiré dans ſes extrémités, la Morée & l'Albanie troublées par des diſſenſions, l'Egypte & les bords de la mer Rouge livrés aux ravages d'un Conquérant, la Syrie en proie à quelques factieux, les Arabes ſoulevés, Bagdad & Baſſora expoſées à la haine des Perſans ; mais ces fermentations, qui

tiennent aux paſſions des hommes & à l'incertitude des événemens, agitent les Etats ſans décider de leur ſort; de même que l'efferveſcence des liqueurs, on les voit ceſſer avec la cauſe qui les a produites.

Il ne s'enſuit pas des principes que j'ai hazardés, & que je ſoumets aux lumieres de mes Lecteurs, que l'opinion invariable des Peuples puiſſe ſuffire ſeule au maintien des Empires; leur force & leur aſcendant dépendent encore des cauſes morales & politiques, qu'il eſt néceſſaire d'examiner. La puiſſance & la force politique d'une Nation, conſiſtent dans les reſſources que lui procurent ſa population & ſes richeſſes, & dans les circonſtances relatives à ſa conſtitution & aux intérêts qui la lient à ſes voiſins; c'eſt ce qui doit à la longue déterminer ſes avantages. On voit en général par-tout, que le caractere des Souverains, & l'eſprit qui les domine, la prudence des Miniſtres, l'habileté des Généraux, & la confiance qu'ils inſpirent aux troupes, ont preſque toujours décidé de la proſpérité des Trônes & du ſort des Nations; & leur chûte a été plus ou moins lente, en raiſon de leur puiſſance, de l'intérêt de leurs voiſins, & de l'influence des perſonnes, ou des vices qui ſe ſont introduits dans le Gouvernement. Quoique d'après ces principes

généraux on ait vu tant d'Empires s'élever & disparoître, on ne doit pas préſager la ruine de ceux qui leur ont ſuccédé, ſans avoir égard à la différence des tems, à celle qu'il y a dans la façon de penſer des Nations, & à ce concours d'intérêts politiques, qui peuvent hâter ou retarder une révolution. L'Empire Ottoman, enorgueilli par une ſuite de ſuccès, depuis ſon origine juſqu'à la fin du ſeizieme ſiécle, & humilié par ſes défaites ſous les regnes de Selim II, d'Amurat III, d'Achmet I, de Muſtapha II & d'Othman II, reprit quelque conſiſtance ſous Amurat IV, & ſous Ibrahim ſon frere. Les regnes des Empereurs qui ont ſuccédé, ont éprouvé les mêmes variations, & elles ont toujours dépendu, comme je viens de l'obſerver, du tems, des conjonctures, & du génie des hommes qui ont préſidé à l'adminiſtration, ou au commandement des armées. Dans cet enchaînement de cauſes ſecondes, cependant, les talens ou l'incapacité, les vertus ou les vices, n'ont pas toujours un effet aſſuré, parce qu'indépendamment des facultés des hommes & de l'arrangement des circonſtances, tout eſt ſubordonné aux viciſſitudes de la fortune, ou à la volonté d'un Être ſuprême, qui a caché dans le ſecret des événemens, ſes décrets ſur les projets des Conquérans & ſur la deſtinée des Nations. Les

Empires, de même que les individus, éprouvent des variations & des viciſſitudes ; ils ont leur enfance, leur jeuneſſe, leur âge mûr, leur vieilleſſe & leur caducité; mais il eſt difficile de ſaiſir ces époques d'accroiſſement ou de décroiſſement, parce que ce n'eſt pas ſur des événemens paſſagers, ſur des circonſtances iſolées, qu'on peut apprécier le caractere national, & fixer les progrès ou la décadence des Empires; & c'eſt entierement aux préjugés des Ecrivains & à l'opinion du moment, qu'on doit cette variété de portraits des Nations, dont on n'a pas aſſez approfondi les principes ni étudié les révolutions.

Pour ne pas mériter le même reproche, & appuyer mes idées ſur des applications, j'ai cru devoir mettre ſous les yeux du Lecteur un Abrégé ſuccint & rapide de l'Empire Ottoman; car il en eſt des Empires comme des hommes, dont on ne peut juger que par les actions. On verra, dans le cours des révolutions que cet Empire a éprouvées juſqu'à ce jour, dans cette ſucceſſion de triomphes & de défaites, qu'il a été plus voiſin de ſa chûte qu'il ne l'eſt aujourd'hui. Les revers qu'il a eſſuyés ſous Jean Sobiesky, ſous le Prince Eugene, & dans la derniere guerre contre les Ruſſes, ont humilié ſa confiance ſans l'affoiblir, & ſans qu'il en ait

résulté des pertes irréparables ; des Généraux de la Maison de Kioproly, chez la plupart desquels la vertu, le génie militaire, & les connoissances politiques ont été héréditaires, ont relevé cet Empire dans des momens de crise où il sembloit se précipiter. On voit encore aujourd'hui qu'une guerre malheureuse, entreprise après trente ans de repos, n'a pas assez abattu le courage des Ottomans, pour qu'ils soient effrayés de leur inexpérience, ni de la supériorité de leurs ennemis. Irrités par une suite d'adversités, ils reprennent les armes avec une confiance étonnante, qui auroit plutôt permis de présager leurs succès, que d'annoncer leur ruine.

On a vu dans tous les tems la fortune se jouer des événemens, & se plaire à humilier les Nations, pour donner aux grands hommes qu'elles ont produit, les moyens de développer leur génie. C'est ainsi, qu'après la premiere guerre punique, Annibal effaça, presque sous les murs de Rome, les humiliations de Carthage ; & cette Capitale du monde seroit tombée au pouvoir de ce Général, s'il avoit su profiter de sa victoire ; Fabius rétablit alors la gloire du nom Romain ; & Scipion, après lui, ayant enfin renversé les murs de Carthage, vengea l'outrage qu'elle avoit fait à la puissance & à l'orgueil de Rome. Mais

rapprochons-nous de nos tems ; n'a-t-on pas vu la France, épuiſée par cinquante ans de guerre, & humiliée par une ſuite de revers, ſe glorifier, au commencement de ce ſiécle, du dernier triomphe de Louis XIV, dans ce moment, où, prêt à s'enſevelir ſous les ruines de la Monarchie, l'Europe conjurée voulut conteſter à ſa poſtérité la plus riche dépouille de l'Empire de Charles-Quint? De même, après le Traité de 1756, Frédéric II, Roi de Pruſſe, que ſes vues politiques & ſes talens militaires ont immortaliſé, ayant à combattre contre les principales forces de l'Europe unies contre lui (1), ſut mettre en œuvre tout ce que l'art de la guerre avoit de plus profond pour déconcerter les projets des Alliés, & fixer l'inconſtance de la fortune par l'activité de ſes marches, & par l'habileté de ſes manœuvres. Nous avons encore vu plus près de nous la Marine françoiſe, négligée pendant plus de ſoixante ans, & preſque découragée par un nombre de défaites, reprendre, au commencement du regne de Louis XVI, l'aſcendant qu'elle avoit eu ſous Louis XIV, & diſputer à nos rivaux

(1) Dans ce Traité, l'Empereur, les Cercles de l'Empire, la France, la Ruſſie & la Suéde étoient unis contre le Roi de Pruſſe.

l'empire des mers, dont un événement malheureux n'a fait que retarder la conquête. L'hiſtoire de l'Univers nous montre enfin par-tout, que ce n'eſt pas la fortune, & le hazard qui préſident aux événemens, & que la juſtice & la ſageſſe des Souverains, le reſpect des Peuples pour les Loix, la prévoyance des Miniſtres, & l'habileté des Généraux, ſont les principaux reſſorts qui influent ſur le caractere des Nations, & ſur le ſort des Empires.

Après quatre ſiécles de proſpérités, la molleſſe, le luxe & le goût des plaiſirs, énerverent le génie militaire des Ottomans; & telle a été, & doit être à-peu-près, l'hiſtoire de tous les Peuples. Pour prévenir les occaſions de murmures, qu'une soldateſque fiere & enthouſiaſte doit toujours faire craindre, dans un Empire déja trop étendu, le Gouvernement renonça à de nouvelles conquêtes, & ne s'occupa que du ſoin de procurer l'abondance, & de concentrer ſon autorité; on ſe relâcha inſenſiblement ſur les exercices militaires, dont le Peuple perd facilement l'habitude quand on le diſtrait par des amuſemens; la Cour Ottomane enfin porta tous ſes ſoins à éloigner l'occaſion de mettre les armes à la main à des Soldats inquiets & turbulens, dans le moment même où l'Europe, toujours préoccupée de paſſions & de

défiances, se peuploit de Soldats, se perfectionnoit dans l'art de vaincre, & sacrifioit ses richesses, l'industrie de ses sujets, sa population & son agriculture, à des projets onéreux d'attaque & de défense. Quel contraste! une Nation, qu'on appelle Barbare, renonçoit aux conquêtes & aux dévastations, dans le moment où les Nations civilisées puisoient dans les progrès mêmes de leurs connoissances, des moyens plus assurés de se détruire & de s'anéantir!

La partie orientale de l'Europe fut agitée dans le commencement du siécle, par l'inquiétude héroïque de Charles XII; la Porte Ottomane se laissa entraîner au ressentiment de ce Prince, après sa défaite à Pultava; mais elle ne se prévalut pas de la prospérité qu'eurent ses armes. Dans deux guerres qu'elle eut à soutenir ensuite, depuis 1715 jusqu'en 1739, elle eut plus de succès que de revers; &, après avoir reconquis la Morée & Belgrade, qu'elle avoit perdu, ne s'occupant plus de guerres ni de conquêtes, elle s'assoupit à l'ombre de ses lauriers. La Perse, dans le même tems, fut déchirée par des usurpateurs, & les frontieres des Ottomans s'y trouverent compromises; mais les troubles qui en résulterent furent bientôt dissipés.

Auguste III, Roi de Pologne, étant mort en

1763, l'état des chofes changea dans cette partie de l'Europe, qui jouiffoit d'une longue paix ; la Ruffie, qui préparoit les événemens, & qui couvoit lentement de vaftes projets, fit marcher des troupes du côté de la Pologne, pour y protéger, difoit-elle, la liberté d'une élection, & prévenir les tumultes que l'inftabilité des Polonois fembloit devoir faire craindre. La Porte Ottomane, garante, ainfi que la Cour de Ruffie, de la conftitution Polonoife, par le Traité de Carlowitz, engourdie par une longue paix, diffimula les avantages qui devoient réfulter pour elle de fon influence; elle ne prit ombrage des démarches des Ruffes, que lorfqu'il ne fut plus poffible d'en déguifer les motifs; &, fans être en état de faire la guerre, elle fe vit contrainte de la déclarer à la Cour de Saint-Pétersbourg, qui s'y étoit elle-même préparée. Les troupes Ruffes fe trouverent bientôt par-tout; &, depuis les bords du Dniefter jufqu'au-delà du Caucafe, la victoire fuivit conftamment leurs drapeaux. Les Ruffes ne purent cependant cueillir fur les bords orientaux de la mer Noire que de ftériles lauriers; ce pays, inculte & fans défenfe, appartient au dernier venu; & il eft douteux que la Ruffie ait pu s'y dédommager de l'enflure qu'elle affecta de mettre à tous fes efforts, qu'une Puiffance, qui auroit

eû plus de ressources & plus d'embonpoint qu'elle, n'auroit pas osé hazarder. Les Turcs, qui, depuis trente ans, avoient négligé l'usage des armes, qui n'avoient par conséquent ni Généraux ni Soldats, aucune idée de l'art militaire, se trouvant en face des Russes en 1769, crurent voir leurs maîtres; ils leur céderent par-tout les avantages de la victoire, que les Russes n'eurent pas même la gloire de leur disputer. A peu de chose près, les Ottomans marquerent le même découragement dans les campagnes suivantes: on ne peut pas dissimuler toutes les fautes qui résulterent de leur inexpérience, & de la mal-habileté de leurs Généraux; des villes perdues sans les défendre; des armées mises en fuite, ou dissipées sans combattre; des camps abandonnés; des Provinces, des petits Royaumes conquis; une flotte réduite en cendres; l'Archipel au pouvoir de l'ennemi; une chaîne de désastres, furent enfin les trophées de la victoire des Russes & de la honte des Ottomans; & forcés de subir la loi du plus fort, ils furent contraints de consacrer leurs défaites par une honteuse paix. Ce qu'il y eut de pire encore pour ce peuple impérieux, qu'on a souvent vu manifester son orgueil, même dans l'adversité, ce fut de voir la Russie commander presque dans ses Etats; elle sembloit vouloir

jouir, dans le ſein de la paix, de tous les droits de la guerre... Telle fut la ſituation précaire de l'Empire Ottoman après la paix de Kainardgik; &, pour ne pas s'expoſer à l'alternative de reprendre les armes, il fallut encore céder à toutes les prétentions du vainqueur.

C'eſt dans de pareilles extrémités qu'on a vu les Nations opprimées par la tyrannie ranimer leur courage, & trouver même des reſſources dans le déſeſpoir. C'eſt ainſi que, prêts à tout ſacrifier pour la liberté, les Suiſſes & la Hollande autrefois, & Gênes de nos jours, ont ſecoué avec intrépidité un joug étranger; que les Etats-Unis ont poſé les fondemens de leur indépendance; & que la Pologne, aſſervie par une ſuite d'oppreſſions, s'efforce à revendiquer les droits que l'ambition lui avoit uſurpés. Quelquefois la circonſpection, la modération, l'avarice, ou la foibleſſe de vos voiſins, conquérans ambitieux! vous a enhardis à tout exiger, à tout entreprendre; mais en cherchant à ſubjuguer les Nations, vous ne faites qu'irriter leur courage & rendre leurs armes invincibles.

Le tems, la réflexion, un reſſentiment légitime, ſemblent avoir ramené les eſprits; & les Ottomans, humiliés par une ſuite d'événemens malheureux, ſe ſont mis en état d'attaquer & de

ſe défendre ; dépouillés de la Crimée, où l'Impératrice Catherine deſiroit élever un nouvel Empire, & y compter les Mahométans au nombre de ſes ſujets ; provoqués enfin, preſque ſous les murs de Conſtantinople, par un vainqueur exigeant, & à peine maîtres chez eux, ils ont vu la néceſſité de réprimer un voiſin ambitieux, qui ſembloit ne vouloir partager avec le Sultan le trône de ſon Empire, que pour pouvoir le renverſer avec plus de facilité. Tels ſont les motifs qui ont ranimé la bravoure & la confiance des Ottomans ; bien loin de ſe décourager en voyant accroître le nombre de leurs ennemis, ils en ont conçu l'eſpoir d'une nouvelle gloire ; ils ont ſenti qu'il étoit plus honorable encore de périr les armes à la main, que de ſe dévouer à un eſclavage volontaire ; les événemens doivent décider de cette réſolution.

En examinant impartialement les choſes dans leur état préſent, il paroît difficile de prononcer ſur des probabilités, qui dépendent autant du hazard des armes que de l'habileté des combinaiſons ; d'autant plus, qu'on ne ſait ce qu'on doit attendre ou appréhender d'une Nation dont les ſuperſtitions ont ſi ſouvent provoqué le courage ou exagéré la crainte. Il ſeroit téméraire, ſans doute, de préſager avec aſſurance que les Turcs ſont en

état de résister aux efforts concertés des deux Empires unis ensemble ; mais il seroit tout aussi déplacé, peut-être, de croire que quelques défaites, que la perte de quelques places, puissent anéantir en un instant un vaste Empire, & contraindre les Ottomans d'abandonner l'Europe aussi précipitamment qu'on a pu l'imaginer. Une réunion d'intérêts & de forces, qui accableroit dans un même tems la puissance Ottomane par mer & par terre, pourroit seule opérer cette révolution ; mais quel avantage pourroit rejaillir sur l'Europe d'un bouleversement aussi contraire à sa tranquillité qu'à l'intérêt des Nations ? Ce contrepoids de forces, qui semble n'exister que pour servir de base aux systêmes politiques, n'exige-t-il pas, ce me semble, un principe tout opposé ? D'ailleurs, quoique les voisins de l'Empire Ottoman, ce qu'on appelle ses ennemis naturels, ayent des Généraux, des Soldats, des armes, & une discipline militaire, qui semble devoir enchaîner la victoire, je doute que les revenus de leurs États puissent suffire à l'étendue de leurs projets. Ce que je dis des Russes & des Ottomans, on peut le dire de l'Europe entiere ; toujours en armes, & prêts à combattre & à conquérir dans le sein même de la paix, on voit les Empires s'épuiser en dépenses de faste, en superfluités, en dissipations, en places de dé-

ſenſe, en armées d'oſtentation ; & il n'en eſt aucun qui puiſſe ſoutenir ſix campagnes, parce que les ſuccès & les revers, en général, ſont également ruineux. Par une compenſation, qui ſemble mettre en équilibre les avantages des Nations, l'Empire Ottoman a ſur les autres celui d'une population immenſe, d'une pépiniere deSoldats, que l'enthouſiaſme de la Religion, & un zele farouche & ſuperſtitieux, arrachent au ſein de leur famille pour les mener au combat. Par l'organiſation de ſa conſtitution, cet Empire ne ſoudoye qu'une partie de ſes troupes, & leur ſolde n'eſt point un fardeau ; tandis que, par une diſpoſition particuliere, ſon tréſor national, que la dévotion des fidéles, & des revenus caſuels enrichiſſent journellement, conſacré excluſivement à la proſpérité de la foi, & à la défenſe de l'Etat, ſuffit toujours pour ſoutenir une longue guerre, ſans aggraver le malheur des Peuples par des impôts multipliés ; voit-on chez les Nations policées une prévoyance plus ſage ? Y a-t-il en Europe des ſujets moins opprimés ? Eſt-il des Potentats qui ayent plus de reſſources ?... On ne voit pas d'ailleurs que l'ambition des Ottomans doive inſpirer aux Puiſſances chrétiennes aucune inquiétude ; jaloux de conſerver ce qu'ils ont acquis au prix de leur ſang, ils ſemblent avoir renoncé à l'accroiſſement

ment de leur puiſſance ; ils ont reſté trente ans en paix, tandis que l'Europe, qui tire une vanité puérile de ſa civiliſation, a ſacrifié dans cet intervalle des millions d'hommes & des tréſors immenſes, aux paſſions qu'elle s'empreſſe d'aſſoupir, & dont elle eſt conſtamment agitée.

On doit convenir, d'autre part, que les Ottomans ſont des voiſins paiſibles & tranquilles ; il n'eſt point de Gouvernement, peut-être, où l'on reſpecte plus les loix & les uſages, où les traités ſoient obſervés avec plus de bonne-foi, où il y ait plus d'uniformité dans l'adminiſtration, & où le commerce étranger éprouve moins d'entraves & moins d'excluſions. Malgré la préſéance fanatique que le Peuple attache à ſa Religion, le Gouvernement ſait tolérer, & révere même les opinions étrangeres ; pour peu qu'on veuille enfin juger les Ottomans avec impartialité, & abſtraction faite des averſions qui tiennent aux préjugés, on ſera forcé de convenir qu'ils ſont au-deſſus des préventions que quelques Ecrivains ont répandu contre eux : on ne peut déſavouer, que, comparativement aux autres Nations, ils ne ſoient ignorans ; que l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes ne les rende impérieux, & quelquefois inſolens ; ils ne cultivent pas les ſciences & les arts ; ils ne ſe donnent aucuns ſoins pour ſe garantir de la peſte, & laiſſent

tout à la volonté d'une Providence, qui décide à son gré des événemens; peu recherchés dans les amusemens, ils n'ont ni des Opéras, ni des Comédies publiques, ni tous ces passe-tems consacrés au plaisir, à l'inconstance & à l'oisiveté, qui, sous prétexte de distraire l'Europe, n'ont servi qu'à naturaliser chez elle tous les vices qu'enfante l'esprit de dissipation; leurs danses sont à une très-grande distance de nos ballets; ils ont d'ailleurs une grande barbe, ils portent un turban sur la tête au lieu d'un chapeau; & à la place d'un frac, juste & bien serré, qui varie tous les huit jours, ils portent un habit maussade, large & long, & par-dessus tout cela ils enferment leurs femmes; & c'est sans doute pour punir tant de travers, que Moliere fait dire à Lisette, qu'ils sont maudits de Dieu; mais ne seroit-ce pas être encore plus barbare, & plus atroce qu'eux, de les chasser pour cela de leurs Etats & de les anéantir? A Dieu ne plaise que ce soit jamais le vœu de l'Europe; les occasions qu'ont les Nations de se détruire entre elles, ne sont que trop fréquentes, sans chercher à les multiplier; elles n'ont pas besoin d'offrir cet aliment de plus à leur ambition, à leur avarice; oserai-je dire aussi, à leur férocité.

Comme l'état de l'Empire Ottoman fixe particulierement l'attention de l'Europe, & que les

adverſités qu'il a éprouvées de nos jours, ſemblent être les préſages d'une chûte prochaine, on verra avec d'autant plus d'intérêt, le cours des révolutions dont il a été agité, qu'on pourra mieux apprécier les efforts qu'il eſt encore en état de faire. Après avoir traité la partie hiſtorique, j'ajouterai quelques obſervations ſur les progrès & la décadence de cet Empire, ſur ſon état préſent, & ſur l'influence qu'auroit ſa chûte ſur le ſort des Nations; je parlerai enſuite de ſes finances, & de ſes forces; & je m'étendrai ſur ſes relations de commerce avec les Nations de l'Europe, qui, par leur importance, devroient être, ce me ſemble, les gages les plus légitimes d'une réciproque ſécurité. Je ne préſume pas aſſez de mes idées pour oſer me flatter qu'elles détruiſent des impreſſions, que des voyageurs, qui ont vu rapidement, ou avec prévention peut-être, ont trop légerement répandues; mais on pourra juger avec plus d'impartialité des forces politiques de cet Empire, & des reſſources qu'il doit trouver dans ſes richeſſes, dans ſa population, & dans le zele fanatique des Mahométans. Bien loin de voir avec indifférence la ruine de l'Empire Ottoman, il ſemble que le véritable intérêt de l'Europe feroit de protéger ſon exiſtence, dans l'état de paix dans lequel il ſe plaît à ſe maintenir, & de prévenir par-là les diviſions qui peuvent un jour naître du

concert, de la méſintelligence, ou de la rivalité des Nations qui en ambitionnent la conquête.

J'aurois deſiré pouvoir mettre au jour mes idées ſur les Ottomans, dans le moment où un Voyageur inſtruit (M. de Volney), qui en auroit porté un jugement plus ſolide, s'il avoit été à portée de les mieux connoître, nous a préſagé avec trop de confiance, peut-être, la prochaine diſſolution de leur Empire, mais j'en ai été empêché par un grand dérangement de ſanté; le public y a gagné à tous égards, puiſqu'un Ecrivain auſſi judicieux qu'éclairé (M. de Peyſſonel) qui connoît très-bien les Ottomans, les a encore mieux défendus que je ne l'aurois fait. Du reſte, ſi mon opinion ſur ces peuples peut mériter quelque indulgence, elle n'aura rien perdu par ce contre-tems, puiſque j'aurai occaſion de la mieux développer. En m'occupant de cet objet dans le moment où l'on donnoit des Turcs une impreſſion ſi défavorable, je n'aurois fait qu'hazarder des conjectures; & j'eſpere, qu'avant que mon Ouvrage ait pu paroître, elles ſeront juſtifiées par des ſuccès. La perte que les Ottomans ont faite de deux places importantes, Cotchim & Okzakow, ne changent rien à mes idées; ces diſgraces, que le tems peut réparer, ſont les fruits inſéparables de la guerre & ſur-tout de l'inexpérience, dont on ſe corrige à force de combattre.

Quoique les révolutions de l'Empire Ottoman eussent dû se borner au simple apperçu des événemens qui concernent cet Empire, j'ai cru devoir me permettre quelques détails politiques, qui ne sont pas étrangers à mon sujet, & que le moment rendoit nécessaires. Comme, depuis le commencement du regne de Sultan Mahmoud V, jusqu'à ce jour, il n'a rien paru de suivi sur l'histoire Ottomane, & que les Ecrivains Turcs, auxquels il faut avoir recours, plus préoccupés de préjugés, que bien instruits en politique, peuvent passer sous silence, ou voir, avec moins d'intérêt, les causes & les effets des deux dernieres guerres entre la Porte & la Russie, j'ai cru devoir m'étendre sur cet objet. Ces discussions, d'ailleurs, ont une liaison si intime avec l'histoire de l'Europe, qu'on voit que ces étincelles, dont on n'a pas assez prévu les ravages, ont fait craindre un instant un embrasement général. La Suéde, en déclarant la guerre aux Russes, a déja fait une diversion, dont les premiers succès auroient été plus heureux, s'ils avoient été préparés avec plus de prévoyance; si ce feu, qu'on s'est empressé d'assoupir au moment où il a commencé à dévorer le Nord, venoit à faire de nouveaux progrès, il seroit à craindre qu'il ne se communiquât par-tout; d'anciennes animosités, qui couvent dans le secret des cabinets; des intérêts, qu'il est difficile

de concilier; des alliances prévues par des convenances politiques; une Nation opprimée par les abus de sa liberté, qui réclame ses droits, & enfin la nécessité de pourvoir à un avenir plus éloigné, ne peuvent que compromettre l'Europe dans cette querelle, parce que, dans l'état de tension où se trouve la chaîne qui unit ses intérêts, le moindre choc doit produire chez elle une grande secousse. En considérant cependant la félicité des générations à venir, si une guerre générale peut seule raffermir la base politique de l'Europe, cette calamité seroit encore préférable pour elle à l'invasion de la Turquie; parce que des Souverains ambitieux, toujours tourmentés de projets, trouveront dans cette conquête une source intarissable de divisions, ou de nouveaux moyens peut-être de faire renaître les Empires d'orient & d'occident, & de préparer à l'Europe de nouvelles chaînes. Je n'ai rien dit qu'on n'ait dit avant moi, & qu'on ne doive répéter encore; dansl'Hi stoire, ainsi que dans toutes les révolutions de la vie humaine, les événemens se succedent & se ressemblent; on voit par-tout le présent rappeller le passé & annoncer l'avenir.



NOMS DES EMPEREURS

Qui ont occupé le Trône des Ottomans, depuis la fondation de cet Empire jusqu'à ce jour.

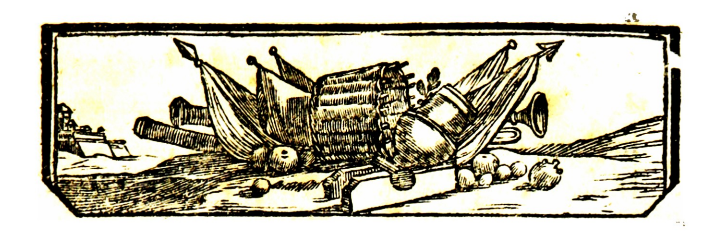
1	OTHMAN	I.
2	Orcan	I.
3	Amurat	I.
4	Bajazet	I.

Interregne sous Soliman & Mussa, fils de Bajazet; que les Ottomans ne comprennent pas au nombre de leurs Empereurs.

5	Mahomet	I.
6	Amurat	II.
7	Mahomet	II.
8	Bajazet	II.
9	Selim.	I.
10	Soliman	I.
11	Selim	II.
12	Amurat	III.
13	Mahomet	III.
14	Achmet	I.
15	Mustapha	I.
16	Otman	II.

17	Amurat	IV.
18	Ibrahim	I.
19	Mahomet	IV
20	Soliman	II.
21	Achmet	II.
22	Muſtapha	II.
23	Achmet	III.
24	Mahmoud	V.
25	Oſman	III.
26	Muſtapha	III.
27	Abdul-hamid	I.
28	Selim	III.





RÉVOLUTIONS
DE
L'EMPIRE OTTOMAN,
ET OBSERVATIONS

Sur ses progrès, sur ses revers, & sur l'état présent de cet Empire.

OTHMAN I.

Premier Empereur, & Fondateur de l'Empire Ottoman.

L'EMPIRE Ottoman a reçu son nom d'Othman I, Emir ou Prince descendant des Scytes, ou Turcs Ogusiens, qui après avoir été chassés des bords de la mer Caspienne, se réfugierent chez les Turcs Selgieucides, Souverains d'Iconium. Dès que l'Europe se fut radicalement guérie de l'épidémie des

croiſades, que la dévotion des peuples, l'ambition de la Cour de Rome, des vues particulieres & des intrigues politiques, avoient répandu dans toute la chrétienté, l'Aſie, long-tems expoſée aux ravages de la ſuperſtition, prit une nouvelle forme. Les différentes dynaſties qui diviſerent l'Empire des Califes, ayant été repouſſées du côté de l'Orient, l'Aſie mineure reſta au pouvoir des Selgieucides, à laquelle on donna le ſurnom de *Roum*, quand elle eut conquis les Provinces qui reſtoient encore au pouvoir des Romains, & que quelques Emirs Turcs érigerent en ſouverainetés. Les Ottomans, qu'on fait ſortir des ruines de ces mêmes Selgieucides, ſuccéderent à leurs Etats dans le treizieme ſiécle; & c'eſt-là l'origine de cette formidable nation, qui s'eſt ſi rapidement élevée ſur les débris de l'Empire Romain.

Othman, fils de Trogul, naquit, comme lui, à Soguta, dans la Bithynie; & la partie de cette province, dont les Sultans d'Iconium étoient en poſſeſſion, devint ſon partage après leur deſtruction. Un eſſain de Tartares, qui ſe répandit encore en Aſie, à la fin du treizieme ſiécle, après avoir ravagé les Etats des Emirs Turcs, s'empara de la principauté d'Iconium, dont Aladin étoit Souverain; Othman, à qui ce prince avoit accordé les honneurs du tambour, de l'étendard & du ſabre,

qu'on regardoit, dans ces siécles consacrés au tumulte des armes, comme les marques distinctives de la souveraineté, reprit cette ville, à la tête de quelques soldats déterminés, & fut proclamé Sultan. Ayant ensuite vaincu les Tartares, il leur offrit des terres & la liberté, s'ils vouloient embrasser sa religion; & c'est cette foule de vagabonds, réunis par une même croyance, qui a posé les fondemens de ce vaste Empire.

Dès qu'Othman se vit à la tête d'une nombreuse armée, il eut bientôt étendu ses conquêtes; il s'empara de l'Asie mineure, dont les Grecs étoient en possession, mais il ne put soumettre *Bursa* (Brousse) capitale de la Bithynie, & qui avoit été le séjour de ses anciens Rois. Son fils Orcan, qui étoit aussi vaillant que lui, s'en rendit maître en 1326, au moment où son pere venoit d'expirer, &, par respect pour ses intentions, il y transféra le siége de son Empire.



ORCAN I.

Second Empereur.

ORCAN fuccéda à Othman fon pere; fur ce que la renommée publia des vertus de ce Prince, de fa juftice, de fa valeur & de fon humanité, plufieurs villes s'empresserent de le reconnoître pour Souverain. Les Grecs, de qui les Ottomans n'exigerent qu'un léger tribut, conferverent, avec leurs propriétés, la liberté de leur religion, & préférerent le joug des Mahométans aux oppreffions arbitraires que leurs Gouverneurs leur faifoient éprouver; la Bithynie entiere, & tout ce que les Grecs poffédoient en Afie, fut bientôt au pouvoir d'Orcan, malgré les efforts de l'Empereur Andronic III, qui fut contraint de fe retirer après avoir été battu en plufieurs rencontres.

Les divifions qu'il y avoit alors entre l'Empereur d'Orient & les petits Princes, ducs & defpotes feudataires de l'Empire, qui régnoient fur la Thrace, la Servie, la Bulgarie & la Grece, favoriferent les projets d'Orcan. En 1338 il fit paffer une armée en Europe fous les ordres de Soliman fon fils, jeune guerrier plein de courage

& d'ambition. Ce Prince arrivé à Abidos, sur les bords du Bosphore, & manquant de navires pour transporter son armée, car l'Europe alors n'étoit à l'abri des invasions de l'Asie que par la difficulté d'y passer, prit la résolution de traverser le détroit avec quatre-vingt soldats déterminés, sur trois radeaux, qu'il fit construire avec des planches soutenues sur des outres de peaux de bœufs, pleines de vent, & gouvernés avec des bâtons; s'étant rendu dans la nuit, & au clair de lune, devant *Sestos*, dont il s'empara, il persuada aux habitans, par promesses ou par la crainte, d'aller avec leurs navires embarquer quatre mille soldats, qui composoient toutes ses forces. Après que cette petite armée eut passé le détroit, Soliman se rendit facilement maître de Gallipoli, qu'on regardoit comme la clef de Constantinople & de l'Europe entiere.

L'Empire Grec, qui, depuis Constantin le Grand, avoit été constamment agité des troubles, & quelquefois souillé de crimes, étoit déchiré dans ces momens par des dissensions civiles & domestiques, qui ne servirent qu'à précipiter sa chûte. Il n'avoit pour toute sa défense que quelques soldats indisciplinés, des Généraux sans expérience, & les vœux de quelques Prêtres qui avoient souvent protégé ses divisions. Jean V. Cantacusene,

tuteur de l'Empereur Emanuel Paléologue, après la mort d'Andronic III, voulant usurper le pouvoir souverain, demanda du secours à Orcan, dans le tems même où Paléologue réclamoit son assistance contre l'usurpateur. Orcan se déclara en faveur de Jean, &, pour cimenter les liens de cette alliance, il épousa sa fille Théodora, parce que l'aversion des opinions religieuses alors n'étoit pas incompatible avec cette tolérance. La Thrace fut bientôt inondée de troupes Ottomanes, qui, au nom du Prince Grec, s'emparerent de toutes les villes, & les ruinerent. Les Serviens & les Bulgares s'étant unis avec Emanuel Paléologue, Soliman marcha contre eux, défit leur armée, s'empara de plusieurs villes, & reprit ensuite le chemin de l'Asie, pour concerter avec son pere de nouveaux projets.

Orcan, maître du Bosphore, fit passer en Europe son fils Soliman, & Amurat son frere, avec de nouvelles troupes, qui porterent l'épouvante & la désolation dans la Thrace & dans la Grece; c'est alors que les Grecs abandonnerent leur pays, & que l'Italie devint l'asyle des sciences & des arts, d'où ils se communiquerent dans le reste de l'Europe. Soliman se rendit maître d'Andrinople en 1360; il mourut peu de tems après par un accident malheureux, un cheval fougueux l'ayant

emporte sur un gros arbre où il fut fracassé. Orcan ne survécut que deux mois à la douleur d'avoir perdu ce jeune guerrier ; il mourut après trente-sept ans de regne, & laissa son Empire à son fils Amurat. Orcan établit dans les armées cette discipline militaire, dont toutes les nations ont reconnu la nécessité ; après avoir fait élever dans la religion mahométane les jeunes esclaves pris sur les Grecs, & ceux qu'on exigeoit des parens à titre de tribut, il fut le premier qui les fit servir dans les armées.

AMURAT I.

Troisieme Empereur.

AMURAT I, monta sur le trône sous les plus heureux auspices ; après avoir appaisé en Asie quelques séditions, que son séjour & ses conquêtes en Europe avoient favorisées, ses armées s'emparerent si promptement du reste de la Thrace & de la Grece, que l'Europe fut étonnée de la rapidité de leurs progrès. Cette partie de l'Empire Romain, qui réunissoit la Morée, ou les débris des Républiques d'Athènes & de Lacédémone, l'Epire, l'Albanie, la Macédoine & l'Archipel,

étoient alors au pouvoir des descendans de quelques guerriers qui avoient survécu aux Croisades, de quelques aventuriers, que des idées chevaleresques y avoient attirés d'Italies, ou des restes de la noblesse grecque, qui, dans les momens de confusion & de détresse où se trouva les Bas-Empire, s'érigerent en Souverains, sous le nom de Princes, Despotes, ou Ducs de Patras, de Corinthe, de Thébes, d'Athenes, de Negrepont, de Lemnos, de Naxie, de Mételin, de Scio, &c.; toujours prêtsà se déchirer entre eux, ils furent souvent dépouillés de leurs domaines, & l'Archipel changea à tout instant de maître. Ce ne fut que dans le seizieme siecle, sous Sultan Selim II, que ces Ducs, ces petits Princes, devenus feudataires de l'Empire Ottoman, furent supprimés, & l'Archipel alors resta tributaire du Grand-Seigneur.

Après qu'Amurat eut éloigné les bornes de son Empire, il en transporta le trône à Andrinople, & employa tous les moyens que sa politique lui suggéra pour s'assurer de la fidélité de ses sujets; ceux qui voulurent persister dans leur religion, furent soumis à un léger tribut; & il accorda à ceux qui embrasserent le mahométisme, des terres & des concessions, sous condition qu'ils entretiendroient à la guerre un nombre de cavaliers

armés, à proportion de leur revenu. C'eſt des Romains que les Ottomans ont imité ces fondations, dont les François avoient conſervé quelques veſtiges dans les premiers ſiecles de la Monarchie. Telle eſt, dans l'Empire Ottoman, l'origine des fiefs appellés *timariot* & *ziamel*, qui fourniſſent l'armée d'une nombreuſe cavalerie, dont l'entretien, en tems de paix, ne coûte rien à l'Etat. Ces bénéfices militaires furent en même-tems chez les Ottomans, comme ils l'avoient été ſous les Romains, la récompenſe des ſervices & le prix de la valeur. Amurat voulut encore augmenter le nombre de ſes troupes, & leur donner une nouvelle conſidération ; outre la loi qui attribuoit au Sultan la cinquieme partie des eſclaves que le ſort des armes faiſoit tomber en ſon pouvoir, il en rendit une autre, qui exigeoit ſur les Chrétiens un enfant ſur dix, & cette loi conſerva ſa vigueur juſqu'à Amurat IV. Le Sultan, à l'imitation de ſon pere, fit élever les plus jeunes de ces eſclaves, de même que les enfans de tribut, dans la religion mahométane ; & après les avoir fait inſtruire à l'exercice des armes, il en forma un corps d'infanterie qui devint la principale force de ſes armées. Pour ajouter au préjugé des armes celui de la ſuperſtition, qui eſt encore plus puiſſant ſur l'eſprit des peuples, il ſe ſervit de l'en-

tremiſe d'*Hagy Bektach*, fondateur de l'ordre des Dervichs, qui étoit en grande vénération (1), pour les conſacrer, avec un appareil de cérémonie, à la victoire & à la défenſe de la religion. Après avoir auguré la proſpérité du mahométiſme & de l'Empire, par le courage invincible de ces ſoldats; *Hagy Bektach* coupa la manche d'une robe de feutre, qu'il portoit, pour ſervir de modele à leur bonnet, & leur donna le nom de *Yeni-chééri*, qui veut dire nouveaux citoyens : telle a été l'origine & l'inſtitution des Janiſſaires. Ce corps redoutable s'eſt diſtingué dans les combats; il a ſouvent décidé du ſort de l'Empire, & on a vu le repos des Miniſtres, & même du Sultan, dépendre quelquefois de ſes caprices, de ſon avarice, ou de ſon inconſtance.

Dès qu'Amurat eut ajouté à la force de ſes armées l'aſcendant de la ſuperſtition, il étendit ſa puiſſance en Aſie, & acheva ſi rapidement la conquête de la Thrace, de la Macédoine, & de l'Albanie, que Jean Paléologue ne vit d'autre parti que de ſe rendre lui-même à Rome, pour intéreſſer les bons offices d'Urbain V, par une nouvelle profeſſion de foi. Grégoire XI, qui ſuccéda

---

(1) On voit le tombeau de ce fondateur des Dervichs, au village de Bezik-tache, en face du Boſphore.

à Urbain V, se donna bien des mouvemens pour faire une ligue contre les Ottomans; mais l'Empereur Grec, effrayé par les succès d'Amurat, n'eut pas le tems d'en attendre le succès, il se vit contraint de demander la paix au Sultan, & consentit même à lui payer tribut.

En 1390, Amurat conduisit son armée victorieuse du côté du danube, où le Prince de Servie, les Valaques, les Hongrois, & les Dalmates, s'étoient réunis pour s'opposer à ses progrès; il attaqua cette formidable armée à peu de distance de Nissa, dans les plaines de Cassovopolie, & la mit en déroute. Lazarus Prince de Servie, qui étoit à la tête de cette confédération, fut fait prisonnier, & fut ensuite mis à mort. Amurat, curieux de voir le champ de bataille, fut tué par un soldat Bulgare, confondu avec les morts, qui, n'étant que grièvement blessé, ramassa toutes ses forces, & lui plongea son poignard dans le ventre. Ce Prince, après avoir distingué son régne par ses conquêtes, & par plusieurs établissemens utiles, laissa après lui les regrets les plus légitimes; son fils Bajazet qui lui succéda, fit embaumer son corps, & le fit transporter à Brousse, où il lui fit élever un magnifique tombeau.

BAJAZET I.

Quatrieme Empereur.

APRÈS la mort d'Amurat I, Bajazet son fils fut proclamé à l'Empire; ce Prince fit d'abord quelques conquêtes en Asie; mais un de ses généraux ayant été battu par les Moldaves, Bajazet, pour en tirer raison, se mit à la tête de son armée, jetta un pont sur le Danube, & entra en Moldavie, où il combattit l'armée du Prince Etienne, & la mit en fuite. Après avoir rallié les fuyards, Etienne tomba sur les Ottomans, que l'avidité du pillage avoit dispersés; & les ayant mis en fuite à son tour, il força Bajazet de se retirer. La nouvelle de cette défaite étant arrivée en Asie, elle releva le courage de quelques Princes, que les Ottomans avoient soumis, & qui ne supportoient le joug qu'avec répugnance. Ils se préparoient à la révolte, lorsque Bajazet accourut au secours de ses États, & y rétablit la tranquillité, en faisant punir les chefs des factieux. Ce Prince, qui avoit des ennemis à combattre de toutes parts, & qui, par son activité & par la promptitude de ses marches, reçut le surnom d'*Ilderim*, éclair, passa successivement d'Europe

en Asie, & d'Asie en Europe, & porta par-tout l'épouvante & la terreur. Emanuel Paléologue, qui avoit succédé à l'Empire, ayant obtenu quelques secours des Princes d'occident, Sigismond, Roi de Hongrie, uni avec les Princes voisins, vint à la tête de cent mille hommes, assiéger Nicopolis. Bajazet courut au secours de cette place; il attaqua Sigismond, sans craindre la supériorité de son armée, & remporta sur lui une victoire complette; presque tous les Généraux de Sigismond furent tués ou faits prisonniers, & il eut lui-même bien de la peine à se sauver. Il y avoit dans l'armée du Roi de Hongrie dix mille François, sous les ordres de Jean de Bourgogne, Duc de Nevers, âgé de vingt-deux ans, & nombre de Seigneurs des premieres maisons de France; il en revint à peine six après leur rançon; il semble même, au rapport de nos Historiens (1), que c'est à l'imprudence des François & à leur valeur impétueuse, que Bajazet dut le gain de la bataille.

A travers tous les ravages, dont cette partie de l'Europe étoit affligée, Constantinople, à quoi se bornoit alors tout l'Empire d'orient, existoit encore, parce que les Ottomans, qui n'avoient au-

(1) Villaret, Hist. de France, 1396.

cune idée de marine, n'étoient pas en état de priver cette ville des secours qu'elle recevoit par mer. Il ne restoit à Emanuel Paléologue que le nom d'Empereur, son trône & sa capitale, dont Bajazet avoit ravagé les environs, & qu'il vint enfin assiéger. Prêt à donner l'assaut, il en fut détourné par son Visir, qui en craignit les événemens; on entama des négociations, & Paléologue, pour conserver un instant de plus sa couronne, parvint à faire une trève de dix ans, consentit de payer à Bajazet un tribut annuel de dix mille sequins, & permit aux Mahométans d'avoir une Mosquée & une Jurisdiction dans la Capitale pour la commodité de ceux qui y étoient attirés par le commerce. La Mosquée s'appelle Daoüd Pacha, du nom du Visir qui la fit bâtir; & la Jurisdiction prit le nom de Mahmoud Pacha, de celui qui la fonda.

Ce fut dans ces circonstances, & en 1400, qu'Emanuel Paléologue, Empereur d'orient, après avoir associé à l'Empire, Jean, fils d'Andronic, se détermina à passer en occident pour implorer l'assistance des Princes chrétiens. Le Pape Boniface IX le combla à Rome de vœux & de bénédictions; s'étant de-là rendu en France, il fut reçu à son entrée à Paris avec la plus grande magnificence; Charles VI lui prodigua des fêtes & des

divertiſſemens ; la maladie dont il étoit affligé, & les diviſions qu'il y avoit parmi les Princes de ſa Cour, ne permirent pas de faire davantage. Emanuel ne fut pas plus heureux en Angleterre ; Henri IV y étoit lui-même trop peu affermi ſur le trône, pour pouvoir aller au ſecours d'un Prince qui étoit à la veille de perdre le ſien.

L'entrée de Tamerlan, en Aſie, à la tête d'une armée de Scytes ou Tartares orientaux, dans les premieres années du quinzieme ſiecle, rallentit les ſuccès des Ottomans, recula la priſe de Conſtantinople, & donna à Paléologue, qui ſe trouvoit alors à la cour de France, l'eſpoir de tirer parti de cette diverſion. Après avoir parcouru la Perſe, & une partie de l'Aſie, ce conquérant, invité par les princes, que les Ottomans avoient dépouillés ou rendus tributaires, réſolut de punir l'orgueil de Bajazet, qui ne faiſoit aucun cas de ſa valeur ; Tamerlan, lui ayant envoyé des ambaſſadeurs, qu'il traita avec quelque mépris, il lui déclara la guerre, & s'avança du côté d'Ancyre dans la Galatie, aujourd'hui Angora, où les deux armées ſe rencontrerent, & combattirent avec une égale fureur ; celle de Bajazet fut enfin miſe en déroute, Muſtapha, ſon fils aîné, fut tué à ſes côtés, & le ſultan lui-même fut fait priſonnier. Le vain-

queur, que l'ambition & l'orgueil de Bajazet avoient offensé, étoit un conquérant généreux; il rendit noblement leurs états aux petits princes d'Asie, que les Ottomans avoient subjugués, & les soumit à un foible hommage.

INTERREGNE.

Soliman & Mussa.

SOLIMAN, fils de Bajazet, consterné par la mauvaise fortune de son pere, se rendit à Andrinople, où il fut salué par les grands & par les troupes; il passa ensuite à Constantinople pour implorer, presque, la clémence d'Emanuel Paléogue; ce dernier, comptant de profiter des adversités de la maison Ottomane, fit sortir les Turcs de Constantinople, & fit presqu'abattre la mosquée qu'ils avoient faite édifier. Bajazet mourut dans ces entrefaites, son vainqueur lui fit faire de magnifiques obseques, & le fit transporter à Brousse, où étoit le tombeau de ses peres. Soliman ayant ensuite encouru la disgrace de Tamerlan, par une hauteur déplacée, celui-ci partagea généreusement les états de Bajazet à ses deux autres fils, Mussa & Mahomet; &, comme il étoit occupé de vastes projets, il conduisit son armée

armée victorieuse dans l'intérieur de l'Asie, où il mourut peu de tems après. Soliman se rendit alors dans l'Asie mineure avec des troupes, & força Mussa, qui ne s'étoit pas préparé à abandonner ses états; celui-ci passa tout de suite en Europe, où, par sa bonne conduite, il se ménagea un puissant parti. Soliman s'étoit livré aux plaisirs, à la dissipation, & même à la crapule; méprisé des grands & des troupes, il fut abandonné de tout le monde; contraint de repasser en Europe, &, n'ayant avec lui que les compagnons de ses débauches, il se vit réduit à solliciter le secours de ce même Emmanuel Paléologue, que son père avoit opprimé; forcé de renoncer au trône, sans ministres, sans troupes, sans généraux, & fuyant devant l'armée de son frere, il fut tué par un soldat.

Après la mort de Soliman, Mussa fut reconnu Empereur par l'armée d'Europe, tandis que celle d'Asie proclama Mahomet, qui étoit prince d'Amasie. Le partage de l'autorité désunit bientôt ces deux freres, & ils mirent de part & d'autre des armées sur pied; l'Empereur Emmanuel se détermina à tirer parti de cette division, & Mussa lui ayant repris quelques provinces, que Soliman lui avoit cédées, il favorisa les armes de Mahomet; on vit même trois de ses enfans servir dans

ſes armées, & aider les Janiſſaires à reprendre le Peloponeſe. L'armée de Muſſa ayant été enfin entierement défaite, à peu de diſtance dAndrinople, & ce prince étant lui-même mort de ſes bleſſures, Mahomet reſta maître du trône, & vécut toujours en bonne intelligence avec l'Empereur Grec.

Comme Soliman & Muſſa, fils de Bajazet, ont gouverné pendant l'interregne & la diviſion de l'empire, les Ottomans ne les comptent pas au nombre de leurs Empereurs; Mahomet I, troiſieme fils de Bajazet, eſt le ſeul qui en a conſervé le titre, après avoir réuni à ſa couronne tous les états que ſon pere avoit perdus.

MAHOMET I.

Cinquieme Empereur.

LEs armes de Mahomet I, furent triomphantes par-tout, & ce Prince rétablit bientôt l'Empire ſur le même pied où il étoit avant l'invaſion des Tartares. Après avoir repris en Aſie toutes les places qui avoient ſecoué le joug des Ottomans, il en fit raſer les fortifications, qui ne ſont, diſoit ce Prince, que des moyens plus propres à favo-

riser la révolte. Dès que Mahomet I, eut pacifié cette partie de ses Etats, il passa en Europe pour punir les Valaques, des incursions qu'ils avoient faites sur les terres des Ottomans; il s'empara de plusieurs villes, &, ayant mis leur armée en déroute, il soumit pour la premiere fois cette province à un tribut annuel. Ce fut pendant le regne de ce Prince, que les Ottomans firent construire le château des Dardanelles du côté d'Asie, pour assurer le passage de leurs armées.

L'Archipel, dans ces tems reculés, étoit en partie au pouvoir des Vénitiens, qui faisoient presque tout le commerce de l'Asie & du midi de l'Europe: comme leurs richesses tenterent l'avidité de quelques pirates Ottomans, il en résulta des hostilités sur mer; mais les Vénitiens en force, s'étant déterminés, en 1416, à attaquer les Turcs à l'embouchure du détroit de Gallipoly, ils détruisirent la flotte que ces derniers avoient construite à Nicomedie, & ils ne furent plus inquiétés dans leur navigation.

Il y eut des troubles en Asie, sous le regne de Mahomet I; quelques factieux y firent revivre Mustapha, fils aîné de Bajazet, qui avoit été tué à côté de son pere, à la bataille d'Ancyre; cette imposture fit des rapides progrès sur un peuple crédule & amateur de la nouveauté; mais Ma-

homet s'étant rendu en Asie à la tête d'une armée, les partisans du faux Mustapha furent bientôt détruits ou dissipés, & cet imposteur fut lui même relégué à Lemnos, par les intrigues & l'insidieuse prévoyance de l'Empereur Emmanuel, à qui le Sultan ne voulut point refuser cette grace. Au retour de cette expédition, Mahomet I mourut de maladie en 1421, & laissa l'empire à son fils Amurat II. Comme ce Prince étoit à Amasie avec une partie de l'armée, le Visir tint la mort de son pere cachée jusqu'à son arrivée, & Amurat fit transférer son corps à Brousse, où il fut inhumé; telle étoit la dévotion du tems.

AMURAT II.

Sixieme Empereur.

AMURAT II, n'avoit que dix-huit ans quand il monta sur le Trône; Emmanuel Paléologue, & plus encore Jean son fils, voulant profiter de la jeunesse de ce Prince, pour lui susciter des embarras, fit rappeller de l'isle de Lemnos, le faux Mustapha, qu'il n'y avoit fait reléguer que dans l'espérance de pouvoir le faire servir à ses projets. L'armée de cet imposteur grossit considérable-

ment par un nombre de mécontens, séduits par les discours artificieux de l'usurpateur, par la ressemblance qu'il avoit avec Mustapha, & par la crainte d'être gouvernés par un Prince trop jeune. Bajazet, premier Ministre d'Amurat II, sortit alors de Brousse, où se trouvoit la Cour, à la tête de trente mille hommes, & après avoir passé le détroit, il joignit près de Gallipoly, l'armée de Mustapha, dont le camp étoit fortifié. Les troupes d'Amurat, trop foibles pour attaquer, passerent de la crainte à l'inconstance, abandonnerent l'armée du Visir, pour s'unir à celle des rebelles, & le Visir s'étant déterminé d'y passer lui-même, pour implorer la clémence de Mustapha, cet imposteur lui fit trancher la tête. L'Empereur d'Orient, voyant l'armée d'Amurat II en Europe, entierement dissipée, réclama de Mustapha les villes & les provinces que les Ottomans y avoient conquises, & que l'usurpateur avoit promis de lui rendre; mais celui-ci se voyant à la tête d'une puissante armée, s'excusa sur ce qu'il ne pouvoit pas déchirer l'empire Ottoman, donner à un étranger le patrimoine de ses peres, & abandonner à des infideles des temples consacrés à la vraie religion. Jean, fils d'Emmanuel, qui avoit succédé à l'empire, voyant qu'on lui payoit perfidie pour perfidie, se tourna du côté d'Amurat, que son père avoit trahi, &

lui offrit ses foibles secours contre l'usurpateur; Amurat, abattu par la perte de son armée, & d'une partie de son empire, dissimula son ressentiment contre l'Empereur Grec, & reçut ses offres avec reconnoissance. Ce Prince, desirant calmer la colere de Dieu, qu'il disoit que les péchés des Musulmans avoient irrité, alla visiter un Dervis qui étoit en vénération de sainteté, & le conjura d'intercéder pour la conservation de l'Empire. Ce solitaire, après une longue méditation, ceignit le Sultan d'une épée, & lui dit avec assurance, *marchez puissant Empereur, la victoire suit vos pas.* (1) Cet oracle qui se répandit par-tout, ranima le courage d'Amurat II, & attira auprès de lui un si grand nombre de soldats résolus de vaincre, qu'il se détermina à repasser en Europe; & la superstition, prête à renverser cet empire, servit elle-même à le relever. L'armée d'Amurat,

(1) Cantemir rapporte, que depuis ce tems-là il est passé en loi chez les Turcs, qu'à l'avénement au trône le Sultan doit aller en cérémonie au tombeau d'Ayub, qui est à l'occident de Constantinople, où le Supérieur du Monastere lui met le ceinturon & l'épée d'Otman, & lui dit de même, *allez, la victoire est à vous.* Cet Ayub étoit un compagnon du Prophete Mahomet, qui fut tué sous les murs de Constantinople, quand cette place fut assiégée par l'armée du Calife Moavie, dans le septieme siécle.

secourue par des navires Génois, traversa le détroit sans obstacle, & celle de Mustapha, ayant voulu s'opposer à sa descente, fut entierement mise en déroute; s'étant ensuite ralliée sous les étendards d'Amurat II, l'usurpateur n'eut d'autre ressource que la fuite. Mustapha sans soldats, sans amis, se rendit à Andrinople pour y enlever ses trésors; mais son avarice ne servit qu'à le faire mieux découvrir; sa tête ayant été mise à prix, on le suivit jusqu'en Valachie, d'où il fût ramené à Andrinople, chargé de chaînes; &, après avoir été exposé aux outrages de la populace, il fut pendu.

Dès qu'Amurat se fut débarrassé du faux Mustapha, il voulut tirer vengeance de la perfidie de l'Empereur d'Orient, qui avoit protégé & suscité cet usurpateur; il fit passer une armée dans la Thessalie & dans la Macédoine, pour y ravager le peu qui restoit aux Grecs, & vint même assiéger Constantinople; mais la résistance des Grecs, lui fit abandonner son entreprise. Jean Paléologue, fils & successeur d'Emmanuel, prince plein d'artifice, provoqua alors à la révolte un jeune frere du Sultan; mais Amurat II, après avoir dissipé les rebelles, fit périr ses deux frères, & laissa à la postérité l'exemple d'une barbarie, qui a eu quelquefois des imitateurs. De toutes les villes

qui avoient été sous la domination des Grecs, il ne restoit que Salonique, qu'Emmanuel avoit remise aux Vénitiens; l'armée d'Amurat en commença le siége avec peu de succès, mais, s'étant lui-même rendu au camp, il encouragea ses troupes par sa présence, & leur ayant abandonné les esclaves & le butin qu'on trouveroit dans la place, elle ne put résister à l'avarice impétueuse du soldat.

Amurat II fit la paix avec les Vénitiens en 1429; pour occuper son armée, & complaire à ses femmes, qui étoient toujours agitées entr'elles de préférences & de passions, il troubla le repos de quelques Princes Bulgares, dont elles descendoient, & dont elles avoient épousé les animosités. Après s'être rendu en Hongrie, il en fit ravager la campagne; il repassa ensuite le Danube, & se disposa, en 1436, à faire le siege de Belgrade, que le despote de Servie, avoit mise sous la protection des Hongrois; ce Prince fut cependant obligé d'abandonner ce siége, après avoir perdu beaucoup de monde par les maladies & par les armes des assiégés, qui, pour la premiere fois, firent usage du canon que les Turcs ne connoissoient pas. Amurat II, conclut alors une treve de dix ans, avec Ladislas Roi de Hongrie; ces deux Princes en jurerent l'observation, & le Sultan ramenant son armée à Andrinople, s'em-

para chemin faisant de Sophie, & de quelques villes de la Bulgarie.

L'Empereur Jean, dans ces entrefaites, étoit passé lui-même en Italie pour abjurer, le schisme, & réunir les deux églises, reconnoître la primauté de celle de Rome, & obtenir par l'entremise du Pape, la protection & les secours des Princes d'Occident; cette démarche politique n'eut pas cependant tout le succès que l'Empereur Grec & la Cour de Rome paroissoient en attendre. Eugene IV se donna bien des soins pour la réunion des deux églises; les Grecs la sollicitoient quand les Turcs menaçoient la Capitale, & ils négocioient avec eux pour les en éloigner.

Dégoûté des affaires, & fatigué de ses expéditions militaires, Amurat abdiqua la Couronne en 1443, à son fils Mahomet, qui étoit encore jeune; mais Ladislas, Roi de Hongrie, s'étant confédéré avec les Princes chrétiens, & le Pape Eugene IV l'ayant dégagé du serment qu'il avoit fait en concluant la treve, l'armée supplia le Sultan de reprendre les rênes de l'empire. Ce Prince, religieux observateur de la foi des traités, marcha, en 1444, à la tête de son armée, du côté de la Bulgarie, faisant porter au bout d'une lance le traité que les Chrétiens avoient violé; les ayant joints auprès de Varna, après leur avoir reproché

tout haut leur mauvaiſe foi, il attaqua leur armée avec la plus grande valeur, & remporta une victoire complette; Ladiſlas lui-même y perdit la vie, ſon armée fut miſe en déroute, & le Cardinal Julien, Légat du Pape, qui avoit encouragé ce Prince à violer ſon ſerment, & à reprendre les armes, fut aſſommé par les Hongrois. Amurat II, voulut abdiquer une ſeconde fois; mais les Janiſſaires s'y étant oppoſés, il ſuivit le cours de ſes conquêtes, & ſoumit l'Epire, & quelques villes de la Grèce qui reſtoient encore à conquérir.

Les armes d'Amurat II, qui, juſques-là, n'avoient eu que des heureux ſuccès, furent expoſées à des revers du côté de l'Albanie, où le fameux George Caſtriot, connu ſous le nom de Scanderberg, lui fit éprouver tout ce qu'il devoit craindre de ſon reſſentiment & de ſa valeur. Ce jeune Prince, qui, depuis la conquête de l'Albanie, étoit à la Cour Ottomane, où on l'élevoit dans la religion mahométanne, quoiqu'il conſervât dans le cœur la foi de ſes aïeux, jaloux de reprendre leurs états, & de venger un outrage que le Sultan avoit fait à ſa jeuneſſe & à ſa beauté, employa tous les moyens pour ſurprendre la confiance du Pacha de l'Epire, auquel il porta l'ordre de lui remettre le commandement de la Ca-

pitale ; cet ordre, que Scanderberg avoit ſurpris au Viſir, le rendit maître de cette place, & de l'Albanie ; défendue comme elle l'eſt, par une chaîne de montagnes, Amurat ne put s'en emparer, & il y en a une partie qui jouit encore d'une entiere indépendance.

La valeur de Scanderberg ranima le courage des Hongrois, que les ſuccès d'Amurat II avoient abattu ; le célèbre Huniade, Vaivode de Tranſilvanie, qui avoit été nommé adminiſtrateur de la Hongrie, après la mort de Ladiſlas, & pendant la minorité de ſon fils, encouragé par l'exemple de Scanderberg, voulut venger auſſi les diſgraces de la Hongrie ; ayant fait une irruption ſur les terres de l'empire Ottoman, Amurat marcha à leur ſecours, livra la bataille aux Chrétiens, à peu de diſtance de Caſſovopolie, & dans le lieu même où Amurat I avoit été tué ; les deux armées combattirent pendant trois jours avec un acharnement égal, mais celle d'Huniade céda le champ de bataille après avoir perdu les deux tiers de ſes troupes, & la plupart de ſes Généraux. Après cette ſuite de victoires & d'actions éclatantes, Amurat II mourut en 1451, & laiſſa ſon empire à ſon fils Mahomet II.

MAHOMET II.

Septieme Empereur.

MAHOMET II, auroit été un des plus grands Princes qui ayent regné ſur les Ottomans, ſi quelques vices n'avoient obſcurci ſes vertus. A peine fut-il monté ſur le trône, qu'il exerça quelques actes de violence dans l'intérieur du Palais, ſous prétexte de ſon repos & de celui de l'état. Après avoir fait bâtir le château d'Europe ſur le canal des Dardanelles, malgré l'oppoſition de Conſtantin Dracozes, fils d'Emmanuel Paléologue, qui avoit ſuccédé à l'empire d'Orient, après la mort de Jean ſon frere, il fit les préparatifs néceſſaires pour aſſiéger Conſtantinople. Il renonça cependant à ce projet, lorſque Conſtantin eut conſenti que le Sultan feroit bâtir ſur le Boſphore, & à peu de diſtance de la Capitale, un château où il mit garniſon, & où il raſſembla lentement de l'artillerie & des munitions; il fit bâtir peu après celui qui eſt en face du côté d'Aſie, ſur la riviere de *Iok-Soui*, & ces diſpoſitions, qui retarderent d'un inſtant la chûte de Conſtantinople, ne ſervirent qu'à la mieux aſſurer.

Le Sultan ſe préſenta enfin devant cette Capitale deux ans après, à la tête de trois cens mille hommes; l'Empereur n'avoit pour la défendre qu'environ cinq mille hommes de troupes réglées, les habitans qu'elle renfermoit, pluſieurs Généraux étrangers, & nombre de volontaires qui ne déſiroient que des occaſions de ſignaler leur courage. La flotille que Mahomet II fit équiper à l'occaſion de ce ſiége, où l'on comptoit plus de trois cens voiles à rames, ne fut pas en état, par la foibleſſe des navires & l'inexpérience des Commandans, d'empêcher cinq vaiſſeaux de Gênes & de Veniſe, de ſecourir la place. N'ayant pu non plus forcer le port, qui étoit fermé par une chaîne, Mahomet II. conçut, & fit exécuter le plus hardi projet dont l'Hiſtoire faſſe mention; il fit paſſer à travers la campagne, ſur des traîneaux à roues, quatre-vingt galeres, depuis le vallon qui eſt à l'eſt de Galata, juſqu'à celui de l'oueſt, où eſt aujourd'hui l'Arſenal; & ayant fait conſtruire un pont avec ſes galeres, il fit traverſer le Port à un détachement de ſon armée, qui étoit campée dans l'emplacement où eſt aujourd'hui Pera, & fut en état de faire donner l'aſſaut du côté du quartier, qu'on appelle fanal, dans le moment où ſon armée forçoit les brêches du côté des ſept Tours. Ce

projet fut si heureusement exécuté, que cette capitale, qui avoit fait la plus vigoureuse résistance pendant cinquante-huit jours, fut enfin forcée de se rendre le 29 Mai 1453, au moment où les Princes chrétiens étoient en mouvement pour la secourir. Par la prise de Constantinople, l'Empire d'orient, dépouillé depuis long-tems de ses provinces, & n'ayant conservé que la capitale, fut entierement renversé, & l'Empire Ottoman succéda au Bas-Empire.

Après la reddition de Constantinople, Mahomet II. livra pendant trois jours cette place à l'avarice & à la discrétion des soldats, & s'occupa ensuite du soin de la repeupler & de l'embellir. Il accorda des terres, des maisons & des exemptions aux familles qui viendroient s'y établir, ou reprendre leurs habitations, & laissa aux Chrétiens des Eglises pour exercer leur religion. Par ces encouragemens, qui honorent la mémoire de ce Souverain; il arriva avant la fin de l'année plus de dix mille familles à Constantinople; & le Sultan y passa lui-même trois ans, pour y établir la police & le bon ordre.

Ce ne fut qu'en 1456 que Mahomet II reprit le chemin d'Andrinople, où avoit été transféré le siége de l'Empire; son voyage ressembloit plus à un triomphe qu'à une marche militaire; ce

conquérant, ſuivi d'un nombre pompeux d'eſclaves & de ſoldats chargés de richeſſes, fit ſon entrée dans cette ville impériale, au bruit des acclamations publiques. Le Sultan envoya enſuite des troupes du côté de la Grece & de l'Epire, où les Grecs, ſecourus par les Puiſſances d'Italie pendant le ſiége de Conſtantinople, avoient tenté de chaſſer les Ottomans du Péloponèſe; ſon armée reprit Athènes, & quelques autres places qu'il avoit perdues, & rétablit la tranquillité dans cette partie de ſes Etats. Ce Prince s'empara enſuite de la Boſnie & d'une partie de l'Albanie, & chaſſa de ſa Principauté le Vaivode de Valachie, qui refuſoit de payer le tribut. On parla dans le même tems d'une croiſade que le Pape Calixte III. négocioit auprès des Princes chrétiens, qui connoiſſoient trop les dangers de ces guerres étrangeres, & ne s'y prêtoient qu'avec tiédeur. Ce projet n'empêcha pas Mahomet II. de ſe préſenter devant Belgrade, à la tête de cinquante mille hommes; mais Huniade, Vaivode de Tranſilvanie, dont les Ottomans ont tant reſpecté le courage, défendit cette place avec tant d'intrépidité, que Mahomet II. fut contraint de lever le ſiége; ce Prince fut même bleſſé dans une action, & il auroit été pris, ſi les Janiſſaires ne

s'étoient obſtinés à le défendre ; Huniade, moins heureux, mourut de ſes bleſſures, en voyant fuir ſes ennemis devant lui. Les Chrétiens & les Mahométans donnerent à ce brave Général, qui commandoit l'armée de Ladiſlas, Roi de Hongrie, tous les regrets qu'ils devoient à ſa valeur.

Mahomet II, en 1461, s'empara de la principauté de Trébiſonde, qui n'étoit qu'une dépendance de l'Empire Grec, que la maiſon de Comnene avoit inſenſiblement érigée en Empire ; & il en fit tranſporter les habitans à Conſtantinople. Son fils Muſtapha, qu'il avoit fait paſſer en Aſie avec une armée, ayant défait les Perſans, Mahomet, avide de gloire, voulut aller les combattre lui même à la campagne ſuivante ; &, après leur avoir pris pluſieurs villes, il fit ravager le pays par ſes troupes. Ce Souverain, jaloux des lauriers que ſon fils avoit cueillis en Aſie, & plus jaloux encore de l'attachement que les troupes lui marquoient, ſaiſit un prétexte pour le déclarer rebelle, le fit étrangler, & ternit par cette férocité, la gloire de ſon regne. Ce prince s'empara en 1469 du Royaume de Négrepont, qui étoit au pouvoir des Vénitiens. Deux ans après, ſon armée ſe rendit maîtreſſe de la Crimée, dont les Génois étoient en poſſeſſion ; il en accorda la ſouveraineté

fouveraineté au Kan des Tartares, après l'avoir foumife à un tribut & à la fuzeraineté de l'Empire Ottoman.

Ce fut dans ces circonftances que la Colchide, la Mingrelie, la Georgie, & la Circaffie, qui avoient été fi fouvent dévaftées par les Sultans d'Afie, furent foumifes à un tribut; on vit alors, au mépris de l'humanité, les peuples de ces climats, à l'imitation des Tartares, s'empreffer de porter à Conftantinople des jeunes efclaves pour les vendre pour le fervice domeftique. L'efprit de pillage, qui domine dans ces contrées, les ayant confacrées à la dépendance & à l'oppreffion, les parens y dévouent volontairement leurs enfans à l'efclavage; les meres élevent même leurs filles dans cette difpofition, pour en relever le prix elles donnent des foins à la confervation de leur beauté, & entretiennent leur enfance des efpérances d'une profpérité romanefque, qui leur fait moins craindre que defirer la perte de leur liberté. Ce trafic honteux a peuplé, & peuple encore, tous les ferrails de la Turquie; & le choix qu'on fut à portée de mettre à ce commerce, ainfi que le fuccès des armes ottomanes, contribuerent à embellir infenfiblement l'efpece humaine dans tout l'Empire; les races ne s'y perfectionnerent que par l'union des belles

femmes de la Grece, de la Bulgarie, de la Pologne, de la Russie, de la Georgie & de la Circassie, aux Scytes & Tartares turcomans, auxquels les Ottomans doivent leur origine. Il passe encore de ces contrées beaucoup de jeunes esclaves des deux sexes en Egypte, où, comme le dit Cantemir, l'opinion commune des peuples, est que les enfans des naturels du pays ne prosperent pas; c'est en général de la Circassie, de la Georgie & de la Mingrelie que l'Egypte retira, du tems de Saladin, cette milice formidable, connue sous le nom de *Mamelucs*, c'est-à-dire, esclaves, qui, après avoir ravagé la Terre-Sainte, s'emparerent de l'Egypte, & y gouvernerent à leur volonté. Telle est l'origine de ce gouvernement, particulier à cette partie de l'Afrique, dont les Mahométans croyent que l'administration a été prédestinée à des esclaves, depuis l'histoire de Joseph, que ses freres vendirent à Pharaon: les Beys & les principaux, qui ont été, ou qui sont encore à la tête de l'administration en Egypte, sont eux-mêmes esclaves, ou fils d'esclaves. Le sort de ces nations malheureuses, qui sont destinées à être les victimes de l'avarice & des passions des hommes, n'est pas le même partout; la perte de la liberté n'humilie pas dans les gouvernemens despotiques, comme elle le

ſeroit dans les monarchies & les démocraties, puiſque c'eſt preſque l'état naturel des hommes; l'eſclavage, en Turquie, eſt non-ſeulement moins rigoureux qu'il ne l'étoit chez les Romains, c'eſt même ſouvent le chemin de l'élévation & de la fortune; & ce n'eſt guères qu'en Europe où l'éducation attache à cet état de ſervitude des idées humiliantes, que la nature & la raiſon déſavouent.

Après que Mahomet II. eut ſoumis une partie de l'Europe, depuis Conſtantinople juſques aux bords de la mer Adriatique, & depuis les bords de la Thrace juſqu'aux frontieres de la Pologne, il porta ſes projets ambitieux ſur l'Italie, & ſon armée fit quelques dégâts du côté de la Pouille. Il entreprit, en 1481, le ſiége de Rhodes; mais les Chevaliers de Saint-Jean de Jéruſalem s'y défendirent avec tant de valeur, qu'il fut contraint d'y renoncer. Mahomet II, toujours préoccupé de conquêtes, mourut dans le moment où il formoit de nouveaux projets; ils échaufferent ſi fort ſon imagination, qu'ils hâterent l'inſtant de ſa mort. Ce Prince laiſſa deux enfans, Bajazet & Jem ou Zizim, qui gouvernoient à Amaſie & à Iconium; Bajazet, qui étoit l'aîné, ſuccéda à l'Empire.

BAJAZET II.

Huitieme Empereur.

APRÈS la mort de Mahomet II, l'empire fut exposé à bien des troubles. Bajazet, qui se trouvoit à Amasie au moment où il fut appellé au trône, se préparoit à faire le pélerinage de la Mecque, & aimant mieux renoncer à son élévation que de violer un vœu aussi religieux, il proposa de laisser le gouvernement de l'empire, jusqu'à son retour, à Corcoud, le plus jeune de ses enfans, qui se trouvoit à Constantinople à la mort de Mahomet II. Cet expédient fut d'autant plus agréable au Visir & aux grands, qu'ils furent les maîtres pendant cette régence, qui dura neuf mois. A son retour, Bajazet desiroit vivre en homme privé, & craignoit de se charger du fardeau de l'empire; mais les grands l'obligerent à monter sur le trône, & Corcoud son fils, qui n'en étoit que le dépositaire, se rendit à Magnésie, dont il fut fait gouverneur. Jem ou Zizim, frere de Bajazet, qui, pendant la régence de Corcoud, comptoit de se prévaloir de la jeunesse & de l'inexpérience de ce Prince, pour s'emparer de la Couronne, em-

ploya des brigues pour se faire un parti en Asie ; & parvint même à s'y faire proclamer Empereur ; mais son armée ayant été mise en déroute par celle de Bajazet, il fut forcé de prendre la fuite, & on ne le revit jamais. Il passa, selon les relations du tems, à l'isle de Rhodes, & de-là en Europe, où il vécut dans la médiocrité.

Bajazet, tranquille possesseur du Trône, se fortifia du côté de la Grèce ; il envoya une flotte dans la Méditerranée, pour secourir les Maures d'Espagne, se rendit maître de Lépante qu'Emmanuel Paléologue avoit cedée aux Vénitiens, & soumit entierement la Bosnie & la Croatie. Comme ce Prince se livra ensuite à l'indolence & au goût des plaisirs, les Janissaires marquerent souvent du mécontentement sous son regne ; il fut encore troublé par les rêveries d'un novateur, qui, après avoir séduit presque toute l'Asie par son enthousiasme, ses sermons & ses austérités, fit une révolution en Perse. La frénésie du moment pensa coûter la vie au Sultan, à qui un des soldats de ce fanatique donna un coup de poignard en s'approchant de lui ; & c'est depuis cette époque qu'aucun étranger n'approche de l'Empereur, qu'escorté de deux officiers qui lui tiennent les bras.

La vie voluptueuse, que Sultan Bajazet II, avoit

adoptée, donna à deux de ses enfans, qui commandoient des provinces d'Asie, des idées d'insurrection, & ils furent punis de mort. Ce Prince, desirant jouir du repos, & se livrer aux plaisirs, voulut ensuite céder l'empire à Achmet, son fils aîné, qui annonçoit peu de talens; mais Selim, son cadet, Gouverneur de Trébisonde, que les troupes idolâtroient, marcha alors vers Constantinople avec une armée, sous le prétexte spécieux d'y faire une visite à son pere, & dans l'intention réelle de le détrôner. Les Janissaires, ennemis du repos, enorgueillis par quelques prospérités, & avides de gloire & de pillage, avoient une grande idée de Selim; &, ayant pris de l'aversion pour Bajazet II, qui n'observoit pas rigoureusement la loi, & qu'ils appelloient le roi pacifique, ils obligerent ce dernier à se démettre de l'empire. Ce Prince étant sorti de Constantinople pour se rendre au palais de Démotica, sur le chemin d'Andrinople, il mourut avant que son fils fût couronné; & l'histoire permet de soupçonner que sa mort ne fut point naturelle. Sous le regne de Bajazet II, en 1509, il y eut un tremblement de terre à Constantinople, qui se fit sentir pendant dix jours; treize mille personnes furent ensevelies sous les ruines des édifices qu'il renversa, & ce Prince, avant sa déposition, fit réparer les

murs de cette ville qui avoient été endommagés.

Je crois qu'on pourroit mettre ſous le regne de Bajazet II, dont le caractere a été un mélange bizarre de ſuperſtition, de foibleſſe, de débauche & de cruauté, la création de la milice qui eſt le plus près de la perſonne du Prince, qu'on appelle *Solac* ou *Soulak*; cette milice, ſelon la tradition des peuples, paroît avoir deux origines différentes, les uns diſent que ces ſoldats, combattant à côté de l'Empereur, eurent le bras droit coupé, & ayant combattu du gauche, ils furent appellés Solak, qui veut dire *gaucher*; d'autres croyent que cette troupe, qu'on voit toujours à côté du Souverain dans ſes marches, le délivra d'un danger en traverſant une riviere, d'où peut très-bien dériver le nom de *Soulak*, du mot *ſou*, qui en turc veut dire eau; l'habit d'ordonnance de cette milice peut juſtifier cette conjecture, puiſque la chemiſe en ſoie que cette troupe porte pardeſſus ſes habits ſemble rappeller la néceſſité où elle fut de ſe déshabiller, pour pouvoir avec moins de danger ſecourir le Sultan. L'hiſtoire ne fixe nulle part ni l'une ni l'autre époque; mais on trouve ſous le regne de Bajazet II, que ce Prince allant de Conſtantinople à Andrinople, paſſa par un village baigné d'une riviere, dont le paſſage étoit quelquefois dangereux, & où un particulier

très-riche, par motif de religion, avoit fait construire un pont; le Sultan qui auroit desiré d'avoir dans l'autre vie le mérite de cette bonne œuvre, offrit à ce particulier de lui rendre son argent, pour jouir en paradis des récompenses qu'elle méritoit; le particulier s'excusa, en remontrant au Souverain que les faveurs du paradis étoient préférables à celles des hommes. Bajazet, outré de ce refus, fit étrangler ce Mahométan, & passa la riviere à la nage avec la troupe qui le suivoit; il semble qu'on puisse conjecturer de-là, que ce Prince superstitieux, bizarre & cruel, ait créé les *Soulaks* pour conserver le souvenir de cet événement, & célébrer la fidélité de ses gardes.

SELIM I.

Neuvieme Empereur.

A PEINE Selim I fut-il proclamé à l'empire, en 1512, qu'Achmet, son frere aîné, prit les armes pour le détrôner; son armée ayant été défaite, il fut lui même pris & étranglé, mais Selim ne resta maître absolu du trône, qu'après qu'il eut vaincu, & fait périr de même Corcoud, son second frere, qui avoit aussi pris les armes contre lui.

Selim I, Prince ſuperſtitieux & avide de gloire, nourriſſoit dans ſon cœur de vaſtes projets; il porta ſes armes en Aſie, où, à la ſollicitation des Perſans, les petits Princes feudataires de l'empire avoient répandu l'eſprit d'inſubordination, ſous le regne paiſible de Bajazet III. Ces Princes furent bientôt vaincus ou ſoumis, & le Diarbekir, qui étoit ſous la domination des Perſans, devint tributaire de l'empire. A ſon retour d'Aſie, Selim I, attribuant le ſuccès de ſes armes à l'attachement qu'il avoit pour ſa religion, voulut forcer les Chrétiens à abandonner ſes états, ou à embraſſer le Mahométiſme; mais les miniſtres, & le Mufti lui-même, s'oppoſerent à cette réſolution, auſſi contraire aux véritables intérêts de l'état, qu'oppoſée à l'eſprit & aux expreſſions de l'Alcoran.

Quoique l'Egypte fît profeſſion de la religion Mahométane, non-ſeulement elle étoit alors indépendante, mais encore elle entretenoit avec la Perſe, des liaiſons d'autant plus ſuſpectes à l'empire Ottoman, qu'elle auroit pu faciliter aux Perſans la conquête de la Mecque, & diminuer la puiſſance du Grand-Seigneur. Cette conſidération détermina Selim à s'emparer de cette province; & après avoir tout diſpoſé pour cette conquête, ſes armes eurent de ſi rapides ſuccès, qu'elle fut

au pouvoir des Ottomans dans une campagne ; malgré tous les efforts des Mamelucs, dont l'empire, qui avoit duré plus de trois cents ans, fut entierement renversé. Ces Mamelucs étoient les descendans de quelques esclaves, que les successeurs de Saladin, maître de l'Egypte, avoient achetés pour en faire des soldats ; cette milice se multiplia, se fit craindre, & devint assez redoutable, pour s'emparer du gouvernement ; ses Princes étoient maîtres de l'Egypte avant la fondation de l'empire Ottoman, & ils ont même secouru la Syrie contre les armes de cet empire. Par respect pour les premiers siécles du Mahométisme, les Mamelucs reconnurent pour souverain un Calife, descendant de Mahomet & d'Abbas, que Selim, par politique, amena avec lui à Constantinople ; il interrompit par-là la succession de cette dignité, qui eut pu renverser l'empire Ottoman, si elle eut été au pouvoir de quelque Prince entreprenant. Pour donner à sa suprématie sur les Mahométans un droit plus légitime que celui des armes, Selim reçut de ce Calife une cession authentique des droits de l'*Imameth* qui suppose une autorité sacrée, & le Chérif de la Mecque, lui ayant fait l'hommage des clefs du *Kiabe*, il réunit par-là le pouvoir du sacerdoce à la puissance souveraine. Par ces actes, que le tems & le

respect des peuples ont consacrés, aucun Prince Mahométan ne peut contester la suprême souveraineté au Grand-Seigneur, puisqu'il est le seul, qui, par ses richesses, & par l'étendue de sa puissance, soit en état d'en soutenir la dignité. Ce souverain prodigue tous les ans de quinze à vingt-millions de livres peut-être, à l'entretien des hôpitaux, des colleges & de tous les chérifs & officiers employés au temple de la Mecque, & au tombeau de Medine, ou aux troupes destinées à la garde de ces sanctuaires, & à la sûreté des pélerins qui font ce voyage religieux.

Après avoir étendu les limites de ses Etats, & s'être immortalisé par des victoires éclatantes, & par une profonde politique, Selim termina son regne, aussi court que glorieux, en 1519; & son fils Soliman I. succéda à l'Empire.

SOLIMAN I.

Dixieme Empereur.

SOLIMAN I, auquel le code des loix ou réglemens qu'on suit dans l'Empire, a fait donner le surnom de *Canbuni* ou Législateur, est un des grands Princes qui ont le plus raffermi le trône

des Ottomans. Voyant que ſon pere avoit étendu ſon Empire du côté de l'Aſie, & qu'il avoit conquis l'Egypte, il tourna ſes vues du côté de l'Europe, où il eut une ſuite de ſuccès. Ce Prince ſut profiter habilement de la rivalité de gloire qu'il y eut entre Charles-Quint & François I, pour porter ſes armes du côté du Danube; & ſon armée, en 1521, fit la conquête de Belgrade, qui, faute de vivres & de ſoldats, fut contraint de ſe rendre.

L'année d'après, Soliman s'empara de l'iſle de Rhodes, où, par une réſiſtance opiniâtre, la nobleſſe chrétienne montra tout ce qu'on devoit attendre de ſa valeur. Il fit enſuite les ordonnances pour l'adminiſtration de la juſtice & des finances, & réforma les abus, que le tems, l'ignorance, & l'avarice des hommes avoient introduits. Ce Souverain érigea les Provinces en Pachalics, ayant des Sangiaks ou Commandans ſous leurs ordres, & donna aux Pachas des troupes & une grande autorité, ce qui contribua à contenir les peuples dans l'obéiſſance.

Il ſemble qu'avant le regne de Soliman le Gouvernement ottoman étoit arbitraire, & qu'à quelques coutumes près, auxquelles on étoit aſſujetti, la volonté du Prince ſur tout le reſte faiſoit la loi. Après que cet Empereur eut fait raſſembler

les loix qu'on suit dans l'Empire, il fit aussi des réglémens pour la milice, multiplia les grades parmi les officiers; &, pour balancer le pouvoir que les Janissaires commençoient à s'arroger, il crea les Bostangis, auxquels il confia la garde de ses palais & l'entretien de ses jardins.

Les réformes, dont Soliman I. occupa les premieres années de son regne, exciterent le mécontentement des Janissaires; mais la fermeté de ce Prince, & la conduite prudente des officiers, étoufferent bientôt tous ces germes de sédition. Le Sultan, qui s'apperçut bientôt que ses troupes n'étoient aigries que par le repos & l'oisiveté, se détermina à conduire son armée en Hongrie, où il s'empara de Petervaradin, & de plusieurs autres places; il remporta la victoire à la fameuse bataille de Mohacz, où l'armée de Louis II, Roi de Hongrie, commandée par un nombre d'Evêques, fut mise en déroute; Louis II. y fut lui-même tué, ainsi que les généraux & la principale noblesse; & le peu de monde qui échappa à ce carnage, n'eût d'autre ressource que la fuite. Après cette victoire, Soliman saccagea Bude, ravagea une partie de la Hongrie, & ramena son armée à Constantinople, rassasiée de gloire & de butin. Ce Prince, couvert de lauriers, donna des fêtes brillantes à l'occasion du mariage

de ſa ſœur, & fit voir qu'il avoit autant de goût pour la magnificence, que de talens pour le gouvernement & pour la conduite des armées.

Les troubles que l'élection du Roi ſuſcita en Hongrie, y rappellerent Soliman I. en 1528; il reprit alors Bude, & fit de la Moldavie un fief de l'Empire. Il ſemble même que ce fut le Prince Bogdan, fils d'Étienne, qui ſe détermina à en faire la ſoumiſſion au Sultan; & c'eſt du nom de ce Prince que cette province a conſervé le nom de Bogdan. L'année d'après, Soliman mit le ſiége devant Vienne, que les pluies d'automne le forcerent d'abandonner; &, dans les campagnes ſuivantes, il remporta, près de Gradiſca, une victoire ſur l'armée de Ferdinand, Roi de Hongrie. Les armes de ce Prince n'eurent pas moins de ſuccès en Aſie, où ſon armée, ſous ſes ordres, s'empara de Bagdad; tandis que ſa flotte, commandée par Barberouſſe, après s'être emparée, dans la Méditerranée, d'Alger & de Tunis, alla faire des ravages ſur les côtes d'Italie. Soliman I, fit en 1542 un traité d'amitié avec la France; & c'eſt le premier qu'elle a eu avec l'Empire Ottoman; ce Prince envoya même des flottes dans la Méditerranée, pour agir de concert avec celles de François I.

Les dernieres années du regne de Soliman fu-

rent variées par des nouvelles conquêtes, par des entreprises, qui n'eurent aucun succès, par des intrigues domestiques, & des petites passions, vengées avec plus de cruauté que de discernement. Après avoir fait périr deux de ses enfans, qui s'étoient soulevés dans leur Gouvernement, il fit une loi pour que les enfans du Sultan fussent, à l'avenir, gardés dans le serrail. En 1552 il s'empara de Temesvar, & de plusieurs autres places en Hongrie; sa flotte se rendit maîtresse de Tripoly, mais elle échoua au siége de Malte, & soumit ensuite quelques isles de l'Archipel, qui étoient au pouvoir des Vénitiens. Ce Prince rentra en Hongrie en 1566; il entreprit le siége de Sigeth, où les Ottomans firent des efforts prodigieux; mais les assiégés se défendirent avec tant de valeur, que Soliman, qui vit anéantir une partie de son armée devant cette place, mourut dans sa tente, de désespoir & de douleur, & son fils Selim II. succéda à l'Empire. Le Visir Mahomet Pacha, qui commandoit l'armée, tint la mort du Sultan secrette, envoya un courrier à Selim, & continua le siége au nom de son maître, qu'on croyoit malade; la place de Sigeth fut enfin forcée de se rendre, & ce qui resta de la garnison aima mieux périr, les armes à la main, que de tomber au pouvoir

des vainqueurs. Après la reddition de Sigeth ; le Grand Visir ramena l'armée à Belgrade, au nom du Sultan, qu'on portoit dans sa litiere, & dont on ignoroit la mort. Telle fut la fin de Soliman I, après quarante-sept ans d'un regne illustré par les plus heureux événemens ; ce Prince, qui mérita le surnom de Législateur, & auquel on ajouta celui de magnifique, fit bâtir dans un bel emplacement la superbe Mosquée, qui porte son nom, auprès de laquelle son fils Selim le fit inhumer, & lui fit élever un mausolée.

Soliman I. étant mort à la guerre, les Ottomans le réverent comme un conquérant & un martyr ; il a mérité leur vénération, autant par l'étendue de ses conquêtes, que par les monumens qu'il a consacrés au bien public ; c'est lui qui fit rétablir le grand aqueduc qui conduit l'eau à Constantinople, où elle se partage en plus de huit cens fontaines ; ce fut enfin sous le regne de ce Prince que la langue turque s'embellit & se perfectionna, &, par l'heureux mélange de l'Arabe & du Persan, acquit une harmonie & une noblesse qu'elle n'avoit pas.



SELIM II.

SELIM II.

Onzieme Empereur.

Selim II. étoit déja arrivé à Belgrade, avant que l'armée, qui le proclama Empereur, fût informée de la mort de son pere. Pendant les premieres années de son regne, ce Prince soutint avec assez d'éclat la gloire de l'Empire; mais c'est à lui qu'on peut fixer la premiere époque de sa décadence. Il mécontenta d'abord les Janissaires, en éludant de leur faire payer le présent d'usage à l'avénement du Sultan; mais, pour prévenir les troubles qui pouvoient résulter de l'inaction des soldats, il résolut de tourner ses armes contre la Perse; & pour faciliter les transports, il forma le projet de faire un canal de communication entre le Don, ou l'ancien Tanaïs & le Volga, pour pouvoir, par la jonction de ces deux rivieres, communiquer avec la mer Caspienne, & entrer facilement dans la province de Schirwan. Ce travail, commencé par les Turcs & les Tartares, fut abandonné aux approches de la mauvaise saison, & par inconstance on s'occupa d'autres projets. Le Divan ayant ensuite résolu

de déclarer la guerre aux Vénitiens, & de leur enlever l'isle de Chypres, on fit des préparatifs en conséquence; la flotte Ottomane y arriva au printems de 1590, & l'année d'après toute l'isle fut au pouvoir des Ottomans, qui marquerent autant de mauvaise-foi, à l'observation des capitulations, que les Vénitiens avoient montré de valeur à la défense de leurs places. Dewlet Gheray, Kan de Crimée, fit dans le même tems une incursion sur les terres des Russes, qui furent entierement ravagées par les Tartares.

L'Empire Ottoman, affermi par une suite de prospérités, commença, en 1571, à éprouver les vicissitudes de la fortune. A peine Sélim fut-il informé de la reddition de l'isle de Chypres, qu'il apprit la perte de la bataille de Lepante, où l'Amiral Ottoman fut tué, & les forces maritimes de l'Empire entierement anéanties; les Ottomans perdirent dans cette déroute trente mille hommes, dix mille esclaves chrétiens, plus de deux cens navires à rames & six cens piéces de canon; & si les Alliés avoient profité des avantages de la victoire, ils auroient pu reprendre Constantinople. Sélim, en apprenant cette nouvelle, se livra à un mouvement de fureur, & ordonna de faire périr tous les Chrétiens qui étoient à Constantinople; mais cet ordre, qui

n'auroit fait qu'ajouter aux pertes de l'Empire, fut d'abord révoqué. Ce Prince rétablit cependant une nouvelle flotte, qui se présenta dans la Méditerranée, où elle n'eut aucun succès; le peu d'intelligence qu'il y eut entre les Espagnols, les Génois & les Vénitiens ayant fait éluder le combat. La victoire de Lepante favorisa les négociations des Vénitiens, qui parvinrent à renouveller, avec plus de facilité, la paix avec les Ottomans.

Les dernieres années du regne de Selim II. ne présentent rien de remarquable; ce Prince mourut en 1574, après huit ans & demi de regne, & laissa l'Empire à son fils Amurat III.

AMURAT III.

Douzieme Empereur.

LE regne d'Amurat III commença sous des malheureux auspices; pour jouir paisiblement du trône, il fit non-seulement mourir ses freres, mais il porta même la férocité jusqu'à faire périr les Dames du Palais, qui se trouvoient enceintes. Ce Prince, n'écoutant que son inconstance, changea souvent de ministres, sans aucun motif légi-

time. Ses armées, occupées en Perſe, ayant éprouvé des ſuccès & des revers, les Janiſſaires qu'on ramena à Conſtantinople, y manifeſterent leur mécontentement; ſous prétexte de déprédations dans les finances, & d'une altération ſur la monnoie, ils ſuſciterent une ſédition, qui ne fut appaiſée qu'après que les troupes de la garde intérieure eurent battu les rebelles, qu'elles ſurprirent en deſordre. Cet eſprit de trouble ſe manifeſta ſouvent ſous le regne d'Amurat III, Prince indolent & porté au plaiſir. Pour tenir les troupes en mouvement, & étouffer ce germe de mécontentement qu'on voyoit renaître à tout inſtant, il ſe détermina à envoyer une armée en Hongrie, où elle prit Javarin, & fit quelques dégâts dans la campagne.

Amurat III livré à l'indolence, au plaiſir, & même à la débauche, devint incapable de régner; les déprédations des finances, le mauvais ſuccès des guerres, & la mauvaiſe adminiſtration, épuiſerent bientôt le tréſor, qu'Amurat, tout avare qu'il étoit, ne put jamais rétablir; d'ailleurs il avoit introduit l'uſage d'appaiſer les ſéditions en faiſant jetter de l'argent, ce qui ne ſervit qu'à les multiplier, à diſſiper les revenus de l'Etat, & entraîner l'Empire vers ſa décadence. Amurat III mourut en 1595, & laiſſa le Trône à Mahomet III, l'aîné de cent deux enfans dont il fut le pere.

MAHOMET III.

Treizieme Empereur.

LE regne de Mahomet III ne fut pas fécond en évenemens ; à l'exemple de son pere, il fit périr dix-neuf de ses freres & quelques femmes enceintes, pour s'affermir sur le Trône. Il continua la guerre en Hongrie, où, malgré le peu de succès de ses armes, il prit Egra. L'Archiduc Mathias, étant venu défendre cette place, attaqua les Ottomans, quoique supérieurs en nombre ; ce fut moins une bataille qu'un carnage, où les deux armées montrerent un acharnement égal ; les Hongrois perdirent vingt mille hommes, & les Turcs, maîtres de la victoire, en perdirent un plus grand nombre. Après cette bataille le Vaivode de Valachie, qui s'étoit uni aux Hongrois, rentra sous la domination des Ottomans, tandis que celui de Transilvanie se donna à l'Empereur Rodolphe ; & l'inconstance de ces provinces à été pendant long-tems un prétexte de guerre entre les Turcs & les Allemans.

La derniere année du siecle, & les suivantes, se passerent dans la Capitale en réformes inté-

rieures, en intrigues secrettes, en divisions domestiques, & en émeutes momentanées, que l'avarice suscitoit & faisoit disparoître. Le gouvernement étoit au pouvoir des femmes, elles méprisoient le Sultan, au point que ce Prince, offensé du peu de cas qu'on faisoit de son autorité, dans un moment de violence fit périr un de ses enfans, & la Sultane favorite, sa mere, qui avoit abusé de son crédit. Le mécontentement des Janissaires, sous un regne si foible, éclata au point qu'ils entrerent dans le serrail, étranglerent quelques favoris, & menacerent le Sultan de le déposer. Après avoir langui neuf ans sur un Trône qu'il avoit avili, Mahomet III, Prince lâche, cruel, indolent, & adonné à la débauche, mourut de la peste en 1603, & laissa l'Empire à son fils Achmet I.

ACHMET I.

Quatorzieme Empereur.

ACHMET I. n'avoit que quinze ans quand il monta sur le Trône; le premier acte de son autorité, fut d'enrichir le trésor des dépouilles de la Sultane, sa grand'mere, qui, sous le regne de

Mahomet, s'étoit enrichie elle-même par des vexations, & cette Princesse fut reléguee au vieux Serrail; cette confiscation donna à ce Prince le moyen de faire quelque largesse aux troupes, & de les contenir dans le devoir. La jeunesse d'Achmet I, cependant, & la foiblesse de l'Empire, enhardirent plusieurs Pachas d'Asie à lever l'étendard de la révolte, & les Persans profiterent de ces divisions pour reprendre ce qu'ils avoient perdu, & porter le trouble dans les provinces Ottomanes. Comme l'Empire sembloit se précipiter vers sa décadence, pour pouvoir avec plus de facilité y rétablir le bon ordre, Achmet se détermina à faire la paix avec les Allemans; il envoya en même tems une armée en Perse, qui ne fit aucune hostilité, la paix ayant été conclue tout de suite, & l'Empire, pour la premiere fois, fut en treve avec ses voisins. Achmet I eut la dévotion, en 1611, de faire bâtir la superbe mosquée qu'on voit à la place de l'Hippodrome, où il étala son goût pour la magnificence, &, ne s'occupant ensuite que de l'intérieur de l'Etat, il fit périr un de ses Visirs, qui s'étoit enrichi par des vexations, & fit rentrer ses richesses dans le trésor. La guerre avec la Perse s'étant rallumée en 1616, les Ottomans furent battus à la premiere campagne; le Sultan reconnut alors la faute

qu'il avoit faite de laiſſer ſon armée dans l'inaction, & comme il ſe diſpoſoit à aller lui-même à la tête de ſes troupes, pour rétablir la gloire des armes Ottomanes, il mourut de maladie, en 1617, & laiſſa l'Empire à Muſtapha premier, ſon frere cadet.

MUSTAPHA I.

Quinzieme Empereur.

MUSTAPHA I, frere d'Achmet, ne conſerva le Trône que peu de tems, il fit à la milice les largeſſes d'uſage à l'avenement des Sultans; mais ſon incapacité pour les affaires, & le peu de diſcernement avec lequel il diſſipoit les revenus de l'Etat, déterminerent les grands à le dépoſer, & à appeller à l'Empire Otman, l'aîné des enfans d'Achmet.



OTMAN II.

Seizieme Empereur.

OTMAN II, fils d'Achmet I, âgé de douze ans, fut proclamé à l'Empire d'une voix unanime ; le Mufti, le Visir, & le grand Eunuque gouvernoient en son nom. Le précepteur de ce Prince, qui, seul avoit sa confiance, contribua à le rendre malheureux, par la prévention qu'il lui inspira contre les soldats. Dans les premieres années du regne d'Otman, le Visir fit une expédition contre la Perse, où les armes Ottomanes eurent le plus heureux succès ; ayant ensuite voulu profiter de quelques troubles qu'il y avoit en Hongrie, Otman saisit cette occasion pour porter la guerre en Pologne, sans y être excité d'ailleurs par aucun motif plausible ; il s'y rendit lui-même à la tête d'une armée composée de soldats prévenus & mécontens, qui furent presque toujours repoussés ; & l'armée de Ladislas, accablée par les fatigues & les maladies, obtint par sa valeur une paix honorable. A peine Otman II eut-il ramené son armée à Constantinople, que le bruit se répandit qu'il vouloit réformer les Janissaires & les Spahis,

& le peuple aigri déjà par quelques actes de rigueur que ce Prince avoit exercés, marqua du mécontentement. Les soldats irrités par la mort du Prince Mahomet, qu'Otman II son frere avoit fait mourir, en haine de l'attachement que le peuple avoit pour lui, marquerent de la fermentation, & elle dégénéra bientôt en révolte, dont il ne fut plus possible d'arrêter les progrès. Les rebelles, après avoir forcé le serrail, & massacré le Visir, se mirent en bataille dans les cours du palais, rappellerent Mustapha à l'empire, & le conduisirent en triomphe de sa prison à la mosquée, où il fut proclamé & ceint du sabre d'Otman. Otman II, qu'on n'avoit pas renfermé, tâcha inutilement de ramener le peuple & les soldats; ceux-ci pleins de fureur se saisirent de ce Prince, ils le conduisirent aux sept tours, où l'un des chefs de la rébellion, après l'avoir fait étrangler, fut nommé Visir. Ainsi périt, en 1622, Otman II, que sa jeunesse, son inexpérience & sa déférence aveugle aux conseils de quelques courtisans, avoient rendu odieux. Cantimer rapporte, d'après les Ecrivains turcs, qu'en 1621, sous le regne d'Otman II, la gelée fut si forte à Constantinople, que les habitans alloient & venoient d'*Iskiudar*, Scutari, à pied, ce qui ne paroît pas croyable.

MUSTAPHA I.

Rétabli & déposé.

MUSTAPHA I, qui, dans la prison où il avoit été renfermé, n'étoit pas devenu plus digne du trône, montra la même incapacité. La Sultane, sa mere, se concilia avec le Visir, qui avoit fait périr Otman, pour s'emparer de l'autorité; mais ce Ministre ayant été sacrifié à la haine publique, fut conduit aux sept tours, & il fut étranglé dans le même lieu où Otman l'avoit été. La Sultane valide, seule à la tête des affaires, éleva au visirat un vieux Eunuque blanc, ce qui fit dire, car les Turcs ont aussi leurs bons mots, que l'Empire étoit gouverné par deux vieilles femmes. Les Janissaires demanderent tumultueusement, & les armes à la main, la déposition de ce Visir; & comme la valide n'avoit aucune idée de Gouvernement, l'Etat resta dans une sorte d'anarchie. Pour remédier à ce désordre, qui sembloit annoncer la dissolution de l'Empire, le Caïmacan-Chussain-Pacha, qui étoit aimé des troupes, & qui fut élevé au Ministere, fit convoquer tous les Grands; le Sultan fut invité de se rendre lui-

même à l'aſſemblée, &, après s'être convaincus de ſa ſtupide incapacité, les Ulamas le dépoſerent, élurent à ſa place Amurat IV, neveu de Muſtapha ; &, pour prévenir toute intrigue, la Sultane valide, qui s'étoit emparée du pouvoir, fut reléguée au vieux ſerrail.

AMURAT IV.

Dix-ſeptieme Empereur.

AMURAT IV. monta ſur le trône, en 1623, n'ayant pas encore quinze ans, les troupes applaudirent infiniment à l'élection de ce Prince, qui, par ſa figure, & par les belles qualités qu'il annonçoit, ſembloit devoir réparer tous les maux dont l'Empire étoit affligé. Les premieres démarches d'Amurat furent de rétablir le bon ordre dans les finances, & la tranquillité dans la capitale, toujours agitée par des troubles, que la foibleſſe & l'impéritie des précédens regnes avoient favoriſés. Il envoya une armée en Aſie pour contenir les Provinces, & faire reſpecter ſon autorité ; mais l'eſprit de ſédition, qui fermentoit dans l'Empire, avoit pris tant d'aſcendant, qu'on ne put l'aſſoupir que bien lentement. L'épuiſe-

ment du tréſor n'ayant pas permis de payer aux troupes le préſent d'uſage à l'avénement du Souverain, les Janiſſaires, qui connoiſſoient leur influence, & que la jeuneſſe du Prince rendoit plus audacieux, ſaiſirent ce prétexte pour murmurer contre le Gouvernement; mais Amurat prévint la révolte, en faiſant ſévérement punir les plus coupables. Ce Prince, conſeillé par des ſages Miniſtres, fit rentrer dans le tréſor, par ſa juſtice & par ſon économie, les ſommes immenſes qui avoient été diſſipées ſous le regne de ſes prédéceſſeurs. Il s'empreſſa de ſe montrer au peuple, pour capter ſon affection; & dans les jeux publics il défioit même les ſoldats aux exercices militaires, auxquels ſon adreſſe, ſa force & ſon agilité lui donnoient de l'avantage; & cette familiarité guerriere, qui lui mérita l'attachement des troupes, rétablit inſenſiblement la confiance & la tranquillité dans l'Empire. Le Grand-Viſir, qui commandoit en Aſie, ayant eu des mauvais ſuccès, le Sultan lui fit payer de ſa tête ſes fautes & ſes revers, & fit rentrer dans le tréſor public les ſommes qu'il avoit accumulées par des concuſſions. Le nouveau Viſir pacifia entierement l'Aſie; mais l'abſence de ce Miniſtre ayant livré Amurat à la fougue de ſes paſſions, il fut expoſé à perdre la confiance publique par des déciſions arbitraires &

peu réfléchies, & par des févérités déplacées; aimant mieux être craint que d'être aimé, il devint cruel & fanguinaire, & fit même fecrettement étrangler un Mufti, dont il fufpectoit les difpofitions. Amurat avoit acquis tant d'afcendant, qu'il régnoit en maître abfolu; il défendit les attroupemens & l'ufage du tabac; fans refpect pour la loi, il s'accoutuma à boire du vin, & par un abus, dont on n'a pas vu d'autre exemple, il en permit même publiquement l'ufage. Le Vifir, qu'il avoit envoyé en Perfe pour y commander l'armée, fit deux campagnes malheureufes, & étant mort devant Bagdad, Amurat confentit à une paix défavantageufe.

Après avoir rétabli le tréfor de l'Etat, Amurat fe mit en devoir de prendre fa revanche contre la Perfe, qui avoit fomenté les troubles de l'Afie, & avoit attaqué l'Empire Ottoman au moment où il étoit déchiré par des divifions. Ayant raffemblé, en 1635, une puiffante armée, il partit pour l'Afie, fans étaler dans fa marche cette pompe orientale, que les Sultans traînent toujours après eux; il réforma en Afie tous les défordres qu'on lui fit connoître; fit repeupler plufieurs cantons que les vexations des Gouverneurs avoient rendus deferts & incultes, & en fit des fiefs, dont il récompenfa quelques foldats pau-

vres, qui ſe chargerent de les cultiver & de ſoudoyer de nouveaux ſoldats. Ce Prince arrivé en Perſe, s'empara d'Erivan, qui ne fit qu'une foible réſiſtance; le courrier qui porta cette nouvelle à Conſtantinople, portoit auſſi l'ordre du Sultan, de faire périr Bazajet ſon frere, dont Amurat craignoit la rivalité; ce meurtre affoiblit infiniment les impreſſions du peuple, & la joie que cette conquête devoit lui inſpirer; & le Sultan, à ſon retour, ne jouit point des acclamations que ſes victoires & ſes actions avoient méritées.

Sultan Amurat étoit encore en Perſe, lorſque quelques détachemens, qu'il avoit envoyés en Tranſylvanie au ſecours d'un Vaivode opprimé, furent battus par Ragotzky ſon concurrent; & ce Tranſylvain, ſimple gentilhomme, qui n'avoit pour lui que ſon courage & l'amour de ſa patrie, eut la gloire de vaincre les Ottomans, & fut preſque le maître des conditions de l'hommage & de la paix, que la révolte de l'armée Ottomane, en Perſe, rendit néceſſaire. Après avoir changé le Viſir qui commandoit cette armée, Amurat s'y rendit encore lui-même en 1638, avec un renfort qui groſſiſſoit chemin faiſant. A peine le Sultan eut-il paſſé l'Euphrate, qu'il reçut l'hommage de tous les petits Princes des environs, qui ſont en

ufage de porter leur tribut, leurs richeffes & leurs enfans à celui des conquérans qui les menace de plus près; s'étant approché de Bagdad, il en forma le fiége, & cette place, défendue par quatre-vingt mille foldats, épuifés par les forties, par les affauts, & par les opérations d'un long fiége, fut forcée de fe rendre. Amurat, après avoir promis à la garnifon la liberté & la vie, ternit la gloire de fa conquête, en faifant égorger les prifonniers; & cet exemple excita fi fort la férocité des troupes, qu'après avoir pillé Bagdad, elles en firent périr prefque tous les habitans. La paix avec la Perfe ayant été conclue l'année d'après, Amurat fit fon entrée triomphante à Conftantinople, au bruit des acclamations publiques, ayant à fa fuite vingt Seigneurs Perfans, enchaînés avec des chaînes d'argent. La paix avec la Perfe ramena l'abondance en Afie, & dans la capitale, la profpérité & la liberté du commerce, le bon ordre dans les villes & la fûreté dans les chemins; &, par un contrafte fingulier, l'Empire dût tous ces avantages à un Prince qui réuniffoit un mélange bizarre de vices & de vertus, qui étoit le plus prévoyant, le plus courageux, le plus débauché, le plus cruel de tous les hommes.

Les excès auxquels Amurat IV. s'étoit livré, ayant

ayant altéré sa santé, il fut attaqué d'une hydropisie, dont les progrès furent très-rapides. Il mourut le premier Mars 1640, après dix-sept ans d'un regne plus glorieux qu'on n'eut dû l'espérer. Ce Prince mérita, par ses exploits militaires, le surnom de *Gazi*, ou conquérant, dont les Princes Ottomans ont été très-jaloux dans les premiers siécles de leur Empire.

IBRAHIM I.

Dix-huitieme Empereur.

Après la mort d'Amurat IV, Sultan Ibrahim, son frere, succeda à l'Empire; c'étoit même le seul héritier qui restoit à la maison ottomane, parce que les enfans d'Amurat étoient morts. Ibrahim I, Prince indolent & timide, & peu fait pour tenir les rênes d'un grand Empire, laissa le soin des affaires à la Sultane sa mere & au Grand-Visir, & se livra à la mollesse & au goût pour les plaisirs. Le Grand-Visir, occupé de projets militaires, s'empara d'Azof, &, par ses soins, la mer Noire fut délivrée des pirates Cosaques, qui l'infestoient. Après cette expédition, il se détermina de purger la mer de l'Archipel

des corſaires Maltois ; la facilité qu'ils avoient de ſe réfugier à l'iſle de Crete, qui, depuis la fin du treizieme ſiécle, étoit au pouvoir des Vénitiens, les avoit infiniment multipliés. La priſe d'un vaiſſeau turc, deſtiné pour l'Egypte, que ſix galeres de Malte avoient combattu & conduit à cette iſle, fut un prétexte au Grand-Seigneur pour déclarer la guerre aux Vénitiens. Cette affaire particuliere fut conſidérée comme un affront fait à l'Empire Ottoman, attendu qu'il y avoit dans ce vaiſſeau un grand Eunuque, le Mufti de la Mecque, & autres perſonnes diſtinguées, qui furent tuées dans le combat. Après avoir fait les préparatifs néceſſaires, Ibrahim I. fit paſſer, en 1645, ſa flotte & beaucoup de troupes dans cette iſle ; & dans deux campagnes ſon armée s'empara de tout ce qu'elle contenoit, à l'exception de Candie. Quelque glorieuſe que fût cette conquête, elle fit peu de ſenſation ſur les Ottomans, dont les armes, dans le même tems, eurent des malheureux ſuccès en Dalmatie ; ils voyoient d'ailleurs avec inquiétude que le Sultan, livré à la diſſipation & aux amuſemens, ne donnoit aucun ſoin aux affaires, & que l'adminiſtration de l'Etat alloit de mal en pire. L'indolence du Souverain, ſon goût pour les plaiſirs, & la diſſipation des revenus de l'Etat, qu'il

facrifioit à fes caprices, indifpoferent fi fort les efprits, que les Ulamas, eux-mêmes, qu'il avoit outragés par des defirs indifcrets, conjurerent fa perte ; le mécontentement enfin fe manifesta avec tant d'éclat, que fa dépofition fut juridiquement décidée ; & Mahomet fon fils, qui avoit à peine fept ans, fut proclamé Empereur. Ibrahim I. fut enfermé, il fut même étranglé dans fa prifon, par l'ordre & par les foins du Mufti, dont il avoit fait enlever la fille. C'eft ainfi qu'on vit, en 1648, la fin d'un regne honteux, qui a été un des périodes les plus marqués de la décadence de l'Empire.

MAHOMET IV.

Dix-neuvieme Empereur.

MAHOMET IV, fils aîné d'Ibrahim, ayant à peine fept ans quand il fut élevé au Trône, le Grand-Vifir donna fes premiers foins à faire rétablir l'ordre dans le ferrail, & à prévenir les inconvéniens qui pouvoient réfulter de la jeuneffe du Prince, & l'influence des paffions que le pouvoir des femmes avoit accrédité fous le précédent régne. La Sultane Valide, mere d'Ibrahim, qu'on

difoit avoir confpiré contre le jeune Mahomet, fut mife à mort; cette févérité, dont les Ottomans n'avoient pas d'exemple, indifpofa d'abord les efprits, & malgré les foins qu'on fe donna pour maintenir la tranquillité dans la capitale, il y refta un germe de mécontentement qui dura pendant toute la minorité de Mahomet. Cantimir rapporte que ce Prince étoit né de la fille d'un prêtre grec, qui fous le regne d'Amurat IV avoit été enlevée à caufe de fa rare beauté, avant que la loi des enfans de Tribut fût abolie. La mere de Mahomet IV, ajoute cet hiftorien, eft la célébre Valide, qui, dans fon élévation fit chercher fa mere, & l'engagea à vivre avec elle dans le ferrail, fans renoncer à fa foi.

Les premieres années du regne de Mahomet IV furent un peu orageufes; il y eut dans le cours de fept ans, fix Vifirs dépofés ou étranglés; la milice, qu'on ne payoit pas, parce que le tréfor étoit épuifé, fufcita bien des émeutes, qu'on ne calma que difficilement; le Vifir, le Caïmacan, le Capitan-Pacha, deux Tefterdars & autres officiers, accufés de concuffion, perdirent la vie, & furent facrifiés au repos public. Kioproly Mahomet-Pacha, qui étoit le doyen des Vifirs, ayant été appellé au miniftere dans ce moment critique, où l'Empire Ottoman paroif-

ſoit prêt à s'écrouler, il fit rentrer au bénéfice de l'Etat toutes les richeſſes que ces adminiſtrateurs infideles avoient acquiſes, ce qui répara une partie des déprédations que le tréſor avoit éprouvées.

Sultan Mahomet IV, étant parvenu à ſa quatorzieme année, Kioproly Mahomet-Pacha ſe détermina à le mener à Andrinople, autant pour qu'il ſe montrât aux troupes, que pour le dérober à la vie molle & oiſive qui avoit perdu ſes prédéceſſeurs. Ce Prince ſe rendit, en 1658, à l'armée qui étoit en Dalmatie, où il fit ſes premieres armes. Les troubles qu'il y eut en Tranſylvanie en 1660, ramenerent encore les Ottomans dans ces contrées, où l'armée de Ragotzky eut de nouveaux ſuccès. Le Viſir Mahomet Kioproly ſe préparoit à en aller tirer vengeance, quand il fut ſurpris par la mort à l'âge de quatre-vingt-ſix ans, & les ſceaux furent confiés à ſon fils Achmet, dont il avoit lui-même vanté les talens & garanti la fidélité. Dans ces entrefaites le Pacha de Bude, qui commandoit l'armée de Hongrie, battit à ſon tour le Prince Ragotzky, & rétablit la gloire des armes ottomanes. Le Viſir partit enfin pour la Hongrie en 1662, avec un puiſſant renfort, & s'approcha de Neuhauſſel; un de ſes détachemens en avoit déja commencé le

ſiége, lorſqu'il fut attaqué & défait par douze mille Allemans; mais ceux-ci furent maſſacrés à leur tour par le renfort de troupes que le Viſir conduiſit avec lui. Ce Général ayant fait ouvrir la tranchée, cette place, après quarante-trois jours de ſiége, fut forcée de ſe rendre; d'autres places ſe rendirent ſans les attaquer, & les Ottomans, maîtres de la victoire, porterent la dévaſtation juſqu'en Autriche & en Moravie. Malgré cette ſuite de ſuccès, ils perdirent, en 1664, la bataille de Saint-Godard, & la trève, convenue pour vingt ans, fut conclue dans la même année.

La paix favoriſa les projets des Ottomans contre Candie, qui réſiſtoit depuis vingt ans, parce que l'épuiſement du tréſor, la guerre de Hongrie, & les diviſions qui agitoient l'Empire, n'avoient jamais permis de faire que de ſtériles efforts. Pour terminer cette expédition, le Grand-Viſir Kioproly Achmet Pacha, ſe rendit devant Candie en 1667, à la tête d'une puiſſante armée; cette place, contre laquelle la Porte Ottomane avoit réuni toutes ſes forces, ſe défendit avec la plus grande valeur; mais elle fut forcée de ſe rendre après vingt-neuf mois de ſiége. La nouvelle de cette conquête répandit la joie dans tout l'Empire; le Sultan la reçut à Salonique, où l'avidité de la chaſſe l'avoit attiré, & où on le trouva difficilement.

Après avoir rétabli Candie, le Visir Achmet Kioproly se rendit à Andrinople, où il fut reçu avec acclamation. Les historiens turcs conviennent que, depuis le premier siége de cette place, en 1645, jusqu'à sa reddition en 1669, elle leur avoit coûté près de deux cens mille hommes.

De nouveaux troubles survenus en Ukraine, entre les Cosaques & les Polonois, attirerent Mahomet IV. & son Visir, à la tête d'une armée, du côté de la Pologne, dans l'intention d'attaquer Caminiek, que les Polonois, divisés entre eux pour l'élection d'un Roi, n'étoient pas en état de défendre; cette place se rendit en effet aux Ottomans, dans le tems que ces Magnates, agités de dissensions civiles, se combattoient entre eux. Les Ottomans prirent encore d'autres petites places, & ne consentirent à la paix qu'après que les Polonois, qui avoient élu Michel-Koribut Wienowisky pour Souverain, se furent soumis à un tribut annuel.

L'Empire Turc, qui existoit déja depuis quatre siécles, avoit eu, en général, plus de succès que de revers. Après avoir totalement renversé l'Empire d'orient, les Ottomans avoient étendu leurs frontieres en Asie; ils avoient arraché l'Egypte aux Mamelucs, ils avoient porté les limites de leur Empire, depuis les bords orientaux de la

mer Adriatique, jusqu'aux bords du Golfe Persique; ils avoient soumis une partie de la Perse, ravagé la Hongrie, la Pologne, & une partie de l'Allemagne, & donné un Souverain aux Scytes, qui, jusques-là, se glorifioient de n'avoir reçu la loi de personne. Elevés à ce degré de puissance, nous allons les voir sous le regne de Mahomet IV, éprouver les plus grandes adversités, & pancher insensiblement vers leur décadence, que l'incapacité & l'indolence des Sultans, la corruption des mœurs & la dissipation des revenus de l'Etat, sous les regnes de Selim II, Amurat III, Mahomet III, Achmet I, Mustapha I, Othman II, & Ibrahim I, sembloient annoncer.

Après être revenu triomphant de la campagne de Pologne, Mahomet IV. attendoit à Andrinople les Ambassadeurs de cette Cour, qui devoient ratifier le traité, & porter aux pieds du trône le tribut convenu, lorsqu' il apprit que les Polonois, ranimés par Jean Sobiesky, qu'ils avoient élu grand Général, se préparoient à la guerre, & ne vouloient pas entendre parler de tribut. Mahomet leur reprocha leur mauvaise foi, &, résolu d'en tirer vengeance, il fit marcher une armée en Pologne, en 1673, avec intention de tout ravager; mais bien loin de trouver ce Royaume livré aux divisions, comme Mahomet l'avoit

laiſſé, ſon Général vit une Nation qui avoit profité de ſes fautes, & qui s'étoit miſe en devoir de les réparer; les diſſenſions civiles qu'on a ſoin de fomenter ſans ceſſe dans ce Gouvernement monarchique, ariſtocratique & républicain, avoient ceſſé, & tous les membres du corps politique, réunis à un même intérêt par l'énergie d'un ſeul homme, avoient pris les armes pour donner l'exemple, & ſe défendre contre l'oppreſſion. Les Polonois, ayant à leur tête Jean Sobiesky, allerent au-devant des Ottomans avec un courage invincible; & ils étoient déja maîtres des paſſages, quand ils virent paroître leur armée, à laquelle les Princes de Valachie & de Moldavie s'étoient joints. Au ſignal du combat, ceux-ci ayant paſſé du côté des Polonois, découragerent l'armée Ottomane, qui, enfoncée dans le même tems par celle de Sobiesky, lâcha le pied, prit la fuite, & laiſſa le champ de bataille, le canon & les munitions au pouvoir de l'ennemi; le Général ottoman fit tout ce qu'il pût pour rallier les fuyards; mais ne pouvant y réuſſir, il ſe vit contraint de fuir avec eux.

Les événemens ne permirent pas aux Polonois de profiter des avantages de cette victoire, & leur gloire ne dura qu'un inſtant; le Roi de Pologne étant mort dans cette conjoncture, la nobleſſe fut

agitée d'autres idées & d'autres passions ; & cette armée, qui venoit de vaincre, ne fut occupée que de brigues & de factions. L'élection du Souverain n'éprouva pas cependant de longs débats, parce que la victoire éclatante, que Sobiesky venoit de remporter sur les Ottomans, réunit tous les suffrages en sa faveur. Ce choix alarma la Cour Ottomane, qui venoit d'éprouver la valeur de ce héros ; elle fit des efforts pour rétablir son armée, & se mit en devoir de prendre sa revanche. Sobiesky, couronné Roi, devint cependant suspect à la noblesse Polonoise ; la République, qui sembloit se défier de sa gloire & de son ambition, craignant toujours d'avoir un maître, & appréhendant que ce Prince, à la faveur des troupes, n'attentât à sa liberté, éluda d'accorder les secours nécessaires, sous prétexte que la Puissance ottomane étoit abattue à ne pouvoir plus se relever. Par les loix que les Polonois se sont imposées, & par les abus de leur constitution, Sobiesky, couronné Roi de Pologne, étoit moins puissant que Sobiesky, grand Général de la République. Par la défiance de la nation, & la jalousie des Grands, ce Prince ne fut pas en état de reprendre Caminiek ; n'ayant pas assez de forces pour assiéger cette place, il se contenta d'en faire le blocus, qu'il fut même contraint d'abandonner.

Le Grand-Visir Achmet Kioproly, qui avoit, en quelque façon, gouverné l'Empire Ottoman avec autant de sagesse que de succès, mourut en 1675; &, par respect pour sa mémoire, les sceaux furent confiés à son beau-frere Cara Mustapha Pacha. La guerre continua encore quelque tems avec lenteur; les Turcs & les Polonois chercherent réciproquement à se lasser & à se surprendre; &, dans le peu d'actions qu'il y eut, les avantages furent compensés. Le Séraskier Ibrahim Pacha, amusa les Polonois par des propositions de paix, & fit faire à son armée des fausses marches, qui resserrerent celle de Sobiesky, de façon à n'avoir aucune communication au-dehors. Le Roi de Pologne se tira de cette extrémité en renouvellant au Séraskier les propos de paix, que celui-ci fut contraint d'accepter, pour prévenir une sédition que l'indiscipline des Janissaires, fatigués de tant de marches, étoit à la veille de faire éclater. Sur cet armistice les Ottomans négligerent leur service; & le Roi de Pologne en profita pour fondre sur un détachement de Tartares, qui fut dispersé. Les Ottomans, piqués, attaquerent à leur tour; mais toutes ces ruses, ces petits combats ne changerent rien aux dispositions de paix, & ne servirent qu'à en hâter la conclusion. Par ce traité, qui fut fait en 1676, la Pologne fut

déchargée de tout tribut; mais Caminiek, & quelques autres places de la Podolie, resterent encore au pouvoir des Ottomans.

A peine la Porte Ottomane & la Pologne se furent-elles conciliées, que la défection des Cosaques, qui, par inconstance, s'étoient mis sous la protection des Russes, après s'être soumis aux Ottomans, donna lieu à une nouvelle guerre. La Porte Ottomane se vit donc contrainte, en 1678, de la déclarer aux Cosaques & aux Russes; comme elle n'avoit pas rassemblé toutes ses forces, & que son armée, qui n'excédoit pas quarante mille hommes, n'étoit pas en état de combattre celle des Russes, le Séraskier Ibrahim Pacha se détermina à attendre la jonction des Tartares avant de faire aucun mouvement; les Russes profiterent habilement de cette disposition, pour aller au-devant des Tartares, qu'ils battirent si complettement, que les Turcs voyant leurs Alliés défaits, se livrerent à la crainte & prirent la fuite. Le découragement des Ottomans, après une suite de revers, détermina Mahomet IV. à faire demander la paix; elle essuya bien des difficultés, mais elle fut enfin conclue en 1680, les Turcs s'étant déterminés alors à porter la guerre en Hongrie, où ils comptoient sur de plus heureux succès. Tel est le sort des peuples livrés à l'ignorance & à la

ſuperſtition, incertains ſur le parti qu'ils doivent prendre, ils prennent toujours le plus mauvais; il paroît que c'eſt alors que les Turcs commencerent à craindre l'aſcendant des Ruſſes, que les Tartares autrefois avoient ſubjugués, & ils craignoient moins les Allemans, qui, dans ces tems cependant, étoient bien plus belliqueux.

Comme la Hongrie, juſqu'alors, avoit été conſtamment en proie à l'eſprit de diviſion, & qu'on ne ſavoit ni y commander, ni y obéir, les Ottomans voulurent profiter des troubles dont elle étoit déchirée, pour déclarer la guerre à l'Allemagne, malgré le vœu des *Ulamas*, gens de loi, qui déſapprouvoient qu'on violât la trève de vingt ans, qu'on avoit faite avec elle. La guerre étant donc déclarée, Tekely, à la tête des Hongrois & des troupes de Tranſylvanie, commença par s'emparer de quelques places, que les Allemans aimerent mieux abandonner que défendre. Des événemens malheureux que l'armée Turque éprouva à la ſortie de Conſtantinople, occaſionnés par des orages, découragerent infiniment les Ottomans, naturellement ſuperſtitieux, & furent une eſpece de triomphe pour ceux qui avoient montré de l'éloignement pour la guerre. Le Viſir Cara-Muſtapha, à qui le Grand-Seigneur avoit donné le commandement de l'armée, étant arrivé

en Hongrie, tint conseil sur les opérations de la campagne ; ayant proposé de porter le siége devant Vienne, plusieurs Généraux parurent très-éloignés de ce plan ; mais les Janissaires & leurs officiers, auxquels on fit espérer les riches dépouilles de l'Allemagne, étoient si portés pour ce siége, qu'il fut enfin résolu. Le Visir fit attaquer cette place en Juillet 1683 ; comme il la ménagea pour ne pas la livrer au pillage, elle se défendit assez pour donner le tems aux Polonois de venir à son secours ; un convoi de vivres enlevé aux Ottomans, dans le même tems, donna de l'humeur aux Janissaires, qui ne firent plus le service qu'avec tiédeur & indifférence : au lieu d'aller au-devant des Polonois, les Turcs resterent dans leurs tranchées, aussi agités par la crainte de ces auxiliaires qui venoient les attaquer, que par celle des Allemans renfermés dans la place, dont ils craignoient une sortie. L'armée chrétienne parut enfin le 12 Septembre ; à son approche les Turcs firent quelques mouvemens en désordre pour sortir de leurs lignes, lorsque Jean Sobiesky, qui avoit été joint par l'armée impériale, commandée par le Duc de Lorraine, les attaqua avec tant de valeur, qu'ils se déterminerent à prendre la fuite, & abandonnerent à l'ennemi leur camp, leurs armes, leur bagage,

environ deux cens piéces de canon, une quantité de tentes, & autres trophées de la victoire. Un jeune Général, qui commandoit un corps, eut seul la gloire de battre un détachement de Polonois, qui, dans une déroute aussi générale, avoit cru pouvoir méprifer cet ennemi. Les Ottomans s'étant ralliés peu de jours après, il y eut une seconde action où ils furent défaits de nouveau, & à peine resta-t-il des soldats pour porter la nouvelle de cette défaite. Lorsque l'armée Ottomane éprouvoit tous ces revers, Mahomet IV. parcouroit la Thrace, à s'amuser & à prendre le plaisir de la chasse, & ce ne fut que tard qu'il fut informé du malheur de ses armes. Ce Prince fit périr son Visir, autant pour le punir de son ambition & de sa conduite, que parce qu'il falloit sacrifier une victime au ressentiment public.

Les désastres de l'Empire sembloient être à leur comble, lorsqu'un incident survenu à Constantinople entre les Vénitiens & les Turcs vint augmenter le nombre de leurs ennemis, & prépara de nouvelles calamités. La République de Venise, offensée des mauvais procédés auxquels le Bayle qu'elle avoit à Constantinople, avoit été exposé, voyant les forces ottomanes humiliées sous les murs de Vienne, n'hésita pas de déclarer la guerre au Grand-Seigneur, & fit cause

commune avec les Allemans & les Polonois. Jamais la Porte n'avoit éprouvé tant de revers, & n'avoit eu tant d'ennemis à combattre; les Impériaux eurent des ſuccès ſuivis en Hongrie, où les Ottomans, qui en occupoient une partie, ne purent jamais ſoutenir leur préſence. Dans le même tems, 1684, les Vénitiens triompherent ſur les bords de la mer Adriatique, & leur flotte, mouillée ſur les côtes de la mer de Morée, s'empara de pluſieurs places, ainſi que de quelques iſles de l'Archipel. Les Vénitiens, l'année d'après, continuerent la guerre avec les mêmes ſuccès; les Impériaux, dans le même tems, reprirent Bude, que les Turcs défenditent avec la plus grande valeur; Abdi-Pacha, qui commandoit dans cette place, y fut tué, les armes à la main, ayant préféré la mort à la honte de ſe rendre. Dans ces deux campagnes, & dans celle de 1687, les Ottomans furent conſtamment défaits ou mis en fuite, & les Vénitiens acheverent preſque la conquête de la Morée, que l'abaiſſement des Turcs, & le peu d'intelligence de leurs Généraux, ne leur permirent pas de défendre.

Cette foule de revers, à la ſuite d'une guerre que les gens de loi avoient déſaprouvée, & qu'ils regardoient comme une violation de trève, répandit dans la Capitale un eſprit de mécontement,

qui

qui devint insensiblement général ; on parloit du Sultan sans aucun ménagement ; la négligence dans l'administration de l'Etat, la dissipation du Trésor public, une multitude de Musulmans sacrifiés à l'avidité, ou à l'inexpérience des Généraux, la Hongrie reprise par les Allemans, la Morée enlevée par les Vénitiens, la ville impériale, elle-même, menacée d'une invasion, tout servit de prétexte à la populace & aux grands, pour se déchaîner contre le Gouvernement & contre le Grand-Seigneur.

Mahomet IV, effrayé par ces propos séditieux, s'empressa de justifier sa conduite par sa déférence à l'avis des personnes expérimentées qu'il convoqua, & par sa sévérité à punir les Ministres & les Généraux qui étoient en faute. Il fit ensuite vendre sa vaisselle, les joyaux de la Couronne, & jusqu'aux esclaves du Harem, pour payer les arrérages des troupes ; & ce sacrifice, de ce qu'il avoit de plus précieux, assoupit un peu les murmures, & retarda la sédition.

Dans le tems que la Capitale étoit agitée de ces troubles, l'armée de Hongrie, accablée par la misere, la fatigue & les revers, & aigrie par le peu d'intelligence qu'il y avoit entre le Visir & les autres Généraux, se mutina du côté de Péter-Varadin, & refusa d'obéir ; les soldats montrant

leurs circatrices & leurs chevaux haraſſés, qui avoient peine à ſe ſoutenir, demanderent leurs payes arriérées, & un Commandant qui pût rétablir la confiance des Troupes. Le Viſir, craignant les ſuites de ce déſordre, prit le parti de s'évader, & Sciaous Pacha, Général ambitieux, qui étoit le moteur ſecret de cette révolte, prit le commandement de l'armée; il propoſa adroitement aux chefs des troupes, d'envoyer une requête au Sultan pour ſe plaindre contre le Viſir, qui, par ſa faute, les avoit laiſſés à la diſcrétion des ennemis, ſans chef & ſans Général, pour les commander. Sur cet expoſé le Sultan nomma Sciaous Pacha Général par interim; mais comme ce Prince déſapprouvoit l'inſurrection des troupes & marquoit des diſpoſitions favorables pour le Viſir, l'armée ſe détermina à marcher vers Conſtantinople, & força Sciaous Pacha, à l'accompagner. Ce Général, élevé à la place qu'il ambitionnoit, ſe donna des ſoins inutiles pour calmer les ſéditieux; arrivés dans la Capitale, ils s'en rendirent les maîtres, & la révolte alors éclata avec plus de liberté que jamais. Mahomet IV, agité par la crainte & le déſeſpoir, & jaloux de conſerver la Couronne, ſe feroit porté peut-être à attenter ſur la vie de ſes frères, ſi, par ſa prévoyance, le Caimacan Kioproli Muſtapha, n'eut prévenu

cet attentat ; cette intention cependant n'ayant fait qu'ajouter un crime de plus à ceux qu'on imputoit à ce Prince, il fut juridiquement déposé le 30 Octobre 1687, & Soliman son frere fut appellé à l'Empire.

Le regne de Mahomet IV, a été l'époque la plus marquée de la décadence de l'Empire Ottoman, & il ne fut jamais aussi près de sa chûte ; ce Prince, auquel les historiens accordent quelques bonnes qualités, eut des heureux succès dans les premieres années de son regne ; ils attribuent les revers qu'il éprouva dans la suite, au peu de soin qu'il donna au gouvernement de l'Etat, pour se livrer au goût de la chasse, & aux plaisirs.

SOLIMAN II.

Vingtieme Empereur.

SOLIMAN II élevé à l'empire, après la déposition de son frere, étoit un Prince dévot, foible, timide, & peu fait pour gouverner ; il s'excusa d'abord d'accepter la Couronne, par crainte ou par respect pour son frere, & c'est malgré lui qu'on le plaça sur le Trône. Après sa proclama-

tion, les Janissaires demanderent la gratification d'usage à l'avénement des Sultans; mais comme la dissipation des finances, sous le précédent régne, avoit épuisé le trésor, & qu'elle ne permettoit pas à ce Prince de faire des largesses, on amusa la milice par des promesses dont elle ne se contenta pas, & le feu de la sédition, qui n'étoit que foiblement assoupi, se ralluma plus que jamais. Les rebelles aigris contre Sciaous Pacha, qui avoit politiquement provoqué leur mécontentement pour s'élever au Visirat, étant allés l'attaquer dans son palais, ce Ministre, à la tête de sa maison, résista avec la plus grande intrépidité à leur fureur, & périt enfin, les armes à la main, après en avoir sacrifié un grand nombre à sa vengeance, & au repos de l'Empire. Les rebelles exercerent leur rage dans le palais de ce Ministre, &, sans respect pour les mœurs des Mahometans, ses femmes & ses esclaves furent outragées & traînées dans les rues; ils pillerent & massacrerent ensuite tout ce qui se présentoit sous leurs pas, comme si la Capitale, & l'Empire lui-même, devoient être la victime de leur avarice & de leur férocité. Dans cette circonstance critique le corps des Ulamas s'assembla aux portes du palais, où il fit arborer l'étendard de Mahomet, & fit proclamer au nom de la religion, que tous

les fideles eussent à se soumettre. Cette proclamation en imposa aux rebelles, ils mirent bas les armes, & la sédition auroit été appaisée, si le Grand-Seigneur n'avoit voulu en faire périr les principaux chefs; elle recommença alors avec une nouvelle fureur, & ne finit que par l'exil du nouveau Visir, sur lequel on fit retomber cette sévérité. Cet esprit de mutinerie & d'indépendance, s'étoit communiqué de la Capitale aux Provinces; la milice, répandue en Asie & en Europe, privée aussi de la gratification d'usage, pilla à son gré les villes & les campagnes, & semblable aux légions de Rome, dans les crises de sa décadence, elle vint presqu'insulter les portes de la Capitale, & sembloit présager la ruine de l'Empire. Les Janissaires, ramenés un instant à leur devoir, arrêterent cependant les rebelles; & ceux-ci forcés de se retirer, ayant assouvi leur colere sur leurs propres chefs, la révolte se dissipa.

La perte de quelques places en Hongrie, excita de nouveau les murmures de la populace, & la sédition étoit prête à recommencer; le Sultan, intimidé par la fermentation du peuple, se disposa à se retirer à Andrinople; mais par une suite de la mauvaise administration de l'Etat, & de l'épuisement du trésor, il n'y avoit au palais ni

charriots, ni mulets pour le tranſport des équipages, ni de l'argent pour en louer; Soliman fit vendre quelques bijoux pour ſubvenir à des beſoins preſſans, & cet aveu public de ſon indigence ramena le calme dans les eſprits. Ce n'eſt qu'avec le plus grand étonnement qu'on peut voir le Souverain d'un vaſte Empire, réduit à une pareille extrémité; mais telle eſt, & telle ſera toujours, l'hiſtoire de tous les Empires, on les verra ſe précipiter plus ou moins vîte vers leur décadence, en raiſon de l'inobſervation des loix, de la corruption des mœurs & des abus, qui, par la faute des chefs, ſe gliſſent dans tous les genres d'adminiſtration.

Les Ottomans découragés par une ſuite de revers, & par l'épuiſement des finances, ſe bornèrent à ne faire en Hongrie qu'une guerre défenſive; mais comme elle ne laiſſoit pas d'accroître lentement les maux de l'Empire, Soliman II ſe détermina à faire négocier pour avoir la paix. Les ſuccès que l'Empereur avoit eus en 1688 en Hongrie, en Servie, & en Boſnie, & les conquêtes que les Vénitiens avoient faites en Morée, & dans la Dalmatie, contrarierent ces négociations; & l'Empereur ayant fait, au nom de ſes alliés, des propoſitions que l'honneur de l'Empire Ottoman ne permit pas d'accepter, Soliman II

ſe vit contraint de continuer la guerre. Il marcha en 1689, à la tête de ſon armée, juſqu'à Sophie, & là il la confia à un Séraskier qui s'avança dans la Servie ; les Ottomans furent battus deux fois aux environs de Niſſa, où le Séraskier, ſur les préſages de ſon aſtrologue, qui lui avoit aſſuré la victoire, voulut attaquer les ennemis ; l'armée Ottomane fut taillée en pieces, & le Général eut lui-même peine à s'échapper pour le prix de ſa crédulité. Cette victoire ouvrit toute la Servie aux Allemans ; & après s'être emparés des principales villes, ils ravagerent enſuite une partie de la Bulgarie.

Soliman II, accablé par ces nouveaux revers, tâcha de renouer les négociations de paix, & la guerre, déclarée entre Louis XIV & l'Empereur, ſembloit devoir en aſſurer le ſuccès. Les Ottomans agirent avec lenteur dans cette confiance ; mais l'Empereur Léopold aima mieux renoncer à la paix qu'aux avantages que le découragement de l'Empire Ottoman ſembloit lui promettre. De retour à Conſtantinople, Soliman fit étrangler le Séraskier, qui avoit hazardé la bataille, moins pour ſon imprudence que pour punir une ſuperſtition criminelle, contraire aux loix de l'Alcoran. Quoique la loi de Mahomet défende les divinations, ainſi que les préſages de l'aſtrologie,

les Ottomans ne laissent pas d'avoir une confiance secrette à l'influence des astres, sur les événemens; la plupart des grands ont auprès d'eux des astrologues à titre, & la charge de Munegim-Bachi, ou premier Astrologue, est une des quatre principales charges de la Cour, de l'ordre des gens de loi. Le Sultan déposa ensuite son Visir, peu versé dans l'administration des affaires, & donna les sceaux de l'Empire à Kioproly Mustaphà, qui, sous le précédent régne, avoit sauvé la race Ottomane des fureurs de Mahomet IV.

Ce changement dans le ministere, donna bientôt aux affaires des Ottomans une nouvelle face, & dans l'état de détresse où ils se trouvoient, on vit, à ne pouvoir en douter, qu'il ne faut qu'un homme de génie pour relever un grand Empire sur le penchant de sa chûte. Le nouveau Visir assembla un conseil extraordinaire, où il releva par sa confiance le courage des grands, qu'une continuité d'adversités avoit abattu; il déclama contre la corruption des mœurs, contre la dissipation des finances, & contre l'avarice, la négligence & les abus de l'administration; il se déchaîna sur-tout contre le découragement public, blâma les démarches qu'on avoit faites pour obtenir la paix, qui n'avoient servi, disoit-il, qu'à élever les prétentions de leurs ennemis, & con-

clut enfin pour la continuation de la guerre, dans le moment sur-tout où les différends entre la France & la Maison d'Autriche, sembloient devoir présager de plus heureux événemens. Pour ranimer les soldats, & les exciter par l'amour de la religion, qui a une influence si impérieuse sur l'esprit des Mahométans, ce Ministre fit publier *qu'il ne vouloit conduire à l'armée que des gens de bonne volonté, & bien persuadés du mérite qu'ils auroient en prenant les armes pour la défense de la religion, & l'extirpation des infideles; tout soldat, qui doute ou qui craint*, ajouta-t-il, *peut tranquillement rester chez lui, & prier pour le succès des armes Ottomanes, sans craindre d'être recherché.* Ce mandement provoqua le zele & l'ardeur des Ottomans, & chacun s'empressa de demander à combattre; c'est ainsi que César, vainqueur de Pompée, ranima la gloire & l'honneur des légions découragées par la fatigue, & prêtes à l'abandonner. Mustapha Pacha se vit à l'instant à la tête d'une puissante armée; avant de partir, ce Ministre donna tous ses soins à réparer les dissipations qui s'étoient faites dans l'administration des revenus de l'Etat, & tous les abus qui s'étoient glissés dans la perception des impôts, & fit séverement rentrer dans le fisc tout ce qui avoit été diverti par ses prédécesseurs, &

par les perfonnes en place ; il régla d'une façon uniforme, & proportionnée aux facultés, le tribut ou capitation des fujets non Mahométans, qui jufques-là avoit été affez arbitraire, & remédia aux innovations que l'efprit d'avarice, d'injuftice ou d'oppreffion avoit introduites ; il fit enfin rentrer au bénéfice du tréfor, les fondations que la dévotion des Mahométans confacroit aux Mofquées ; il fut décidé que ces revenus facrés, ces hommages faits à la religion, devoient fervir à fa propagation, & ne pas être abandonnés à l'avarice ou à la prodigalité des Adminiftrateurs. Ce Miniftre réforma de même la vénalité & les abus qu'il y avoit dans l'adminiftration de la Juftice, & prévint, autant qu'il fut en fon pouvoir, toutes les prévarications dont les fujets fe plaignoient publiquement ; les jugemens, les loix, les réformes de ce Vifir, font le plus grand honneur à fa mémoire, mais les Ottomans n'en ont pas confervé la tradition. Après que Kioproly Muftapha Pacha eut pour-ainfi-dire réformé les mœurs de la Nation, que l'avidité, & l'indolence du gouvernement avoient corrompues, & qu'il eut rétabli le bon ordre dans tout l'Empire, il fit raffembler fon armée, & marcha vers Belgrade en 1689 ; les Allemans étant venus l'attendre dans la Servie, il leur livra la bataille devant

Niſſa, & les mit en fuite; cette victoire ranima la confiance & le courage des Turcs, qui s'apperçurent que des agneaux ſont invincibles quand ils ont un lion pour général. Kioproly ne permit pas que le ſoldat, préſumant trop de ſes ſuccès, ſe relâchat ſur la diſcipline militaire; il s'appliqua à rétablir une police ſévere dans l'armée, à prévenir les déſordres qui s'y commettoient, & à inſpirer au ſoldat la fermeté, la conſtance, & le zele religieux dont un vrai croyant doit être toujours animé. Ce Général s'empara rapidement de Schior-kuy & de Niſſa dans la Servie, & reprit Belgrade, malgré tous les efforts que firent les Allemans pour défendre cette place; il envoya de-là des ſecours à Temeswar, dont la garniſon, commandée par le brave Jaffer Pacha, étoit à la veille de périr de famine. Il paſſa enfin lui-même le Danube à la tête de ſon armée, &, après s'être rendu maître de Lippa & d'Orſova, il conduiſit ſon armée en Tranſylvanie, où ſa préſence étoit devenue neceſſaire, & où il termina ſa campagne. Ce brave Général ayant enfin ramené ſon armée triomphante à Conſtantinople, il y fut reçu au bruit des acclamations publiques, comme le libérateur de l'Empire Ottoman, & il y eut pendant trois jours des illuminations, des jeux & des fêtes.

La fortune cependant ne favorifa pas par-tout les Ottomans ; les Vénitiens forcerent Monembafie à fe rendre, après un fiége long & meurtrier ; & leur Amiral, après avoir battu le Capitan Pacha, & lui avoir détruit ou enlevé plufieurs vaiffeaux, s'empara de quelques places en Dalmatie.

Kioproly Muftapha Pacha faifoit des difpofitions pour la campagne fuivante, lorfque Soliman II tomba malade, & mourut d'une hydropifie en Juin 1691 ; ce Prince n'avoit d'autre mérite que d'être fidele obfervateur de la loi ; foible d'ailleurs, timide, & fans talens, il n'agiffoit & ne connoiffoit que par les infinuations des courtifans, dont les confeils intéreffés méritoient peu de confiance ; & fans cette énergie de caractere qui diftinguoit fon Vifir, l'Empire Ottoman eut été anéanti.

ACHMET II.

Vingt-unieme Empereur.

Après la mort de Soliman II, il y eut des brigues pour la fucceffion à l'Empire ; les grands & le peuple penchoient pour les enfans de Ma-

homet IV ; mais Kioproly Mustapha Pacha, qui craignoit leur ressentiment, proposa Achmet, frere de Soliman, &, malgré son peu de talens, il fut unanimement proclamé. Ce Ministre s'étant ensuite rendu à Andrinople, pour y continuer les préparatifs, que la mort de Soliman avoit interrompus, il vit arriver un si grand concours de troupes, encouragées par les succès de la campagne précédente, qu'il en conçut quelqu'inquiétude, & il ordonna aux Pachas de se borner au nombre qui leur seroit prescrit, pour que l'armée ne fût pas exposée à manquer de provisions, avant d'arriver en Hongrie. Les volontaires cependant accouroient en foule de toutes parts, ne voulant d'autre récompense, que la gloire de servir sous ce grand Général ; c'est ainsi qu'un seul homme peut régénérer une Nation, & ranimer l'ardeur d'une armée humiliée par une suite de mauvais succès. Un suffrage aussi public & aussi glorieux réveilla, selon l'usage, l'envie des courtisans, &, dans le secret du Sérail, ils profiterent de la stupidité même du Prince, pour détruire le Visir dans son esprit, & firent contre lui des accusations odieuses, & des complots encore plus criminels ; le Visir, qui en fut informé par un muet, dont on ne devoit pas soupçonner l'indiscrétion, confia son embarras, &

exposa les dangers de l'Etat aux principaux officiers des Janissaires, qui jurerent solemnellement de déposer plutôt le Sultan, que d'abandonner leur Général, qu'on devoit regarder, disoient-ils, comme le restaurateur & le bouclier de l'Empire. Kioproly Mustapha Pacha, comptant sur la fidélité des troupes, prit les mesures que sa prudence lui suggéra, & obtint du Sultan l'exil du Kislar-aga, & la mort de son secrétaire, qui avoient eux-mêmes comploté sa perte. Ce Ministre, rassuré par la pureté de ses intentions, par la confiance des troupes, & par le vœu des peuples, marcha vers Belgrade à la tête de son armée; étant informé que le Prince Louis de Bade, étoit près de Péter-Varadin, il passa la Save pour lui présenter la bataille; & ayant rencontré un détachement de cinq mille Allemans qui alloit renforcer l'armeé de ce Prince, il l'attaque & le met en pieces; le corps commandé par ce Général, effrayé par cette défaite, ne sachant quel parti prendre, le Prince n'en vit d'autre que de se faire jour les armes à la main; les Turcs qui s'opposent à son passage, sont forcés dans leurs retranechmens, & ils étoient dejà maîtres de la victoire, lorsque le Visir, qui s'approcha avec son corps de réserve, pour la mieux assurer, fut tué d'un coup de fusil; la perte de leur Général

découragea entierement les Janiſſaires ; les Allemans, qui ne ſe battoient que pour défendre leur vie, & ſe tirer d'un mauvais pas, ſe trouverent vainqueurs à leur tour, & les Turcs abandonnerent leur camp ſans avoir même le courage de ſe rallier ; la perte qu'ils firent par cette défaite, du côté du nombre, n'étoit pas conſidérable pour eux ; mais celle que fit l'Empereur par cette victoire, fut très-difficile à réparer, & Léopold dit à cette occaſion, qu'il ſeroit beaucoup à plaindre, s'il étoit ſouvent victorieux à ce prix.

Les Allemans profiterent de la retraite des Turcs, pour reprendre Lippa & pour aſſiéger Varadin, qui ſe rendit à la campagne ſuivante. Les Polonois firent bien quelque mouvement ; mais ils ſe retirerent aux approches d'un Pacha, qui venoit pour les combattre. Dans ces entrefaites, l'Angleterre & la Hollande s'entremirent pour ménager la paix, que les Allemans deſiroient encore plus que les Turcs ; mais ceux-ci éluderent cette négociation, & voulurent courir les évenemens de la guerre. En conſéquence Arabagy Aly Pacha, qui avoit ſuccédé au Viſir, prit les meſures qui convenoient à ſon goût, & au deſir qu'il avoit de ſe rendre néceſſaire ; il tira de l'argent de toutes mains, moins pour en-

richir le trésor, que pour assouvir son avarice; & écarta avec adresse tous ceux qui pouvoient lui faire ombrage, en les faisant périr sous de fausses imputations, & en s'emparant de leurs biens. On ne voit que trop souvent, dans l'histoire des nations, des Ministres corrompus détruire dans un instant le bien que leurs prédécesseurs n'avoient pu opérer que lentement. La conduite du Visir indisposa tout le monde; un mécontentement aussi général & aussi légitime, détermina le Sultan à le dépouiller de ses trésors & de sa place, six mois après en avoir été revêtu. Tarposchli Aly Pacha, gouverneur de Damas, ayant été appellé au Visirat, il fit de nouveaux préparatifs pour la campagne de Hongrie, où il se rendit, & où il n'y eut rien d'intéressant. Les Vénitiens d'un autre côté firent une tentative sur Candie, à laquelle la bonne contenance des Ottomans les força de renoncer. Le Visir ayant voulu renouer les négociations de paix, contre le gré du Divan, fut déposé & remplacé par Buyukly Mustapha Pacha; ce ministre, qui commença ses fonctions par la réclamation des concussions qu'on avoit exercées sous les ministeres précédens, mécontenta si fort les gens en place, qu'ils conspirerent secrettement contre lui, & porterent même le peuple au murmure; mais quelques factieux

ayant

ayant été arrêtés & bannis, la tranquillité fut rétablie.

Le Grand-Visir se mit enfin en marche au printems, de 1694, pour se rendre en Transylvanie; ayant été informé, sur son chemin, que les Allemans alloient commencer le siége de Belgrade, il vole au secours de cette place, & arrive assez à tems pour la sauver au huitieme jour de tranchée ouverte. A la vue de l'armée du Visir, les Impériaux abandonnerent ce siége, repasserent la Save, & perdirent quelques charriots de campagne, & quatre canons. Mustapha Pacha, qui n'étoit rien moins que grand Général, regarda cette retraite comme une victoire complette, dont, il se fit honneur auprès du Sultan; cependant à son retour à Andrinople, ce Visir fut déposé par les intrigues des confidens, qui avoient le plus grand ascendant sur l'esprit du Souverain. Scham-Tarabolus Aly Pacha, que l'intrigue & le crédit des Sultanes avoient élevé au ministere, sentant son inexpérience, & craignant de ne pouvoir fixer la victoire, fit bien des tentatives pour ménager la paix, mais il ne put surmonter toutes les difficultés qu'on y fit intervénir; les armées cependant resterent dans une sorte d'inaction du côté du Danube.

Il n'en fut pas de même dans l'Archipel; les

Vénitiens ſe rendirent maîtres de Scio, & ſe préſenterent auſſi devant Smirne; mais ils aimerent mieux renoncer à cette conquête, que d'expoſer les Nations commerçantes, qui avoient des comptoirs dans cette place, aux malheurs qu'elle auroit pu occaſionner.

Sultan Achmet II mourut au milieu de ces déſaſtres, le 27 janvier 1695. Ce Prince, de même que ſon frere, étoit très-zélé pour ſa religion; mais indolent, facile & ſtupide comme lui, il ne ſe conduiſoit que par les inſinuations des courtiſans, & des perſonnes auxquelles il avoit donne ſa confiance.

MUSTAPHA II.

Vingt-deuxieme Empereur.

APRÈS la mort d'Achmet II, Muſtapha II, fils de Mahomet IV, fut élevé à l'Empire, malgré les intrigues du Viſir, qui, pour conſerver une autorité abſolue, vouloit faire proclamer Ibrahim, fils d'Achmet, qui n'étoit âgé que de trois ans. Muſtapha, mûri par l'âge, diſſimula les intrigues du Viſir, &, pour le mieux tromper, il le confirma dans ſa place. Trois jours après ſon

avènement, le Sultan déclara publiquement, que, n'ayant d'autre desir que de remplir les devoirs du trône, il vouloit lui-même commander son armée; il se fit rendre compte de l'artillerie, des munitions, & de tout ce qui concernoit le militaire, & donna des ordres pour que tout fût rétabli sur le meilleur pied. La réputation de Mustapha se répandit d'autant plus promptement dans l'Empire, que les sujets y sont toujours disposés à juger favorablement de leur Souverain; & les Ottomans, jaloux d'être commandés par un Sultan avide de gloire, accouroient de toutes parts pour partager avec lui ses triomphes. Après avoir fait ses préparatifs, & avoir fait camper son armée sous les murs d'Andrinople, ce Prince en parcourant le camp, déguisé, entendit parler du Visir sans ménagement, & s'étant convaincu que ce ministre avoit mis quelque négligence dans l'exercice de son devoir, il prit ce prétexte pour le faire périr; mais on sentit au fond que le ressentiment d'avoir proposé de mettre le jeune Ibrahim sur le trône, à son préjudice, faisoit tout son crime. Elmas Pacha, qui étoit encore jeune, & qui annonçoit les plus grands talens, ayant été fait Visir, les vieux Pachas virent avec jalousie à la tête des armées un ministre aussi peu expérimenté; mais le Sultan, qui vouloit lui-même

commander, fit peu de cas de ces murmures.

Muſtapha II marcha à la tête de ſon armée, en juin 1695, & il étoit déjà prévenu des ſuccès que ſa flotte avoit eus du côté de l'Archipel; après avoir paſſé le Danube, il s'empara de Lippa & de Titul, qu'il fit démólir; ayant été informé de la marche d'un corps de ſept mille Allemans qui alloient ſe joindre à l'armée, commandée par Frédéric Auguſte, Electeur de Saxe, il détacha un corps de troupes légeres, pour couper ce détachement, & marcha lui-même pour le combattre; le détachement d'Allemans, commandé par Vétérani, ayant apperçu l'armée Ottomane, l'attendit avec courage, ſans être effrayé du nombre; les Ottomans furent repouſſés trois fois, &, ralliés par le Sultan qui les ramena au combat, ils reſterent enfin maîtres de la victoire; les Allemans, après avoir combattu avec la plus grande valeur, ayant été forcés de ſe retirer. Il n'y eut pas d'autre action dans cette campagne; les Autrichiens occupés, comme ils l'étoient, d'une guerre contre la France, ne pouvoient faire, contre les Ottomans, qu'une guerre défenſive; leur armée éluda d'en venir aux mains; & les Polonois, dont les provinces avoient été ravagées par les Tartares, ne penſerent pas même à ſe mettre en campagne. Le Sultan ayant repris la

route d'Andrinople, il s'empara chemin faisant de deux petites villes sans défense, qu'il fit démolir.

La campagne des Ottomans, dans l'Archipel, qui commença de bonne-heure, fut encore plus glorieuse; Reys Mezomorto, simple capitaine de vaisseau, expédié avec quatre vaisseaux & huit galeres pour faire une tentative sur Scio, qui étoit au pouvoir des Vénitiens, attaqua leur flotte, leur prit deux vaisseaux, & mit le reste en fuite. Peu de tems après il s'empara de cette isle que les Vénitiens avoient négligé de fortifier. A travers ces prospérités, on fut informé de quelques troubles qu'il y eut en Asie, qui furent promptement assoupis; & Sultan Mustapha, fier de tous ces avantages, célébra son triomphe à Andrinople, avec la plus grande pompe.

A la campagne suivante, l'armée Ottomane ne put être rassemblée que tard; & l'Electeur de Saxe, qui commandoit celle des Allemans, profita de cette circonstance pour assiéger Temeswar; mais sur l'avis qu'il reçut que le Sultan, à la tête de son armée, avoit passé le Danube, il prit le parti d'abandonner cette place, & se disposa à attendre l'ennemi: l'armée Allemane ayant campé en vue de celle des Allemans, ceux-ci se déterminerent à venir la forcer dans ses re-

tranchemens, & ils y répandirent bientôt la confuſion; mais le Viſir s'étant avancé, à la tête d'un corps qui fit une vigoureuſe réſiſtance, l'armée eut le tems de ſe rallier; & les Allemans, enfoncés de toutes parts, furent contraints de ſe retirer à leur tour, & d'abandonner vingt-quatre canons; après cette action, que le Sultan célébra comme une victoire, l'armée Autrichienne ſe remit en bataille, comptant que les Turcs viendroient l'attaquer; mais le Sultan n'en voulut pas courir les événemens, & il ramena ſon armée victorieuſe du côté d'Andrinople, ſans que les Allemans ſe miſſent en devoir de la harceler.

Dans cette campagne le Czar Pierre prit Azof, qui eſt le boulevard de la Crimée, & dont il n'avoit pu s'emparer l'année d'auparavant. Le Capitan Pacha, dans l'Archipel, ſuivit les mouvemens des Vénitiens, & ne leur permit d'exécuter aucune entrepriſe.

Après que la campagne fut terminée, Muſtapha II ſe rendit à Conſtantinople, où il fit une entrée triomphante; & le peuple vit avec des acclamations de joie, le retour d'un Prince qui avoit rétabli la gloire de l'Empire. Comme depuis la priſe d'Azof, les Ruſſes infeſtoient la mer Noire de Corſaires, Sultan Muſtapha ſe déter-

mina à faire conſtruire trente-ſix vaiſſeaux, pour les faire paſſer dans cette mer, ainſi que dans l'Archipel, pour les oppoſer aux Vénitiens; ce Prince ordonna, en même tems, de faire tous les préparatifs néceſſaires pour la campagne de 1697; pour récompenſer la valeur & la conduite de Reys Mezomorto, il le fit Amiral & Commandant des iſles & des mers, & les officiers de marine furent récompenſés ſelon leurs ſervices. On compléta les compagnies de Janiſſaires par de nouvelles recrues; & comme le Sultan ſe plaiſoit à les exercer lui-même à l'uſage des armes, les courtiſans, ainſi que les ſoldats, ſe rendoient régulierement à ces exercices, & Conſtantinople, qui étoit le ſéjour de la molleſſe & du plaiſir, ne retentiſſoit que de bruits militaires, qui ſembloient devoir effacer le ſouvenir des revers que les Ottomans avoient eſſuyés.

Quoique l'Empereur eût terminé la guerre avec la France, il fit de nouveau propoſer la paix au Sultan; mais ce Prince, que quelques ſuccès avoient enorgueilli, rejetta ces propoſitions. Après être ſorti de Conſtantinople avec la même pompe qu'il y étoit entré, il marcha vers Belgrade, à la tête de cent cinquante mille hommes. L'Empereur n'oppoſa que quarante-ſix mille hommes à cette formidable armée; mais ils étoient com-

mandés par le Prince Eugene, dont la supériorité des talens suppléoit au nombre des soldats. Le Sultan ayant assemblé son conseil à Belgrade, il fut convenu de faire passer le Danube à l'armée, de marcher vers la Transilvanie pour s'unir aux Hongrois mécontens, & tirer parti de cette diversion : comme les Ottomans ont rarement de plan fixe, la réflexion, ou l'irrésolution, leur fit changer d'avis, & l'armée revint sur ses pas, dans l'intention d'attaquer les Allemans, & les empêcher de former aucune entreprise. Le Sultan alors fit remonter le Danube à son armée, pour passer la Teysse ; un détachement d'Allemans vint lui en disputer le passage, & se fortifia le long de cette riviere par des retranchemens & des remparts garnis d'artillerie, que les Ottomans n'appercevoient pas. Lorsqu'il en eut passé plusieurs mille, les Impériaux firent servir leur artillerie, vinrent ensuite les attaquer l'épée à la main, & les mirent en fuite. Cependant le reste de l'armée Ottomane forma ses bataillons tout le long de la Teysse, & les Allemans, qui n'étoient qu'en petit nombre, furent contraints de se retirer. Le Sultan se détermina alors à faire le siége de Peterwaradin ; il fit construire un pont sur le Danube & les lenteurs qu'il éprouva, donnerent au Prince Eugene le tems d'arriver au secours de

cette place, malgré les ravages que les Tartares avoient faits dans la campagne, où ils n'avoient laissé ni fontaines, ni productions de la terre. A l'arrivée du Prince Eugene, le Sultan tint conseil; le Visir Elmas Pacha, proposa d'attaquer les Allemans pour l'honneur du nom Ottoman, qui ne doit pas voir l'ennemi de si près, sans hazarder la bataille; mais Cojea Jaffer Pacha, vieux militaire, qui s'étoit trouvé dans toutes les actions, fut d'opinion d'éviter le combat, & allégua que les Ottomans n'avoient jamais combattu les Allemans en rase campagne, que ceux-ci n'eussent été victorieux; le Visir, offensé de voir son avis contrarié, peignit indiscrettement ce vieux général comme un traître vendu aux ennemis; Jaffer Pacha, homme de courage, répliqua avec tant de fermeté, que le Sultan goûta son avis, & le conseil fut remis au lendemain. Le Visir insista encore pour la bataille, & cette résolution auroit eu du succès dans le moment, où l'armée du Prince Eugene étoit accablée de fatigue, de chaleur, & de soif; au lieu que quand elle fut arrivée sur les bords du Danube, elle eut de tout en abondance. Le Sultan ayant toujours opiné pour éviter le combat, il fit marcher son armée vers Segédin, qu'il comptoit de pouvoir surprendre; celle du Prince Eugene,

harassée de fatigue, & pésamment armée, ne pouvant gueres secourir cette place. Les Ottomans défilerent donc vers la Teysse; le lendemain le Sultan gagna Zenta après une marche forcée, qui ressembloit plus à une fuite qu'à une marche; sur cet avis, le Prince Eugene envoya la cavalerie Hongroise pour harceler les Ottomans, & laissant après lui les troupes les plus foibles & les plus pesantes, il marcha à la tête de seize mille hommes. La cavalerie Hongroise ayant surpris, dans la nuit, un détachement de Turcs endormis, qu'elle tailla en pieces, le Sultan en fut averti par les Tartares, qui couroient la campagne; il commanda alors à l'armée, qui marchoit vers Segédin, de revenir sur ses pas, & fit jetter un pont sur la Teysse pour faire sa retraite; le Sultan passa lui-même avec plusieurs Pachas, & une partie de l'artillerie, & le Visir conserva le reste pour protéger l'arriere-garde. Ce Général, qui, de quelque façon que les choses tournassent, se voyoit perdu, préférant de mourir les armes à la main, à la honte d'une mort humiliante, se détermina à attendre les Allemans, & rappella les Pachas qui avoient déjà passé la Teysse. Trois mille charriots, prêts à passer cette riviere à la file, & que la peur faisoit aller sans ordre, augmenterent la confusion; les conducteurs, pour

aller plus vîte, forcèrent les attelages à passer dans la riviere au-dessus du pont, & cette espece de digue ayant rendu le courant plus rapide, poussa les trains sur les pontons, plusieurs furent coulés à fond, & le pont devint entierement inutile. Cependant sur le soir on vit paroître le Prince Eugene en ordre de bataille; il attaqua les Turcs sans perdre de tems, mais ayant été repoussé avec vigueur, il changea la forme de sonattaque, de façon à les mettre entre deux feux; les Turcs qui avoient repoussé les Allemans du premier retranchement, se disposoient à se défendre dans le second, lorsque les Généraux voulurent changer la position de leur armée; les Janissaires, animés par la rage & le désespoir, se jetterent alors sur les chefs, & tuerent le Visir, les Pachas, & les principaux Officiers; les Allemans profitant de ce désordre pour s'emparer du retranchement, attaquerent les Turcs avec plus d'avantage, &, malgré les efforts que ceux-ci firent pour se défendre, ils furent tous taillés en pieces. On compte que les Ottomans perdirent dans cette bataille plus de trente mille hommes, & environ quarante Pachas ou Officiers distingués; le Pacha des Arnaoud ou Albanois, après avoir reçu deux blessures, se jetta dans la Teysse, se fiant à la bonté de son cheval, qui le porta sur

l'autre bord ; on ne ſauroit évaluer la perte que firent les Ottomans dans cette déroute, qu'on doit attribuer à l'inexpérience & à l'irréſolution des Généraux. Le Sultan, qui avoit pris la fuite, fut égaré pendant quelques jours ; on le croyoit même pris quand il ſortit de Temeſwar, où il s'étoit refugié, & il fut reçu avec acclamation par les débris de l'armée ; comme elle n'avoit aucunes proviſions, elle éprouva dans ſa retraite toutes les calamités poſſibles, trouvant à peine du pain à manger. Après cette victoire, les Allemans entrerent en Boſnie, où ils firent bien des ravages ; mais Daltaban Muſtapha Pacha, que les troupes élurent pour commandant, rétablit un inſtant l'honneur des armes Ottomanes, & après avoir repouſſé les Allemans au-delà de la Save, il ſe rendit maître de pluſieurs châteaux.

Muſtapha II, ayant ramené du côté d'Andrinople, les reſtes de ſon armée, il ſe rendit à Conſtantinople, où il ſe diſpoſoit à faire de nouveaux préparatifs, lorſque le peuple humilié par la défaite de l'armée Ottomane à Zenta, & découragé par la perte de ſes meilleurs Généraux, laiſſa éclater ſon mécontentement avec ſi peu de ménagement, que le Sultan en conçut un triſte préſage.

La ſituation de l'Europe alors, & les évene-

mens qui s'y préparoient, retarderent la chûte de l'Empire Ottoman, & c'eſt ainſi que les intérêts politiques influent ſur le ſort des Princes & des Nations. L'Empereur, qui prévoyoit le beſoin qu'il auroit de ſes troupes pour ſoutenir dans ſa maiſon la ſucceſſion de Charles II, Roi d'Eſpagne, qui ne pouvoit vivre long-tems, renonça aux avantages qu'il pouvoit attendre de la guerre avec les Turcs, & préféra de renouer les négociations pour la paix. Les parties ayant accepté la médiation de l'Angleterre & de la Hollande, le Congrès fut aſſemblé à Carlowitz en 1698; les Turcs & les Impériaux ſe mirent cependant en campagne, autant pour prévenir des ſurpriſes que pour mieux aſſurer le ſuccès des négociations; mais les deux armées s'obſerverent, reſterent dans l'inaction, & la paix fut enfin ſignée le 26 Janvier 1699, entre l'Empereur, la Cour de Ruſſie, les Polonois & les Vénitiens d'une part, & les Ottomans de l'autre.

Muſtapha II, délivré de guerres & d'ennemis, licencia ſon armée, revint à Conſtantinople, & ne s'occupa d'abord que du ſoin de réparer les pertes de l'Empire, & lui donner un nouvel éclat; mais il changea bientôt de réſolution. Après avoir laiſſé au Viſir l'adminiſtration abſolue, il ſe rendit à ſon palais de Chorlou, ſur la route d'An-

drinople, où il se livra à l'amour de la chasse, & aux plaisirs; cette retraite déplut au peuple & à la milice, qui comparoient tout haut Mustapha II à son pere Mahomet IV, dont le commencement du régne fut couronné de succès, & la fin pleine de revers; &, dans les rapports qu'il y avoit entre le pere & le fils, ils concluoient que l'un ayant été détrôné, l'autre devoit nécessairement l'être.

Mustapha prévenu des murmures du peuple, se détermina d'aller résider à Andrinople, pour s'éloigner de la Capitale; il étoit dans cette ville lorsqu'il fut averti par le Kan de Crimée, des armemens que faisoit la Russie, & des soins qu'elle donnoit à la discipline des troupes, avec l'intention, sans doute, d'attaquer les Ottomans; le Sultan ayant été trompé par le Visir, sur les informations qu'il fit prendre, il le déposa & confia les sceaux à Daltaban Mustapha Pacha, Général distingué, qui avoit fait la guerre en Asie, en Pologne, & en Bosnie avec quelque succès. Ce Ministre vit avec regret qu'on avoit rendu aux Allemans, au-delà de la Save, des places qu'il leur avoit lui-même arrachées au prix de son sang, ainsi que Carminiek aux Polonois; il s'exhala en reproches contre les instrumens de la paix, chercha des prétextes pour la rompre, & piqué con-

tre le Mufti qui l'avoit approuvée, il prit la résolution de le faire mourir par une trahison, qu'il confia à un de ses officiers. Le Mufti, informé du projet du Visir, le rendit suspect au Sultan, qui ne mit aucun doute aux imputations du chef de la loi contre son ministre; le Sultan l'ayant fait appeller, l'accabla de reproches, &, sans attendre sa justification, il le fit mettre à mort.

La mort du Visir s'étant répandue dans la Capitale, tous les ordres de l'Etat se souleverent à la fois; tout le monde se plaignit hautement de la conduite du Mufti, de celle des Ministres & du Grand-Seigneur lui-même. La milice & ce peuple ne purent se consoler de la perte du seul Général qui restoit à l'Empire; & dans cette convulsion civile, tout respiroit le désordre & la sédition. La paye des troupes, qui se fit dans ce moment, ne servit qu'à la susciter un instant plutôt; les recrues des Janissaires, ainsi que les Jebegis, n'ayant pas été payés, demanderent leur paye par une députation au Caimacan, qui les renvoya avec quelque humeur, sous prétexte qu'il n'y avoit pas d'argent dans le moment; les députés du corps, en reprenant l'escalier, s'emporterent contre le Caimacan, jeune homme de dix-huit ans, & gendre du Mufti, que tout le monde détestoit; le Caimacan fit suivre ces mutins, &

les envoya à leur Commandant, avec ordre de les mettre à mort; ces députés, conduits par les gardes du Visir, userent de violence, appellerent leurs camarades à leur secours, & furent mis en liberté. Le corps des Jebegis, s'étant plaint inutilement de l'outrage qui lui avoit été fait, leva l'étendard de la rebellion, à laquelle tous les corps de la milice s'unirent dans un instant; les rebelles donnerent à la sédition une forme réguliere, ils établirent une police, mirent des gardes pour la sûreté publique, créerent un Mufti, un Visir, un conseil, & firent fermer les portes de la capitale; ils renvoyerent brusquement un député que le Sultan avoit expédié pour s'expliquer avec eux, & marcherent eux-mêmes vers Andrinople, pour demander à ce Prince le châtiment des traîtres qui le trompoient, & cherchoient à renverser l'Empire. Le Grand-Seigneur fit assembler des troupes pour combattre les rebelles, mais ces troupes s'étant unies à eux, la rebellion devint générale; le Sultan, pour l'appaiser, crut devoir sacrifier le Mufti au repos public, il l'envoya aux rebelles, qui le firent mourir de mille tourmens; &, devenus maîtres de l'Empire, ils déposerent le Sultan lui-même, & mirent sur le trône son frere Achmet III.

Mustapha II fut le triste jouet de la fortune; son

régne,

régne, qui, d'abord avoit donné les plus grandes espérances, fut un melange de succès & de disgraces; la paix de Carlowitz a cependant honoré ce souverain, par le bonheur qu'il eut de concilier, dans un moment aussi critique, les intérêts de tant de Princes ligués contre lui.

ACHMET III.

Vingt-troisieme Empereur.

APRÈS la déposition de Mustapha II, Achmet III, son frere, fut proclamé Empereur à Andrinople en 1702. Ce Prince confirma dans leurs places toutes les personnes que les rebelles avoient élues, & leur permit de croire que l'amnistie étoit générale. Etant ensuite rentré à Constantinople, il fit aux Janissaires le présent d'usage, à l'occasion de l'avenement, & laissa aux conjurés le tems d'exhaler les restes de leur arrogance, sans renoncer au dessein secret de la châtier. Pour déguiser son intention, il donna d'abord aux chefs des factieux des places dans différentes provinces, où ils ne furent plus à portée de se concilier entr'eux, & donna ordre de les mettre à mort; près de quinze mille Janissaires ou bas-

officiers, des plus mutins, furent successivement enlevés & jettés à la mer, pendant la nuit; de sorte que dans peu de tems, & sans éclat, ces germes de rebellion furent entierement étouffés.

Dans les premieres années du regne d'Achmet III, il y eut trois Visirs déposés par motif d'incapacité, ou par les intrigues des femmes. Ce Prince, dans le même tems, fit réparer les places frontieres de l'Empire, & fit construire des forts sur le détroit des Palus Méotides, pour protéger la navigation de la mer Noire contre les armemens des Russes.

Les divisions politiques, dont l'Europe fut agitée dans ces conjonctures, auroient rendu les Ottomans arbitres des événemens, s'ils avoient été assez habiles ou assez ambitieux pour en profiter. Les orages qui se formoient dans le Nord, par l'alliance secrette de la Pologne, du Danemarck, & de la Russie, contre la Suéde, déterminerent Charles XII à abandonner ses Etats, pour prévenir ses ennemis, & porter la guerre en Allemagne, & jusques sur les bords de la Turquie. Ce Prince qui avoit pris Alexandre pour modele, & qu'on doit moins considérer comme un grand Roi que comme un Soldat intrépide, après avoir fait quelques hostilités contre le Danemarck, vola au secours de Nerva,

assiégée par quatre-vingt mille Russes, que huit mille Suédois mirent en déroute. Charles XII, développant ensuite ses projets, se prévalut de l'esprit d'inquiétude & d'inconstance dont les Polonois sont toujours agités, pour faire détrôner le Roi Auguste de Saxe, & élire à sa place Stanislas Leskinsky, Palatin de Posnanie; il entra d'abord en Saxe où son armée fit bien des ravages, mit l'Electeur dans l'impossibilité de soutenir la guerre, & le força de se démettre de la Couronne de Pologne, & d'en reconnoître Stanislas Roi légitime. Après ce triomphe, & après avoir dévasté la Pologne, Charles XII, qui ne respiroit que la gloire & le goût des armes, se détermina à marcher contre le Czar Pierre I, allié des Polonois, qui préparoient alors le joug qui devoit un jour les opprimer; les succès qu'eut Charles XII contre les Russes furent prodigieux; mais ce Prince, dont la fortune seconda longtems la valeur, malgré ses avantages, n'avoit pas acquis un pouce de terrein, avoit affoibli son armée & ruiné ses Etats. Les Cosaques & les Tartares, ennemis des Russes, dont ils craignoient l'ambition & le voisinage, entretinrent le courage opiniâtre du Roi de Suéde, & l'espoir où il étoit d'intéresser la Porte à son ressentiment. Ce Prince luttant contre les événemens, continua

de faire la guerre avec autant de valeur que d'imprudence, & s'étant trop avancé pour vouloir reculer, il vit son armée entierement ruinée après sa défaite à Pultava, où le Czar Pierre I, constamment vaincu, fut enfin à son tour maître de la victoire. Ce revers de fortune changea l'état des choses; le Roi Auguste remonta sur le trône de Pologne, & Charles XII & Stanislas, forcés de céder aux circonstances, se retirerent à Bender, comptant de trouver chez les Turcs des amis & des alliés. La Porte Ottomane, qui avoit laissé entrevoir à ces Princes l'espoir de quelques secours, intimidée par les revers du Roi de Suéde, & par les succès du Czar, ne donna plus que des réponses ambigues, & se hâta de confirmer la paix avec la Russie, pour avoir ce prétexte pour ne pas prendre les armes. Charles XII négocia à la Porte Ottomane avec la même obstination qu'il avoit combattu; il employa même les intrigues du Sérail pour engager Sultan Achmet à venger son ressentiment; mais le Divan, qui craignoit de se compromettre, éluda les insinuations de ce Prince, & voulut même l'engager à retourner dans ses Etats. Le Roi de Suéde chercha des prétextes pour éloigner son départ, comptant toujours sur un changement dans les circonstances; les dispositions que faisoient alors les Russes,

changerent en effet l'état des choſes ; le Viſir qui s'oppoſoit à la guerre fut dépoſé, Numan Pacha Kioproli-ogly fut nommé à ſa place, & Sultan Achmet ſe diſpoſa à la guerre ; mais ne voulant pas y ſacrifier les richeſſes qu'il avoit dans ſes tréſors, il ordonna de mettre des impôts pour ſubvenir aux moyens de la faire ; le Viſir, digne deſcendant de la maiſon de Kioproly, oppoſa la difficulté qu'il y avoit de mettre des impôts, contre les expreſſions de la Loi & le vœu du peuple, & offrit de céder ſa place à tout autre, qui, mieux que lui, eût l'art d'opprimer les ſujets. Le Sultan, n'écoutant que ſon avarice, prit le Viſir au mot, & rendit les ſceaux à Baltagy Mehemet Pacha, qui avoit été Viſir auparavant. Pour fournir aux frais de la guerre, il fut mis un bedeat ou douane ſur les grains, & la ſortie, qui en étoit prohibée, fut rendue libre.

La guerre contre les Ruſſes fut réſolue en 1710 ; & le Roi de Suéde, dont la Porte avoit éludé les inſtances, fut traité dès ce moment avec plus d'égards & plus de magnificence. Le Czar entra d'abord en Moldavie par la connivence du Vaivode qui y commandoit ; les Turcs & les Tartares, de leur côté, s'étoient approchés de l'armée des Ruſſes, qui, après pluſieurs marches & quelques combats, ſe trouva entourée de toutes parts,

exposée à manquer de vivres, & à l'alternative de se rendre ou de se faire jour les armes à la main. Dans cette position, la plus embarrassante où le Czar Pierre se soit jamais trouvé, ce Prince fit faire des propositions de paix, que le Visir crut être à sa convenance & à celle de l'Empire; Charles XII marqua quelque dépit, & après des plaintes & des regrets superflus, il reprit le premier Octobre 1714 la route de ses Etats, que ses ennemis avoient dévastés, ou que ce Prince avoit épuisés par des projets de gloire & des triomphes, dont ils ne pouvoient jamais retirer aucun fruit. Dans cette conjoncture, le Czar dut le salut de son armée & la gloire de son Empire aux conseils & à la résolution d'une femme qu'il avoit épousée, par amour ou par caprice; & le Visir obtint l'approbation du Sultan, par l'entremise de son épouse dont Achmet avoit été passionnément amoureux.

Après que Charles XII eut quitté la Turquie, Achmet III, assuré des dispositions pacifiques de l'Allemagne & de la Russie, se mit en devoir de reprendre la Morée sur les Vénitiens. Les préparatifs maritimes, qu'on poussoit avec vigueur à Constantinople, sans en laisser entrevoir les motifs, occuperent toutes les Puissances de l'Europe; & Malthe se mit en défense, tandis que Venise

étoit dans une entiere sécurité. La guerre fut enfin déclarée à cette République en 1715 ; Sultan Achmet mit en mer cent vaisseaux & soixante galeres, dont la moitié avoient été récemment construits. Il avoit rassemblé environ deux cens mille hommes, dont il forma trois armées, l'une pour agir contre les Vénitiens, une autre pour couvrir la Hongrie ; & la troisieme, en observation aux environs d'Andrinople, devoit servir à recruter celle des deux qui combattroit, ou pour accompagner le Sultan, si sa présence devenoit nécessaire. La République de Venise, qui s'étoit endormie dans une honteuse confiance, n'avoit pas assez de troupes pour résister à ces efforts ; Jérôme Delfino, Provéditeur de la Morée, n'ayant que huit mille hommes pour se défendre, distribua ces troupes dans les places qui devoient être exposées au premier feu ; ses forces navales consistoient en huit vaisseaux & onze galeres mal équipées, & il reçut en sus quatorze vaisseaux Vénitiens ou Génois, & six galeres de Malthe ; mais ces secours n'ayant pu empêcher le débarquement, le Visir & le Capitan Pacha s'emparerent dans un instant de Corinthe & de Naples de Romanie ; & toutes les villes de la Morée eurent bientôt subi le même sort. Les Turcs durent la rapidité de cette conquête à la

confiance du Sénat de Venise, à l'activité de Djanum-cogea, Grand-Amiral, & en partie à la haine des Chrétiens du rite grec, contre les Latins. Les Vénitiens, en perdant la Morée, réclamerent les secours de leurs alliés, garants, comme eux, du traité de Carlowitz, que les Ottomans venoient d'enfreindre. L'Empereur, de l'avis de son conseil, fit notifier à la Porte par son Ministre, que si au 15 Mai prochain elle n'envoyoit pas un Ambassadeur pour accepter la médiation de son Maître, il se verroit forcé à lui déclarer la guerre. Le Divan, préparé à cette notification, avoit déja fait réparer Temeswar; & le Grand-Seigneur donna des ordres pour rassembler cent cinquante mille hommes à Andrinople. Il confia cette formidable armée à Coumourgy Aly Pacha, qui n'avoit aucune connoissance de l'art militaire; & il fit partir en même-tems le Capitan Pacha avec sa flotte, pour tenter la conquête de l'isle de Corfou.

Cette guerre fut déclarée avec trop de précipitation, pour qu'elle pût être également accueillie de tout le monde; les plus judicieux des Ulamas y voyoient une infraction au traité de Carlowitz, & une contravention à la foi publique; tandis que d'autres, plus indulgens, respectant la volonté du Souverain, déclarerent cette guerre légitime.

Coumourgy Aly Pacha marcha cependant à la tête de son armée, du côté du Danube; c'étoit le seul officier peut-être qui n'avoit aucune idée de la bataille de Zenta, & plein de présomption, il brûloit d'ardeur de se mesurer avec le Prince Eugêne; ce Prince, alors un des plus grands Généraux de l'Europe, n'étoit pas dans le cas de craindre la supériorité des Ottomans, puisqu'il avoit quatre-vingt mille hommes sous ses ordres. Les armées se trouvant assez près l'une de l'autre, sur les bords de la Hongrie, il y eut un engagement entre les détachemens avancés, où les Allemans furent repoussés. Le Prince Eugêne passa cependant le Danube à la vue de l'ennemi, & vint camper endeçà de Petterwaradin, derriere des retranchemens, qui n'avoient pas été détruits depuis la derniere guerre; le lendemain ce Prince, qui aimoit mieux présenter la bataille que la recevoir, marcha aux ennemis, & les attaqua dans une position avantageuse, où les Ottomans, qui se battent en désordre, n'avoient pas la facilité de s'étendre. L'armée Ottomane fut bientôt mise en confusion; commandée par des Généraux sans expérience, elle ne put opposer aux talens du Prince Eugêne qu'une valeur aveugle & impuissante; le Grand-Visir, & presque tous les Généraux, périrent dans cette action, & l'armée Ottomane,

n'ayant plus de chefs, abandonna le champ de bataille; cent cinquante drapeaux, cent soixante-quatre canons ou mortiers, une quantité de munitions & un butin immense, furent les trophées de cette victoire, qui fut remportée près de Carlowitz, & dans le camp même où, dix-sept ans auparavant, les Turcs avoient consenti à la trève de vingt ans, qu'ils venoient d'enfreindre.

Les Ottomans se rallierent cependant sous les murs de Belgrade, où ils arriverent par pelotons, & leur armée étoit encore assez nombreuse pour devoir rougir d'une fuite aussi précipitée; il ne restoit que Lary Achmet, Pacha de Bosnie, à qui l'on pût en confier le commandement; ce Général, naturellement timide, refusa cet honneur; mais il fut contraint de l'accepter, parce que les chefs des Janissaires vouloient être commandés par un général, & non par un subalterne. Le Prince Eugêne, voulant profiter de sa victoire, alla mettre le siége devant Temeswar; Lary Achmet Pacha, après avoir rétabli l'ordre dans son armée, marcha au secours de cette place, sans oser cependant se mesurer avec ce Général. Le siége de Temeswar, qui fut très-meurtrier, dura deux mois & demi; & le Prince Eugêne, dont l'armée étoit incommodée par les pluies, étoit à la veille de le lever à la mi-octobre, lorsque la garnison

demanda à capituler, & reçut les honneurs de la guerre. Après la prise de cette place, dont la conquête coûta huit mille hommes aux Allemans, la Valachie se soumit à Charles VI sans coup férir. D'autre part l'expédition contre Corfou ne réussit pas ; la nouvelle de la défaite des Turcs, sous Péter-Varadin, ayant découragé l'armée Ottomane, elle abandonna ce siége, & s'embarqua tout de suite : chez les peuples gouvernés par la loi du destin, le succès ou le découragement ont toujours un effet précipité, qui ne donne aucun accès à la réflexion.

La nouvelle de ces revers pénétra Achmet III de douleur & de crainte ; les Ulamas en profiterent pour disposer le gouvernement à la paix ; mais comme une campagne aussi malheureuse ne pouvoit pas en favoriser les négociations, on se vit forcé de continuer la guerre. Atschi Aly Pacha, gouverneur de Belgrade, se mit en devoir de fortifier cette place, qui étoit devenue le boulevard de l'Empire ; comme les travaux considérables qu'il y fit ajouter, annonçoient de l'intelligence & des connoissances militaires, il fut élevé à la dignité de Grand-Visir, qu'il n'ambitionnoit pas, & qu'il n'osa refuser. Le Prince Eugêne, dont l'armée avoit été renforcée par des troupes auxiliaires, avoit alors cent quarante mille hommes

ſous ſes ordres ; après avoir envoyé des détachemens pour couvrir Temeſwar & la Tranſilvanie, il alla à la mi-mai 1717, avec le reſte de ſon armée, mettre le ſiége devant Belgrade, qu'il comptoit de prendre, avant que les Turcs fuſſent arrivés à ſon ſecours. Atſchi Aly Pacha, qui étoit près de Niſſa, à la tête de cent cinquante mille hommes, fit quelque diligence, & vint aſſeoir ſon camp ſur les hauteurs des environs de Belgrade, où ſon armée, campée en amphithéâtre, formoit l'aſpect le plus redoutable. Le Prince Eugêne, qui ne vouloit pas être forcé dans ſes lignes, marcha aux Ottomans, & leur offrit la bataille, malgré la ſupériorité du nombre & l'avantage de leur poſition; ceux-ci, après huit heures de combat où ils perdirent treize mille hommes, abandonnerent le champ de bataille, cent trente-une pieces de canon, trente mortiers & leur camp tendu, qui contenoit un butin conſidérable; la conſternation fut ſi générale parmi les Turcs, que dans leur fuite ils ſe répandirent dans des petites places, & le Grand-Viſir, qui avoit indiqué Niſſa pour le ralliement, eut peine à y raſſembler trente-mille hommes.

Des nouvelles auſſi affligeantes, déterminerent le Sultan à traiter de la paix, & à la conclure à quel prix que ce fût, en renvoyant à des tems

plus heureux, l'eſpérance de reprendre Belgrade & Temeſwar. Ibrahim Pacha, qui étoit Caïmacan, fut revêtu des ſceaux de l'Empire, & fut chargé par le Sultan de ménager avec le Prince Eugêne, la paix la plus favorable. Les plénipotentiaires furent enfin convoqués à Paſſarovitz, & après bien des diſcuſſions, la paix fut conclue en 1718; les Turcs conſerverent la Morée qu'ils avoient reconquiſe, ils perdirent Temeſwar & Belgrade, & firent fortifier les villes de Niſſa, Vidin, Nicopolis, & Sofie, qui devinrent par-là les barrieres de leur Empire. Ce traité, qui terminoit une guerre malheureuſe, fut un prétexte continuel de mécontentement pour les Ottomans; ils marquerent du mépris pour le regne d'Achmet III, & ils crioient tout haut contre le bedeat ou impôt qu'on avoit mis ſur la ſortie des grains. Un nouveau malheur augmenta enſuite le mécontentement public; le feu ayant pris à Conſtantinople, les ſoldats indiſpoſés, contre le gouvernement, y porterent des ſecours ſi lents, que le quart de la ville fut bientôt réduit en cendres; un nombre de malheureux s'aſſembla pluſieurs jours aux portes du Sérail, pour réclamer des ſecours; mais ces attroupemens, dont la miſere publique étoit le principal motif, ne produiſirent d'autre effet, que d'entretenir dans les eſprits une haine impuiſſante

contre le Sultan. Ce Prince, entierement adonné aux plaisirs, & insensible aux calamités de son peuple, passoit son tems dans son Sérail avec ses femmes, ou à jouir du spectacle stupide des trésors qu'il avoit rassemblés, & qu'il avoit fait ranger sur des tablettes, dans des bouteilles de crystal pour assouvir plus facilement son avidité.

Le Visir Ibrahim Pacha, homme de mérite, généreux, plein de bonnes intentions, & dont les Turcs ont long-tems respecté le souvenir, desirant plaire au peuple, & dissiper cet esprit d'inquiétude dont il étoit agité, s'occupa au milieu de la paix, de toutes les réformes nécessaires. Pour prévenir les abus qu'on éprouvoit dans l'administration de la justice, il fit punir exemplairement un nombre de faux témoins qu'on avoit induits en erreur, pour rendre témoignage sur des faits dont ils n'avoient aucune connoissance; ce ministre en même tems porta ses soins à procurer l'abondance dans la capitale, & pour éloigner les occasions de murmures, il chercha à distraire le peuple par des amusemens & des fêtes publiques, dont il régaloit le Sultan, qui étoit lui-même avide de plaisirs. Sous prétexte d'encourager le commerce & la navigation, il fut envoyé en 1721 un ambassadeur à Louis XV, autant pour renouveller l'amitié avec la Cour de France,

que pour tâcher de ménager une treve avec Malthe, dont les armemens infeſtoient les côtes de Turquie. La Cour de Verſailles accorda des bons offices à la Porte Ottomane, & s'excuſa de ne pouvoir mieux faire, attendu que quoique la religion de Malthe ait pour protecteurs tous les Princes de la communion romaine, elle n'en reconnoiſſoit aucun pour maître. Cet Ambaſſadeur, à ſon retour de France, amuſa la curioſité du Sultan, par des plans de maiſons de plaiſance, de pavillons, & de jardins qu'on exécuta imparfaitement dans le vallon de Séliabat, & qui furent détruits par les rebelles, à la dépoſition de ce Prince. Il amena quelques imprimeurs, qui n'eurent à Conſtantinople que de lents ſuccès, ayant été contraints de ſe dérober à la fureur de ſept à huit mille copiſtes, qui n'ont pas d'autre profeſſion pour vivre, & qui ſont ſoutenus par les gens de loi, & plus protégés encore par l'ignorance & la prévention.

Il y avoit déja quatre ans que les Ottomans jouiſſoient de la paix, lorſque les troubles de la Perſe exciterent la cupidité des Ruſſes & la leur; Ces troubles furent occaſionnés par la négligence de Cha-huſſein, qui, après avoir hérité du trône & de la molleſſe de ſes prédéceſſeurs, abandonna entierement les rênes du gouvernement aux fa-

voris qui avoient ſurpris ſa confiance. Cet Empire fut bientôt en armes ; ſes meilleures Provinces tomberent au pouvoir des Tartares ; & la Perſe entiere, à la merci de quelques uſurpateurs, fut expoſée à la famine & à toutes les horreurs que la guerre entraîne après elle. Une inſulte faite du côté de la mer Caſpienne, à des ingénieurs que le Czar Pierre-le-Grand avoit envoyés, donna lieu à des explications qui n'eurent aucun fruit ; le Czar ayant mis des troupes ſur pied, vint ſur les bords de la mer Caſpienne, châtier la rapacité de quelques hordes vagabondes, qui s'y entretiennent de brigandage ; il ravagea quelques Provinces, y laiſſa des garniſons, & ajouta de nouveaux déſerts aux limites de ſon Empire. Les Ottomans, qui craignoient le voiſinage de Pierre-le-Grand & l'étendue de ſa puiſſance, du côté de l'Aſie, s'alarmerent de ſes ſuccès, que les Tartares avoient ſoin d'exagérer, pour entretenir l'animoſité entre les deux Cours. Le Viſir Ibrahim Pacha, qui aimoit le plaiſir & le repos, craignoit les événemens d'une guerre ; & comme ſon maître avoit les mêmes goûts & la même crainte, il écrivit au Kan de Crimée pour lui preſcrire la plus grande circonſpection. Le Czar, d'autre part, deſirant répondre aux diſpoſitions pacifiques de la Porte, offrit d'accepter la médiation

tion de la France sur les objets qui divisoient les deux Cours ; cette négociation fut exposée à quelques lenteurs, mais ayant été reprise avec ardeur & succès, la paix entre la Russie & la Porte fut rétablie en 1724.

Le Czar Pierre-le-Grand mourut en 1726 ; la Czarine ayant négligé de remplir les articles du traité conclu avec les Turcs, ceux-ci se prévalurent de cette inaction pour étendre leurs limites, & les deux Cours furent sur le point de se brouiller. La Cour de France, de son côté, n'avoit plus les mêmes motifs pour employer ses bons offices en faveur de celle de Russie, qui venoit de contracter une alliance secrette avec l'Empereur ; la Porte Ottomane cependant ayant eu quelqu'échec du côté de la Perse, & craignant dans le même tems des troubles en Egypte, elle se détermina à renouveller la paix avec les Russes.

La Perse, en 1728, fut exposée à de nouvelles dévastations par Thamas-Kouli-kan ; ouverte alors au premier venu, chaque usurpateur s'en prétendit le souverain légitime. La Porte Ottomane, de qui cette puissance réclamoit quelques conquêtes, fut obligée de lui déclarer la guerre pour ne pas exciter le murmure des Janissaires, qui commençoit déja à se manifester. Ibrahim

Pacha, jaloux de conſerver la faveur de ſon maître, auroit d'autant plus volontiers renoncé à ces conquêtes, que le Sultan lui même y tenoit peu, & qu'il avoit dit clairement qu'il ne permettroit pas qu'on tirât rien de ſes tréſors pour la continuation de cette guerre. Dans cette poſition embarraſſante, Ibrahim ſe vit forcé malgré lui à recourir à un expédient, dont il prévoyoit le danger, ce fut de mettre encore un nouvel impôt d'un bedeat ou redevance ſur les marchandiſes & denrées qu'on vendoit en détail; cet impôt qu'on payoit en argent étoit arbitraire, parce que les exacteurs ne connoiſſoient pas eux-mêmes les variations des prix & les qualités des marchandiſes, ce qui occaſionna bien des plaintes, des dénis de juſtice, & donna de l'humeur au peuple; pour le diſtraire, comme on le pratique en pareil cas, par des diſpoſitions militaires, Sultan Achmet ſe rendit avec une grande pompe à Scutar, ſur les bords de l'Aſie, avant que toute l'armée y fût raſſemblée; là il diſpoſa des principales charges de l'Empire & de celles qui, pendant ſon abſence, devoient avoir le gouvernement de la Capitale; mais ce Prince, plus avide de plaiſirs que de gloire, ne tint qu'un inſtant à ce changement dans ſa façon de vivre; &, ſous prétexte que ſa préſence devenoit inutile à l'armée,

puiſqu'elle n'étoit pas raſſemblée encore, il quitta ce triſte appareil de guerre pour rentrer dans ſon Sérail retrouver ſes femmes, ſes monceaux d'or, ſes roſſignols, ſes glaces, ſes tulipes, & ſes plaiſirs; & tous ſes officiers, à ſon exemple, allerent ſe délaſſer à leur maiſon de plaiſance.

On apprit à Conſtantinople, dans cet intervalle, que la ville de Tauris, que les Perſans réclamoient, avoit été enlevée de force; cependant on percevoit avec ſévérité dans la capitale le bedeat qu'on y avoit impoſé, pour fournir aux fonds néceſſaires à la conſervation de cette place; & comme les Janiſſaires, qui étoient reſtés à Conſtantinople en attendant que l'armée fût raſſemblée, étoient tous marchands de fruits & de denrées, ils murmuroient d'autant plus ſur cet impôt, que la reddition de Tauris, dans le moment, le rendoit ſuperflu; d'autre part il n'y avoit dans la capitale aucune perſonne de marque pour contenir le peuple; chaque miniſtre, à l'exemple du maître, avoit oublié les ſoins de l'adminiſtration pour courir après ſes plaiſirs. Au milieu de cet abandon, les cris obſcurs de la populace produiſirent une des plus grandes révolutions qui ait jamais agité cet Empire; trois hommes du peuple, ſoldats, l'un marchand de vieux habits, appellé *Patrona Calil*, l'autre *Muſlou*,

marchand de fruits, & le troisieme *Aly*, qui vendoit du café dans les rues, furent les instrumens dont la Providence se servit pour enlever la couronne à Sultan Achmet; ces trois hommes profiterent du moment de fermentation que répandoit dans les esprits la perception du bedeat & la perte de Tauris, pour se déchaîner hautement contre le Visir & contre les Ministres; ils s'en entretenoient avec tous ceux qui venoient acheter du fruit & du café; ils le donnoient même généreusement à ceux qui applaudissoient ou enchérissoient sur leurs discours séditieux. Quand tous les esprits furent échauffés, on forma trois drapeaux des haillons que vendoit *Patrona-Calil*; & ces trois vils chefs de la conspiration parcoururent les rues de la ville pour rassembler des factieux à At-meidan, où les rebelles eurent bientôt formé un corps; ils établirent une police pour prévenir tout désordre, & distribuerent des armes à tous les conjurés, dont le nombre augmentoit à chaque instant. Le Kiaya du Visir & le Janissaire Aga, s'étant présentés pour appaiser les rébelles, ils furent contraints de prendre la fuite pour se dérober à leur férocité. Le Sultan, qui jouissoit des plaisirs & du repos dans un de ses palais d'Asie, n'ayant été averti que tard des troubles dont la capitale étoit agitée, il fut

décidé qu'il ſe rendroit tout de ſuite au Sérail, où il arriva à minuit; les grands s'y étant rendus ſur l'avis de ſon retour, on tint conſeil ſur le parti qu'il falloit prendre, & on convint d'attendre le jour pour pouvoir agir plus efficacement. Dès la pointe du jour, le Sultan envoya aux rébelles un officier des Boſtangis, avec ordre de ſe retirer à l'inſtant; les chefs ayant répondu qu'ils ne quitteroient les armes qu'après qu'on leur auroit rendu juſtice, le conſeil ſe détermina à faire déployer l'étendard de Mahomet, à faire proclamer l'ordre de s'y rallier, & la promeſſe d'un prix à ceux qui s'y rendroient. Padrona Calil, de ſon côté, envoya des détachemens pour empêcher les Muſulmans de ſe diviſer, & perſonne ne ſe rendit à l'ordre du Souverain, parce que tout le monde avoit à ſe plaindre de la négligence dans l'adminiſtration, & des abus qui s'étoient introduits dans le gouvernement. On voulut raſſembler & armer alors les Boſtangis & tous les gardes de l'intérieur; mais la plupart s'étoient évadés pour veiller à leur propre ſûreté; & ils étoient d'ailleurs ſi peu faits à l'uſage des armes, qu'on vit que cela n'aboutiroit à rien. L'Intendant de l'Amirauté ſe préſenta ſeul à la tête de quatre cents ſoldats de marine, mais à la premiere décharge, le détachement de *Patrona*

en mit trente par terre, & tout le reste vint se ranger sous ses drapeaux. Le Sultan ayant envoyé une seconde fois aux séditieux, pour savoir quel étoit le motif de leur attroupement, les trois chefs répondirent, qu'ils exigeoient qu'on leur livrât vivans le Mufti, le Grand-Visir, le Kiaya, le Caïmacan, & le Reys-Effendy, & qu'ils ne quitteroient les armes qu'après les avoir trempées dans le sang de ces ministres. Comme la réponse du Grand-Seigneur tardoit, Padrona Calil envoya piller la maison de ces cinq proscrits, & fit déposer, avec les formalités juridiques, l'argent qu'on avoit enlevé, & celui de la vente des meubles, entre les mains du Defterdar que l'armée avoit installé; la plupart des maisons qui avoient des relations intimes avec ces favoris, furent pillées aussi; mais les Rayas, & sur-tout les étrangers, furent autant respectés qu'ils pouvoient l'être dans un désordre aussi général, par les soins & la prévoyance des chefs de la sédition, qui établirent des gardes pour veiller à la sûreté publique. Les rébelles ayant ensuite bloqué le Sérail, le Sultan effrayé, prit le parti de faire étrangler les ministres que les séditieux lui avoient demandés, & après avoir envoyé leur cadavre, il leur ordonna de se séparer; mais la conjuration alors avoit pris trop d'ascendant pour se contenter de

ces victimes ; enorgueillis par ce ſacrifice, les rébelles voterent pour la dépoſition de Sultan Achmet, qui, par ſon avarice, & ſon inſouciance, s'étoit rendu indigne du trône, & déclarerent qu'ils vouloient Sultan Mahmoud pour ſouverain. Sultan Achmet, informé des diſpoſitions des conjurés, aſſembla un divan le 30 Septembre 1730, & cédant au decret du deſtin, au tems, & aux circonſtances, il alla retirer Sultan Mahmoud de ſon appartement & s'y logea lui-même.

Cette révolution n'auroit pas eu un ſuccès auſſi rapide, ſi elle n'eut été conduite que par les trois chefs, qui n'avoient par eux-mêmes aucune conſidération; mais comme les grands nourriſſoient dans leur cœur un mécontentement ſecret, ils donnerent ſous-main, à cette révolte, toute la conſiſtance dont elle étoit ſuſceptible. Quoiqu'on ne pût reprocher à Achmet III, de vice dominant, que quelque penchant à l'avarice, on eſt forcé de convenir que le goût qu'il avoit pour la diſſipation, & pour le plaiſir, ayant influé ſur les perſonnes en place, il en étoit réſulté un relâchement odieux dans l'adminiſtration de l'Etat. Le Viſir Ibrahim Pacha, homme de bien, mais jaloux de gouverner l'Empire, prévenoit les deſirs du Sultan par des fêtes brillantes, auxquelles le peuple couroit avec avidité, & dont la capi-

tale a long-tems conſervé le ſouvenir. Achmet III étoit amateur de fleurs, & les grands, empreſſés de lui plaire, s'efforçoient à vaincre les obſtacles des ſaiſons, pour lui offrir en tout tems la primeur des fleurs les plus recherchées, dans des bouteilles de cryſtal de toutes les couleurs; ce Prince en faiſoit orner ſes jardins, couverts de tentes, éclairés de lampions, & bordés de glaces, qui multiplioient à l'infini ces ingénieuſes décorations, pour donner la nuit des fêtes à ſes femmes ou à ſa cour; c'étoit à ces amuſemens puériles, à des concerts de ſerins & de roſſignols en cage, qu'Achmet III ſembloit avoir conſacré les devoirs du trône, & le gouvernement d'un vaſte Empire.

C'eſt ſous l'Empire de Sultan Achmet, & en 1727, qu'on établit pour la premiere fois une imprimerie à Conſtantinople; de l'approbation du Mufti, & de l'avis des principaux de la loi, il fut permis d'imprimer tous les livres qui traitent de philoſophie, d'hiſtoire moderne, aſtronomie & autres ſciences, à l'exception de tous livres canoniques, concernant la religion; cette imprimerie a été inſenſiblement négligée ſous Sultan Mahmoud V, Oſman III & Muſtapha III, & n'a été rétablie que ſous Abdul-Hamid, en 1784 (1)

(1) *Voyez* le Code Religieux, par M. M.... d'Ohſſon.

MAHMOUD V.

Vingt-quatrieme Empereur.

MAHMOUD V, (1) fils de Mustapha II, fut à peine proclamé à l'Empire, qu'il fut curieux de voir celui qui avoit hâté son élévation. *Patrona Calil*, qui conservoit la plus grande influence sur le peuple, se présenta à son maître en simple habit de Janissaire, & dans le costume où il étoit quand il vendoit de vieux habits. Cet homme, qui, du sein de la bassesse avoit osé porter ses mains sur le trône, annonçoit une ame fiere, & Mahmoud V le vit avec autant d'étonnement que de reconnoissance. Lui ayant demandé qu'elle récompense il desiroit : *Sublime Empereur*, lui dit fierement Calil, *j'ai obtenu ce que je souhaitois, en délivrant les Musulmans des tyrans qui les opprimoient, & en plaçant Ta Hautesse sur le trône de tes peres ; la seule marque que nous attendons de ta justice & de ta reconnoissance, c'est d'a-*

(1) En appellant cet Empereur Mahmoud V, on a supposé que son nom étoit synonyme avec celui de Mahomet, mais comme ce n'est pas le même nom on devroit l'appeller Mahmoud I.

bolir ces impôts, profcrits par la Loi, fous lefquels le Vifir Ibrahim a fait gémir l'Empire. Tu feras content, lui dit le Prince, & à l'inftant il ordonna qu'on publiât l'abolition du nouvel impôt fur les marchandifes & denrées vendues en détail, fans confulter perfonne; c'eft ainfi que, dans un Empire, qu'on peut appeller à certains égards, defpotique, on voit des efclaves fecouer dans un inftant le joug de l'oppreffion, & exercer eux-mêmes le defpotifme à leur tour.

Les trois chefs de la conjuration n'étant point inftruits, & ne fachant pas même lire, ils ne pouvoient être employés dans aucune place d'adminiftration; mais ils conferverent le plus grand crédit, & le caractere de Sultan Mahmoud, que le long féjour dans fa prifon avoit rendu timide, les encouragea à en abufer. Mahomet Pacha, à qui Sultan Achmet avoit confié les fceaux de l'Empire, au moment où il defcendoit du trône, fut confirmé dans fa place, ainfi que le Commandant des Janiffaires. Le Sultan, pour fe ménager l'affection des peuples & des foldats, voyant le tréfor public confidérablement groffi par la confifcation des biens des profcrits, fit diftribuer aux troupes le préfent d'ufage à l'avénement des Sultans, avec plus de générofité que jamais. Patrona voulant enchérir fur les difpofitions de fon

maître, exigea que les ſoldats nouvellement enrôlés y participeroient auſſi, ce qui ne s'étoit pas encore pratiqué; cette innovation donna lieu à de nouveaux déſordres, parce que tous ceux qui vouloient avoir part à la gratification, en ſe faiſant inſcrire ſur l'état des divers corps de milice où ils devoient être admis, s'approprioient une récompenſe qui n'appartenoit de droit qu'aux vétérans & à ceux qui l'avoient méritée par leurs ſervices. Le Lieutenant des Janiſſaires, ayant cru devoir, faire obſerver à Patrona, que par cette déprédation on diſſipoit, ſans diſcernement, le tréſor de l'Empire, ce chef des conjurés répondit avec tant d'inſolence à cette repréſentation, que les nouveaux enrôlés tomberent ſur cet officier & le mirent en piéces, & la diſtribution s'acheva avec le même déſordre & la même profuſion.

Cette violence, à laquelle il eut été dangereux de remédier trop promptement, ayant éclairé Sultan Mahmoud ſur le danger qu'il y avoit de ſouffrir à côté du trône trois hommes qui lui laiſſeroient à peine l'ombre de l'autorité, il propoſa à Patrona de prendre un gouvernement en Aſie; mais celui-ci s'étant excuſé ſur ſa profonde ignorance, le Commandant des Janiſſaires, qui étoit préſent à cette converſation, propoſa au

Sultan de donner cent mille ſequins à celui qui l'avoit mis ſur le trône, avec la liberté de ſe retirer où bon lui ſembleroit. *Je n'ai pas beſoin d'argent*, dit fierement Patrona, *toutes les bourſes de Conſtantinople ſont à mon ſervice ; quant à vous*, dit-il à l'Aga des Janiſſaires, *ne vous mêlez pas de ce qui me regarde, ſi vous ne voulez pas avoir le ſort de votre Lieutenant.* Le Commandant des Janiſſaires, effrayé de ce propos, ſe proſterna devant ce chef de ſéditieux ſans proférer un ſeul mot. Le Sultan, naturellement timide, fut encore plus intimidé par ce manque de reſpect, & ce conjuré, qui s'apperçut de la foibleſſe de ſon maître, n'en devint que plus audacieux. Cependant les troupes étoient en armes dans la capitale, contre l'uſage & la loi qui le proſcrit, & ne les quitterent que ſur l'ordre que le Sultan fit publier ; mais les principaux conjurés ne firent aucun cas de cet ordre, & les trois chefs ſe préſenterent, même au Divan, toujours armés, aſſis familierement & à leur aiſe à côté du Viſir, décidant avant lui & au gré de leur opinion, diſtribuant ou vendant les emplois, ſans que ce miniſtre oſât s'y oppoſer. *Patrona* eut l'audace d'élever un boucher grec à la principauté de Moldavie, & força le Viſir de lui en donner le brevet, à la place de Grégoire Giga, qui

fut déposé. *Mouslou* s'arrogea la place de Lieutenant-Général des Janissaires ; *Patrona* vouloit l'élever à celle de Commandant, & réserver pour lui celle d'Amiral, dès qu'il seroit parvenu à déplacer le Visir pour en mettre un autre qui lui fut entierement dévoué.

L'audace de ces trois chefs croissoit de jour en jour, à mesure qu'on la dissimuloit davantage ; le peuple, les grands, la milice, les rebelles eux-mêmes, fatigués de cette tyrannie, desiroient de voir rétablir la tranquillité, & sentoient combien le joug arbitraire des chefs de la conspiration devenoit pesant & injuste, & il n'y avoit qu'une voix pour anéantir ce triumvirat & remettre l'autorité à sa place. Gianum-Cogea, Capitan Pacha, homme de courage, qui se trouvoit dans l'Archipel lors de la rébellion, étant revenu de sa campagne, il fut l'ame & l'instrument de cette noble résolution : & dans un conseil secret, convoqué au Sérail, au retour de cet Amiral, on se concilia sur les moyens de se débarrasser de ces trois tyrans, au premier conseil.

Le jour fixé pour cette résolution, on eut soin d'écarter, sans affectation, dans la premiere cour du palais, les conjurés qui étoient à la suite de leurs chefs. Le Visir ouvrit l'assemblée, ainsi qu'on en étoit convenu, en distribuant aux rebel-

les & à leurs créatures, au nom du Sultan, des emplois qui devoient les éloigner de la capitale; Patrona ayant insolemment contrarié ces dispositions suprêmes, Gianum Cogea, qui avoit un sabre sous sa pelisse, courut sur lui en lui reprochant son audace, & le mit en piéces; les Chiaoux de confiance, qu'on avoit distribués dans le Divan, tomberent de même sur les autres deux chefs, & sur deux gens de loi qui formoient leur conseil, & les poignarderent. Après qu'on se fut débarrassé de ces cinq conjurés, on convint de faire périr les trente gardes qui étoient à leur suite, & qui les attendoient à la premiere cour; un officier vint leur annoncer avec dissimulation que leurs maîtres avoient reçu des pélisses de la part du Sultan, & que ce Prince avoit ordonné de faire revêtir leur suite de caftans. On les fit entrer de cinq en cinq, sous prétexte du bon ordre, & à mesure qu'ils furent dans la seconde cour on les désarma & on les étrangla. Cette scene tragique ayant été publiée à l'instant par ordre du Sultan, la joie éclata dans la capitale, où l'on ne supportoit qu'avec impatience les désordres que la licence de ces trois hommes fomentoit. Après avoir fait périr les chefs de la rebellion, on fit étrangler ceux de leurs complices, accusés de violence & de rapines;

& le Sultan accorda une amniſtie générale à ceux des rebelles, qui n'avoient pas commis d'autre crime.

Un changement dans le miniſtere, & quelqu'économie que les circonſtances exigeoient ſur la paye des Janiſſaires, indiſpoſerent un inſtant les eſprits, & rallumerent preſque le feu de la ſédition. Deux Princeſſes, filles de Sultan Achmet, dont l'une avoit épouſé le Viſir Ibrahim Pacha, deſirant venger la diſgrace d'un pere & le ſang d'un époux, firent diſtribuer des ſommes aux Janiſſaires pour intéreſſer leur turbulence & exciter de nouveaux troubles; mais les mécontens, en petit nombre, furent attaqués & entierement défaits à la place de l'hyppodrome; & les deux Sultanes, qui avoient ſecrettement protégé cette émeute, furent reléguées au vieux Sérail. Le gouvernement prit enſuite des meſures pour ramener l'abondance dans la capitale, & ayant prévenu par-là le mécontentement du peuple, tout parut rentrer dans l'ordre.

La Porte Ottomane, alors, étoit en guerre avec la Perſe; Scha-Thamas, qui en occupoit le trône, demandoit aux Ottomans, les armes à la main, les Provinces qu'ils lui avoient enlevées, &, au gré des circonſtances, étoit prêt à quitter ou à reprendre les armes. La diverſité des ſuccès

agitoit les esprits à Constantinople, & les étincelles d'un feu qui n'étoit pas encore entiérement éteint, étoient prêtes à se rallumer ; la cherté des denrées, d'autre part, indisposoit les peuples, & sans les soins qu'on donnoit à surveiller la tranquillité de la capitale, on auroit encore vu éclater le feu de la rebellion. Le Visir, qu'on accusoit de concussion, & qui vouloit faire retomber cette accusation sur les officiers du Sérail, dont il vouloit se défaire, fut déposé, & Topal Osman Pacha, nommé à sa place. Ce Visir gouverna avec sagesse ; il proposa de terminer la guerre de Perse ; il rétablit l'ordre dans les finances ; & pour prévenir les clameurs du peuple, que la cherté des denrées avoit excitées, il fit acheter du bled qu'il fit vendre à perte.

La générosité qu'exerça un François envers Topal Osman Pacha, qui étoit encore jeune, & la reconnoissance que ce Visir en conserva jusqu'à sa mort, intéressent de trop près les ames généreuses pour devoir la passer sous silence, d'autant plus que l'abbé Millot dans son Histoire Ottomane en a défiguré toutes les circonstances. Cette anecdote est fidelement racontée dans le Mercure de France, du mois de janvier 1734. Osman dans sa jeunesse fut élevé dans le Sérail des Ichoglans, où il se distingua par son amabilité, sa douceur

&

& ſon application aux études, & à tous les exercices qui ſont de l'éducation des Ottomans; ayant enſuite été page dans le Palais du Sultan, ſon intelligence hâta ſon avancement, & en 1699 il fut expédié au Caire pour y porter un décret impérial. Pour ne pas tomber au pouvoir des Arabes, qui, dans ce moment, infeſtoient le ſud de l'Aſie, Oſman s'embarqua à Seyde, ſur une ſaïque, qui, dans ſa route fut attaquée, par un Corſaire mayorquin, & qui après un long combat fut forcée de ſe rendre; Oſman, dans cette rencontre, ſe diſtingua par ſon courage, il reçut pluſieurs bleſſures, & c'eſt d'un coup de fuſil qu'il reçut à la cuiſſe, dont il reſta boiteux, qu'il a conſervé le ſurnom de *Topal.* La ſaïque ayant été conduite à Malthe par le Corſaire mayorquin, le ſieur Vincent, Arniaud Marſeillois, établi à Malthe, & capitaine de port, ſe tranſporta à bord du navire, & vit avec intérêt ce jeune Turc qui avoit été bleſſé. *Tu devrois me racheter*, lui dit le jeune Oſman avec confiance, *tu ferois une bonne affaire.* Arniaud diſpoſé à obliger ce jeune Turc, qui étoit d'une figure intéreſſante, demanda au Corſaire le prix de ſa rançon, dont celui-ci exigeoit douze mille livres. *Je t'aurois ſervi avec plaiſir*, dit Arniaud au jeune eſclave, *mais je ne te connois pas, & je ne ſuis pas en état d'haſar-*

der une si forte somme. Tu as raison, dit Osman; *je suis dans les fers, & je fais ce que je puis pour m'en tirer; je n'ai malheureusement d'autre sûreté à te donner que ma parole, & tu n'as aucune raison pour y ajouter foi; cependant si tu veux en courir les risques, tu ne t'en repentiras pas.* Cette confiance ranima la générosité d'Arniaud; étant enfin convenu de six cens séquins avec le Corsaire, il envoya le jeune Turc à bord d'un navire françois qu'il avoit dans le port, avec un chirurgien pour avoir soin de lui. Osman jusques-là, n'ayant fait que changer de maître, pria son libérateur d'écrire à Constantinople pour être payé de sa rançon, à moins qu'il n'aimât mieux le laisser aller sur sa parole pour achever sa commission. Arniaud, naturellement généreux, ne voulut pas l'être à demi; il fit armer son navire, & le laissa à la disposition du jeune Osman, qui se rendit au Caire, & exécuta la commission dont il étoit chargé; de-là il envoya mille séquins à son libérateur, & récompensa généreusement le capitaine. Etant reparti tout de suite du Caire pour retourner à Constantinople, il y apporta lui-même la nouvelle du combat qu'il avoit essuyé, des blessures qu'il avoit reçues, de son esclavage, & de son rachat. Osman poursuivit avec succès sa carriere dans les emplois; il conserva toujours

une correſpondance avec Arniaud, & étendit ſur tous les François, quand il en eut occaſion, les ſentimens de ſa reconnoiſſance. Ayant été employé en 1715 à la guerre de Morée, il s'y diſtingua par de ſi belles actions, que les Généraux en étoient jaloux, & il fut même obligé de ſe dérober quelque tems à la jalouſie & à la haine d'un Viſir. Après ces inſtans d'adverſité, il fut fait Pacha & Généraliſſime de la Morée en 1722; il fit appeller alors auprès de lui, le fils de ſon libérateur, & applanit tous les moyens qui pouvoient favoriſer ſa fortune. Topal Oſman Pacha, fut nommé enſuite Beglierbey de Romélie, & reçut à Niſſa la viſite du ſieur Arniaud, qui lui augura qu'il iroit le voir encore à Conſtantinople quand il ſeroit Viſir. Ce Pacha fut élevé en effet à cette éminente place en Septembre 1731, & il en fit informer le ſieur Arniaud, qui fut rendu à Conſtantinople dans le courant de Janvier de l'année d'après, avec un hommage d'orangers, de fruits & de fleurs, & ſur-tout de douze eſclaves turcs, qu'il préſenta à ſon ancien eſclave devenu miniſtre d'un grand Empire. Topal Oſman Pacha ſe leva, contre l'uſage des Viſirs, pour recevoir ſon libérateur, qu'il préſenta à tous les grands de ſa Cour; *ce généreux François*, leur dit-il, *a été mon maître, il a haſardé une ſomme ſans me connoître,*

pour me tirer des fers ; accablé de blessures, il m'a soigné comme son enfant ; il m'a confié un vaisseau pour me conduire où je voudrois, & m'a laissé aller sur ma parole ; je lui dois ma liberté, ma vie, & ma fortune, & nous lui devons tous la liberté de douze de nos freres qu'il amene avec lui. Est-il de Musulman capable de tant de générosité? Le sieur Arniaud fut accueilli de la famille du Visir avec toutes les démonstrations d'affection & de reconnoissance ; & ce Ministre, après l'avoir obligé de recevoir une rançon généreuse pour les esclaves qu'il avoit amenés, lui accorda la liberté de faire recevoir au golfe de Salonique, deux chargemens de bled sans payer de bedeat. J'ai cru qu'on me pardonneroit d'avoir suspendu un instant cette suite de troubles, de dévastations, & de miseres humaines, pour rappeller cet exemple de générosité & de grandeur d'ame qui mérite d'être conservé dans l'Histoire des hommes.

Sultan Mahmoud, dont le régne ne commença qu'après la destruction des rebelles, étoit un Prince doux & modéré, il se livroit facilement aux impressions des personnes qui avoient sur lui quelqu'ascendant ; gouverné par les insinuations de la Sultane Valide (sa mere) & du Kislar Aga, qui n'étoient pas portés pour Topal Osman Pacha, ce Visir fut déposé le 12 mars 1732, &

fut fait Général de l'armée qui étoit en Aſie, où il eut occaſion de ſe ſignaler. Après avoir battu deux fois l'armée de Thamas Kou-likan, il reçut les pleins pouvoirs du Sultan, pour faire la paix avec la Perſe.

Ce fut par l'intervention de ce Miniſtre, que le Sultan adopta le plan propoſé par Achmet Pacha, (Comte de Bonneval) d'exercer les troupes aux évolutions militaires, que l'Europe a adoptées. Ces exercices furent dans les premiers inſtans un motif d'amuſement & de curioſité pour la capitale; mais inſenſiblement le peuple manifeſta ſon averſion pour ces uſages étrangers, & pour aſſoupir les murmures, on renonça à cette nouveauté; elle hâta même la dépoſition de Topal Oſman Pacha, à qui le peuple fit un crime de ſa tolérance & de ſon attachement aux uſages des Européens.

Dans le tems où la Porte Ottomane étoit en guerre avec la Perſe, la Cour de Ruſſie profita habilement des hoſtilités qu'il y avoit entre ces deux Empires, pour étendre des deux côtés les limites de ſes Etats; cette Cour, ſecrettement occupée de rétablir un jour l'Empire d'Orient, employa ſa politique à entretenir ces diviſions, dont la Porte auroit été la principale victime. Pour gêner les opérations des Turcs, la Ruſſie mit une armée ſur pied, & s'oppoſa au paſſage des

Tartares en Perse, sous prétexte des ravages qu'ils faisoient sur ses terres. Dans ces mêmes circonstances le Roi de Pologne étant mort, l'Empereur Charles VI avoit envoyé des troupes en Pologne pour protéger l'élection de l'Electeur de Saxe, au préjudice de Stanislas Lesczinsky, que la France appuyoit de son crédit, & que les Polonois appelloient pour la seconde fois. Ces dispositions, & la guerre contre les Perses plus allumée que jamais, par l'usurpation de Thamas-Koulikan, faisoient craindre aux Ottomans, de se trouver compromis en Europe & en Asie; & cette position alarmoit d'autant plus Sultan Mahmoud, qu'il étoit naturellement porté à la paix & à la modération. Les discussions pour l'élection d'un Roi de Pologne, furent cependant heureusement terminées par la renonciation de Stanislas; & la Porte ayant consenti dans le même tems à restituer les conquêtes qu'elle avoit faites sur la Perse, la paix fut renouvellée avec cet Empire en 1736, pour s'occuper d'autres événemens.

La Russie, qui s'étoit mise en état de suivre les projets qu'elle avoit formés, déclara la guerre aux Turcs dans la même année; & les ravages que les Tartares avoient faits sur les frontieres de ses Etats, furent le motif de cette déclaration. Le Grand-Visir reçut le manifeste de cette Cour, &

apprit dans le même tems le siége d'Azof, dont les Russes s'emparerent après six mois de siége; ce Ministre entra en explications avec la Russie sur les imputations qu'elle avoit mises à la charge des Ottomans; & comme les hostilités qu'elle avoit faites, avoient précédé la déclaration de guerre, il donna ses ordres pour user de représailles, sans renoncer à l'espoir d'un accommodement; le Ministre de Russie à Constantinople ne fut point arrêté, & il fut renvoyé sur les bords du Niéster, escorté par un détachement de Janissaires. Les hostilités cependant continuerent de part & d'autre; les Russes firent beaucoup de ravages en Crimée, mais ils perdirent la moitié de leur armée par les fatigues, les maladies, & le défaut de subsistances. Dans le cours de cette campagne, l'Empereur Charles VI, qui, par un traité fait avec la Russie, s'étoit engagé à un secours de trente mille hommes, se mit en devoir de remplir ses engagemens; mais, voulant avoir un prétexte légitime pour se déclarer, & agir même offensivement, il offrit à la Porte sa médiation, & l'Angleterre & la Hollande firent offrir la leur dans le même tems. La Porte accepta cette médiation, & les conférences qu'on avoit commencées dans une ville de Pologne en 1737, furent d'abord interrompues par la nouvelle de la

prise d'Okſakow & de Kilbournou, par les Ruſ-ſes, & par l'entrée des Autrichiens en Valachie & en Moldavie. L'armée Ottomane, d'une part, reſtoit dans l'inaction pour ne pas interrompre les négociations, tandis que les Ruſſes, de l'autre, ſe prévaloient avec ſuccès des fauſſes eſpérances qu'elle en concevoit. Cet abus de confiance ayant excité la clameur du peuple à Conſtantinople, le Viſir fut dépoſé, & Yeghen Pacha, reçut les ſceaux de l'Empire, & alla prendre le commandement de l'armée. Ce Général reprit la Valachie, après avoir battu les Autrichiens, qui n'avoient plus un Prince Eugène à leur tête; ils les battit une ſeconde fois ſur les confins de la Servie, & reprit Niſſa, que les Allemans ne furent pas en état de ſecourir. Les Ruſſes, de leur côté, n'eurent pas de nouveaux ſuccès; ils eurent même de la peine à ſe défendre contre les Tartares; & les Ottomans, dont ces premiers avantages avoient ranimé le courage, devinrent plus difficiles ſur les conditions de la paix.

Yeghen Pacha de retour à Conſtantinople, y fut reçu avec des tranſports de joie; ſes victoires commençoient à effacer le ſouvenir des revers que les Ottomans avoient éprouvés, lorſque les Allemans étoient commandés par le Prince Eugène; & on étoit déjà réſolu à Conſtantinople,

de ne quitter les armes qu'après avoir repris Belgrade, Bude & Temeſwar. On négocia encore, mais lentement, & ſans ſuccès, pendant la campagne de 1737, par la médiation de l'Angleterre & de la Hollande; la Perſe offrit auſſi ſon entremiſe; mais cet Empire, en proie aux révolutions, ne pouvoit donner aucun poids à ſon intervention.

La campagne ayant recommencé au printems de 1738, les corps avancés des Ottomans furent d'abord battus, mais l'armée du Viſir s'étant approchée, les Impériaux furent repouſſés ſur Méhédia, qui fut priſe en peu de jours; & tandis que Yeghen Pacha s'emparoit d'Orſowa, un autre détachement enleva Semendria & Yenicale; d'autre part le Capitan Pacha, dans la mer Noire, avoit enfermé l'Amiral Ruſſe dans un coin du détroit de Zabach, où les Ruſſes avoient été contraints d'abandonner leur flotille, après y avoir mis le feu; &, harcelés par les Tartares, ils avoient paſſé le Boriſthene en déſordre. Yeghen Pacha, enflé de ces ſuccès, eût voulu les couronner par le ſiége de Belgrade, mais la ſaiſon étoit trop avancée; il ſe détermina à aller au ſecours de Niſſa, que les Allemans ſembloient vouloir attaquer; & ceux-ci profiterent de ce mouvement pour ſe replier ſur Belgrade, où ils prirent leur quar-

tier d'hiver. Après avoir terminé la campagne, Yeghen Pacha retourna à Conſtantinople, où Sultan Mahmoud, qui aimoit le faſte & la repréſentation, lui fit faire une entrée triomphante; pour en impoſer au peuple, toujours avide de ſpectacles, & amuſer ſon orgueil par un appareil ſomptueux, le Grand-Seigneur aſſiſta lui-même à ce triomphe, & marcha au-devant du Viſir qui dépoſa aux pieds de ſon maître l'étendard de Mahomet, & les clefs de quatre villes qu'il avoit conquiſes dans cette campagne.

Le Viſir, fier des victoires qu'il avoit remportées ſur les Allemans, & comptant de moiſſonner de nouveaux lauriers, éloignoit la trève autant qu'il le pouvoit, tandis que la Valide & le Kiſlar-Aga, qui avoient la principale influence ſur l'eſprit du Sultan, & qui craignoient l'aſcendant que prenoit le Viſir, inclinoient pour la paix; ils firent tant que Yeghen Pacha fut dépoſé, & les ſceaux de l'Empire furent confiés à Ayvas Mehemet Pacha; les Puiſſances belligérentes, dans le même tems, ayant accepté la médiation de la France, on ſe flatta que les négociations de la paix pourroient avoir plus de ſuccès.

Quoique le nouveau Viſir eut des vues plus pacifiques que ſon prédéceſſeur, il ſentit comme

lui qu'on ne pouvoit faire une paix honorable & solide qu'à la tête d'une armée victorieuse ; il se rendit en conséquence à Vidin pour y faire les préparatifs de la campagne, & fit prévenir M. de Ville-Neuve, Ambassadeur de France & médiateur de la paix, qu'il le joindroit lentement à l'armée. Les premieres opérations de cette campagne se passerent à pénétrer les dispositions des Cours, & à former un plan de pacification ; cependant les armées étoient en observation, pour profiter réciproquement des événemens qui pouvoient rendre la paix plus ou moins favorable. Les Impériaux menaçoient Cotchim, tandis que le Grand-Visir étoit occupé du soin d'attaquer leur armée retranchée près de Kroska, qui n'alloit pas à trente mille hommes ; les Ottomans parvinrent enfin à forcer les retranchemens des Allemans, & après les avoir battus ils les forcerent de se retirer sous les murs de Belgrade : les Ottomans, victorieux, les ayant suivis, les Impériaux, pour éviter une seconde bataille, se déterminerent de repasser la Save. A peine l'armée Ottomane fut-elle sous les murs de Belgrade, que les Janissaires commencerent à ouvrir la tranchée ; le Visir ayant fait sommer cette place de se rendre, le général Vallis, commandant de l'armée, qui s'y étoit enfermé, répondit par des

dispositions de paix; & l'Ambassadeur de France, qu'on savoit arrivé à Sophie, fut invité par le Visir de se rendre à son camp. On commença les négociations de la paix en Août 1739; elle fut exposée à bien des discussions, d'autant plus que les Turcs étoient résolus de ne mettre bas les armes, qu'autant que la place de Belgrade, avec ses fortifications, leur seroit rendue, & les Allemans s'obstinoient à ne la rendre, s'il le falloit absolument, qu'après en avoir détruit toutes les fortifications; enfin, après bien des débats, les Plénipotentiaires allemans voyant que la reddition de Belgrade pouvoit seule être le sceau de la paix, consentirent à la remettre dans le même état où elle fut prise sur les Turcs en 1717, & la paix fut conclue sur cette base en Septembre 1739.

Après que la paix entre l'Empereur & la Porte Ottomane fut signée, on reprit les négociations pour la rétablir avec les Russes; elle n'essuya que de légeres discussions, & elle fut conclue à la satisfaction des parties.

Sultan Mahmoud ne prenoit d'autre part à ces événemens, que celle qu'exigeoit le cérémonial de la Cour, qu'il se plaisoit à étaler avec la plus grande pompe. Ce Prince se reposoit sur ses Ministres des soins du gouvernement, & s'en remet-

toit à sa mere & au Kislar - Aga, homme d'un mérite consommé, sur le choix des Visirs qui devoient mériter sa confiance. La Sultane Valide & le Kislar - Aga, jaloux de leur influence, n'approuvoient pas qu'un Visir restât long-tems en place, dans la crainte de lui voir prendre trop d'ascendant; à peine Ayvas Pacha eut-il consommé l'ouvrage de la paix, qu'on lui retira les sceaux pour les confier à Achmet Pacha.

La paix avec la Russie & les Allemans rendit la tranquillité à l'Empire Ottoman pour plusieurs années; & l'habitude du repos lui prépara les humiliations qui viennent d'armer son ressentiment. Après la paix de Belgrade, Sultan Mahmoud ne fut occupé que d'amusemens & de plaisirs; du soin d'acquérir des richesses pour augmenter son trésor, & de faire veiller à la police & à la sûreté de la Capitale, où l'on voyoit éclater de tems en tems des étincelles de mécontentement; le peuple, sans se plaindre de l'administration, étoit affecté de voir que Sultan Mahmoud ne donnoit pas des héritiers au trône; & comme les enfans de Sultan Achmet avançoient en âge, on craignoit de voir ce vaste Empire livré à la division, ou à l'ambition de quelques usurpateurs. Le vieux Kislar-Aga, Ministre prudent, qui servoit du tems de Sultan Mustapha, pere de Sul-

tan Mahmoud, & qui avoit eu le tems de connoître les affaires, & de réfléchir ſur les événemens, fut, tant qu'il vécut, le conſeil ſecret de ce Souverain; par la prévoyance & le diſcernement de ce Miniſtre de l'intérieur, l'adminiſtration de la police fut exercée dans la capitale avec la plus ſurveillante attention; on ne fut jamais plus agité par la crainte des rebellions, & on ne ſe donna jamais plus de ſoins pour les prévenir; tous les mutins, tous les gens ſans aveu que le crime & l'inconduite avoient expatriés des provinces, pour venir vivre ignorés dans cette vaſte capitale, en furent pluſieurs fois chaſſés, & quelquefois noyés en pleine mer, pour peu qu'on ſuſpectât leurs mauvaiſes intentions; tout ce qu'il avoit de ſoldats de Marine & de Janiſſaires, inquiets & turbulens, diſparut inſenſiblement ſans bruit & ſans formalités; deſorte que dans les ſix premieres années de la paix, on ſacrifia au repos du Sultan, & à la ſûreté publique, autant de monde peut-être qu'il en auroit péri dans quelques années de guerre.

Après la mort du vieux Kiſlar-Aga, les choſes changerent entierement de face, ſon ſucceſſeur n'avoit ni aſſez de connoiſſances, ni aſſez d'expérience, pour oſer ſe charger du poids de l'Empire; & après avoir perdu un conſeiller judicieux &

prévoyant, Sultan Mahmoud ne vit auprès de lui qu'un esclave, un lâche adulateur; jeune & très-beau pour un homme de cette espece, il acquit de la considération dans le Sérail, & il entretint adroitement son maître dans le goût qu'il avoit pour le luxe & la magnificence. Sultan Mahmoud commença alors à décorer ses Palais, & à les meubler avec plus de goût & plus de somptuosité; il fit aggrandir & orner en même-tems les appartemens des Princes de la race Ottomane, qui n'avoient été jusques-là que d'honnêtes prisons, & il se livra insensiblement à un penchant pour la recherche & la décoration. Le Kislar Aga avoit auprès de lui un esclave appellé Soliman, qui réunissoit à quelques talens beaucoup de dextérité, & un goût prédominant pour les belles choses; ce grand Eunuque & son esclave, prirent tant d'ascendant sur l'esprit trop facile du Sultan, & eurent tant d'influence dans l'administration de l'Etat, qu'ils parvinrent, sous son nom, à gouverner tout l'Empire. Par un contraste singulier, Sultan Mahmoud concilioit l'avidité des richesses avec le goût de la splendeur & du faste; il aimoit sur-tout l'or, les pierreries, les belles porcelaines, & les bijoux en tout genre; & comme il avoit du goût pour le dessin, il se plaisoit à faire exécuter en Europe, les ouvrages qu'il avoit lui-même

deſſinés. Soliman qui vit le parti qu'il pouvoit tirer des paſſions de ſon maître, s'empreſſa de ſatisfaire ſon penchant, en lui procurant des jouiſſances d'un grand luxe, ſans toucher à ſes tréſors; & ce moyen même ne ſervoit qu'à les augmenter. Les gouvernemens, les grandes places, tous les emplois enfin, dont le prix rentroit au bénéfice de l'Etat, furent ſurchargés de l'hommage de quelques bijoux de valeur pour le Sultan; une place de cent bourſes de finance, avoit autres cent bourſes de charge en ouvrages en pierreries; & l'on avoit ſoin de renouveller ces graces, pour multiplier ces occaſions de générosité. Tous les grands, d'autre part, furent encouragés à donner des fêtes au Sultan, & cette diſtinction ſe payoit par le préſent de quelqu'ouvrage en pierreries; il étoit même d'étiquete que le dernier ſervice au repas, fût une coupe remplie de ſéquins; chacun proportionnoit ſon préſent à ſa fortune, à ſon ambition, ou au deſir de plaire; c'étoit à qui feroit mieux. Pour peu qu'on réfléchiſſe, on conçoit aiſément les abus & les déſordres qui devoient naître de ce trafic odieux, dont la publicité influoit autant ſur les mœurs de la nation, que ſur le malheur des peuples. Le miniſtere, les gouvernemens des provinces, toutes les places d'adminiſtration, les graces même, étoient à l'enchere,

&

& se renouvelloient à tout instant, & le peuple opprimé étoit la triste victime de ces concussions, & de l'impunité qui ne servoit qu'à les accroître.

La consternation dans Constantinople étoit générale, mais elle étoit secrette; chacun cherchoit à étouffer dans le silence son mécontentement; les grands eux mêmes, qui étoient les principales victimes des passions du Sérail, en gémissoient tout bas, personne n'osoit se plaindre. L'abus de l'autorité fut porté à un point, que les domestiques du Palais en devinrent insolens; un juge de Scutar qui avoit rendu un jugement contre un sujet protégé par le grand Eunuque, fut exposé à l'audace d'un domestique de ce Seigneur, qui eut la témérité de le menacer; le juge s'étant plaint de cet outrage, le corps des Ulamas demanda satisfaction; le grand Eunuque ayant fait évader son domestique, pour assoupir les plaintes, le juge fut assassiné dans la nuit, & sa maison dont on avoit scié les pilliers, s'étant écroulée sur lui, il fut enseveli dans les ruines. Le tems & les circonstances firent ouvrir les yeux sur ce délit, dont on soupçonna bientôt les auteurs; mais comme on manquoit de preuves, on n'osoit pas porter des plaintes au trône. Dans ce mécontentement général, le peuple ne trouva d'autre moyen

de tirer Sultan Mahmoud de ſon aſſoupiſſement ; qu'en répandant le trouble dans la capitale ; les incendies commencerent, & durerent près de vingt jours, on y remédioit avec lenteur ; c'étoit pour les ſoldats & pour les aventuriers une occaſion de pillage, & un accroiſſement de plus à la miſere publique. Le Sultan, dans l'intention de ſatisfaire les mécontens, dépoſa le Viſir ; mais les feux recommencerent avec une nouvelle fureur, & la capitale de l'Empire, fut en grande partie dévorée par les flammes. Pour mettre fin à ces calamités, Bekir Pacha, Viſir preſqu'octogénaire, beau-frere du Sultan, alla ſe jetter à ſes pieds, & lui repréſenta que la déſolation de ſa capitale, n'étoit que l'expreſſion du mécontentement public, ſur les abus que ſes favoris faiſoient de ſa confiance. *Je n'ai qu'un inſtant à vivre*, lui dit ce reſpectable Pacha, *& je ſerois puni dans l'autre vie, ſi je vous diſſimulois la vérité : ce n'eſt pas vous qui commandez, Sultan ; vos Viſirs, vos Pachas, les chefs de vos troupes, tout cela compte pour rien ; le Kiſlar Aga, Soliman ſon eſclave, & Yacoub, un vil infidele, organe de leurs concuſſions, gouvernent votre Empire, & commettent à votre inſu des prévarications, dont vous n'êtes coupable que parce que vous les ignorez. C'eſt l'oppreſſion des peuples, c'eſt l'abus de l'autorité que vous avez confiée à*

des esclaves ingrats, qui ont allumé les feux qui consument votre capitale, & qui ébranleront peut-être le trône sur lequel vous reposez avec confiance; prévenez de nouveaux malheurs, Seigneur, & qu'avant de payer à la nature le tribut que je lui dois, je sois témoin de la justice que vous devez aux peuples, à votre propre gloire, & à la conservation du vaste Empire que la Providence vous a confié. Sultan Mahmoud, ému par les remontrances de Bekir Pacha, ayant consulté le Mufti qui lui tint le même langage, témoigna les regrets qu'il avoit des abus de sa confiance, & s'occupa des moyens de les punir. Ayant indiqué un jour de promenade en bateau avec toute sa maison, le Sultan fit arrêter le Kislar-Aga au moment où il descendit à terre, & le fit conduire à la tour de Léandre, où il lui fit trancher la tête trois jours après; Soliman Aga, Yacoub, & quelques complices de leurs déprédations, furent arrêtés au même instant, & furent exécutés publiquement. La confiscation des biens de ces trois proscrits, au bénéfice du fisc, monta à près de cent mille bourses, ou cent cinquante millions de livres, qu'ils avoient acquis dans trois ans, sans compter ce qu'ils avoient dissipé en somptuosités. Cette punition exemplaire rétablit le calme dans les esprits; les grands, qui n'étoient plus dévorés

par ces ſang-ſues, n'étoient plus autoriſés à vexer les peuples, & l'on vit ceſſer ces marques de mécontentement, qu'une ſuite de déprédations & d'abus d'autorité avoient ſucitées.

La capitale jouit d'une grande tranquillité à la fin du régne de Sultan Mahmoud, qui, par la douceur de ſon caractere, étoit fait pour rendre les peuples heureux; le commerce de la bijouterie, & de toutes les jouiſſances de grand luxe, ſe rallentit inſenſiblement; mais on amuſa toujours la curioſité de ce Prince, de tout ce qui venoit de nouveau d'Europe; il le voyoit avec plaiſir, & vantoit ouvertement l'application des Européens, à perfectionner les arts & les connoiſſances humaines.

Après un régne, plus agité par la crainte & par les paſſions, que par les événemens, Sultan Mahmoud vit approcher la fin de ſes jours; il fut long-tems affligé d'une fiſtule à l'anus, qui alla toujours en empirant; aucun chirurgien n'ayant oſé courir les dangers d'une opération, dont le ſuccès devenoit tous les jours plus incertain. Ce Prince ne pouvant plus monter à cheval, fut contraint, en Novembre 1754, de reſter dans ſes appartemens; le peuple ayant commencé à murmurer, & craignant qu'on ne lui cachât la mort du Sultan, les officiers du palais, pour calmer

les esprits, déterminerent ce Prince à faire un effort pour se faire voir; le vendredi 13 Décembre 1754, le Sultan s'étant disposé, malgré sa foiblesse, à aller à la Mosquée à la priere publique, il expira sur son cheval au moment où il rentroit dans le Sérail.

La nouvelle de la mort de Sultan Mahmoud, après vingt-quatre ans de regne, répandit la tristesse & les regrets dans la capitale; ce Prince étoit doux, affable & humain, & ces qualités, qui intéressent le repos de la société, & qui ont plus d'éclat encore dans les gouvernemens despotiques, firent oublier ses défauts. Il mourut âgé de cinquante-huit ans, étant né à Belgrade en *1696.* J'ai cru devoir observer ici que cette place, que le Prince Eugene prit sur les Turcs en 1717, leur a été rendue par traité en 1739, sous le regne de Sultan Mahmoud, qui y étoit né.

OSMAN III.

Vingt-cinquieme Empereur.

APRÈS la mort de Sultan Mahmoud V, le Visir fit sortir de son appartement Sultan Osman III son frere, avant d'avoir fait convoquer

le Divan ; les Ulamas, jaloux de leurs droits, ſe plaignirent reſpectueuſement de ce qu'on les avoit appellés pour ſaluer le Sultan, comme ſi on avoit voulu leur conteſter le droit qu'ils avoient de le proclamer ; la crainte de voir les avis partagés détermina le Viſir à ne pas ſuivre l'uſage pratiqué, parce que pluſieurs membres du Divan inclinoient pour l'aîné des enfans de Sultan Achmet, par préférence à Sultan Oſman, à qui l'âge & l'uſage donnoient un droit plus légitime, & dont la médiocrité des talens faiſoit craindre l'excluſion. Ce défaut de forme cependant n'entraîna aucune diſcuſſion, & Sultan Oſman fut proclamé tout d'une voix.

A peine ce Prince fut-il monté ſur le trône, que le peuple s'apperçut de ſon incapacité ; la premiere année de ſon regne ſe paſſa à parcourir la capitale incognito, moins pour s'inſtruire & ſurveiller l'adminiſtration, que pour occuper ſon oiſiveté. Ce Prince manifeſta d'abord l'inconſtance de ſon caractere, en changeant à tout moment de Viſir ; quoiqu'il fut peu en état de diſcerner les Miniſtres dignes de ſa confiance, il n'en trouva aucun à ſon gré. Après avoir laiſſé trois mois les ſceaux à Muſtapha Pacha, qui l'avoit placé ſur le trône, il les donna à Said-Effendy, qu'on avoit vu en France en 1741 en

qualité d'Ambaſſadeur ; mais il ne jouit que peu de tems de ſa place. Après lui Aly Pacha Ekim Oglou fut appellé au miniſtere pour la troiſieme fois ; ce Miniſtre, bon Général, aimé des troupes, & deſiré par le peuple, entra à Conſtantinople avec toute la fierté d'un libérateur ; mais il ne ſoutint pas la réputation qu'il avoit acquiſe, & dont il étoit trop jaloux. Plein de reſſentiment & de haine, il exerça ſes paſſions contre des perſonnes en place, qu'il prétendoit l'avoir offenſé ; préoccupé de ſuperſtitions, & entouré d'aſtrologues & de devins, ce Viſir ne faiſoit rien ſans les conſulter, & il ne fit rien de bon.

Sultan Oſman alors avoit donné toute ſa confiance à ſon *Seliĉtar*, porte-ſabre, Aly-Aga, qui, quoique jeune, joignoit aux agrémens d'une belle figure une prudence conſommée ; le Viſir Aly Pacha dans un âge avancé, jaloux de voir ſon maître gouverné par les inſinuations d'un jeune favori, en conçut de l'ombrage, & fit tout ce qu'il put pour tirer Aly du Sérail, & lui faire donner un gouvernement où il pût facilement le trouver en faute ; mais le Seliĉtar s'excuſa par attachement pour ſon maître, qui lui ſut gré de ſa généroſité. La capitale ne fut plus occupée que des intrigues du Viſir & du Seliĉtar, mais Aly Pacha Ekim Oglou, qu'on regardoit comme

un fin renard, fut la victime de ses ruses; après avoir gardé cinquante jours les sceaux, il fut remercié, & Selictar Aly Pacha fut nommé à sa place. Ce Ministre qui connoissoit l'inconstance du Sultan, accepta les sceaux avec d'autant plus de regret, qu'il se voyoit exposé lui-même aux intrigues du palais & aux caprices d'un maître imbécille, qui n'étoit pas même en état de discerner les bons & les mauvais conseils. Dans les premiers jours de son élévation, ce Visir, que le peuple voyoit avec plaisir, portoit sur sa physionomie une tristesse qui sembloit présager les malheurs de l'Etat & les siens; ayant été appellé un jour dans le Sérail, le Sultan, qui n'avoit annoncé aucun caractere de violence, lui fit trancher la tête, & la fit exposer dans la cour du Palais avec cet écrit : *C'est ainsi que doivent périr les traîtres & les Visirs qui se conduisent mal.* Le peuple fut d'autant plus sensible à cette mort inattendue, qu'on ne connoissoit pas les fautes dont ce Ministre étoit coupable, & qu'on n'avoit pas à se plaindre de son administration; & les événemens seuls semblent avoir dévoilé le mystere de cette sévérité.

Le Sultan n'avoit point de postérité; il savoit que le vœu général étoit pour les enfans de Sultan Achmet, qu'on desiroit de voir monter sur le

trône ; l'aîné de ces Princes étoit déjà mort, & n'avoit donné que de foibles regrets, lorsqu'on apprit la mort de Sultan Mahomet, son second frere, dont on vantoit les éminentes qualités, & dont la perte répandit la tristesse dans la capitale ; dans ces conjonctures Selictar-Aly Pacha, qui, connoissoit son maître, & les aboutissans du Sérail, fut reconnu le soir, déguisé, du côté des appartemens des Princes ; & ce Ministre, soupçonné peut-être d'avoir quelqu'intelligence avec eux, ayant été arrêté le lendemain au Sérail, son exécution sans forme de procès a permis de se livrer à ces conjectures. On n'a pas douté que les deux premiers Princes n'ayent été enlevés aux espérances du public, par une mort précipitée, puisque Sultan Mustapha, qui succéda à Sultan Osman, a été exposé au même danger. Le Cherak Bachy, ou chef des chirurgiens du Grand-Seigneur, lui ayant porté en guise de médecine, un breuvage préparé, ce Prince en prit une bouchée, & força, le poignard à la main, le Cherak Bachy d'avaler le reste, cet officier mourut dans la nuit, & Sultan Mustapha, qui s'étoit prémuni d'un antidote, ne fut que légérement incommodé ; mais il a conservé toute sa vie une pâleur qui justifioit les soupçons qu'on avoit conçus.

Le regne de Sultan Osman fut court, & ne

fut pas fécond en événemens; le ſeul qui auroit pu faire ſenſation dans l'Empire, c'eſt la défaite de la caravane à ſon retour de la Meque en 1757, par les Arabes du déſert; cette triſte nouvelle n'étant arrivée à Conſtantinople qu'après la mort de Sultan Oſman, elle n'eut pas les ſuites qui pouvoient en réſulter. Le ſoulevement des Arabes alors, fut occaſionné par le changement du Pacha de Damas, qui étoit apparenté par ſa femme, à leurs principales tribus; ce Pacha nommé au gouvernement d'Alep, fut remplacé à Damas, par un homme obſcur, ſans nom & ſans fortune, protégé par le Sérail. Chargé par ſa place, de la conduite de la caravane dans le déſert, il crut pouvoir refuſer aux Arabes le tribut annuel qu'ils recevoient à cette occaſion; ſur le refus de cette généroſité que les Arabes regardent comme un patrimoine, ils ſe raſſemblerent au nombre de quarante mille, battirent les troupes qui eſcortoient cette caravane à ſon retour; maſſacrerent un nombre de pelerins, & pillerent beaucoup d'effets. Cette entrepriſe, que les Mahométans traitoient de ſacrilege, puiſqu'elle contrarioit une obſervation de la loi, répandit la terreur dans les eſprits, & les Muſulmans ne furent appaiſés que par les ſoins que ſe donna le gouvernement, pour aſſurer à la caravane une protection plus efficace. Le Kiſ-

lar-Aga, qui avoit protégé le nouveau Pacha de Damas sous le regne de Sultan Osman, fut cependant exilé; il fut même puni de mort, quand on fut prévenu de la défaite de la caravane.

On ne peut reprocher à Sultan Osman III que son incapacité pour le gouvernement; la facilité qu'il avoit à changer de Ministres annonçoit chez lui une grande inconstance de caractere, & peu de confiance aux personnes qui auroient pu lui donner un conseil. Les mutations furent si fréquentes sous son empire, que dans moins de trois ans on vit six Visirs & autant de Caïmacans ou lieutenans de Visir, qui servirent pendant la vacance du ministere. Raghib Mehemet Pacha, qui survécut à ce Souverain, étoit lui-même à la veille d'être déposé, quand Sultan Osman tomba malade en Octobre 1757; ce Prince n'attendoit même que la rentrée du Capitan Pacha, qu'il avoit marié à une niece pour laquelle il avoit une particuliere affection, pour lui confier les sceaux; mais cet Amiral, retenu aux Dardanelles par les vents contraires, n'arriva à Constantinople qu'au moment où Sultan Osman cessoit de vivre. La maladie de ce Prince fut occasionnée par l'amputation d'une loupe qu'il avoit à la cuisse, qui le faisoit souffrir à cheval; la fievre étant survenue,

& ce Prince, d'autre part, ne pouvant contenir son intempérance pour le manger, la fievre fut bientôt sans remede, d'autant plus que l'usage inconsidéré qu'il avoit fait des crudités avoit si fort refroidi les ressorts de l'estomach qu'il ne pouvoit plus digérer. Pour se distraire aux approches de la mort, ce Prince voulut voir de son kiosk l'entrée de son armée navale qui revenoit de l'Archipel; & à peine l'eut-on rapporté dans ses appartemens, qu'il fut à toute extrémité, & mourut dans la nuit du 28 au 29 Octobre 1757.

Cet évenement changea entierement l'administration de l'Empire, on vit alors que le sort des hommes dépend d'un instant qui tient aux caprices de la fortune ou au cours des évenemens que la Providence dirige au gré de ses desirs; le vent qui contraria la rentrée de l'Amiral ottoman, fut très-favorable à Raghib Mehemet Pacha, qui, prêt à être déposé du ministere, se trouva maître de l'Empire. S'étant rendu aux appartemens des Princes avec les formalités d'usage, il plaça sur le trône des Ottomans Sultan Mustapha, l'aîné de deux enfans de Sultan Achmet III, qui avoient survécu aux projets imbéciles & barbares qu'on a supposés à Sultan Osman.

MUSTAPHA III.

Vingt-ſixieme Empereur.

L'AVENEMENT de Sultan Muſtapha III ſur le trône des Ottomans, redonna à l'Empire une nouvelle exiſtence ; le peuple conſterné par deux régnes privés de poſtérité, conçut l'eſpoir de voir renaître la maiſon Ottomane ; d'ailleurs Sultan Muſtapha, qui aimoit l'étude & l'application, s'étoit inſtruit dans ſa priſon par la lecture de l'Hiſtoire & des livres de la Loi ; il étoit auſtere, juſte & religieux, & avoit autant de pénétration dans l'eſprit que de fermeté dans le caractere. En confirmant Raghib Pacha dans ſa place, *bien loin*, lui dit-il, *d'imiter l'inconſtance de mon prédéceſſeur, je conſerverai mes Viſirs tant que je ſerai ſatisfait de leurs ſervices ; mais quand j'en ſerai mécontent, je les traiterai avec ſévérité.*

Sultan Muſtapha manifeſta d'abord le deſir qu'il avoit de rétablir la gloire de l'Empire, & de faire oublier les revers qu'il avoit eſſuyés ; à ſon retour de la Moſquée de Youb, le jour qu'il fut ceint du ſabre impérial, paſſant devant les caſernes des Janiſſaires, où ſelon l'uſage on lui préſente le ſorbet, il dit aux Commandans, en rendant la coupe, *s'il plaît à Dieu, mes camarades,*

nous le boirons ensemble, au printems prochain, sous les murs de Bender. Cette effusion de cœur, en parlant à des soldats, releva le courage des Ottomans, qui ne respirent que la guerre, & que vingt-deux ans de paix avoient engourdis; & le peuple faisoit des vœux pour la conservation d'un Prince qui donnoit d'aussi belles espérances. Ce Prince s'occupa de la réforme des abus qui s'étoient introduits depuis le regne de son pere, & voulut rétablir les choses sur le pied où elles étoient alors. Naturellement porté pour l'économie, ayant même du penchant pour l'avarice, il fit revivre les loix somptuaires sur lesquelles on s'étoit beaucoup relâché sous les regnes de Sultan Mahmoud & de Sultan Osman, où le luxe & le goût de la dissipation avoient pris de l'ascendant; il supprima des charges superflues que le faste, la mollesse & l'indolence de ses prédécesseurs avoient introduites, & borna les dépenses du Sérail à ce qu'elles étoient sous le regne d'Achmet III. Cette réforme, qui procura des économies, remédia aux abus qui résultoient d'une coupable facilité; la place de Kislar-Aga, ou grand Eunuque, qui avoit aquis une considération immense, fut réduite à son état primitif, & l'administration des revenus du *haremie* ou apanage des dames, qu'il s'étoit appropriée, fut réunie à celle

de l'Etat, qui profita de ces économies. Les Rayas, ou ſujets non-Muſulmans, qui s'étoient relâchés ſur les couleurs de leurs habits, eurent ordre de ſe conformer aux anciens uſages; ce qui ſe fit lentement, dans l'eſpoir que le Sultan ſe relâcheroit lui-même ſur cette rigueur; mais ayant prononcé la peine de mort contre l'inexécution de la Loi, & ce Prince l'ayant fait ſubir à deux de ſes ſujets qui y avoient contrevenu, & qu'il avoit rencontrés dans les rues où il marchoit incognito, tous les Rayas s'empreſſerent de reſpecter ſes volontés. Accoutumés depuis trente ans à un gouvernement plus indulgent, ils furent effrayés par l'auſtérité du Sultan; mais les Ottomans, qui tiennent ſcrupuleuſement à leurs uſages, &, qui ne ſont rien moins qu'avides de nouveautés, virent la plupart de ces réformes avec plaiſir, principalement celles qui tendoient à ſoulager le tréſor de l'Etat, d'autant plus que l'économie du Souverain dans ſon palais, bien loin de diminuer l'éclat du trône, ne ſervoit qu'à en relever la majeſté, puiſqu'elle donnoit à l'Empire une nouvelle force.

Raghib Mehemet Pacha, qui étoit un Miniſtre intelligent & éclairé, mérita bientôt la confiance de ſon maître; le Sultan pouvant par lui-même apprécier le mérite des hommes, fit de

ſon Viſir ſon confident & ſon ami ; & pour cimenter intimement les liens d'une confiance réciproque, il lui donna en mariage une de ſes ſœurs, qui étoit veuve. Avant d'être élevé au miniſtere, Raghib Pacha avoit été Gouverneur du Caire & d'Alep, & il avoit rempli auparavant différentes places de confiance avec diſtinction ; après avoir aſſiſté en qualité de *Mektoubchy* (Secrétaire d'Etat) aux conférences de Belgrade ; il occupa la place de Reys-Effendi, Miniſtre des affaires étrangeres, & il connoiſſoit trop les intérêts des Cours & les intrigues mobiles de leur politique pour s'y laiſſer tromper ; c'étoit enfin un des hommes de l'Empire qui fut le plus inſtruit, & celui peut-être qui écrivoit le mieux ; la bibliothéque qu'il a fondée après ſa mort eſt un monument authentique de la ſageſſe de ſes vues, & de l'étendue de ſes connoiſſances. Ce Miniſtre, dont M. le Baron de Tott, dans ſes Mémoires, parle avec prévention, & auquel on ne peut reprocher que l'art de diſſimuler, reproche qu'on fait rarement à un Turc, & qu'on ne fait nulle part à un homme de la Cour, étoit en général peu porté pour la France ; par un changement dans le ſyſtême politique de l'Europe, la Cour de Verſailles, en 1756, venoit de s'unir à la Maiſon d'Autriche par un traité qui ne plut

pas

pas aux Ottomans ; malgré les explications que donna la Cour de France, ſur les excluſions qu'elle avoit miſes à ſon alliance, le miniſtere Ottoman conſerva des préventions contre des amis, qui avoient trop ſouvent vanté leur fidélité pour qu'on dût les accuſer d'inconſtance.

Dans les différentes conférences qu'eut le Sultan avec Raghib Pacha, ce Miniſtre le fit adroitement revenir ſur les diſpoſitions militaires qu'il avoit laiſſé entrevoir à ſon avénement à la Couronne : il lui repréſenta, *que l'Empire étoit en paix avec ſes voiſins, qu'il étoit contre l'uſage, & contre la religion des Mahométans, de violer, ſans raiſon, les trèves qu'on avoit avec eux ; que l'expérience avoit démontré, que les guerres n'étoient heureuſes ou malheureuſes, qu'en raiſon des motifs qui les déterminoient ; & qu'en attaquant ſes voiſins, ſans en avoir été provoqué, c'étoit s'expoſer à des diſgraces & à des revers de fortune, & répandre le mécontentement parmi les peuples ; que la guerre, quelque légitime qu'elle ſoit, rend toujours malheureux ; qu'il ſupplioit ſa Hauteſſe d'obſerver, que les Empires d'Allemagne, de Ruſſie & de France, étoient dans le moment en hoſtilités contre le Roi de Pruſſe, & qu'il étoit plus prudent de laiſſer aux infideles le ſoin de ſe détruire entre eux, que de faire tourner leurs ar-*

mes contre l'Empire Ottoman, & s'exposer à l'incertitude des événemens. Si nos voisins, ajouta ce Ministre, *par inquiétude, ou par tout autre motif, osent provoquer les armes des Ottomans, alors votre Hautesse ne pourra éviter de réprimer leur audace, & nous devons attendre que la guerre juste qu'elle leur fera, sera couronnée des plus heureux succès.* Sultan Mustapha III applaudit à la sagesse & à la religion de son Visir, qui, malgré la justesse de ses principes, consulta moins dans cette circonstance les véritables intérêts de l'Empire que les siens peut-être, & le goût qu'il avoit lui-même pour le repos. Raghib Mehemet Pacha n'étoit pas homme de guerre; déja avancé en âge, il étoit aussi propre à l'administration de l'Etat, qu'il l'eut été peu au commandement des armées; &, jaloux de régner sous le nom de son maître, il éloigna toujours avec adresse toutes les insinuations qui pouvoient troubler son repos ou celui de l'Empire.

La tranquillité dont jouissoit la Capitale dans les premieres années du regne de Mustapha III, fut un instant troublée par une action qui semble devoir être conservée dans l'Histoire, puisqu'elle prouve, selon mes principes, l'influence que peut avoir un homme sur les événemens. La flotte Ottomane, qui va tous les ans dans l'Archipel,

autant pour recevoir le tribut des isles, que pour protéger cette partie des mers du Grand-Seigneur, étoit de relâche à Stanchio au printems de 1760, après avoir fait la levée du tribut; le vaisseau Amiral, monté de 80 pieces de canon, n'étoit confié qu'à la garde des esclaves les vendredi, au moment où le Capitan Pacha & tous les Turcs alloient à terre à la priere publique. Le capitaine Simon, Romain d'origine, pris anciennement dans l'Archipel, sous pavillon de Monaco, se trouvant sur ce vaisseau avec 70 autres esclaves chrétiens, forma le projet incroyable d'enlever le vaisseau Amiral; ayant tout disposé pour l'exécution de son dessein, un vendredi à l'heure de la priere le vent étant favorable, il fit couper les cables, & le vaisseau, qui, à cause de sa grosseur, étoit mouillé hors du port, fut à la voile dans un instant. Quelques soldats de marine, qui étoient restés dans la sainte-Barbe, s'étant doutés de ce qui se passoit, s'y retrancherent, & arrêterent le gouvernail pour empêcher le vaisseau de manœuvrer. Simon n'avoit pas prévu ce contre-tems; s'étant emparé des armes, il descendit promptement à la tête d'une partie de sa troupe, fit enfoncer la sainte-Barbe à coups de hache, & combattit contre ces soldats, qui, comme lui, dans ce moment, défendoient également leur liberté. Il y eut un peu de monde

tué de part & d'autre ; les ſoldats furent forcés de ſe ſauver à la nage, par les ſabords, & le vaiſſeau, gouvernant au gré des vents, fut bientôt éloigné de l'iſle. L'Amiral qui étoit à terre avec ſes chaloupes & ſes canots, vint en diligence, & ayant vu ſous voile, un navire Raguſois qui venoit dans le port, on s'y embarqua pour aller plus promptement aborder le vaiſſeau Amiral. A peine ce Raguſois chargé de monde, fut-il à la portée du canon, que le capitaine Simon diſpoſé à le recevoir, cria de ſon porte-voix, que s'il avançoit il alloit le couler à fond, & qu'il étoit prêt à mettre le feu au vaiſſeau, ſi l'on faiſoit tant que de l'aborder. Le Capitan Pacha découragé par cette réſolution, dont il ſavoit que Simon étoit très-capable, renonça à ſon entrepriſe ; & Simon, à qui il ne reſtoit que 65 hommes, conduiſit ce vaiſſeau à Malthe, où il fallut lui donner du ſecours pour entrer.

L'enlevement du vaiſſeau Amiral, répandit la conſternation dans la capitale & dans tout l'Empire ; & l'Amiral paya de ſa tête la perte de ſon vaiſſeau. Cependant la Porte Ottomane notifia à tous les Ambaſſadeurs une proteſtation contre l'aſyle qu'on donneroit à cette priſe, qui bien loin de pouvoir être conſidérée comme légitimement faite, devoit être regardée comme le vol d'un dé-

pôt confié dans la bonne-foi. Le Visir Raghib Mehemet Pacha eut recours en même tems à l'intervention de la Cour de France, par l'entremise de M. le Comte de Vergennes, pour réclamer la restitution du vaisseau, & se mit en disposition de le demander les armes à la main. L'intervention de la France eut le succès qu'on attendoit de son crédit; & ce vaisseau fut ramené à Constantinople au commencement de l'anné 1761, accompagné de la frégate l'Oiseau, commandée par M. de Mouriés. Le vaisseau Ottoman entra dans le port sous pavillon François, & salua de 21 coups de canon; on baissa ensuite le pavillon François, & on hissa au grand mât le pavillon Ottoman fond vert & or; &, après avoir reçu le salut des vaisseaux qui étoient dans le port, & l'avoir rendu, il alla mouiller sous les murs du Sérail. Comme la perte de ce vaisseau avoit répandu la consternation dans la capitale, on vit son retour avec plaisir, il fut célébré comme une fête publique. Cet événement m'a paru mériter l'attention du lecteur, & j'ai cru devoir cet hommage à l'intrépidité du capitaine Simon.

L'Empire Ottoman vit renaître ses espérances sous le régne de Sultan Mustapha; & la postérité de ce Prince rassura entierement les esprits. L'Empire en paix avec ses voisins, jouissoit d'une tran-

quillité intérieure, lorſque la mort d'Auguſte III, Roi de Pologne, ſurvenue en Octobre 1763, changea la face des affaires dans cette partie de l'Europe; la Cour de St. Pétersbourg, qui, par le traité de Carlowitz, avoit garanti la conſtitution Polonoiſe & la liberté de ſes élections, fit paſſer des troupes du côté de la Pologne, & fit aſſurer la république, qu'elle employeroit ſes ſoins pour que les ſuffrages fuſſent entierement libres; mais cette aſſurance ne la raſſura pas. Cette république, ſavoit qu'elle avoit plus à craindre de l'ambition de la Ruſſie, qu'elle n'avoit à eſpérer de ſon amitié, & elle envoya des émiſſaires à la Porte, pour réclamer ſa garantie & ſon aſſiſtance, ſur l'avis qu'elle avoit de la marche des Ruſſes. La Ruſſie informée de ces démarches, & deſirant prévenir l'ombrage que la Porte pourroit en concevoir, lui fit déclarer qu'elle ne faiſoit pas paſſer des troupes en Pologne pour y gêner l'élection libre d'un Roi; mais pour la protéger, & prévenir les déſordres, qu'une trop grande liberté dans les Diétes pouvoit ſuſciter. Raghib Pacha, qui tâchoit d'éloigner toutes les occaſions de trouble, voyant que les Polonois n'agiſſoient pas tous dans le même eſprit, & que, n'étant pas même d'accord entr'eux, ils lui faiſoient des députations ſéparées, le grand-Maréchal, pour aſſurer par la pro-

tection de la Porte, la liberté de leur élection, & d'autres pour ménager la préférence à tel Candidat sur tel autre, ne fit aucun cas de leurs réclamations, dissimula de même les vues secrettes des Russes, dont il étoit aussi facile de prévoir les projets, que d'en prévenir les inconvéniens. Ce Ministre, d'une part, ne vouloit pas exposer le Grand-Seigneur à une guerre pour un intérêt étranger, tandis que, de l'autre, il sentoit qu'il seroit très-difficile d'envoyer une armée d'observation sur les frontieres de la Pologne, sans compromettre le repos de l'Empire, puisque cinquante mille Turcs prévenus qu'on ne doit les armer que pour ravager & se battre, auroient provoqué les armes de la Russie, ou auroient pu tourner les leurs contre le Grand-Seigneur; dans cette alternative embarrassante, Raghib Pacha sacrifia, sans le vouloir, le véritable intérêt des Ottomans à des prétextes de bien public, à l'amour du repos, à sa convenance, ou à d'autres motifs peut-être.

Les Diétines assemblées pour nommer les Nonces à la Diéte générale, furent troublées par les Russes; arrivés comme des amis, ils s'érigerent bientôt en maîtres; & la Diéte générale, tumultueusement assemblée, fut rompue de même. Convoquée de nouveau, le 27 Août 1764, après qu'on eut disposé des suffrages, elle déclara Stanislas

Poniatowsky, Grand-Duc de Lithuanie, Roi de Pologne.

Quoique les droits de la nation n'eussent pas été strictement observés dans cette élection précipitée, la Pologne paroissoit reprendre un état de tranquillité, lorsqu'une querelle de religion servit de prétexte pour y ramener le trouble. Les Réformés, & les sectes non-catholiques, auxquelles on donna le nom de Dissidens, crurent pouvoir réclamer, sous un nouveau régne, les privileges que la constitution de l'Etat & les traités leur avoient assurés, & qu'on leur avoit insensiblement fait perdre; & les puissances, garantes des traités, par zele de religion, ou par des vues politiques, se déclarerent en leur faveur. Les Dissidens fiers de ce succès, & particulierement appuyés par la Russie, se confédérerent, & plusieurs villes, Princes & Nobles, même de la religion catholique, accéderent à cette union, moins par esprit de justice, que pour avoir occasion de faire éclater leur mécontentement. On vit alors des Nonces, qui avoient été dépouillés de leurs biens, à cause du zele qu'ils avoient montré pour la liberté, s'unir aux Russes, qui dans le moment sembloient vouloir la défendre, quoiqu'ils en fussent eux-mêmes les premiers oppresseurs; & par une contradiction que l'agitation des esprits, & l'in-

quiétude des Polonois peuvent justifier, les plus zélés partisans de la liberté devinrent eux-mêmes les instrumens de l'oppression ; ceux qui résisterent, sans distinction d'état & de considération personnelle, furent dépouillés de leurs biens & de leurs places, & furent enlevés & bannis par les Russes. Les soins qu'on se donna pour appaiser les troubles que cette association avoit fait naître, ne servirent qu'à les augmenter, parce que ces divisions elles-mêmes démontroient l'illégalité des Diétines, & la nullité de leurs délibérations. Les confédérations se renouvellerent encore en 1768 ; &, sous prétexte de *religion & de liberté*, les Polonois se détruisant entre eux ; firent revivre dans leurs Etats les siecles des Croisades & des guerres de religion ; & pour assurer ses projets, sous le voile de la pacification de la Pologne, la Russie y laissa quarante mille hommes, dont la république paya les frais.

La Porte Ottomane, après avoir dissimulé les démarches de la Russie, prévit, mais un peu tard, la fin qui devoit en résulter ; elle se plaignit alors du séjour de ses troupes dans le voisinage de ses Etats, & ne reçut que des réponses vagues & spécieuses. Les Tartares, qui voyoient ces manœuvres de plus près, étoient à la veille de prendre parti, & de s'unir aux confédérés, lorsque le Grand-

Seigneur, qui ne vouloit rien précipiter, crut devoir les empêcher, & promit de prendre des mesûres pour pacifier la Pologne, si la Russie n'y mettoit obstacle. La Pologne, en attendant, étoit totalement bouleversée; en proie à la fermentation & au délire du fanatisme & de la liberté, elle sembloit réunir un nombre de peuples acharnés les uns contre les autres, par une diversité d'intérêts; chaque ville formoit sa ligue particuliere, la république se déchiroit de ses propres mains; & la Russie, qui s'étoit armée pour protéger sa liberté, n'agit que pour fomenter ses divisions, & ajouter à sa servitude. Le désordre ne pouvoit être porté à un plus grand excès; & dans les différentes incursions qu'il y eut, jusques sur les bords de l'Empire Ottoman, il y eut par-tout du pillage & du sang répandu.

Le Visir Raghib Mehemet Pacha, qui, pour éloigner la guerre contre les Russes, avoit éludé de faire respecter la garantie du traité de Carlowitz, mourut dans ces entrefaites, en 1768; le Grand-Seigneur à portée de voir par lui-même, & éclairé par les événemens sur les projets ambitieux de la Russie, se détermina à lui déclarer la guerre, en ce qu'elle avoit employé la force & la violence pour donner aux Polonois un Roi contre leur gré, & contre le droit de leurs élections. La Russie se

justifia par son manifeste du 18 Novembre 1768, & déclara à son tour la guerre à la Cour Ottomane, qui, dans le moment, sembloit ne prendre les armes que pour la défense de la religion catholique, en ce que ce motif, qui n'étoit d'abord qu'un accessoire à tous ces débats, en étoit devenu l'objet principal. La déclaration de la Porte ranima en Pologne les germes de la fermentation ; les confédérations y prirent une nouvelle vigueur, &, dans ces momens de vertige, l'on y invoquoit l'armée Ottomane *au nom de la religion*, *de la patrie & de la liberté.* La Russie alors augmenta le nombre de ses troupes, & la Pologne, déjà déchirée par ses propres divisions, fut opprimée par deux nations ennemies l'une de l'autre, qui, toutes les deux, avoient pris les armes pour la protéger. L'état de cette républiqne ne pouvoit être plus déplorable ; selon les tableaux affreux des brigandages qu'elle éprouva, cent villages, & presqu'autant de villes furent réduits en cendres.

Les Cours de Vienne & de Berlin, après avoir offert leur médiation à la Porte & à la Russie, firent marcher des troupes en Pologne, sous prétexte d'y rétablir la tranquillité, & ce Royaume, couvert de cendres & de sang, dont le Souverain n'avoit aucun pouvoir, fut alors à la discrétion de tout le monde ; les troupes Autrichiennes & Pruſ-

ſiennes s'étoient déja emparées de quelques provinces qui étoient à leur bienſéance, & ſur leſquelles Marie-Thérefe & Fréderic II, revendiquerent des anciens droits, dont le tems avoit effacé le ſouvenir; & la Pologne ne trouva dans ſes voiſins, empreſſés à la ſervir, que des amis intéreſſés qui vouloient s'élever ſur ſes ruines. L'Autriche, la Ruſſie & la Pruſſe notifierent enfin leurs prétentions ſur les provinces dont elles s'étoient emparées; mais les Polonois, qui avoient employé leurs armes & leurs bras pour ſe détruire entr'eux, n'en avoient plus pour défendre leurs foyers. La république opprimée réclama inutilement l'intervention des puiſſances de l'Europe, contre une ſpoliation ſi contraire aux droits des nations, & dont l'Europe entiere auroit dû s'offenſer. La France, l'Eſpagne & l'Angleterre, venoient de terminer une guerre onéreuſe; & auſſi épuiſées par leurs défaites que par leurs ſuccès, elles ne pouvoient pas reprendre les armes pour maintenir la balance, ni prendre aucun intérêt à la liberté des Polonois, que l'irrégularité de leur conſtitution avoit précipités vers la dépendance. La Hollande qui avoit tant fait autrefois pour ſa liberté, ne pouvoit pas armer ſeule pour la défenſe d'un peuple libre; elle avoit inſenſiblement renoncé à l'aſcendant qu'elle avoit acquis ſur l'équilibre de

l'Europe ; & occupée de l'extension de son commerce, & du soin d'acquérir des richesses, cette république forgeoit lentement alors les fers qui doivent un jour la subjuguer.

Pour ranimer cependant la liberté expirante, les Polonois combattoient avec acharnement dans l'intérieur de la Pologne ; quelques volontaires François, qui étoient allés à leurs secours, comme on court après les aventures, donnerent une lueur d'espoir à la confédération par quelques actions d'éclat qui n'eurent aucun progrès ; les confédérés, d'ailleurs, n'ayant pas, à beaucoup près, assez de troupes, & manquant totalement d'argent pour payer le peu qu'ils avoient, ne pouvoient faire que de stériles efforts. L'Autriche, la Prusse & la Russie, dans le même tems, soutenoient de concert les prétentions qu'elles avoient élevées, & les provinces réclamées par ces Puissances, subirent enfin le joug que la prépotence leur imposoit. Stanislas Auguste, sans alliés, sans troupes, sans argent, avoit la liberté de se plaindre, mais n'étant pas en état d'agir, il fut contraint de ratifier le démembrement d'un Royaume, dont il ne fut qu'un instant le dépositaire ; & la force ambitieuse, sous le voile de la protection, envahit alors ce qu'elle avoit promis de défendre. Telles sont les circonstances du partage de la

Pologne; elles ſemblent dévoiler de plus vaſtes projets, qu'un changement dans les tems & dans les idées, peut faire évanouir.

En parlant des troubles dont la Pologne fut agitée, on n'a voulu que faire obſerver l'intérêt qu'avoit la Cour Ottomane de les prévenir, & de protéger les Polonois contre l'ambition des Ruſſes, dont elle devoit elle-même craindre les projets; ſi, à l'exemple de la Ruſſie, la Porte Ottomane, en 1763, avoit pris les armes, puiſqu'elle étoit garante, comme eux, du maintien de la conſtitution de la Pologne; le partage de cette République auroit éprouvé des lenteurs & des incertitudes, la Ruſſie n'auroit pas rapproché ſes limites de l'Empire Ottoman, & la guerre de 1768 n'auroit pas eu lieu; & c'eſt peut-être le ſeul reproche politique qu'on doive faire au miniſtere de Raghib Pacha. Voilà comme le caractere d'un Miniſtre, ſa prévoyance ou ſon habileté à préparer les événemens, & à en profiter, peuvent influer ſur la deſtinée des nations.

La guerre étant donc déclarée entre la Porte Ottomane & la Ruſſie, à la fin de 1768 la Czarine mit trois armées ſur pied; la premiere commandée par le Prince de Gallitzin, fut deſtinée à couvrir la Pologne, & empêcher les Turcs de ſe joindre aux confédérés; la ſeconde, ſous les

ordres du Comte de Romanzow, devoit défendre l'Ukraine contre les incursions des Tartares, & un détachement de cette armée devoit être en observation sur les frontieres de la Crimée, tandis qu'une troisieme, moins considérable, iroit dans les provinces voisines du Caucase y encourager à l'insurrection les petits Princes tributaires de l'Empire Ottoman, depuis la Géorgie jusqu'à Trébizonde. La Cour de Russie profita encore de l'aversion qu'inspirent les opinions religieuses, pour soulever l'Albanie, la Morée & la Grèce, & ranimer les espérances des chrétiens, sur la délivrance du joug Ottoman, que ces provinces supportent avec impatience, parce qu'elle n'en connoissent point d'autre. Pour faciliter une révolution dans cette partie isolée de la Turquie Européenne, où, à travers les oppressions du despotisme, une poignée de Spartiates & d'Epirotes conservent encore quelques germes de leur ancienne indépendance, la Cour de St.-Pétersbourg, fit armer une flotte de vingt-deux vaisseaux ou frégates, & quelques navires de transport, qui devoient faire le tour de l'Europe, & venir dans l'Archipel avec des troupes de débarquement. Elle se disposa en même tems à faire passer une flottille par le Don dans la mer Noire, pour y intercepter toute communication entre l'Asie & la Crimée.

La Porte Ottomane prit des mesures pour s'opposer à tous ces efforts ; mais comme depuis trente ans elle n'avoit point eu de guerre, ceux qu'elle fit elle-même n'eurent aucun succès. Sa principale armée devoit aller du côté de la Pologne, pour se joindre à celle des Confédérés, une autre dans l'Ukraine, & la troisieme du côté d'Astracan ; la Porte devoit faire passer de plus une escadre & plusieurs galeres & petits navires dans la mer Noire. Ces dispositions, qu'on fit sans ordre & sans prévoyance, attirerent dans la Capitale une quantité de troupes & de volontaires ; on y manqua de subsistances, & tout le monde fut exposé à la licence d'une foule de soldats indisciplinés.

Comme la Religion est la base de la Constitution morale & politique des Ottomans, les principaux événemens en Turquie sont toujours consacrés par quelque cérémonie de Religion ; la marche de l'armée est précédée par une procession où l'on porte l'étendard de Mahomet dans une sorte de triomphe. Cette marche se fit à la fin de Mars 1769, sous de sinistres auspices, que les événemens n'ont que trop justifiés ; un nombre de fanatiques qui précédoient l'étendard sacré ayant crié que tout infidele eût à se retirer, avec injonction aux Musulmans qui en sauroient de

cachés

cachés de les déclarer, pour ne pas être coupables au jour du jugement. Quantité de Grecs, d'Arméniens & d'étrangers, qu'une imprudente curiosité avoit attirés à cette cérémonie, furent chassés des maisons où ils étoient, pour être livrés à la férocité de ces fanatiques, qui en firent périr plusieurs, & en maltraiterent ou insulterent un plus grand nombre.

L'armée Ottomane s'étant mise en marche, elle comptoit sur les bords du Danube plus de trois cens mille combattans, lorsqu'une partie de volontaires, mécontens de leurs chefs, & renonçant aux avantages qu'ils avoient conçus, s'en retournerent dans les Provinces. Le Kan des Tartares, avec environ cent mille hommes, avoit déja fait une invasion dans la Nouvelle Servie, où son armée fit bien des ravages; mais les Turcs & les Tartares, dans cette incursion, souffrirent beaucoup de misere & de froid.

L'armée Ottomane cependant traversa la Moldavie pour entrer en Pologne; celle du Prince de Gallitzin, qui n'étoit pas encore rassemblée, n'étoit pas assez forte pour lui disputer le passage du Dniester; ce Général n'avoit encore aucun centre d'opérations, & si les Turcs avoient pénétré en Pologne, & s'étoient joints aux Confédérés, son armée étoit exposée à une défense d'autant plus incertaine,

qu'elle n'avoit aucune sûreté pour ses convois, ses magasins & ses communications. Dans cette position critique le Prince de Gallitzin établit ses magasins dans des places un peu éloignées du théâtre de la guerre, en attendant que son armée fût rassemblée sur le Dniester, où il établit de nouveaux dépôts. Dès que l'armée Russe, au nombre d'environ soixante mille hommes, fut réunie, ce Général envoya quelques régimens contre les Confédérés & contre les troupes irrégulieres, qui infestoient les environs de la Pologne; les Ottomans, d'autre part, s'étoient renforcés à Cotchim, où ils avoient douze mille soldats de garnison, & un camp de vingt mille hommes aux environs de cette place, qui étoit toujours prêt à passer en Pologne, & qui n'y passoit jamais.

Le Général Russe ayant passé le Dniester, vint camper devant Cotchim, dont il fit attaquer les retranchemens; les Ottomans les défendirent d'abord avec valeur, mais rebutés par l'artillerie des Russes, ils se retirerent en désordre. Le Prince de Gallitzin ayant fait quelques mouvemens pour se rapprocher de ses magasins, il y eut plusieurs chocs entre les corps avancés des deux armées, sans qu'il y eut aucune action décisive; & les Russes, gênés par l'éloignement de leurs dépôts,

& par la difficulté de renouveller leurs approvisionnemens, s'en remirent à la malhabileté des Ottomans, sans en tirer parti. En examinant avec impartialité la difficulté qu'avoient les Russes de protéger leurs magasins, on voit combien cette guerre eut été onéreuse pour eux, pour peu que les Turcs, les Tartares & les Confédérés eussent su profiter de leurs avantages & concerter leurs opérations, puisqu'en s'emparant de leurs dépôts, les Russes auroient été contraints de se retirer, ou se seroient mis à la discrétion de leurs ennemis.

La campagne de 1769 jusques-là, s'étoit passée en mouvemens sans aucun plan suivi; & il y avoit eu si peu d'hostilités, que les Turcs, dégoûtés par cette inaction, ainsi que par les maladies qu'ils avoient éprouvées dans Cotchim où ils étoient entassés les uns sur les autres, se mutinerent, massacrerent un de leurs Généraux, & la plupart reprirent le chemin de leurs provinces. Ce qu'il y avoit de plus malheureux pour eux, c'est qu'indépendamment de l'indiscipline des soldats, ils manquoient de Généraux; le Visir lui-même n'avoit aucune idée de guerre; ses troupes, plus avides de piller que de combattre, étoient aussi acharnées à dépouiller les Polonois qu'elles étoient venues défendre, que

les Ruſſes qui les opprimoient. Les Confédérés étoient eux-mêmes dans la plus triſte ſituation ; expoſés à la haine fanatique des ſoldats Turcs, qui venoient les ſecourir & qui les mépriſoient, ils étoient encore à la merci de leurs Comman-dans, qui leur donnoient à peine de quoi ſub-ſiſter.

La grande armée des Confédérés, qui devoit s'occuper du ſiége des places, ſe contenta de détruire, d'inſulter, de brûler, & ne fit rien qui pût aſſurer le ſuccès de ſes armes ; à l'imita-tion des Turcs & des Tartares, les Confédérés, ſans ordre & ſans enſemble, ne ſe diſtinguerent que par quelques ravages. Cependant le Grand-Viſir, à la tête de deux cens mille hommes, arriva enfin ſur les bords du Pruth, dans le camp que Pierre-le-Grand avoit occupé au commence-ment du ſiécle ; il fit marcher des détachemens pour ravager la Valachie, qui, comptant de ſe délivrer de la tyrannie des Turcs, s'étoit miſe déja ſous la protection de la Ruſſie. Le reſte de l'armée Turque s'étant porté vers Caminiek, le Prince de Gallitzin fit avancer la ſienne pour couvrir cette place ; il y eut pluſieurs marches & contre-marches ; les Ruſſes inquiéterent la garniſon de Cotchim par quelques canonnades ; les Turcs & les Tartares ravagerent les environs

de Caminiek ; & , ſans reſpect pour l'amitié & l'alliance , ils pillerent les vaſſaux de l'Evêque de cette ville , qui étoit un des membres de la confédération. Les marches des deux armées ne ſervirent qu'à fatiguer les troupes , ſans aucun but fixe ; les Turcs comptoient pour beaucoup d'éviter le combat , tandis que les Ruſſes , qui voyoient leur ſupériorité , ne ſe preſſoient pas de les attaquer ; il y eut bien entre des corps détachés quelques actions où les Turcs marquerent de l'intrépidité ; mais en général ils prirent toujours le parti de la retraite. Ces actions infructueuſes rebuterent cependant une foule de volontaires que l'avidité du butin avoit attirés ; l'armée du Viſir , réduite par les déſertions , ſe découragea ; & effrayée par la crainte d'être attaquée par les Ruſſes , elle abandonna ſes retranchemens avec précipitation , & y laiſſa une partie de ſon artillerie , de ſes munitions , & de ſes bagages.

Le Prince de Gallitzin , alors , s'approcha de Cotchim , & n'étant pas en état d'aſſiéger cette place en regle , faute d'artillerie , il ſe borna à la bloquer & à la bombarder , comptant que le beſoin , la gêne , ou les maladies la forceroient à ſe rendre ; la garniſon ſouffrit beaucoup de l'artillerie des Ruſſes , mais elle fit ſervir la ſienne

avec le même ſuccès. La valeur avec laquelle cette place ſe défendoit détermina le Grand-Viſir à faire marcher à ſon ſecours un corps de vingt mille Turcs & trente mille Tartares ; & le Prince de Gallitzin, prévenu de ces diſpoſitions, fit les ſiennes pour attendre l'ennemi dans ſes retranchemens, & empêcher que la place ne fût ſecourue.

L'armée Ruſſe obſerva le mouvement des Ottomans juſqu'au 22 Juillet ; les colonnes de leur armée & les poſtes avancés de celle des Ruſſes, furent alors en préſence vers midi, & , après quelques légeres eſcarmouches, les Tartares & les Turcs ſe formerent en croiſſant en face de l'armée Ruſſe, & attaquerent avec valeur les détachemens avancés ; mais les mouvemens des Ruſſes rendirent cette attaque infructueuſe ; après avoir recommencé pluſieurs fois, ſans avoir plus de ſuccès, les Ottomans furent contraints de ſe retirer en déſordre. La place de Cotchim n'ayant pas pu recevoir les approviſionnemens qui lui étoient deſtinés, elle fut bloquée & bombardée de nouveau ; la garniſon, découragée par la retraite de l'armée, ſe ſeroit même déterminée à capituler, ſi l'on avoit pu la raſſurer ſur la crainte où elle étoit, qu'on ne voulât punir l'obſtination qu'elle avoit miſe à ſa défenſe.

Les Tartares vinrent encore à la fin de Juillet escarmoucher avec les troupes légeres des Russes, & ces attaques se répéterent souvent ; les Tartares s'étant unis au détachement de Turcs, commandé par Moldavangy Pacha, vinrent même camper près de Cotchim, d'où ils étoient à portée d'inquiéter les Russes. Pour faire changer la position des Ottomans, le Général Russe prit le parti de ramener son armée en Pologne ; &, quoique son arriere-garde fut un peu incommodée par la cavalerie Turque, il passa le Dniester sans être inquiété, à la faveur d'une batterie qu'il avoit faite établir au côté opposé de la riviere.

L'inexpérience du Visir dans l'art militaire, & les lenteurs qu'il avoit mises à ses opérations, déterminerent le Grand-Seigneur à le rappeller, & Moldavangy Pacha succéda au ministere & au commandement de l'armée ; elle se trouvoit réduite alors à quatre-vingt mille hommes, les Tartares & quelques Confédérés compris. Le Séraskier ayant pris la résolution d'aller attaquer les ennemis, le Prince de Gallitzin, de son côté, se mit en devoir de combattre l'armée Turque, avant qu'elle eut le tems de se retrancher ; les Russes firent quelques attaques qui n'eurent aucun succès, jusqu'au 29 Août, que l'armée Ottomane marcha sur deux colonnes pour lui livrer

la bataille. La cavâlerie Turque chargea l'aîle droite des Russes avec la plus grande impétuosité ; mais cette aîle étant protégée par une batterie, les Turcs furent contraints de se replier ; cependant le combat s'engagea de nouveau avec la plus grande fureur, & dura depuis huit heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi, sans que la victoire se décidât. Le Général Ottoman voyant les détachemens de son armée acharnés à combattre, ordonna l'attaque générale, qui dura jusqu'à sept heures du soir ; alors l'armée Ottomane, accablée par l'artillerie des Russes, effrayée par ses pertes, & succombant à la fatigue, prit la fuite, & laissa trois mille morts & neuf drapeaux sur le champ de bataille ; les Russes, à leur rapport, perdirent peu de monde. On continua de faire la petite guerre pendant plusieurs jours, & elle fut en général à l'avantage des Russes ; favorisés même par la crue du Dniester qui avoit grossi par les pluies, ils surprirent le détachement de Turcs, qui avoit passé le Dniester, & qui ne pouvoit être secouru, & le défirent entierement ; les Russes prirent dans leur camp cent cinquante drapeaux, deux piéces de canon, & trois bâtons de commandement.

Les Turcs, découragés par ces revers, se déterminerent à abandonner Cotchim, & à se retirer,

ſans s'expoſer à de nouvelles défaites. Le 9 Septembre, le Général Ruſſe, ne voyant aucun mouvement de l'autre côté du Dnieſter, & les Coſaques qu'il envoya à la découverte, lui ayant rapporté qu'ils n'avoient vu perſonne du côté de Cotchim, & que les portes de la ville en étoient même fermées, il fit paſſer la riviere à un détachement, fit eſcalader la ville, & enfoncer les portes, & on n'y trouva qu'une vingtaine de perſonnes, hommes ou femmes. Par cet heureux événement les Ruſſes, ſans coup férir, ſe trouverent maîtres d'une place qu'ils avoient bloquée & bombardée pendant pluſieurs mois; elle renfermoit 180 piéces de canons & beaucoup de munitions; mais infectée par une quantité de cadavres, elle reſſembloit moins à une ville qu'à un tombeau, & on ne put y loger la garniſon qu'après l'avoir nettoyée & purifiée.

L'abandon que les Ottomans firent de Cotchim, rendit les Ruſſes maîtres de la Moldavie; ils en prirent poſſeſſion peu de jours après, & les Moldaves, comptant d'avoir ſecoué le joug Ottoman, prêterent, avec joie, ſerment de fidélité à l'Impératrice dans Yaſſy, capitale de cette Province. L'armée Turque réduite par les pertes & les déſertions, s'étant alors retirée, le Prince de Galitzin ſe mit en devoir à la fin de Septembre, de prendre

lorſque ſes quartiers d'hiver, la ſaiſon n'étant plus propre à tenir la campagne, le Général de Romanzow vint prendre le commandement de l'armée. Indépendamment de la conquête de la Moldavie, les Ruſſes ſoumirent, à la fin de la campagne, une partie de la Valachie, que le Comte de Romanzow acheva de conquérir pendant l'hiver. Un corps de Turcs qui étoit entré dans cette Province, pour la défendre, fut mis en fuite par les Ruſſes, & paſſa le Danube avec précipitation; les Valaques prêterent ferment de fidélité au Général Ruſſe, & envoyerent enſuite des Députés à Pétersbourg, pour y renouveller leurs hommages. C'eſt ainſi que ſe termina la campagne de 1769, où les Ruſſes ne durent leurs triomphes qu'à l'inexpérience, & à la malhabileté des Turcs, que trente ans de paix avoient totalement engourdis. Il y eut bien quelques chocs pendant l'hiver, entre les Turcs, les Confédérés & les Ruſſes; mais, en général, ceux-ci eurent plus à ſouffrir des maladies que des armes de leurs ennemis.

L'armée que les Ruſſes avoient faite paſſer en Aſie, ſouleva facilement les Provinces voiſines de la Géorgie & du Caucaſe, où il n'y a pas de places fortes, & où les peuples changent facilement de maître; l'armée Ruſſe fut même renfor-

cée par quelques ſoldats commandés par le Prince Héraclius; mais ces efforts n'eurent que des ſuccès momentanés, & les Pachas qui furent commandés rétablirent bientôt la tranquilité dans ces contrées : ouvertes de tous côtés, & ſans places de défenſe, chacun eſt le maître de les ravager à ſon tour.

La diverſion que les Ruſſes avoient tentée du côté de l'Albanie, où ils employoient avec leur ſuccès ordinaire, les armes de l'intérêt & de l'opinion, n'eut pas plus de progrès; elle mit cependant les Turcs dans la néceſſité d'envoyer des troupes dans cette partie de leurs Etats; mais ces efforts épuiſoient peut-être plus les Ruſſes que les Ottomans, qui ont plus de reſſources pour recruter leur armées.

Les mauvais ſuccès de la campagne de 1769 du côté du Danube, déterminerent le Grand Seigneur à ôter le commandement & les ſceaux à Moldavangy Pacha; il confia l'un & l'autre à Halil Pacha, fils d'Aivas Pacha, qui commandoit l'armée à la paix de Belgrade en 1739. Ce Seigneur, qui n'avoit pour lui que le nom de ſon pere, élevé dans le luxe & les plaiſirs, & n'étant preſque jamais ſorti de la capitale, n'avoit aucune connoiſſance militaire, & n'étoit guères propre à inſpirer la confiance aux ſoldats.

La campagne de 1770, commença d'abord du côté de l'Archipel. L'armée navale des Russes, qui avoit fait le tour de l'Europe, fut enfin apperçue à la hauteur de Candie, dans le mois de Février; elle étoit composé de seize vaisseaux de guerre, sous les ordres du Comte Orlow, qui avoit sous lui l'Amiral Spiritow, & le Contre-Amiral Elphinston; une division de cette escadre passa du côté de la Morée, où les Grecs, en attendant des armes & des secours pour secouer le joug Ottoman, faisoient des vœux secrets pour leur liberté. Quoique les Russes eussent à peine huit cens hommes de débarquement, ils se présenterent successivement à Modon, à Naples de Romanie, & à Navarin, où ils comptoient sur le secours des Grecs pour consommer la révolution; mais les Russes, repoussés par-tout, & forcés de se rembarquer en abandonnant quelqu'artillerie, ne retirerent d'autre fruit de cette diversion mal concertée, que d'exposer les Grecs à la vengeance féroce des Turcs, qui les taillerent en pieces; ils firent mettre à mort avec plus d'apprêt encore, l'Archevêque de Trippolizza, & les principaux Archondes de Morée, qui avoient disposé les peuples au soulevement. Les journalistes de l'Europe appuyerent de leurs armes la diversion que la Russie devoit faire du côté de la Morée; & cette

claſſe de déſœuvres, qui ſont par-tout occupés de projets politiques, entrevoyoit déjà l'armée Ruſſe chargée des dépouilles de la Morée, de la Grece, de la Thrace & de la Servie, marcher en triomphe pour s'unir à la grande armée, ſous les murs de Belgrade ou de Bender; & préſageoit que la petite flotte, qui, par le Don étoit entrée dans la mer Noire, ſe joindroit devant Conſtantinople à celle qui étoit dans l'Archipel, ſans réfléchir aux obſtacles qui pouvoient s'y oppoſer, parce que l'imagination franchit rapidement les difficultés.

Dans cette circonſtance, qu'on avoit cru déciſive, les Ruſſes ſe confierent trop légerement aux Grecs & ne prévirent pas qu'une nation opprimée par quatre cens ans d'eſclavage, qui n'avoit ni des armes, ni des chefs, ne pouvoit faire que des vœux impuiſſans. Les Grecs de leur côté ſe livrerent plus légerement encore à l'eſpoir d'un ſecours, qui ne pouvoit pas être aſſez efficace pour devoir y compter. Pour donner plus de moyens cependant à cette diverſion, les Montenegrini, firent dans le même tems une incurſion en Boſnie; mais ces convulſions, qui préſentoient d'abord le tableau d'un ſoulevement général, ſemblables aux orages, n'eurent qu'un effet paſſager. Malgré la défection des Moldaves, des Valaques & des Grecs de Morée, qui n'étoit pas avouée de

la nation, la Porte Ottomane eut la générosité de se contenter, dans la capitale, du serment de fidélité des Grecs, représentés par le Patriarche, les Evêques & les Notables.

La flotte Ottomane passa dans l'Archipel, dans cet intervalle, pour s'opposer aux entreprises des Russes; elle étoit composée de dix vaisseaux du premier rang, quatre du second & six caravelles d'Egypte. Après quelques évolutions, les deux flottes se trouvant en face le 5 Juillet à la vue de Scio, les Russes se formerent sur trois lignes, & se disposerent au combat, lorsque les Turcs, qui n'ont aucune idée de manœuvres, ni de combats de mer, tinrent conseil sur ce qu'ils avoient à faire. Hassan-Bey, Vice-Amiral & Giaffer-Bey, Capitaine de vaisseau, ne consultant que leur intrépidité, proposerent d'attaquer chacun son vaisseau, & de rendre par-là la victoire des Russes plus difficile & plus incertaine; mais cet avis ne fut point suivi. L'Amiral Spiritow, étant sorti de la ligne pour offrir le combat à l'Amiral Ottoman, Hassan-Bey se présenta pour le combattre, & justifier son avis par son exemple; ces deux vaisseaux se battirent de si près, que les Russes furent à portée d'arracher le pavillon Ottoman, & d'en porter les lambeaux à leur Général; la quantité d'artifices qu'ils prodiguerent, ayant enfin

mis le feu aux agrès du vaiſſeau d'Haſſan-Bey, il ſe communiqua bientôt au vaiſſeau Ruſſe lui-même, qui, demi-heure après, ſauta en l'air, & il ne ſe ſauva que vingt-quatre hommes, dont trois officiers; le vaiſſeau Ottoman eut le même ſort, après avoir ſauvé une grande partie de l'équipage. La flotte Ottomane cependant fit porter en déſordre ſur Cheſmé, où pour ſe mettre à l'abri d'inſulte, elle fit mettre ſon canon à terre, & forma des batteries pour la protéger. Le 16 la flotte Ruſſe s'étant approchée de celle des Ottomans, elle détacha quatre brulots, qui, malgré les batteries que les Turcs avoient élevées, la réduiſirent en cendres. Après cette déroute les équipages de la flotte Ottomane ſe rendirent à Smirne, & ſe vengerent ſur les Grecs de la honte de leur défaite. Le Gouverneur de Smirne fit couler bas quatre vaiſſeaux chargés de pierres, au paſſage du Golfe, pour empêcher les Ruſſes d'y entrer; mais ils ne s'y préſenterent pas, par égard pour les remontrances des nations Européennes, qui ont des riches comptoirs dans cette place. Moldavangy Pacha, exilé à Lemnos, fut commandé pour fortifier les châteaux des Dardanelles, & empêcher les Ruſſes d'en forcer le paſſage; ceux-ci maîtres de l'Archipel, en ſoumirent les iſles qui ſont ſans défenſe, formerent une eſpece d'arſenal à Pa-

ros, reçurent des Grecs à leur ſervice, & gênerent beaucoup le commerce des Ottomans.

Tels furent les ſuccès de la campagne des Ruſſes, du côté de l'Archipel en 1770; ceux qu'eurent leurs armes du côté du Danube, furent tout auſſi brillans. L'armée du Viſir, qu'on portoit à cent trente mille hommes quand elle paſſa le Danube dans le commencement de mai, groſſiſſoit tous les jours par un concours de volontaires, qui, loin de la rendre plus formidable, ne ſervit qu'à l'affamer & à y répandre la confuſion; elle marcha du côté de Bender, & quelques-uns de ſes détachemens firent rentrer ſous l'obéiſſance de l'Empire, les parties de la Valachie & de la Moldavie qui s'en étoient ſouſtraites. L'armée du Général de Romanzow, s'étant approchée de celle du Grand-Viſir, & ces deux armées ſe trouvant en face le premier août, il y eût entr'elles une action générale, où les Turcs, après avoir combattu tumultueuſement, & dans le plus grand déſordre, furent mis en déroute, & laiſſerent dans leur camp cinquante-ſix drapeaux, cent trois canons, quantité de tentes, de chameaux, de chevaux, de proviſions & de bagages. Les Ottomans pourſuivis, abandonnerent Iſmailow aux Ruſſes, qui y trouverent trente-ſept pieces de canon, quantité de poudre, de boulets, & une proviſion d'armes.

Après

Après que les débris de l'armée Ottomane eurent repaſſé le Danube, les Ruſſes commencerent le ſiége de Bender, & cette place fut forcée de ſe rendre; ils prirent dans la même campagne Brahilow, que les Ottomans abandonnerent.

La défaite de la flotte, à Cheſmé, fit dépoſer le Capitan Pacha, & Giaffer Bey fut nommé à ſa place; les Ruſſes, pour ſe rapprocher du canal, s'emparerent de Lemnos; mais Haſſan Bey, à la tête de trois mille quatre cens hommes, reprit cette iſle dans le mois d'Octobre, après avoir forcé les Ruſſes de s'embarquer & d'abandonner leurs canons; étant revenus enſuite avec de plus grandes forces, ils repoulſerent d'abord les Ottomans, mais Haſſan Bey parvint à les rallier, & força les Ruſſes de s'embarquer de nouveau, après avoir encore perdu huit cens hommes & quelques canons.

La déroute des Ottomans dans l'Archipel, & ſur le Danube, ayant répandu la conſternation dans l'Empire, les Provinces éloignées ſe diſpoſerent à ſecouer le joug. Ali Bey, un des principaux membres du gouvernement d'Egypte, à la tête d'un puiſſant parti, ſe rendit preſque maître de ce Royaume & des environs de la mer Rouge; l'année d'après il porta la guerre en Syrie, où, uni au Chék Daher Omar, Gouverneur d'Acre,

& à l'Emir de Baruth, ils s'emparerent de Rame, Gaza, Jaffa, Jérusalem & Damas, & soumirent Alep à une contribution considérable, tandis que la Porte, occupée sur le Danube, ne pouvoit remédier à ces insurrections.

Après la défaite d'Halil Pacha, aux environs de Bender, le Grand-Seigneur lui ôta les sceaux & le commandement de l'armée, qu'il confia à Séliċtar Mahomet Pacha; Giaffer Pacha, qui n'avoit pu s'opposer, dans l'Archipel, aux entreprises des Russes, fut également déposé; & pour récompenser la conduite d'Hassan Bey à Lemnos, il fut fait Capitan Pacha.

En Avril 1771, l'armée Ottomane, sous les ordres du Grand-Visir, se mit en marche pour le Danube; elle étoit forte de cent cinquante mille hommes, & après la jonction des troupes qu'on attendoit des provinces, elle devoit en avoir trois cent mille. Le Pacha Musson Oglou, beau-frere du Sultan, qui en commandoit un détachement, entra dans la Valachie; &, après avoir battu un parti de Russes, il leur reprit Giurgiowa dont ils s'étoient emparés en hiver; les Russes, ayant tenté de reprendre cette place, furent repoussés par les Ottomans; & ceux-ci eurent encore des nouveaux succès du côté d'Isaccia & d'Ismailow. L'armée du Visir étant restée

en-deçà du Danube, il n'y eut point d'action générale; le détachement de Musson Oglou remporta seul quelques avantages sur les ennemis; mais les Russes étant revenus à la charge, les troupes de ce Géneral, dont la paye avoit été retardée, se débanderent, abandonnerent leurs retranchemens & quelques magasins; la même insubordination se répandit dans le camp du Visir, & les mutins, après l'avoir pillé, se retirerent en désordre; les Russes profiterent de cette confusion pour passer le Danube, ils enleverent les canons & le butin que les Ottomans avoient abandonnés, & raserent les fortifications de Babadach, Tulliza & Isaccia. Dans cette campagne, comme dans la précédente, les Russes ne durent leurs trophées qu'à l'inexpérience des Ottomans; d'autant plus que leur armée, occupée en Pologne, & beaucoup réduite par les maladies, n'étoit pas en état de faire de grands efforts.

Les avantages momentanés que les Confédérés avoient eus en Pologne, exciterent l'animosité des Russes, qui porterent la tyrannie jusqu'à dépouiller les Seigneurs Polonois de leurs charges & de leurs biens. Les divisions domestiques & les oppressions étrangeres n'étoient pas les seuls maux qui désoloient alors la Pologne, la peste

qui s'étoit répandue dans les frontieres, ainsi que dans l'Ukraine, lui donna encore de nouvelles alarmes.

Les progrès des Russes, du côté de la Tartarie, furent un peu lents; ils soumirent d'abord quelques hordes du côté de la Crimée; les Tartares du Boudziac ayant suivi leur exemple, les Russes s'emparerent de Precop en Juin 1771, & entrerent en Crimée, où il n'y avoit point de place en état de résister; les vents, l'ignorance, ou la mauvaise volonté, contrarierent d'autre part les opérations des Ottomans; & ils ne purent introduire dans la presqu'isle un corps de vingt mille Asiatiques, qui auroient pu en retarder la conquête. Après une action entre les Russes & les Ottomans, unis aux Tartares, Okzacow fut pris; Arabat, Rostoff & Kaffa le furent ensuite, & la Crimée entiere fut au pouvoir des Russes. Environ cinquante navires de toute grandeur, que la Porte avoit fait passer dans la mer Noire, ne furent d'aucun secours; la flottille que les Russes avoient dans cette mer ne fut pas non plus d'une bien grande utilité.

La flotte Russe, maîtresse de l'Archipel, gêna beaucoup les approvisionnemens de la capitale & le commerce des Ottomans; celui des Européens, dans cette partie de la Méditerranée, fut

lui-même troublé par une quantité de pirates que la guerre avoit suscités, & qu'on ne put détruire que lentement. La flotte Russe, pour avoir un port assuré, fit des tentatives inutiles sur Rhodes; elle se porta ensuite du côté de Negrepont; & dans le Golfe de Salonique, où elle n'eut pas plus de succès; mais elle y enleva bien des provisions dont elle manquoit, parce que l'Archipel, qui étoit à sa discrétion, ne pouvoit pas fournir à sa subsistance. Des navires Russes étant parvenus à entrer dans Metelin, sous pavillon masqué, ils brûlerent dans la nuit deux caravelles qui étoient sur le chantier, & perdirent à leur tour deux vaisseaux par les accidens de la navigation. La facilité qu'ils avoient de recruter leurs navires de Grecs & d'Albanois favorisa beaucoup leurs entreprises; mais en général ils eurent peu à se louer de ces insurgens, qui compromirent souvent leurs armes; plusieurs, sous le nom de Russo-grecs, profiterent du prétexte de la guerre pour pirater, & les Russes eux-mêmes se virent forcés de les détruire, & de se concilier avec les nations commerçantes, qui furent contraintes de tenir des armemens dans l'Archipel & dans la Syrie, pour protéger leur commerce & leur navigation.

A la fin de 1771, l'Empereur Joseph II fit

faire à la Porte Ottomane quelques insinuations de paix, & le Grand-Seigneur agréa son intervention; mais prévoyant que les défaites des Ottomans ne pouvoient pas procurer une paix honorable, il s'occupa soigneusement de la continuation de la guerre.

Mousson Oglou, beau-frere du Sultan, qui avoit soutenu, à la derniere campagne, l'honneur des armes Ottomanes, ayant été élevé au visirat il se rendit au camp au commencement de 1772, avec des renforts considérables; son armée se tint aux environs du Danube à observer les mouvemens des ennemis; mais il n'y eut entre les deux armées aucune hostilité. En attendant, les deux Cours, par la médiation de l'Empereur & du Roi de Prusse, ayant donné aux propositions de paix une sorte de confiance, convinrent d'un armistice dans le courant de Mai; & le congrès fut convoqué à Fockiani en Valachie.

Les troubles, que l'esprit d'indépendance, & l'inquiétude de quelques chefs, avoient répandus dans les provinces éloignées de l'Empire, continuerent en Syrie avec la même fureur; les rebelles en Egypte se détruisirent presque entr'eux; & les Beys divisés, y entretinrent long-tems les dissensions. Aly-Bey, qui dans la campagne précédente, étoit passé en Syrie pour s'y joindre au

Gouverneur d'Acre & à l'Emir de Baruth, y attira un des Commandans de l'escadre Russe, pour concilier avec lui ses opérations. L'escadre Russe, dont l'Amiral étoit absent, n'ayant pas acquiescé à l'armistice convenu du côté du Danube, se présenta devant Baruth; & ayant été de-là sur Damiette, en Juillet 1772, elle s'empara des navires qui étoient sur la rade; mais après avoir reçu des contributions & des vivres en abondance, elle retourna devant Baruth, qu'elle canonna pendant plusieurs jours. Ayant fait le 23 Juillet un débarquement général, les habitans & la garnison prirent la fuite, & les Russes pillerent la ville pendant trois jours; quelques mille Druses, qui marchoient au secours de cette place, & qui annoncerent leur arrivée par des grands cris, effrayerent les Russes à leur tour; & pressés de s'embarquer, ils abandonnerent sur le rivage une partie de ce qu'ils avoient enlevé. Les Russes offrirent alors de se retirer avec leur escadre, si on leur accordoit soixante bourses, environ quatre-vingt dix mille livres; &, faute d'argent, ils se contenterent des provisions & des marchandises qu'on put rassembler. Les hostilités contre Jaffa & Gaza continuerent dans la même campagne, lorsque Aly-Bey & le Chek-Daher, se furent conciliés avec les

Russes sur le prix de leur assistance ; & après un siége long & meurtrier, qui rappelloit la résistance de ces places du tems des croisades, elles furent forcées de se rendre. L'Impératrice de Russie, dans ces conjonctures, fit passer à Aly-Bey un présent d'une belle pelisse, & de quelques étoffes riches, pour mieux cimenter ses liaisons avec les Russes, & entretenir les troubles dans l'Empire Ottoman.

Le Congrès assemblé à Fockiani fut rompu, les Plénipotentiaires n'ayant pu se concilier, parce que les Russes s'obstinerent à demander l'indépendance de la Crimée, & la liberté de la navigation dans la mer Noire. L'armistice cependant fut prolongé jusqu'en Mars 1773 ; &, pour plus de commodité, les Commissaires de la Porte se rendirent à Bukarest avec M. d'Abrescow, que les Russes avoient seul chargé de cette négociation. Les conférences de Bukarest n'eurent pas plus de succès que celles de Fockiani ; les Russes insisterent sur leurs prétentions, & la Porte Ottomane ne voulut pas entendre parler de l'indépendance des Tartares, pour ne pas diviser la puissance Mahométane.

La Porte Ottomane ne comptoit pas assez sur ces négociations pour se négliger sur les préparatifs de guerre ; elle fit entrer en Avril 1773

une escadre de quelques vaisseaux de force, & un plus grand nombre de petits armemens dans la mer Noire, & elle pourvut la grande armée de recrues, de canons, & de tous les approvisionnemens nécessaires. Le Visir, campé sur les bords du Danube, étoit sur la défensive à attendre le moment de profiter du mouvement des Russes; à peine un de leurs corps eut-il passé cette riviere, qu'il fut battu par un corps d'Ottomans; d'autres corps de Russes s'étant déterminés alors à passer le Danube du côté de Brahilow, & les Turcs s'étant portés du même côté, il y eut une action entre les corps avancés, où les Ottomans eurent quelque avantage; mais ayant été repoussés, à leur tour, & les bords du Danube étant libres, l'armée Russe le passa du 20 au 25 de Juin, & se porta tout de suite sur Silistria. Cette place, qui renfermoit vingt-quatre mille hommes, se défendit avec tant de vigueur, qu'on ne put exécuter un assaut général; le Comte de Romanzow ayant même reçu avis que le Grand-Visir avoit détaché cinquante mille hommes au secours de cette place, & qu'il étoit lui-même en marche pour s'y rendre, se détermina le 30 Juin à lever le siége. Un de ses Généraux, qui voulut forcer un passage, défendu par treize mille Turcs, éprouva la plus vigoureuse résistance;

ceux-ci s'étant fait jour cinq fois de suite le sabre à la main, forcerent les Russes de se retirer, après avoir perdu beaucoup de monde; & l'armée Russe ne voulant pas engager une action générale prit le parti de repasser le Danube dans les premiers jours de Juillet. Quelque fiers que fussent les Ottomans des avantages qu'ils avoient eus dans cette action, ils attribuerent eux-mêmes le courage obstiné qu'ils y avoient marqué à une lettre pathétique que le Sultan avoit écrite au Grand-Visir, & qui fut lue en présence de l'armée. » Sultan Mustapha, dans cette lettre, » rappelloit à ses troupes le souvenir de l'ancienne » gloire des Mahométans, les conquêtes & les » succès rapides de leurs armes; &, après avoir » fait une comparaison de ces siecles de pros» périté aux tems présens, il exhortoit tous les » corps de l'armée, & sur-tout ses braves Janis» saires, à rétablir l'honneur de la nation & de » l'islamisme, & à faire revivre cette valeur, qui » les avoit si souvent distingués. »

Après la retraite des Russes le Visir fit passer le Danube à un détachement de son armée; ce détachement attaqua un parti d'ennemis qui se portoit sur Vidin, & le força de se retirer; ce même corps reprit ensuite une partie de la Valachie, dont les Russes s'étoient emparés, & les armées

resterent un instant dans l'inaction. Le Général de Romanzow, qui desiroit terminer la campagne par quelque coup d'éclat, se disposoit en Octobre à faire une nouvelle tentative sur Silistria; mais, prévenu des dispositions que le Grand-Visir faisoit pour s'y opposer, il fit marcher deux détachemens de son armée sur Varna, comptant de surprendre cette place, qui est un centre d'approvisionnemens pour l'armée & pour la capitale. Les Russes furent très-mal accueillis à Varna; &, ayant été repoussés avec valeur, ils furent contraints de revenir sur leurs pas, après avoir perdu beaucoup de monde; on comptoit parmi les morts un Général & vingt-deux Officiers. Cet échec ne rebuta pas le Comte de Romanzow; il fit passer de nouveau trois de ses Généraux vers Silistria; aprés avoir réuni leurs forces, ils bombarderent cette place pendant plusieurs jours sans abattre le courage des assiégés, qui repousserent constamment les Russes, & détruisirent une partie de leurs ouvrages. Hassan Pacha, Amiral des Ottomans, qui s'étoit rendu à l'armée, ayant été commandé pour aller au secours de Silistria avec un détachement de cavalerie, il força les Russes à renoncer à leur entreprise, & à repasser le Danube avec précipitation, en abandonnnant une

partie de leur artillerie, leurs magaſins, & ceux qu'ils avoient enlevés aux Turcs.

La marche des Ruſſes ſur Varna, dans les premiers jours d'Octobre, répandit la conſternation dans Conſtantinople, qui reçoit ſes ſubſiſtances de cette place, ſituée ſur les bords de la mer Noire; & le Sultan, malgré ſes incommodités, ſe diſpoſoit à aller lui-même vaincre ou périr à la tête de ſon armée, quand on apprit la retraite des Ruſſes, & le nouveau ſuccès qui termina la campagne. Muſtapha III, par ſa prudence & ſa fermeté, eut été très-propre à ranimer le courage & la fierté des Ottomans; mais la foibleſſe de ſa ſanté, dans ces derniers tems, ne lui permit pas de développer toute l'énergie de ſon caractere.

Les troupes que ce Souverain avoit fait raſſembler en Syrie, & du côté de l'Egypte, eurent des heureux ſuccès dans cette campagne; Aly-Bey, voyant que les ſecours que les Ruſſes lui avoient promis en hommes & en vaiſſeaux n'arrivoient pas, ſe détermina à ramener ſes troupes du côté de l'Egypte pour y ranimer ſon parti, qui commençoit à ſe décourager. Son armée, attaquée à trois journées du Caire, le 7 de Mai, fut complettement battue; & ce Général, après avoir

combattu avec la plus grande valeur, fut lui-même pris, & conduit au Caire, où il mourut de ses blessures. La nouvelle de cette défaite déconcerta tous les projets que les mécontens d'Egypte & de Syrie avoient formés; & quatre vaisseaux Russes, qui étoient devant Alexandrie, prêts à attaquer cette place, prirent le parti de l'abandonner. Ce contre-tems cependant n'empêcha pas les Russes d'entretenir leurs intelligences avec les mécontens de Syrie, & ils tirerent bon parti des secours qu'ils furent à portée de leur donner. Vingt-deux navires Russo-grecs, canonnerent Baruth pendant plusieurs jours; mais comme ces alliances n'étoient pas gratuites, ils cesserent leur hostilités, n'ayant pu se concilier avec le Chék-Daher-Omar, sur les contributions qu'ils exigeoient. Une de leurs divisions, alors, se porta sur Boudron, & puis sur Stanchio, où elle n'eut aucun succès; les Russes furent même contraints de se rembarquer, après avoir perdu du monde, & quelques canons.

A la fin de 1773, Sultan Mustapha III, qui avoit soutenu, sans se décourager, tous les revers, de la fortune, vit affoiblir journellement sa santé; dans ses derniers jours il fit appeller son frere Abdul-Hamid, le dernier des enfans de Sultan Achmet; il lui exposa la situation de l'Empire,

qu'il alloit bientôt gouverner, & lui confia les projets qu'il avoit formés pour le Gouvernement, pour la continuation de la guerre, & pour parvenir à une pacification honorable. Il lui recommanda ensuite Sultan, Selim son fils unique, & trois filles, dont l'aînée avoit à peine 11 ans. Mustapha III paya enfin le 21 Janvier 1774, le tribut qu'il devoit à la nature ; & Sultan Abdul-Hamid son frere, fut élevé à l'Empire.

ABDUL-HAMID I.

Vingt-septieme Empereur.

ABDUL-HAMID I, qui avoit été enfermé à l'âge de six ans, en avoit vécu quarante-quatre dans les tristes appartemens des Princes que Sultan Mahmoud avoit faits aggrandir, & que Sultan Abdul-Hamid a rendus lui-même plus agréables. Le nouveau Sultan annonça son avénement à l'Empire, par les dispositions les plus favorables ; il confirma d'abord les principaux Ministres dans les places qu'ils occupoient, & donna des ordres pour continuer les préparatifs de guerre, & les levées nécessaires pour recruter la grande armée du Danube. Il augmenta sa marine de plusieurs

vaiſſeaux étrangers qu'il fit acheter, & qu'il fit armer tout de ſuite; on travailla de même à l'équipement de la flotte deſtinée pour l'Archipel, & d'une eſcadre de quelques vaiſſeaux, & pluſieurs galliotes qui devoient paſſer dans la mer Noire.

On s'entretint encore un inſtant de paix, avant de commencer la campagne de 1774; mais la Porte Ottomane, qui préſageoit plus heureuſement d'un nouveau régne, & qui ſe flattoit d'avoir quelques ſuccès qui puſſent balancer ſes revers, ſe refuſa à toutes les inſinuations, & ne voulut jamais entendre parler d'aucun démembrement de l'Empire.

Les armées étant raſſemblées en Juin 1774 ſur les bords du Danube, celle des Ruſſes paſſa cette riviere dans l'intention d'attaquer les Ottomans; les corps avancés de ces derniers, après avoir fait quelque réſiſtance, ſe replierent ſur la grande armée; d'autres détachemens, qui furent commandés pour obſerver l'ennemi, & l'arrêter dans ſa marche, eurent bien quelques engagemens avec les corps avancés, mais il n'y eut aucune action déciſive. Deux autres détachemens d'Ottomans, attaqués par douze mille Ruſſes, ayant été entierement défaits, le Grand-Viſir fit marcher ſoixante-dix mille hommes à leur ſe-

cours ; les Ottomans attaquerent l'ennemi en-deçà de Bazargik, & marquerent d'abord la plus grande valeur ; mais leur cavalerie mise en déroute, entraîna l'infanterie dans sa fuite, ce qui répandit la terreur dans leur armée. Le Comte de Romanzow profita habilement de cette circonstance pour poster son armée, de façon à couper la communication entre celle des Ottomans & la place de Varna, d'où elle tiroit ses subsistances, investir en même tems Silistria, & présenter au Grand-Visir l'alternative d'en venir à une bataille, ou de consentir à une paix défavorable.

L'armée du Grand-Visir effrayée par la position que celle des Russes venoit de prendre, & ne voulant pas courir les événemens d'un combat, abandonna son camp en désordre à la fin de Juin ; & cette armée, qui comptoit d'abord environ deux cens mille hommes, livrée à l'indiscipline & à la frayeur, se fondit dans un instant, & à peine resta-t-il douze mille soldats ; tout le reste se répandit dans les provinces, ou passa en Asie, en ravageant tout ce qui se trouva sur son chemin. Le Gouvernement à Constantinople se donna bien des soins pour rassurer cette troupe de fuyards ; mais comme la crainte l'emportoit sur tous les autres sentimens, il fallut céder

pour

pour ne pas s'expoſer à une ſédition, qui n'auroit fait qu'augmenter le mal.

Voyant une déroute auſſi générale, Mouſſon-Oglou s'empreſſa de ſauver la caiſſe militaire, & l'étendard ſacré, qu'il fit paſſer à Andrinople, & il abandonna ſon camp & ſon artillerie au pouvoir de l'ennemi ; ce Général ne pouvoit, non-ſeulement oppoſer aucune défenſe, mais encore les Ruſſes, avec une foible armée, s'étant emparés des principales communications, ne permettoient pas au Viſir de rétablir la ſienne. La Porte Ottomane, conſternée par cette humiliation, ordonna au Viſir de propoſer une ſuſpenſion d'armes, ou de ménager la paix aux meilleures conditions poſſibles, au moment même où ce Miniſtre, forcé par les circonſtances, recevoit la loi que le Général Ruſſe voulut lui impoſer : le Viſir écrivit au Grand-Seigneur, *qu'abandonné de ſon armée, avec le peu qui lui reſtoit, il étoit enfermé par les Ruſſes, ſans vivres & ſans munitions ; que toute communication lui étoit coupée ; que lui & les ſiens ne ſubſiſtoient que de ce qu'ils recevoient de l'ennemi ; que ſe voyant à la diſcrétion du vainqueur, n'oſant s'expoſer au refus d'un armiſtice, il s'étoit vu dans la néceſſité de ſouſcrire aux conditions qu'on lui avoit impoſées, & qu'il eſpéroit que ſa Hauteſſe*

voudroit bien les ratifier. Le Grand-Seigneur ayant fait convoquer le Divan, il fut résolu de ratifier les conditions du traité ; le Mufti les approuva par un fetwa, dans lequel il disoit, *que, puisque les troupes Ottomanes refusoient de combattre l'ennemi, il falloit absolument faire la paix.*

On convint des préliminaires le 17 Juillet 1774, le 21 la paix fut signée, & le Grand-Seigneur l'ayant approuvée, on ne s'occupa plus que de l'exécution du traité, qui portoit en substance, 1°. que les Tartares seroient désormais regardés par les deux puissances contractantes, comme un peuple libre & indépendant, & que leur Kan n'auroit d'autres devoirs à remplir vis-à-vis du Sultan que ceux que la religion Mahométane lui impose en sa qualité de suprême Calife. 2°. Que les deux puissances contractantes jouiront d'une navigation libre & illimitée dans toutes les mers, détroits & rivieres de leur dépendance. 3°. Qu'elles auront pleine liberté de construire par-tout de nouvelles forteresses & de rétablir les anciennes, selon leur bon plaisir. 4°. Que la Porte donnera désormais le titre de Padischa aux Souverains de Russie. 5°. Qu'elle cédera à perpétuité à l'Empire Russe, Azoph, Yeni-Calé, Kirché & Kilbournou, avec leurs territoires, & une langue de terre entre les rivieres Bog & Dniéper.

6°. Que la Russie rendra les conquêtes faites sur l'Empire Ottoman, en stipulant, pour tous les Chrétiens habitans des provinces, villes & isles qu'elle restitue, des prérogatives & des priviléges, qui les mettent à l'abri d'opprêssion.

Le Grand-Visir, qui dans ces deux campagnes avoit éprouvé les vicissitudes de la fortune, s'étant mis en marche pour ramener les débris de son armée vers la capitale, il fut contraint de s'arrêter à Karnobat, à cause de sa santé, que les désastres de la derniere campagne avoient entierement délabrée, & il y mourut le 4 Août. Le *Sandgiak-cherif*, ou étendard du Prophête, qu'on avoit vu sortir de Constantinople au printems de 1769, sous les plus sinistres augures, y rentra modestement le 8 Septembre 1774, sans exciter la curiosité des Chrétiens ni le fanatisme des Mahométans.

Les armemens des Russes dans la mer Noire & dans l'Archipel, n'eurent pas des avantages décidés dans cette campagne; ceux de l'Archipel firent cependant quelques prises considérables en ris, café, & autres effets, & continuerent de favoriser les troubles qu'il y avoit sur les bords de la Syrie, où tout paroissoit soulevé; les enfans du Chek-Daher disputoient à leur pere ses propres domaines; des freres combattoient des

freres, les Ottomans se déchiroient entre eux; & le Gouvernement, occupé d'une guerre étrangere, n'avoit pu remédier à ces dissensions.

L'escadre Russe dans l'Archipel reprit enfin le chemin de la Baltique; elle avoit chargé sur un de ses vaisseaux le prétendu tombeau d'Homere, que les Russes découvrirent à Nio (Jos) en 1772, & d'autres antiquités abandonnées dans les isles de l'Archipel, où elles rappelloient aux voyageurs le souvenir des siecles fabuleux de la Grece; ce vaisseau ayant péri, corps & biens, dans le détroit de Gibraltar, ces monumens sacrés de l'antiquité des Arts, qui avoient survécu aux ravages des hommes & du tems, furent ensevelis pour toujours. Il ne resta, en levant des forces navales des Russes, qu'une frégate & trois armemens, qu'on vit entrer en Novembre à Constantinople, pour passer de-là dans la mer Noire, en exécution d'un des points du traité; cette nouveauté sous les murs de la capitale, fut un triomphe de plus pour les Russes, & elle rappella aux Ottomans les regrets & la honte de leurs défaites. Un nombre de petits armemens Russo-Grecs, qui, sous le pavillon de l'Impératrice, s'étoient habitués à la course, abandonnés dans l'Archipel, où ils craignoient le ressentiment des Turcs, se livrerent à la piraterie & au brigandage, ce qui

obligea la Cour de France de tenir des frégates dans les mers du Levant, pour protéger son commerce & sa navigation, jusqu'à ce que ces forbans fussent entierement détruits.

Dans les premiers instans de la paix, la Porte s'empressa d'appaiser les troubles, que l'inquiétude de quelques chefs avoit répandus dans ses Etats, &, depuis la Caramanie, la Syrie, & jusques en Egypte, plusieurs rebelles furent mis à mort; une armée passa en Syrie où elle se joignit aux Gouverneurs de Damas & de Tripoly, pour agir contre le fameux Chek-Daher Omar, qui s'étoit rendu maître de plusieurs places; cette armée s'empara de Gaza, Rame, Naplouse & Jerusalem; mais Jaffa, Baruth, Seyde & Acre, au pouvoir des rebelles, ne se rendirent qu'après l'arrivée de la flotte du Capitan Pacha. Avant la reddition d'Acre, Daher Omar, qui défendit cette place avec la plus grande valeur, chercha à se sauver; mais ayant été tué, sa tête fut envoyée au Sultan, & le Capitan Pacha conduisit à Constantinople vingt-sept Officiers de ce Général, & porta au Grand-Seigneur les trésors immenses qu'il avoit enlevés à ce Chek & aux autres rebelles qui avoient été mis à mort.

La Syrie & l'Egypte ne furent pas seules exposées à la révolte & aux divisions; Bagdad &

Baſſora furent aſſiégées & priſes par les Perſans ; & la Morée, où les Ruſſes avoient d'abord ſuſcité un ſoulevement, fut long-tems à la diſcrétion d'une troupe de Grecs & d'Albanois vagabonds, qu'on ne pût diſſiper ou détruire que dans le courant de 1777. La fermentation dura quelque tems en Egypte & au Caire, où la rivalité des Beys ne ſervit qu'à la fomenter ; mais dès que les partis qui avoient diviſé ce Royaume furent détruits, l'autorité du Grand-Seigneur reprit inſenſiblement ſon aſcendant.

La Ruſſie & la Porte Ottomane, dans ces entrefaites, s'occuperent de l'exécution du traité; on ſe rendit réciproquement les priſonniers, comme on en étoit convenu : cette condition cependant eſſuya des lenteurs de la part des Turcs, parce que ces eſclaves, qui avoient été vendus, ſe trouvoient répandus dans l'Empire où on ne les rendoit pas de bon gré, la Porte ne reſtituant que cent piaſtres pour un eſclave, qui ſouvent en avoit coûté le double. Par égard pour la recommandation de la Ruſſie, la Porte ne refuſa pas aux Chrétiens la liberté de réparer leurs Egliſes ; mais il fallut y renoncer, pour prévenir la fermentation de la populace que quelques Emirs fanatiques avoient ameûtée.

De tous les articles de pacification convenus

entre les Ruſſes & les Ottomans, l'indépendance des Tartares de la Crimée fut celui qui éprouva le plus de difficultés. On n'avoit pas aſſez prévu les conteſtations que devoit entraîner la ſouveraineté des Tartares, & le droit que la Religion & la puiſſance y donnoient au Grand-Seigneur; Dewlet-Gheray Kan, & Schaïn-Gheray Kan, ſe diſputoient cette ſouveraineté les armes à la main; Schaïn-Gheray étoit protégé par les Ruſſes, par la raiſon que Dewlet-Gheray, déſigné par le Grand-Seigneur, avoit reçu la péliſſe & le catichérif, qui faiſoient les titres de ſon inveſtiture; & cette préſéance, due à la ſuprématie ſeule, devenoit un motif de diſpute qui dura toujours & ne ſe termina jamais. Les Ruſſes, d'une part, ſe prévalant de la prépondérance de leurs armes, vouloient entretenir en Crimée une influence d'autorité qui ne pouvoit plaire aux Ottomans ni aux Tartares; quoique ceux-ci euſſent vu avec plaiſir que les Ruſſes avoient inſiſté ſur leur indépendance, dont ils étoient jaloux; comme Mahométans, ils n'entendoient pas avoir des Chrétiens pour maîtres. Le Grand-Seigneur, d'autre part, bien loin de provoquer les Tartares, dont il vouloit ménager l'inconſtance, leur recommandoit politiquement d'éviter toute occaſion d'hoſtilités, puiſqu'ayant eux-mêmes deſiré l'in-

dépendance, ils devoient la maintenir, & non pas s'en écarter. Ces discussions intérieures, qui, par les liens de la Religion & de l'habitude, tournoient à l'avantage du Grand-Seigneur, donnoient de l'ombrage aux Russes ; ils se déterminerent à rester en armes aux environs de Précop, se renforcerent à Orkapy & à Kilbournou, & firent enfin passer des troupes dans la Volhinie, la Podolie & l'Ukraine, pour inspirer à leur tour de l'inquiétude aux Ottomans. Comme tout annonçoit une rupture ; pour détourner les impressions du peuple, le Grand-Seigneur déposa le Visir Dervich Pacha, qui parloit ouvertement contre la paix de Kainardgik ; mais la Porte, qui couvoit son ressentiment dans le silence, ne se rallentit pas sur les efforts qu'elle faisoit pour rétablir ses places & son artillerie, & pour construire des forts & des batteries à l'entrée du détroit de la mer Noire. L'Amiral Hassan Pacha, qui ne desiroit rien tant que de pouvoir réparer les sacrifices que l'Empire avoit faits, étoit occupé du rétablissement de la marine ; & par ses soins, le Grand-Seigneur avoit déja quarante navires de guerre, dont partie étoient armés & à la veille de faire la campagne.

Dans la position précaire où se trouvoient les Tartares, ils avoient plusieurs maîtres & n'en

avoient aucun ; par une contrariété de principes, les Ottomans & les Ruſſes ne pouvant ſe concilier ſur cette ſouveraineté, s'accuſoient réciproquement de porter atteinte au traité, & dans les premieres années de la paix, les Ruſſes furent toujours prêts à recommencer la guerre. Les Tartares, dont les Ruſſes avoient voulu former des régimens, changer leurs habits, leurs uſages, & les accoutumer aux exercices militaires, marquerent de la répugnance à toutes ces innovations, & ſe mutinerent contre Schaïn-Gheray-Kan, que les Ruſſes regardoient comme le chef des Tartares ; tandis que ceux-ci ne reſpectoient pas ſon autorité, puiſqu'elle n'émanoit pas directement du Grand-Seigneur.

Ce fut dans ces entrefaites que Grégoire Gika, Vaivode de Moldavie, dont le Grand-Seigneur ſuſpectoit la fidélité, fut rappellé à Conſtantinople ; & ayant obſervé au Capigy Bachy, qui lui notifioit les ordres du Sultan, que, tenant ſa place par la protection & la grace de l'Impératrice de Ruſſie, c'étoit à cette Souveraine qu'il étoit tenu de rendre compte, cet Officier, outré de cette inſurrection, lui plongea ſon poignard dans le ſein & lui coupa la tête, qu'il envoya au Grand-Seigneur. Sur cet avis, Mavrocordato, Prince de Valachie, qui, par ſon dévouement

à la Russie, étoit aussi coupable que Gika, prit la fuite pour se dérober au même châtiment. Les Russes se plaignirent formellement, & prétendirent regarder cet exercice du pouvoir despotique comme une violation du traité. Enorgueillis par la fortune des armes, ils porterent la prépotence, au point, que sans égard pour les bienséances, les Grecs, sujets du Grand-Seigneur, munis de patentes d'incorporation au service de la Russie, se répandoient dans l'Empire Ottoman, prétendoient y jouir des exemptions accordées aux Russes eux-mêmes, & venoient narguer le gouvernement jusques dans la capitale. La Porte réclama contre ces abus, que trop de tolérance avoit introduits, & comme ils ne faisoient que multiplier les occasions de mésintelligence, elle revendiqua fierement le droit naturel qu'elle avoit sur ses sujets; plusieurs furent punis, d'autres furent renvoyés en Crimée, & le Ministre & les Consuls de Russie sentirent la nécessité d'être circonspects sur le choix des personnes auxquelles ils accordoient leur confiance, & sur les patentes qu'ils prodiguoient à des transfuges & à des vagabonds, qui ne les sollicitoient que pour en abuser, se soustraire aux poursuites de la Justice, & altérer la bonne harmonie.

Ces contestations, sur lesquelles il eut été aisé

de s'entendre, furent des motifs d'animosité toujours renaissans entre deux nations hérissées de préventions, dont l'une, jalouse de ses succès, croyoit pouvoir tout exiger; tandis que l'autre, humiliée par ses revers, avoit encore assez de confiance dans son courage & dans son ressentiment pour ne pas démentir sa fierté.

L'année 1778 se passa en explications, sur lesquelles la disposition des esprits ne permit pas de se concilier. On étoit presqu'à la veille de reprendre les armes, lorsque la France accorda son entremise; & la paix de Kainardgik, qui servit de base à cette réconciliation, fut renouvellée à Aïnaly-Cawak, le 21 Mars 1779, par la médiation de M. le Comte de Saint-Priest, Ambassadeur de France. Par cet accord, la Russie resta ultérieurement maîtresse de la Crimée & du Couban; l'Impératrice fit construire à l'embouchure du Boristhene la ville, les fortifications & le port de Kerson, dont elle desiroit faire une Capitale. Les têtes faciles à s'exhalter, rappelerent alors à la Sémiramis du Nord les siécles fabuleux de la Kersonese & de la Colchide, & tous ces trésors, dont l'ancienne Grece & les Argonautes avoient enrichi leur imagination. Pour encourager la population en Crimée, l'Impératrice promit des exemptions à ceux qui vien-

droient l'habiter, & des priviléges aux commerçans qui s'y établiroient, Plusieurs familles abandonnerent les déserts de la Russie pour se rapprocher de ceux de la Crimée, où le climat est plus tempéré; il vint un nombre de Polonois, que les divisions dont la Pologne avoit été affligée, avoient ruinés; c'étoient autant de bras propres à défricher cette terre inculte, mais il n'y avoit pas d'argent pour les animer, parce que les gens pécunieux n'exposent pas leur fortune aux hazards des événemens dans des pays dont la propriété est aussi incertaine. Des Allemands & des Polonois, encouragés par les apparences que présente un pays nouveau, firent bien quelques expéditions à Kerson par le Danube & le Boristhene, mais elles eurent peu de succès.

Schaïn-Gheray Kan, qui commandoit les Tartares de la Crimée sous la protection de la Russie, envoya en 1781 au Prince Constantin, fils aîné du Grand-Duc, un habit complet tel que les Princes Tartares le portent, avec un arc & un carquois garni de flèches; le tout richement orné de perles & de pierres précieuses. Pour le prix de cette attention, & pour mettre une nuance d'affiliation entre les Tartares & les Russes, la Czarine nomma le Kan Capitaine de la garde Preobraziene; mais les Tartares firent si peu de

cas de cette diſtinction, qui ne ſervoit qu'à manifeſter leur dépendance, que l'année d'après ils ſe révolterent dans la Crimée & dans le Couban, & Kan Schaïn-Gheray, menacé par les rebelles, fut contraint de ſe retirer ſur le territoire de la Ruſſie. Etant revenu à la fin de l'année, eſcorté par des troupes Ruſſes, qui firent reſpecter ſon autorité, il fut confirmé dans ſa place par les chefs de la nation, après avoir fait mettre à mort les principaux fauteurs de la rebellion.

Les diſpoſitions d'inconſtance que les Tartares avaient marquées, déterminerent cependant la Ruſſie à faire marcher des troupes du côté de la Crimée & du Couban; elle en fit paſſer auſſi vers l'Ukraine; & la Porte, de ſon côté, envoya des ſoldats, de l'artillerie & des munitions dans les places frontieres ſur le Pruth, ſur le Danube & du côté de la Servie. On travailloit nuit & jour dans les arſenaux de l'Empire Ottoman, ainſi que dans les fonderies; &, après un dénombrement fait dans les Provinces d'Europe, il fut enjoint à plus de cent mille jeunes gens, en état de ſervir, & avides de ſe battre, de ſe tenir prêts à marcher au premier ordre.

Au milieu de ces diſpoſitions militaires, qui exigeoient de ces deux puiſſances en pleine paix

les mêmes efforts qu'en tems de guerre, la France & l'Empereur employerent leurs bons offices pour prévenir une rupture; mais ces négociations éprouverent des lenteurs. Schaïn-Gheray, en Octobre 1782, abdiqua le gouvernement de la Crimée, dont les Russes s'étoient emparés; la Russie, dans le même tems, fit encore passer des troupes dans l'Ukraine Polonoise, où elle établit des magasins, &, par un manifeste du 8 Avril 1783, elle réunit à son Empire la Crimée, l'isle de Taman, & tout le Couban. Cette prise de possession, manifestée avec éclat, fit fermenter les esprits à Constantinople; il y eut en Juillet plusieurs divans convoqués; le peuple, les gens de loi, tout le monde y étoit porté pour la guerre. Sans interrompre les négociations, on en continua les préparatifs avec plus d'activité que jamais; on vit même arriver successivement plus de cent soixante mille hommes d'Asie, qu'on fit embarquer par la mer Noire, pour les répartir sur les bords du Danube.

La guerre paroissoit inévitable à la fin de 1783, lorsque les obstacles, qui avoient retardé le succès des négociations, furent applanis, & le 8 de Janvier 1784, la Porte & la Russie signerent à Constantinople une convention, qui avoit pour base la reconnoissance de la souveraineté de l'Im-

pératrice sur la Crimée, l'isle de Taman & le Couban; le peuple, auquel on laissa ignorer les clauses de cette convention, vit revenir avec plaisir les troupes qu'on avoit fait passer sur les frontieres. La Porte, cependant, bien loin de renoncer à ses préparatifs, pressa la construction des vaisseaux & la fonte de l'artillerie; on continua de réparer les places frontieres; les canonniers, qu'on exerçoit deux fois la semaine, faisoient toujours de nouveaux progrès; & on fut en état, en 1785, de garnir de canons les batteries & les forts qu'on avoit construits à l'embouchure de la mer Noire.

L'Impératrice de Russie, après la convention, rendit un Edit le 22 Février 1784, pour donner à toutes les Nations le droit de commercer dans tous les pays réunis à son Empire, & encourager les étrangers qui voudroient s'y établir. La ville de Kerson, qui, dans le premier apperçu, sembloit pouvoir favoriser des projets de commerce, ne présentoit plus alors les mêmes espérances, autant par l'insalubrité de l'air, que parce que cette place, & celle de Gloubakow, à l'embouchure du Dnieper, avoient perdu seize mille habitans de la peste en 1783; ces circonstances, la nature du pays, peu propre à un commerce étendu, le voisinage des Tartares, inquiets &

indiſciplinés, & la crainte enfin de voir la Crimée être un objet continuel de diviſion entre la Porte & la Ruſſie, rebuterent les amateurs de la nouveauté; au lieu d'entrevoir à Kerſon des attraits de fortune, ils s'apperçurent enfin que cette partie de la Tartarie, hériſſée de ronces, d'armes & de ſoldats, ne pouvoit être encore que ce qu'elle a été, & ce qu'elle étoit du tems des Scytes.

La guerre des Turcs avec les Ruſſes, & les explications dont la pacification fut ſuſceptible, furent pour la Czarine une ſuite de triomphes; & on conſerve à Czarzelo un tableau allégorique, dans lequel un peintre Anglois a tranſmis à la poſtérité le ſouvenir de ſes victoires : on y voit cette Souveraine, montrant de la main droite des pavillons & autres trophées, qui annoncent les ſuccès de ſes armes; la Grece avec ſes attributs, aux pieds de cette Princeſſe, implore ſa protection; tandis que d'un autre côté, Apollon, à la tête des neuf Muſes, s'avance d'un air ſuppliant : le ſoleil levant éclaire de ſes rayons le front de l'Impératrice; dans le fond du tableau s'éleve la nouvelle ville de Kerſon, derriere laquelle on voit la mer Noire couverte de vaiſſeaux, qui dirigent leur route vers Conſtantinople....; ce n'eſt qu'après la priſe de cette capitale,

capitale, sans doute, qu'on fera le pendant de ce tableau.

Les prétentions des Russes, après la paix, & les incertitudes que présentoient les négociations & les événemens, ne furent pas les seuls embarras dont la Porte fut agitée; les Albanois, qui s'accoutumoient à ravager la Morée, s'y étoient présentés de nouveau, & avoient contraint les naturels du pays à fuir dans les bois & dans les montagnes, & il fallut du tems & des soins pour dissiper ces brigands. Un événement d'une autre nature tint une partie de l'Asie dans un état d'agitation; il parut en divers endroits trois imposteurs, qui avoient séduit le peuple par des prédictions & par des prédications fanatiques; de tous ces enthousiastes, celui qui parut avoir le plus d'influence sur les peuples fût *Imam-Mansour;* parcourant le Mont Taurus avec une foule de fanatiques, il remporta quelques avantages sur les troupes Georgiennes, qui voulurent s'opposer à ses progrès; mais ces imposteurs, qu'on a vu souvent parmi les Mahométans faire des grandes révolutions, n'eurent ici qu'un instant de vogue; ils furent bientôt dissipés par les troupes des Pachas; d'autant plus que les peuples, malgré cette facilité qu'ils ont à s'enflammer,

s'apperçoivent de même qu'ils ſont toujours les dupes de leur crédulité.

Les troubles qu'il y eut en Egypte en 1786, furent d'une autre conſéquence, & fixerent l'attention de la Porte; quelque méſintelligence entre les Beys, qui partagent l'adminiſtration de ce Royaume, dont ils vouloient changer la forme, donna lieu à ces diviſions; la Porte profita de ce moment de tranquillité pour y envoyer Haſſan Pacha, grand-Amiral, avec des troupes; ce Général ayant fait débarquer ſon armée à Rozette, ſans éprouver aucune réſiſtance, il s'avança vers le Caire, où il combattit les troupes des Beys & les mit en fuite; & devenu maître du Caire & de la baſſe Egypte, il s'empreſſa d'y rétablir le bon ordre. Une partie de ſon armée ayant combattu de nouveau les rebelles avec avantage, & ayant été repouſſée, Haſſan Pacha ſortit du Caire pour rallier ſes troupes, & marcha contre l'armée des Beys qui fut entierement défaite. Ce Général, après avoir pacifié l'Egypte, ramena ſes troupes à Conſtantinople, & porta au Grand-Seigneur près de trente millions de piaſtres, des dépouilles des rebelles qu'il avoit ſoumis.

Dans le tems que la Porte rétabliſſoit la tran-

quillité en Egypte, Mahmoud Pacha, à la tête de quarante mille hommes, entretenoit encore des troubles dans l'Albanie; mais ils furent bientôt appaisés par les soins des Pachas des environs, qui envoyerent à Constantinople quatre chevaux chargés des têtes des principaux séditieux.

La Porte fut encore agitée par un nouvel incident; quelque humiliée qu'elle fut par la nécessité de céder à la Russie la souveraineté de la Crimée, elle ne put dissimuler la résolution que prit l'Impératrice, en Janvier 1787, de se rendre à Kerson, avec l'intention, disoit-on, d'y recevoir la couronne de la Tauride. Cette Princesse, pour sa propre sûreté, fit défiler une quantité de troupes vers la Crimée; elle fit en même tems insinuer à la Porte, que son voyage n'ayant aucun objet d'hostilité, il convenoit d'écarter des frontieres tous les sujets qui pouvoient en troubler la tranquillité, & porter atteinte à la bonne harmonie. La Porte peu satisfaite de ces insinuations, dont elle suspectoit la sincérité, fit des préparatifs par mer & par terre, & se mit en état de défense. Le voyage de l'Impératrice en Crimée ne fut pas cependant aussi prompt qu'on l'avoit annoncé; cette Princesse s'y rendit lentement, après avoir séjourné à Kaniew, où elle eut au commencement de Mai

une entrevue avec le Roi de Pologne. L'Empereur, qui, ſous le nom de Comte de Falkenſtein étoit arrivé à Kerſon le 14 du même mois, alla au-devant de cette Princeſſe, & il revint avec elle à Kerſon le 23. Ces Souverains en partirent le 27 pour viſiter Batche-Serrail, Sébaſtopolis & autres villes. L'impératrice fit enſuite ſon retour par Pultava ; elle y arriva le 21 Juillet, & viſita le camp où l'armée de Pierre-le-Grand, en 1709, effaça dans un inſtant la gloire de Charles XII.

Au moment où la Cour de Ruſſie étoit occupée de ce voyage, la Porte avoit eu pluſieurs conférences avec ſon Miniſtre ; &, comme de part & d'autre on ne ſe relâcha ſur rien, elle ſe détermina à faire paſſer des troupes à Okzakow pour renforcer la garniſon, & fit dans ſes arſenaux les préparatifs néceſſaires pour de nouvelles hoſtilités. Dès que la Porte ſe crut en état de réparer ſes pertes, elle eut des nouvelles conférences avec le Miniſtre de Ruſſie, & réclama formellement la reſtitution de la Crimée, & l'anéantiſſement des conventions poſtérieures au traité de Kainardgik, & ce Miniſtre ne pouvant y conſentir, le Grand-Seigneur fit convoquer un Divan pour prendre une derniere réſolution. Le Miniſtre de Ruſſie ayant été rappelé à la Porte, le 16 Août, le Grand-Viſir lui renouvella les inſtances qu'il avoit

déjà faites, &, sur son refus, ce Ministre fut conduit aux Sept-tours. Le 24, la Porte fit publier une déclaration de guerre contre la Russie, & nomma Schabas-Gheray, Kan de Crimée, & Schaïn-Gheray, qui avoit quitté la Russie pour se rapprocher de Constantinople, fut mis à mort à Rhodes où il avoit été exilé. La Porte accorda aux Russes le tems nécessaire pour liquider leurs affaires; & ceux de leurs Navires qu'on avoit arrêtés dans les Ports Ottomans, furent fidelement rendus.

Quoique les Russes & les Ottomans eussent des troupes rassemblées sur les frontieres, la saison étoit trop avancée pour qu'elles pussent agir; & cette premiere campagne se borna à quelques hostilités sur la mer Noire. L'escadre Russe, sortie de Sébastopolis, & dispersée par la tempête, perdit quatre navires, dont deux naufragerent, un de cinquante canons périt corps & biens, & le vaisseau Amiral, poussé jusqu'à Constantinople, tomba au pouvoir des Ottomans. La flotte Ottomane n'éprouva pas alors autant de revers; elle fut même en état de protéger une entreprise sur Kilbourne, que les Turcs attaquerent avec vigueur le 24 & 25 Octobre. Ayant été repoussés, ils firent une nouvelle attaque le 2 Novembre, qui n'eut pas plus de succès; celle du 11 fut plus décisive, les Ruf-

ſes y perdirent un Général, quatre cens ſoldats ; & eurent pluſieurs Officiers tués ou bleſſés ; mais la perte des Turcs, du côté du nombre, fut encore plus conſidérable. Leur armée navale, après bien des contre tems, étant rentrée à Conſtantinople avec quelques navires de moins, ce retour inattendu excita un mécontentement général, & Haſſan-Bey, Vice-Amiral, qui la commandoit, & dont on avoit noirci la conduite, fut étranglé, & ſes biens confiſqués. Cet événement arriva dans le tems même, où l'Amiral Haſſan-Pacha, que les vents avoient contrarié, rentra à Conſtantinople revenant d'Egypte.

La Cour de Ruſſie, en Novembre & Décembre, fit bien marcher ſes troupes du côté de la Beſſarabie & de la Moldavie ; mais l'hiver pluvieux & tempéré, retarda beaucoup leur marche, ainſi que celle de l'artillerie & des bagages, qu'on ne tranſporte avec facilité ſur des traîneaux que quand la campagne eſt couverte de neige.

L'Empereur lié par un traité avec la Ruſſie, ſe mit en devoir de remplir ſes engagemens ; après avoir fait ſes diſpoſitions pour faire paſſer cent ſoixante mille hommes ſur les frontieres de la Turquie, de concert avec la France, il offrit avec elle ſes bons offices à la Porte, pour rétablir la bonne harmonie ; la Porte répondit à cette offre

avec reconnoiſſance, en faiſant cependant obſerver au Miniſtre de l'Empereur, que l'armée que ſon maître faiſoit raſſembler, devant inſpirer quelque défiance, elle ne pouvoit pas donner foi à la ſincérité de ſes offres ; elle ajouta même, que ſi cette armée n'étoit pas rappelée, elle ſe verroit forcée de lui déclarer la guerre, parce qu'elle préféroit un ennemi déclaré, à un ami dans lequel elle ne pouvoit mettre ſa confiance. La diſpoſition des eſprits, la difficulté des négociations, & la franchiſe que la Porte Ottomane mit à ſa réponſe, déterminerent l'Empereur à ne pas diſſimuler ſes intentions. Ce Prince fit publier ſon manifeſte à Vienne dans les premiers jours de Février, & l'ayant tout de ſuite fait notifier à la Porte Ottomane, la guerre fut déclarée.

Les Ottomans n'avoient pas encore raſſemblé à Conſtantinople leur grande armée, & les Ruſſes étoient à peine rapprochés des frontieres de la Pologne, que l'Empereur avoit déjà deux cent mille ſoldats repartis ſur les confins de la Turquie ; il en avoit formé cinq armées, à portée de s'entre-ſecourir, l'une en Gallicie, & l'autre dans la Buckovine, qui devoient être jointes par les Ruſſes, une autre en Tranſilvanie, une quatrieme en Croatie, & la principale ſous ſes ordres en

Esclavonie sous les murs de Semlin, qu'on disoit destinée à faire le siége de Belgrade.

La guerre étoit à peine déclarée à Vienne, que ces armées furent à portée d'agir offensivement; mais leurs succès furent lents, parce que les Ottomans opposerent par-tout une résistance, à laquelle on ne s'attendoit pas; bien loin d'éviter les occasions de se battre, on les voyoit défier & attaquer l'ennemi dans ses postes. Dresnik, dans la Croatie, fut cependant pris en Février, par l'armée Autrichienne; elle s'empara peu de jours après d'une autre petite place; mais Dubicza attaquée avec vigueur, se défendit courageusement; les Autrichiens furent repoussés avec une perte considérable; le Général Devins qui les commandoit, fut dangereusement blessé, & plusieurs officiers moururent de leurs blessures. Les Bosniaques défendoient les voisinages de leurs foyers avec tant d'intrépidité, que le Prince de Linchstestein qui prit le commandement de l'armée, avoit peine à s'y soutenir avec quarante mille hommes; & ce général, après avoir long-tems canonné Gradiska & l'avoir sommée de se rendre, fut enfin contraint de l'abandonner.

L'Empereur, desirant prendre connoissance du local, fit un voyage dans les provinces voisines de

l'Empire Ottoman, au moment où l'on commençoit les hoſtilités, & il ne fut de retour au quartier général à Semlin, qu'à la mi-Avril; il donna ſes ordres pour inveſtir Schabacz, où il arriva lui-même le 24; cette place, ne pouvant réſiſter, la garniſon prit le parti de ſe rendre, & elle fut priſoniere de guerre. Les Autrichiens firent une tentative ſur Semendria, qui ne réuſſit pas; les Ottomans de leur côté paſſerent différentes fois la Save, pour attaquer des poſtes avancés du côté de Semlin; mais leurs attaques n'eurent d'autres ſuccès que de montrer le courage le plus obſtiné. Le ſiége de Belgrade, dont on avoit parlé, préſentoit ſans doute trop d'incertitudes pour l'entreprendre, & il fut renvoyé à un autre tems; les débordemens du Danube pendant l'hiver, l'inſalubrité des eaux & de l'air dans ce terrein marécageux, changerent peut-être ces diſpoſitions; ils nuiſirent beaucoup à l'armée Autrichienne, qui fut plus affoiblie par les maladies que par les armes des Ottomans. Ces derniers eurent quelqu'avantage du côté de la Tranſilvanie; après avoir attaqué pluſieurs fois les poſtes ennemis avec la plus grande obſtination, ils pénétrerent dans l'Eſclavonie & dans le Bannat, où ils firent bien des ravages.

Dans le tems que quelques troupes Ottomanes

des provinces, rassemblées sur les frontieres, résistoient avec autant d'intelligence que d'intrépidité à deux cens mille Autrichiens, qui sembloient devoir tout envahir, le Grand-Visir partit de Constantinople le 17 Mars, à la tête de cent mille hommes; le Janissaire Aga, qui en avoit avec lui soixante mille, l'avoit précédé de quelques jours. L'armée Ottomane, dont la marche fut assez lente, étant arrivée sur les bords du Danube, se mit en position d'agir contre celles des alliés. Les actions entre leurs corps avancés devinrent alors plus fréquentes & plus meurtrieres, mais aucune ne fut décisive. Dans les différens engagemens qu'il y eut en Transilvanie, les Ottomans mirent tant d'opiniâtreté, que pendant deux jours ils renouvellerent leurs attaques plusieurs fois. Le premier Septembre ayant voulu forcer le défilé d'Oitos, défendu par sa situation, par des rochers, des abattis, des palissades & des redoutes, ils forcerent le corps du Général Roll à se retirer; & dans cette action, qui dura quatre heures, ils combattirent avec un acharnement incroyable; s'étant ensuite répandus dans le Bannat, l'Empereur fut forcé d'abandonner son camp de Semlin, pour voler au secours de la Hongrie, où la marche rapide des Turcs avoit répandu la consternation. Les Autri-

chiens se déterminerent même à mettre le feu à plus de cinquante bourgs, pour empêcher les Ottomans de s'en emparer ; & ceux-ci n'abandonnerent le Bannat, qu'après avoir eux-mêmes brûlé ou saccagé cent quarante-sept villages, dont ils emporterent tout le butin, après avoir mis en fuite, massacré ou fait esclaves les habitans. Après toutes ces calamités, la campagne s'est enfin terminée du côté de la Croatie, où elle avoit commencé, par la perte de Dubicza & de Novi, qui, après avoir fait la plus vigoureuse résistance, ont été forcées de se rendre toutes démantelées, la premiere le 26 Août, & l'autre le 3 Octobre.

L'armée des Russes commandée par le Comte de Romanzow, ne put se joindre que tard à celle des Autrichiens, commandée par le Prince de Cobourg, en observation aux environs de Cotchim; le débordement des eaux, & les chemins impraticables, avoient retardé les transports de l'artillerie & des vivres; & ce ne fut que dans le cours du mois de Juin, que les détachemens des deux armées impériales se réunirent devant Cotchim, qui fut bloquée le 2 Juillet. Le Pacha fit d'inutiles représentations à la Cour de Pologne; forcée par les circonstances, elle ne put empêcher les Autrichiens & les Russes de se rassembler sur le territoire de la république. La place de Cotchim,

assiégée dans les formes, étoit à la veille de se rendre dans les premiers jours d'Août; mais l'espérance de quelques secours, retarda sa reddition jusqu'au 19, que la garnison capitula, & reçut les honneurs de la guerre; cette place renfermoit encore des provisions pour deux ans, qui se trouvoient ensevelies dans les ruines des magasins que les batteries des assiégeans avoient détruits.

La Perte de Cotchim, & de quelques places dans la Croatie, diminua la gloire des armes Ottomanes sur les bords du Danube & de la Save, où les Autrichiens s'étoient presque bornés à une guerre défensive. Les Ottomans après avoir détourné le siége de Belgrade, qui sembloit résolu, ont résisté aux efforts de leurs ennemis, & ont même exécuté avec intrépidité des projets formés avec intelligence.

La campagne dans la mer Noire n'a pas été moins glorieuse pour la marine Ottomane, que pour celle des Russes. Les Ottomans étant entrés en Juin dans l'embouchure du Dniéster, pour y faire un débarquement du côté de Kilbourne, leur flotille éprouva la plus grande résistance; celle des Russes parvint même à brûler ou couler à fond un nombre de galliotes & chaloupes canonnieres, que le Capitan Pacha n'auroit pu sauver qu'en risquant son escadre. Cet Amiral ne

tarda pas de prendre ſa revanche, & dans l'engagement qu'il y eut le 13 Juillet entre ſon eſcadre & celle des Ruſſes, cette derniere, après un long combat, fut forcée de ſe réfugier à Sébaſtopolis, d'où elle n'eſt plus ſortie. On doit même obſerver, à la gloire de l'Amiral Ottoman, que dans cette action il ne combattit qu'avec ſix vaiſſeaux; les neuf reſtans qui faiſoient partie de ſon eſcadre, étant tombés ſous le vent par la malhabileté des Commandans.

Malgré cette victoire & les ſoins que donna le Capitan Pacha à la défenſe d'Okzakow, le Prince Potemkin, qui commandoit l'armée Ruſſe, ne laiſſa pas de former le ſiége de cette place du côté de terre; les ſorties que firent d'abord les Turcs eurent bien quelques ſuccès, mais les pertes qu'ils eſſuyoient les affoibliſſoient d'autant plus, qu'ils n'étoient plus à portée de recevoir des ſecours, le Capitan Pacha ayant été forcé de ramener ſon eſcadre à Conſtantinople à la fin de Novembre pour la réparer. Le Prince Potemkin, d'autre part, manquant de fourrages, fut contraint d'éloigner ſa cavalerie à la fin d'Octobre; & comme la place d'Okzakow ne pouvoit plus être ſecourue, il ſe borna à la bloquer du côté de terre. Expoſé cependant à manquer de vivres & de bois à brûler, dans un hiver des plus rigou-

reux ; après avoir perdu par le froid, dans une nuit, un piquet entier, il se trouva dans l'alternative de voir périr son armée, ou de forcer cette place à se rendre ; & la nécessité fit exécuter ce que la prudence n'auroit pas permis de risquer. Après avoir ranimé son armée, & lui avoir exposé l'alternative où elle se trouvoit, elle s'empara le 15 Décembre d'un des magasins de la place ; & par un bonheur singulier, elle fit sauter le lendemain un magasin de poudre, dont l'explosion fit une brêche considérable du côté du port. Comme la glace étoit très-épaisse, le Général en profita pour faire passer ses troupes ; les Russes, divisés en trois corps, formerent le 17 trois attaques combinées, qui furent d'abord repoussées avec un carnage affreux ; mais étant revenus plusieurs fois à la charge avec obstination, après cinq heures de combat, les Ottomans abandonnerent leurs postes, & n'échapperent que difficilement à la férocité du soldat ; la perte, de part & d'autre, doit avoir été considérable : on porte à neuf mille hommes celle des Ottomans.

La conquête d'Okzakow est d'une grande importance, cette place est en quelque façon la clef de la Crimée, elle assure Kilbourne, & Kerson, & rend les Russes maîtres du Dnieper ; il ne reste aux Ottomans dans la Bessarabie que la place

de Bender, qu'ils auront peut-être de la peine à ſecourir.

Tels ont été les ſuccès & les revers des armes dans la campagne de 1788; les Turcs ont défendu Cotchim & Okzakow avec trop de valeur pour qu'on ait rien à leur reprocher; les préparatifs qu'on fait de part & d'autre pour la campagne prochaine, annoncent encore de nouvelles calamités.

Dans le tems que les deux Cours Impériales avoient près de trois cens ſoixante mille hommes en armes contre l'Empire Ottoman, les orages qui commençoient à menacer le reſte de l'Europe, ont éclaté dans le Nord. Des anciennes animoſités, des rivalités, qu'une turbulente ambition a fait renaître, & que le tems n'a pu diſſiper, ont armé la Suede contre la Ruſſie. La Baltique a été bientôt couverte de vaiſſeaux & de débris, & ſes bords étoient déja hériſſés d'armes & de ſoldats, lorſque les puiſſances intéreſſées à la balance de l'Europe ſe ſont diſpoſées à en rétablir l'équilibre par la voie des négociations, ou à le renverſer entierement par la voie des armes. Quoiqu'on paroiſſe raſſuré ſur les alarmes que ces diſpoſitions ſembloient préſager, on eſt effrayé en ſongeant aux torrens de ſang qui devoient en être le prix; ſi le projet d'envahir la Turquie

a altéré la tranquillité des nations, que ne doivent-elles pas craindre ſi elle change de maître?

Les Ottomans ſe préparoient pour la campagne de 1789, lorſque la Providence, qui décide du ſort des hommes & des Rois, a placé Sultan Sélim IV ſur le trône; Sultan Abdul-Hamid, ſon oncle, étant mort le 7 Avril 1789. Ce Prince a laiſſé après lui les regrets que les peuples devoient à ſon humanité, & à toutes les qualités qu'il a manifeſtées pendant ſon regne.

SELIM IV.

Vingt-huitieme Empereur.

SULTAN Selim IV, fils de Muſtapha III, âgé d'environ vingt-huit ans, eſt d'une figure intéreſſante; s'il eſt héritier des vertus de ſon pere les Ottomans verront revivre le ſiécle de Selim I, où l'Empire acquit un degré de pouvoir, qu'une ſuite d'adverſités n'ont pas encore effacé.

Après ſon élévation à l'Empire, Sultan Selim a fait, ſelon l'uſage, quelques changemens dans les principales charges de l'Etat; il a confié les ſceaux & le commandement de l'armée au Pacha Vedidin, & a donné des marques de ſévérité

rité, qui ne permettent pas encore d'aſſeoir un jugement ſur ſon caractere.

Pour donner à Haſſan Pacha, Amiral de l'Empire, des moyens plus efficaces de manifeſter ſes talens militaires, Sélim IV l'a fait Beglier-Bey de Natolie, & Séraskier de l'armée de Beſſarabie. Ce Général, qui ſe diſtingua à la précédente guerre à Cheſmé, à Lemnos, enſuite par terre du côté de la Bulgarie, & qui combattu les Ruſſes dans la mer Noire à la derniere campagne, intéreſſe trop par ſon courage & ſon intrépidité pour qu'on ne voye pas avec plaiſir les circonſtances de ſa vie.

Haſſan Pacha, né en Perſe, fut pris jeune par les Turcs & fut vendu à un habitant de Rodoſto, auprès duquel il paſſa une partie de ſa jeuneſſe; plein d'ambition & de courage, & ennuyé d'une vie oiſive, ce jeune Eſclave ſe procura le moyen de ſe rendre à Smirne ſur un bateau Grec, & paſſa de-là à Alger avec les recrues que cette Régence fait tous les ans en Levant. Haſſan fit tout ce qu'il put pour ſe rendre utile; étant intelligent & ambitieux il fut bientôt employé par la Régence dans l'adminiſtration des Provinces habitées par les Maures, & parvint enfin à un Gouvernement. Les richeſſes qu'il acquit l'ayant rendu ſuſpect au Divan d'Alger,

il fut contraint de fuir pour sauver sa tête & sa fortune. Etant passé en France, à Naples & à Constantinople, il confia au Visir Raghib Pacha, les motifs qui l'avoient forcé à se retirer chez le Grand-Seigneur, auquel il ambitionnoit de consacrer le reste de sa vie. Ce Ministre, assuré de la personne d'Hassan-Bey, envoya à Alger pour faire prendre des informations; & comme le Divan d'Alger rendit témoignage à sa fidélité, le Visir obtint l'agrément du Sultan pour lui donner le commandement d'un vaisseau : c'est par-là que cet Amiral commença en 1764 un service qu'il a distingué par beaucoup de zele & par une suite d'actions intrépides.

J'ai cru devoir borner au regne de Sultan Abdul Hamid les révolutions de l'Empire Ottoman; un nouveau regne, & le changement qui semble s'annoncer dans les idées des hommes & dans le systême des Nations, donnera peut-être à cet Empire plus de repos, & à l'Europe entiere, une nouvelle face. Laissons au tems & aux événemens le soin de justifier les conjectures que les hommes forment sur la destinée des Empires.





OBSERVATIONS

Sur les progrès & la décadence de l'Empire Ottoman, ſur ſon état préſent, ſur ſes finances, ſur ſes forces, & ſur ſes relations de commerce avec l'Europe.

LES révolutions de l'Empire Ottoman, cette ſuite de ſuccès & de revers qu'il a éprouvés, depuis ſa fondation juſqu'à ce jour, donnent une juſte idée de ſes reſſources, & de l'étendue de ſa puiſſance. Othman I, dont cet Empire a reçu le nom, devenu maître, par ſa valeur, d'une petite Principauté d'Aſie, s'empara dans le treizieme ſiecle de ce qui reſtoit encore des débris de Rome, dans l'Aſie mineure. A peine Orcan, ſon fils, eut-il terminé la conquête de la Bithinie, qu'il transféra ſon trône à Brouſſe, & ſe rapprocha par-là de l'Europe, où la rivalité & la méſintelligence des Princes feudataires de l'Empire d'Orient, qui régnoient ſur la Thrace, la Grece, l'Albanie, la Macédoine, la Servie & la Bulgarie, préparoient de nouveaux événemens, & préſentoient un champ plus vaſte à ſon am-

bition. Ce fut ſous le regne d'Orcan que l'Empire Grec en Europe commença à être démembré; & ſous Amurat, ſon fils, toutes les Provinces, depuis l'Helleſpont juſques ſur les bords du Danube, furent au pouvoir des Ottomans.

Amurat, Prince plein de courage, auſſi actif que grand politique, donna la plus grande conſiſtance à la puiſſance Ottomane, par le partage qu'il fit de ſes conquêtes, où il compta preſque autant de ſoldats que de ſujets. Ce Prince tranſféra ſon trône à Andrinople pour faciliter l'exécution de ſes projets; & deſirant avoir une troupe d'élite, de la fidélité de laquelle il pût être aſſuré, il créa les Janiſſaires, qu'il fit conſacrer à la proſpérité de la Religion par une cérémonie impoſante, que le tems & la ſuperſtition ont reſpecté.

Bajazet, fils d'Amurat, ſe montra digne fils de ſon pere, par ſon courage & ſon activité; appellé en Aſie pour repouſſer les armes de Tamerlan, il fut arrêté dans le cours de ſes victoires, & la partie orientale de l'Europe eut un inſtant de repos. Les murs de Conſtantinople, alors, faiſoient les limites de l'Empire Grec; mais Emanuel Paléologue, qui en occupoit le trône, n'oſa pas profiter de la diviſion que la haine de Tamerlan, contre Bajazet, lui avoit ménagée.

Les diviſions, que le deſir de dominer & les intrigues de l'Empereur Grec, ſuſciterent contre les enfans de Bajazet, retarderent cependant les progrès des Ottomans, & ce ne fut que ſous Amurat II qu'ils reprirent leur aſcendant, & raffermirent un Empire que les adverſités de Bajazet avoient ébranlé dans ſa naiſſance.

Après qu'Amurat II eut vaincu le Roi de Hongrie & quelques Princes confédérés, ſon fils Mahomet II conquit enfin Conſtantinople, dont il fit la capitale de ſes Etats, & poſa les fondemens de l'Empire Ottoman ſur les débris du bas Empire, en attendant que la deſtinée des Nations, les paſſions des hommes & le cours des événemens, faſſent éprouver à cette partie de l'Univers une nouvelle révolution.

Il y avoit déjà cent cinquante ans que les Ottomans avoient paſſé en Europe, quand l'Empire d'Orient fut entierement renverſé; juſques-là, les Sultans toujours en armes, ſe portoient d'Europe en Aſie, & d'Aſie en Europe, pour faire reſpecter leur autorité, pour contenir des ſujets rebelles, des amis équivoques, & des voiſins inquiets; enorgueillis de la reddition de Conſtantinople, qui relevoit la gloire de leurs armes & la majeſté de leur Empire, on vit inſenſiblement leur ardeur militaire ſe rallentir; moins avides de con-

quêtes que de jouir de celles qu'ils avoient faites, ils s'adonnerent au luxe & au goût du repos. Après Mahomet II, l'Empire, déjà trop étendu, fut un instant exposé à de nouveaux troubles; l'autorité ne pouvoit atteindre à ses extrémités, par l'indolence des Sultans, par l'incapacité & l'avarice des Ministres, par l'inexpérience des Généraux, & l'inquiétude des soldats; mais Soliman. Il lui donna bientôt un nouvel éclat; le siécle de ce Prince fut celui des grands hommes; contemporain de François I, de Charles Quint, & de Henri VIII, il se distingua comme eux par ses conquêtes, par son activité, par sa politique, par ses loix, par son amour pour les lettres, & par l'étendue de ses projets. Après Soliman I les Sultans rassasiés de gloire & de puissance, se livrerent à la mollesse & au repos, & sembloient ne perdre qu'à regret la vue de leur Sérail; l'Empire gouverné par des Princes superstitieux, efféminés, imbécilles, indolens, ou avares, n'éprouva que des revers; renonçant aux armes dans le tems où l'Europe se perfectionnoit dans l'art militaire, il auroit été anéanti, si quelques grands hommes distingués par leur valeur & leur intégrité, ne l'avoient soutenu, & si la mésintelligence des Princes chrétiens, & un concours de circonstances politiques n'avoient retardé sa chûte. Dans ces mo-

mens de crise, le rétablissement des loix, & leur observation, la suppression des abus, les réformes dans l'administration, la popularité des chefs, plus d'austérité dans la police & dans la discipline militaire, ont rappellé les mœurs antiques de la Nation, & donne à l'Empire une nouvelle existence.

Les peuples que la fortune des armes à élevés à un certain degré de puissance, ont eu d'abord des rapides succès; ce n'est que quand ils ont commencé à jouir du fruit des conquêtes, dans le sein du luxe & des plaisirs, qu'ils renoncent à cette avidité de gloire dont ils étoient si jaloux. Ce relâchement, qui est une suite des richesses & de l'amour du repos, a souvent été une des causes de la dissolution des Empires; d'autres ont été accablés par l'étendue de leurs possessions, ou déchirés par l'ambition des Généraux & l'inconstance des soldats. Tel a été, & tel sera toujours l'écueil des peuples conquérans; & les projets éblouissans de ces conquêtes éloignées, qui ne sont propres qu'à flatter l'orgueil des Nations, semblent plutôt tendre à les affoiblir qu'à augmenter leur puissance.

De tous les peuples que l'Europe rassemble, les Ottomans sont peut-être ceux qui doivent le plus craindre d'étendre les bornes de leur Empire;

comme la religion eſt le nœud de leur conſtitution, il y auroit un grand inconvénient que les chefs puſſent en être diviſés, parce que, étant de principe fondamental parmi les Ottomans, qu'il n'y ait qu'un calife un ſucceſſeur de Mahomet, s'il y avoit pluſieurs concurrens, qui, par leur prépondérance, puſſent aſpirer à la Souveraineté, les Mahométans renonceroient inſenſiblement à cette unité de principes qui fait la baſe de leur puiſſance; à l'exemple des Princes Européens, & diviſés comme eux par des intérêts politiques, ils ſe déchireroient entr'eux; & leur Empire n'ayant plus de centre, parce que chacun voudroit être le maître, il ſeroit renverſé par ſes propres efforts. Selim I, le Prince le plus politique qui ait régné ſur les Ottomans, prévit ſagement les troubles que pouvoit ſuſciter le droit de ſuprématie que le grand Chérif de la Mecque avoit ſur les Mahométans, comme deſcendant de Mahomet, & la préſéance que la religion lui donnoit ſur la maiſon Ottomane; & pour prévenir ces inconvéniens, il ſe fit donner un acte par lequel le grand Chérif cédoit à perpétuité aux deſcendans d'Othman, en conſidération de leur Haute Puiſſance, la ſuprématie & l'autorité abſolue ſur les vrai-croyans; ſans ce titre, dont le tems, la munificence du Grand-Seigneur, & la dévotion des

peuples font refpecter l'authenticité, la fuprême Souveraineté des Mufulmans feroit un motif continuel de doutes, de guerres & de divifions.

Les fecouffes qui ont ébranlé l'Empire Ottoman, annoncent ce qu'il doit craindre de l'arbitraire de fon Gouvernement, de l'afcendant de fes milices, de l'inconftance d'un peuple fuperftitieux, & de l'influence de certains hommes confacrés aux événemens; l'efprit de fanatifme, ce zele aveugle & fouvent homicide, qui fait braver tous les dangers, & qui a fi fort contribué à l'élévation de cet Empire, ferviroit lui-même à le précipiter, pour peu qu'il s'étendit encore, parce qu'un novateur enthoufiafte, jaloux de faire une révolution, pourroit toujours compter fur la multitude, inquiéte, turbulente, & facile à s'enflammer; accoutumée à fecouer le joug qu'elle porte, on la verroit courir aveuglément après la nouveauté, & les fchifmes qui en réfulteroient, répandroient néceffairement la confufion dans l'Etat. Dans des fiécles moins éclairés, l'Europe, où les têtes s'exhaltent avec plus de lenteur, a été déchirée par de femblables convulfions; & c'eft des troubles qui en font réfultés, qu'on a vu naître de nouveaux Etats, qui ont divifé de grands Empires.

L'embarras où fe trouva l'Empire Ottoman

après 1769, lorſque la guerre étoit à une de ſes extrémités, favoriſa les projets d'Aly-Bey, qui ambitionnoit de ſe rendre maître de l'Egypte ; la poſition de ce Royaume à la vérité, ouvert de tous côtés, & ſans places de défenſe, ſera toujours un obſtacle pour conſerver cette conquête. Le voiſinage de la Mecque d'ailleurs, où le Mahométiſme réunit ſes vœux & ſes hommages, ſemble devoir ramener cette vaſte province à la domination du plus puiſſant Souverain des Mahométans ; & c'eſt des profuſions que le Grand-Seigneur répand ſur cette ville conſacrée à leur dévotion, qu'émane cette étendue de puiſſance, cette autorité d'opinion, que les peuples, qui ne connoiſſent d'autre lien que la religion, reſpectent aveuglément.

Les bords Occidentaux de l'Aſie ont bien marqué quelqu'inſurrection en même tems que l'Egypte, mais ils n'ont pas les mêmes avantages ; & comme il eſt rare de voir des hommes du caractere du Chek-Daher-Omar, qui réuniſſent aux reſſources d'un grand génie & d'une fortune immenſe, les talens politiques & militaires, on doit préſumer que cette partie de l'Empire ne ſera plus expoſée aux troubles dont elle fut agitée dans ces derniers tems. Elle doit peu craindre auſſi l'inquiétude des Arabes ; ces hordes indiſci-

plinées, que l'eſprit de rapine fait ſortir quelquefois de leurs déſerts, n'étant point en état d'attaquer les villes, elles ſe bornent à faire des ravages dans la campagne, & leurs incurſions, quel qu'en ſoit le ſuccès, ont cela d'utile, qu'elles mettent les Pachas d'Aſie dans le cas de développer leurs talens militaires, & d'entretenir les troupes des provinces dans l'habitude des armes, des marches & des combats; d'ailleurs la pauvreté de ces Arabes doit les ſoumettre toujours à la loi du plus riche, qui, à la longue, eſt le plus fort.

Dans l'état préſent des choſes, il n'y a gueres que Bagdad & Baſſora qui pourroient être facilement démembrés de l'Empire, ſi la Perſe, épuiſée par tant de ravages, prenoit une ſorte de conſiſtance. Quoique le Grand-Seigneur ne retire pas de ces deux places une grande rétribution, par la facilité qu'ont des Gouverneurs auſſi éloignés d'exercer un pouvoir arbitraire, & de ſe ſouſtraire aux réclamations, il perdroit infiniment en perdant Bagdad & Baſſora, qui ſont l'entrepôt d'un grand commerce, & le centre de communication entre l'Inde & la Turquie.

La Morée, où les Grecs ſe livrerent légérement, il y a dix ans, aux eſpérances d'une prochaine liberté, ſemble n'avoir plus à craindre de

leur inconſtance, en ce que ce Royaume a des places de défenſe, & tant que ces eſclaves ne ſeront pas aſſiſtés par des ſecours étrangers, leurs vœux & leurs efforts ſeront infructueux.

L'Archipel ouvert de toutes parts, appartiendra toujours au dernier venu, tant que le Sultan n'aura pas des forces maritimes pour le défendre; &, abſtraction faite de la honte d'être attaqué dans ſes poſſeſſions, la gloire de protéger quelques rochers ſtériles, qui ne ſont bons à rien, ne ſauroit compenſer ce qu'il en coûteroit pour les conſerver. D'ailleurs ces armemens onéreux, moins néceſſaires à la défenſe d'un Empire, qui n'a pas un commerce maritime à protéger, ne ſerviroient peut-être qu'à lui ſuſciter des ennemis, parce que le beſoin d'exercer une marine, pourroit faire naître par occaſion le goût de la piraterie, qui entraîne après elle l'eſprit d'indépendance & d'inſurrection. Ces craintes ne ſont pas ſans fondement; depuis les ſiécles fabuleux d'Hercule juſqu'à ce jour, on a vu ces contrées conſacrées à la rapine & au brigandage; & le premier coup de canon de la Ruſſie eſt encore un ſignal pour armer un amas d'Albanois, Dulcignotes & Magnotes contre le commerce des Nations, que la neutralité armée pourroit ſeule faire reſpecter ſi la prévoyance de l'Europe en faiſoit un jour la loi.

Il semble suffire à la sûreté de l'Empire Ottomane, de mettre ses principales isles en état de défense, & de conserver les avantages que le sort lui a prodigués, & il est peu de Puissances qui en ayent de pareils. L'isle de Crete renferme à la Sude un port immense, & une retraite sûre; la Morée, où la Nature à répandu ses bienfaits, est pleine de golfes & de ports; voisine de l'Albanie, elle abonde en bois propres à la construction; Mételin, Smirne, Paros, Rhodes, la côte de Syrie & Alexandrie, sont autant d'asyles pour la navigation, que d'entrepôts commodes pour rapprocher les extrémités de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique. Il est heureux, pour cette partie du globe, que l'Empire Ottoman, qu'on n'appelle Barbare que parce qu'il n'est pas tourmenté par les convulsions politiques qui ont si souvent ensanglanté la terre, ne connoisse pas & n'abuse pas de l'étendue de ses facultés; hé! qu'elles sont les bornes qu'on prescrira, & quand les prescrira-t-on? à l'ambition des Puissances, qui, sous le prétexte spécieux de venger la religion, les arts & l'humanité outragés, semblent avoir formé le projet de renverser cet Empire?

Après s'être fortifiée dans la Morée, dans les principales isles de l'Archipel, & à l'entrée des Dardanelles, il semble que la Porte Ottomane

doit porter toute ſon attention du côté du nord de ſes Etats. Si elle parvient à reconquérir la Crimée, par les armes ou par les négociations, il ſeroit de ſon intérêt & de ſa politique 1°. d'attirer du côté de la Beſſarabie une plus grande population de Tartares, qui, à tout événement, peuvent ſervir de rempart aux invaſions de ſes ennemis, ou rallentir leurs entrepriſes. 2°. De faire de la Valachie & de la Moldavie deux Pachalics, de s'y fortifier par quelques places, d'y entretenir de la cavalerie, à cauſe de la bonté des chevaux & de l'abondance des pâturages, & d'y encourager les Grecs à la culture des terres par des impôts modérés, & par la liberté de leur Religion, ſans qu'ils ayent aucune influence civile & politique ſur ces Provinces. Si même les événemens de la guerre obligeoient l'Empire Ottoman de ſacrifier quelque choſe à ſon repos, il ſeroit préférable pour lui d'abandonner la Valachie & la Moldavie, quoique ce ſoient des magaſins d'abondance, & de conſerver la Crimée, occupée comme elle l'étoit auparavant par les Tartares, puiſque cette Province eſt une barriere naturelle à la capitale, ainſi qu'à la mer Noire. Cette mer formant un baſſin enclavé dans les Etats du Grand-Seigneur, dans lequel ſe jettent les fleuves de l'Allemagne, de la Pologne & de

la Russie, il importe à l'Empire Ottoman d'en conserver la propriété & la navigation exclusive; le Danube & la Save seroient alors les bornes de cet Empire; & ces limites, que la nature, elle-même, semble avoir prescrites à l'avarice & à l'ambition, sont toujours respectées des hommes, & sont moins susceptibles de discussions. Le sacrifice de ces deux Provinces ne diminueroit pas les forces de l'Empire Ottoman, puisqu'étant ouvertes & sans défense, au moment de la guerre elles sont au pouvoir de l'ennemi; & il faut avoir pour les usages, ce respect imbécille, que la Porte se plaît à manifester, pour confier le gouvernement de deux Provinces, limites de l'Empire, à des Vaivodes, sur la fidélité desquels elle ne peut compter; d'une part, ils sont hors d'état de les défendre; tandis que de l'autre, l'état de servitude & les préjugés de Religion, qui les prédominent, semblent devoir leur faire desirer une invasion au lieu de la prévenir. Qu'on n'oppose pas la prétendue capitulation, en vertu de laquelle les Turcs reçurent la soumission de la Valachie & de la Moldavie, à la charge d'un tribut, & sous la clause d'en conserver aux Grecs l'administration; on voit dans Cantimir, dont le témoignage ne peut être suspect, que les Valaques, en 1459, furent assu-

jétis par la force des armes, & que les Moldaves s'étant rendus de plein gré en 1529, ceux-ci conſerverent, avec la liberté de leur culte, le choix de leur Prince; & ce n'eſt qu'après que la race en fut éteinte, que la Porte uſa du droit de les nommer. L'avarice de ſes Miniſtres, alors, ayant fait une loi de cet uſage, la nomination des Princes eſt devenue le prix de la protection, de la brigue & de la vénalité; &, à la honte de la Religion & de l'humanité, ces Provinces, expoſées à tous les genres de vexation, ſont plus foulées par ces Princes Grecs qu'elles ne le ſeroient par des Pachas.

Ce n'eſt qu'après avoir parcouru les révolutions de l'Empire Ottoman qu'on peut juger des reſſources qu'il a par ſa conſtitution, par ſes richeſſes & ſa population. Mais avant de prononcer ſur les cauſes qui ſemblent devoir retarder ſa chûte, il reſte à examiner s'il ne ſeroit pas de l'intérêt de l'Europe de la prévenir. L'eſprit de juſtice, dont les Puiſſances chrétiennes font profeſſion, le reſpect qu'elles doivent aux propriétés, les convenances politiques qui les aſſurent, & les liaiſons de commerce que la plupart entretiennent avec l'Empire Ottoman, paroiſſent être autant de titres de ſon indépendance, que de motifs qui doivent les intéreſſer à ſa conſervation;

vation ; quoique cet Empire ſoit étranger au ſyſtême politique de l'Europe, elle connoît trop ſa circonſpection & ſon reſpect pour les traités, pour qu'elle doive rien craindre de ſa cupidité ; tandis que ſa puiſſance pourroit tôt ou tard ſervir de barriere à l'inquiétude & à l'ambition des Nations qui voudroient en troubler le repos.

L'averſion que les Ottomans ont pour les autres cultes, cet Etat iſolé, qui ſemble les ſéparer du reſte des Nations ; le peu de ſoin qu'ils donnent à la culture des Sciences & des Arts, & à la perfection des connoiſſances humaines, ne ſont point des motifs légitimes pour armer leurs voiſins contre eux & les dépouiller d'un Empire, dont la propriété eſt conſtatée par plus de quatre ſiécles de poſſeſſion, & par une ſucceſſion légitime. La convenance, ou ce qu'on appelle abuſivement droit de conquête, ne peut acquérir ce titre qu'autant qu'il ſuccede à la poſſeſſion ; or, l'Empereur d'Allemagne, l'Impératrice de Ruſſie, n'ayant pas plus de droit à la ſucceſſion de l'Empire Grec, à l'héritage des Paléologues, que les autres Princes de l'Europe, ceux-ci pourroient à la rigueur s'offenſer d'une invaſion dont l'exemple ſemble devoir intervertir l'ordre public, & menacer le repos de toutes les Nations. Mais, a-t-on dit, » *Nous allons com-*

» *battre l'ennemi commun, nous allons aider nos* » *freres à ſecouer le joug de l'oppreſſion, & les* » *délivrer de la tyrannie ; & bien loin de déſap-* » *prouver un zele auſſi religieux, l'Europe en-* » *tiere devroit le ſeconder.* » La raiſon les a déja laiſſés bien loin de nous ces tems déplorables, où les hommes ſe déteſtoient entre eux par reſpect pour leurs opinions, & où, dans leur aveuglement, ils combattoient pour une Religion qui leur preſcrit elle-même la charité, la douceur & la paix. Depuis que l'Europe s'eſt éclairée on ne s'occupe que de l'accroiſſement des Empires, & les ſoldats, devenus les inſtrumens & les victimes de l'ambition & des paſſions des Souverains, ne ſont plus des martyrs : d'ailleurs ces Ottomans, que vous appellez les ennemis de votre Religion, Princes ambitieux ! ſont peut-être plus tolérans que vous ; malgré la préſéance impérieuſe qu'ils donnent à leur culte, les ſectes étrangeres jouiſſent, dans leurs Etats, de la liberté des Autels ; l'on n'y gêne pas même des cérémonies de dévotion, que l'uſage & la tolérance ont rendu publiques. Vous allez, dites-vous encore, aider vos freres à ſecouer le joug de l'oppreſſion ; mais quand ils feront ſous vos loix, je vous le demande, feront-ils moins opprimés ? leur joug ſera-t-il plus léger ? Et ne ſera-t-il pas plus lourd encore,

en ce qu'il ſera moins légitime & moins attendu ? Et ces eſclaves, devenus les vôtres, n'auront fait que changer de maître. Ne craignez-vous pas, de plus, que ces Turcs, dont je ne conteſte pas la férocité, & je la crois licite quand on défend ſes foyers, ne vous abandonnent les conquêtes que vous ambitionnez, qu'après les avoir arroſées du ſang de ces mêmes freres que vous voulez délivrer de la tyrannie ? Qu'aurez-vous conquis alors, des déſerts ? Si les Provinces ſur leſquelles vous régnez ne ſont pas aſſez peuplées pour verſer le ſuperflu ſur celles que vous allez conquérir, vous n'aurez fait qu'augmenter vos embarras ; à moins, qu'à l'exemple des anciens peuples barbares, vous ne vouliez abandonner vos champs pour aller ravager ceux de vos voiſins ; que vous reſtera-t-il encore ? Je n'y vois que la gloire féroce d'avoir dévaſté la terre, d'avoir ſacrifié le bonheur des Nations, la fortune des citoyens & le ſang des hommes à des projets ambitieux.

Les loix des Nations & le reſpect des propriétés ne donnent à perſonne le droit de s'approprier le terrein de ſon voiſin ; & par le même principe, une Nation n'a pas le droit d'en dépouiller une autre de ſes domaines, ſi la poſſeſſion en eſt conſtatée par une ſuite de générations ;

or, les titres des Souverains n'étant eux-mêmes fondés que sur l'ancienneté de la possession, il seroit de leur intérêt de s'opposer à toutes les invasions contraires à une propriété, que le tems & les conventions ont rendu légitime. Pour accréditer un systême qui tend à détruire les principes reçus, des observateurs prévenus, disent que les Turcs étant ignorans, barbares & ennemis de l'humanité, on ne sauroit trop faire pour les chasser de l'Europe, & les repousser en Asie; mais ces imputations d'ignorance & de barbarie, fussent-elles mêmes vraies, on ne seroit pas plus fondé de vouloir dépouiller les Turcs de leurs possessions, que si on vouloit chasser son voisin de sa maison parce qu'il seroit moins sociable & moins éclairé qu'un autre. Quant à ce qui concerne les droits sacrés de l'humanité, s'il étoit vrai que les Turcs fussent insensibles à ce sentiment, je ne vois pas pourquoi, chassés de l'Europe, il faudroit les abandonner à l'Asie? L'Asie n'est-elle pas aussi habitée par des hommes dont la conservation doit intéresser leurs semblables? On croiroit, d'après ces principes, que les Nations éclairées ne font la guerre que pour détruire les brigands, & rendre les hommes heureux; mais quand on voit la terre arrosée de sang humain, des Provinces dévastées par les

flammes & tant de villes détruites, dont le tems a effacé le ſouvenir, on revient bientôt de ces idées de perfection, ſous leſquelles l'ambition déguiſe ſes forfaits. A-t-on oublié, que, ſous le voile ſacré de la Religion, c'eſt l'amour de l'or qui a fait répandre des flots de ſang en Amérique? Et que de millions d'hommes dans le reſte de l'Univers ont été ſacrifiés à l'avarice des Nations, aux préſéances de l'opinion, & à l'ambition des Souverains, protecteurs de l'humanité. Depuis que la loi du plus fort domine, la force, la fraude, & quelquefois même la trahiſon, ſont devenues des droits; être toujours prêt à conquérir, voilà l'exiſtence politique des Nations, elles n'en connoiſſent plus d'autre, & même elles ont quelquefois fait la guerre avant de la déclarer; il eſt étonnant que l'Europe, qui peut s'enorgueillir de la perfection de ſes connoiſſances, ſe laiſſe tourmenter par cette paſſion dévorante, qui doit tôt ou tard la détruire & la conſumer. Après des batailles meurtrieres, des Provinces conquiſes, des torrens de ſang répandus & des tréſors épuiſés, l'amour de l'humanité a quelquefois ſervi de prétexte à la paix; mais ce ſentiment n'aura jamais aſſez d'aſcendant pour étouffer le feu de la guerre, qui couve lentement dans les volcans de l'Europe, & ne s'éteint jamais.

C'eſt envain qu'on ſe flatte que la Philoſophie rapprochera les hommes, & fera diſparoître les haines qui les diviſent, depuis que le monde exiſte. La philoſophie, toujours concentrée dans les cercles peu nombreux, n'eſt ni l'eſprit des ſectes, ni celui des Nations, & les courtiſans ont intérêt de l'éloigner du trône; La ſecte des Quakers, qui eſt trop ſombre pour être jamais à la mode, eſt la ſeule peut-être qu'on pourroit appeller philoſophe; honorant l'humanité, déteſtant la violence, elle ne trempe jamais ſes mains dans le ſang; elle abhorre la guerre, qui traîne toujours à ſa ſuite l'injuſtice, la tyrannie & la dévaſtation. Le feu Roi de Pruſſe, Frédéric II, à qui la nature avoit donné un génie capable de concevoir les plus grandes entrepriſes, & de les exécuter, & que l'Europe à honoré du nom de Philoſophe, réuniſſoit à des grandes connoiſſances toutes les qualités qui diſtinguent le héros; politique habile, Prince ambitieux, & grand Général, il a ſu prévoir les événemens, les faire naître & en profiter; mais, s'il a mieux aimé régner ſur des ſoldats que ſur des citoyens, qu'on lui prodigue le ſurnom de conquérant, & non pas celui de Philoſophe. La Nation de l'Europe, à qui la liberté de penſer, d'écrire, & de parler, donne la facilité de s'inſtruire, & qui devroit être par-là plus ſuſ-

ceptible de Philoſophie, eſt peut-être la ſeule aujourd'hui, qui, fiére de ſa conſtitution & de ſon indépendance, ſoit conſtamment dévorée de projets ambitieux; ce n'eſt ni pour détruire la tyrannie, ni pour adoucir les mœurs des Nations, qu'elle fomente la guerre & qu'elle la fait; ſous le voile ſacré de la liberté, on la voit porter le joug dans les extrémités de la terre, & ſacrifier ſa propre puiſſance au deſir de l'augmenter; ſi elle quitte les armes, ce n'eſt jamais que pour ſe mieux préparer à les reprendre, pour aſſouvir l'ambition, l'avarice, & cette foule de paſſions qui, depuis tant de ſiécles, ont bouleverſé l'univers.

Si je ne craignois de profaner le nom de philoſophe, conſacré à la réunion des vertus morales & civiles, & aux progrès de l'eſprit humain, je dirois preſque que le Gouvernement Ottoman eſt peut-être le ſeul, qui, malgré l'ignorance de la Nation priſe individuellement, ſoit ſuſceptible de l'eſprit philoſophique; ſoumis à la loi du deſtin qui régle tout, il ſe met au-deſſus des événemens; & ſans ſe laiſſer éblouir par les proſpérités ni abattre par les diſgraces, il voit d'un œil tranquille l'inconſtance des choſes humaines. Après une ſuite de conquêtes, & à travers les préjugés d'une religion impérieuſe, qui fait de tous les Ottomans autant de ſoldats, & des peuples conquis

autant d'esclaves, on a vu ce Gouvernement mettre des bornes à son ambition, faire des longues trèves, & démentir pat des vœux secrets les motifs sacriléges qui les ont faites violer; on a vu ces Ottomans, & on les appelle Barbares! rester trente ans sans prendre les armes, & déplorer dans le repos, & sans en retirer aucun avantage, les troubles qui divisoient le reste de l'Europe, enorgueillie de ses connoissances & de son urbanité; & c'est cet Empire Ottoman, contre lequel on invoque les armes de la religion & de l'humanité, & qu'on voudroit à la fin du dix-huitieme siécle repousser en Asie! Craint-on que son amour pour la justice & pour la paix, son respect pour les traités, ne soient de mauvais exemples?

Dans un siécle aussi éclairé, il seroit de la gloire & de l'intérêt des Puissances Européennes de se garantir respectivement leurs propriétés; d'abord par esprit de justice, puisque les Souverains n'ont pas encore légitimé le droit de se dépouiller réciproquement de leurs Etats; & puis pour prévenir un bouleversement total dans le systême des Nations. Le maintien de celui que la rivalité des Puissances à fait éclore, devroit être la loi fondamentale des corps politiques, & le gage de leur securité; or si les Turcs étoient dépouillés

de leurs Etats, cette balance seroit totalement renversée, ce ne seroit que par des guerres & par l'effusion du sang humain qu'on pourroit en rétablir l'équilibre, à moins, qu'en se soumettant à la loi du plus fort, on n'aimât mieux voir renaître le tems, où Rome jalouse de la prospérité des Nations, leur imposoit des loix sans autre droit que celui de sa convenance. La France, l'Espagne, toutes les Puissances d'Italie, ont un commun intérêt à desirer que la Turquie existe telle qu'elle est, puisque si elle changeoit de nom & de maître, la Méditerranée deviendroit le théâtre des grands événemens; & les Etats qui y ont la plus grande prépondérance, perdant insensiblement de leur considération, il en résulteroit un ébranlement total dans leur sort & dans leur systême. Les détracteurs de l'Empire Ottoman ne doutent pas que le partage de cet Empire ne soit une source de divisions pour les Puissances qui semblent avoir conjuré son invasion; pourquoi donc dissimuler une conquête qui doit être une pomme de discorde, qui ne fera que multiplier les malheurs de l'humanité, changer la destinée des Nations, & alimenter les passions & les rivalités? En supposant même les deux Empires d'accord sur le partage des dépouilles de la Turquie européenne, la balance exigeroit, ou à peu-près, le contre-poids

de toutes les Puiſſances, pour faire l'équilibre ; or ſi dans l'un & l'autre cas on n'entrevoit jamais que la guerre & la dévaſtation, ne ſeroit-il pas de la gloire & de la ſageſſe des Nations de prévenir ces malheurs, en laiſſant cette partie de l'Europe dans l'Etat où elle ſe trouve ? Ce n'eſt pas au glaive de l'ambition, dans un ſiécle éclairé, à venger les ravages qu'a fait le glaive du fanatiſme dans des ſiécles d'ignorance & de ſuperſtition.

Indépendamment des principes de juſtice, & des motifs politiques qui militent en faveur de l'Empire Ottoman, les Nations commerçantes ont encore à ſa conſervation un intérêt puiſſant, d'où dépend leur proſpérité. La France, l'Angleterre, la Hollande, l'Eſpagne, & les autres Puiſſances méridionales, en raiſon des facultés & des avantages qu'elles ont reçus de la nature ou de leur induſtrie, entretiennent avec la Turquie des liaiſons de commerce, dont les ſources & les reſſorts s'éteindroient inſenſiblement ſi elle changeoit de maître ; or il ne ſauroit convenir à ces Nations de ſe laiſſer dépouiller de ces moyens de richeſſe, qu'elles doivent être jalouſes de conſerver, & qu'une révolution dans cette partie de l'Europe feroit entierement diſparoître.

Qu'on ne regarde pas les Ottomans comme des

rivaux ſecrets & ambitieux ; le ſyſtême de paix qu'ils ont intérêt d'adopter ne peut inſpirer, d'une part, aucune méfiance, tandis que, de l'autre, la Turquie elle-même peut-être conſidérée, à certains égards comme une barriere contre l'invaſion. Du reſte, ſans exagérer les craintes ni préſager des maux à venir, en rapprochant le paſſé & en conſultant l'intérêt préſent des Nations, on eſt forcé de convenir que, dans cet état de défiance, qui les agite elles doivent préférer pour voiſins des peuples réputés barbares, qui s'en remettent aveuglément à l'Être ſuprême ſur le ſort des événemens, à des conquérans ambitieux, toujours prêts à les ſuſciter & à les faire dépendre de leur convenance.

Dans des ſiécles moins éclairés, où la ſuperſtition dominoit les eſprits, on a peint les Ottomans avides de ſang & de conquêtes, exigeans, tyranniques & inhumains ; & leur averſion pour les cultes étrangers avoit accrédité ces idées, qui s'effacent peu-à-peu. Quelque tolérans que fuſſent les Romains, ils étoient plus tyranniques encore ; cette Puiſſance ambitieuſe voyoit avec regret la proſpérité des Nations, parce qu'elle vouloit que les extrémités de l'Univers fuſſent les bornes de ſon Empire ; mais il s'en faut bien qu'on puiſſe faire aux Ottomans le même reproche ; quelque

aſcendant qu'ayent les préjugés, on ne peut déſavouer que ce Gouvernement ne reſpecte les traités & les égards qu'il doit aux Nations. La République de Raguſe, qu'on apperçoit à peine ſur le globe, entourée de voiſins ambitieux qu'elle deſiroit d'avoir pour amis, & qu'elle craignoit d'avoir pour maîtres, prévoyant les progrès que les Ottomans feroient en Europe à la faveur des diviſions dont elle étoit déchirée, envoya des députés à Brouſſe, à l'Empereur Orcan I, pour demander ſa protection, & la liberté de conſerver ſa Religion, ſes Loix & ſon ariſtocratie, ſous la ſoumiſſion d'un tribut modéré; ce traité, qui fut ſigné par Orcan avec ſa main trempée dans l'encre, il y a plus de quatre cens cinquante ans, eſt encore religieuſement obſervé; & l'hommage n'a point varié, malgré que le petit territoire de Raguſe, ſon port & ſes dépendances euſſent pu donner une grande influence à la Porte Ottomane dans la mer Adriatique. Dans cet eſpace de tems, quelles révolutions l'Europe n'a-t-elle pas éprouvées? Si quelques petits Etats ont ſecoué le joug de l'oppreſſion & de la tyrannie, combien n'en eſt-il pas qui y ont ſuccombé?

On pourroit conclure de ces obſervations, qu'il ſeroit de la convenance politique de l'Europe de prévenir l'invaſion de la Turquie, & de ſeconder,

s'il le falloit, de ſes armes, celles que les Ottomans oppoſent à leur propre défenſe. Nous avons déja vu que c'eſt autant aux diſſenſions civiles & aux intérêts qui diviſoient le bas-Empire, qu'au fanatiſme qui les avoit armés, que ces peuples durent la rapidité de leurs ſuccès; puiſque c'eſt ce zele aveugle & féroce qui a tant d'aſcendant ſur les Nations aſſervies par l'excluſion de leur culte, & la méſintelligence des Princes feudataires de l'Empire d'orient qui ont cimenté les fondemens de l'Empire Ottoman, on peut donc préſager que le même zele & les mêmes diviſions doivent retarder ſa chûte. Eclairés par leurs erreurs, les Ottomans ſont dans le cas aujourd'hui de profiter de leurs fautes, de prévoir les projets de leurs ennemis, & de ménager la rivalité des Puiſſances intéreſſées à leur conſervation.

Dans la poſition où ſe trouve cet Empire, menacé par des voiſins ambitieux, il ſeroit de ſa prévoyance de ſe ménager quelque allié qui pût le raſſurer contre leurs projets; la conſtitution de cet Empire, à la vérité, fondée ſur une Religion excluſive, paroît incompatible avec la confiance qu'exigent des traités qu'une mobilité d'intérêts & les convenances d'Etat, qui font la loi des Souverains & des Nations, peuvent faire varier à tout inſtant. Dans le ſeizieme ſiécle, & dans

les dernieres années du dix-ſeptieme, des motifs momentanés déterminerent la Porte à concourir à cet équilibre de forces dont l'ambition de Charles-Quint enfanta le projet ; mais après avoir ſoumis ou ravagé les bords méridionaux de la Méditerranée, elle a changé de ſyſtême, pour ne pas compromettre ſes conquêtes, le ſort de ſes armes & ſon propre repos, à des prévoyances politiques, à des traités inſidieux & des intérêts étrangers, qui ne peuvent ſe concilier avec l'excluſion de ſon culte. Les diviſions paſſageres des Princes chrétiens, d'autre part, ont éclairé ſa politique ; & elle a trop ſouvent vu varier les liaiſons de ces Princes au gré du moment, pour ne pas prévoir qu'elle pourroit devenir elle-même la victime de leurs paſſions & de leurs ſubtilités.

Quoique ces alliances, dont le repos des Nations a toujours été le prétexte, n'ayent ſouvent ſervi qu'à le troubler, elles ne laiſſent pas d'avoir une utilité politique : dans l'état actuel, l'alliance la plus légitime pour l'Empire Ottoman, feroit un traité de ſubſide avec quelque Puiſſance du Nord qui pût croiſer les projets de la Ruſſie, ou un traité offenſif & défenſif avec la Pologne ; cette Puiſſance, d'ailleurs, conſtamment diviſée par des diſſenſions domeſtiques,

ou par des intrigues étrangeres, auroit elle-même besoin d'alliés ou de protecteurs sur la fidélité desquels elle pût compter ; l'Europe auroit intérêt à garantir ces alliances, puisqu'en assurant sa tranquillité, elles serviroient de barriere au systême ambitieux dont elle paroît menacée. Entourée de Nations puissantes, la Pologne a déja appris ce qu'elle doit craindre de leur avidité, des factions qui la déchirent, & des vices de sa constitution, qui, faisant d'un Monarque le premier Magistrat d'une République, ne lui confient assez de force ni assez d'autorité pour agir dans l'intérieur, ni assez de crédit pour inspirer à des alliés une confiance réciproque. Dans cette anarchie, qui réunit tous les Gouvernemens sans tenir à aucun, où une moitié de la Nation exerce sur l'autre moitié un pouvoir tyrannique, il ne sauroit y avoir de patriotisme, & l'amour du bien public y sera toujours subordonné à la prépotence, à la corruption & à la vénalité. Les Polonois ne rétabliront jamais l'union & l'harmonie, qui font le soutien des corps politiques, qu'en mettant des bornes à cette liberté dont ils éprouvent les abus, & qu'ils ont jusqu'ici défendue avec autant d'opiniâtreté que peu de succès, en substituant un Gouvernement régulier au systême féodal, & en modérant le pouvoir de la noblesse, qui n'a été

jalouſe peut-être de conſerver la couronne élective que pour pouvoir plus aiſément la mettre à l'enchere ; ce n'eſt enfin qu'en tirant le peuple de cet état d'anéantiſſement ſous lequel il gémit, qu'on rappellera de l'oubli le nom ſacré de Patrie, dont une honteuſe dépendance a effacé le ſouvenir. Cette République, qui s'eſt ſi ſouvent diſtinguée par ſa bravoure & par ſa fidélité, & qui, depuis les triomphes & les revers de Charles XII, ſur ſes frontieres, n'a employé la force que pour empêcher & jamais pour agir, a ſenti, mais trop tard peut-être, qu'elle devoit être un jour la proie de ſes voiſins ; & la réſolution qu'elle a priſe, & qu'elle ſemble vouloir ſoutenir avec autant d'énergie que de dignité, de mettre une armée ſur pied pour faire reſpecter ſon territoire & ſon indépendance, pourra ſeule rétablir ſa conſidération.

Après que l'Empire Ottoman eut renoncé aux alliances, qui ſont la baſe du ſyſtême politique, craignant de voir affoiblir ſon autorité par l'accroiſſement de ſa puiſſance, il avoit adopté un plan de paix qui ſembloit devoir le rendre indifférent à tous les événemens ; & ſans le démembrement de la Pologne, qui a rapproché les frontieres de ſes ennemis, il ſeroit encore dans l'état d'aſſoupiſſement où il s'étoit plongé. Quelques

ques campagnes malheureuſes, qu'il a fallu terminer par une paix précipitée, ont préparé de nouvelles calamités; le feu de la diſcorde s'eſt rallumé, les campagnes ont été ravagées, des villes & des provinces ont été dévorées par les flammes, des armées nombreuſes ont éprouvé toutes les viciſſitudes de la guerre, & la victoire ſeroit encore en ſuſpens ſi les Ottomans n'avoient perdu deux places importantes, Cotchim & Okzakow, qu'ils ont du moins défendues avec la plus grande valeur. Cet orage, qui s'eſt formé ſur les bords de la mer Noire, après avoir exercé ſes fureurs dans la Baltique, a menacé le Nord & l'Allemagne entiere d'une nouvelle tempête: que le deſtin qui préſide aux événemens, & qui veille à la proſpérité des Empires, daigne diſſiper ces nuages & protéger les négociations ou les armes, qui doivent rendre à l'Europe la paix, l'abondance & la félicité.

Quoique les fautes que les Ottomans ont faites dans la guerre de 1769, par inexpérience & par un ſtupide découragement, & que le peu de ſoin qu'ils donnent à former des ſoldats & à perfectionner les évolutions militaires, ſemblent juſtifier les préſages qu'on avoit conçus de la chûte prochaine de leur Empire, il ſemble cependant qu'on eut dû mieux augurer de la Puiſſance

Ottomane, par les efforts qu'elle avoit faits dans des circonstances plus critiques encore. Un Empire qui s'est soutenu avec éclat pendant près de cinq siécles à travers bien des adversités, ne doit pas être anéanti par la perte de quelques batailles & la dévastation de quelques Provinces; d'ailleurs ce ne sont pas toujours les armes qui renversent les Empires; on a plus souvent vu qu'elles ont servi à relever le courage & l'énergie d'une Nation abattue par les revers, ou par les humiliations de la servitude. Ce qui bouleverse les Empires, ce sont les vices qui s'introduisent dans le gouvernement, & qui minent lentement les fondemens de leur constitution, les abus de l'autorité, le mépris des loix, une trop grande inégalité dans l'état & la fortune des citoyens, l'avarice, la vénalité, le luxe, la dissipation, le goût du plaisir; toutes les passions enfin qui influent sur les mœurs des hommes, font plus de ravages dans trente ans, que ne feroient cent ans de guerre. Il semble que l'Empire Ottoman doit être moins agité qu'un autre par ces révolutions passageres, parce que la nature de son gouvernement & la voix du peuple opposent à ces déprédations civiles, & aux ravages des passions, des remedes prompts & violens, qui donnent à l'Etat une nouvelle force. La fortune, la vie même

d'un Visir, ou des dépositaires du pouvoir, sont sacrifiés à leur avarice, à leur malversation, à l'inquiétude d'une milice turbulente, qui est l'interprête du mécontentement public, & presque toujours l'instrument de sa vengeance, & le Sultan est à peine rassuré sur le trône. Après ces convulsions, dont les exemples sont fréquens dans l'Empire Ottoman, cet Empire a presque toujours repris une nouvelle vigueur; & le peuple, victime ordinaire de l'oppression, se croit heureux dès qu'il est vengé. C'est ainsi, qu'à travers le contraste d'un pouvoir illimité & d'une servitude profonde, & à la faveur des rapprochemens qu'une législation superstitieuse a ménagés entre les Ottomans, le cri dominant & sacré du bien public, poursuit & suspend le crime, intimide l'autorité, met un frein au despotisme, & maintient le bonheur de l'Etat. Qu'on ne s'y trompe pas, la déposition d'un Visir ne dédommage jamais le peuple des dissipations du revenu public, ou des abus dont il est dans le cas de se plaindre; on voit que cette tolérance, dans les Gouvernemens modérés, bien loin de remédier au mal, n'a servi souvent qu'à l'accroître; il ne faut pas non plus que le sort & la fortune du moindre citoyen puissent être sacrifiés aux passions du despotisme & aux caprices de la prévention; il seroit

mieux, ſans doute, que l'adminiſtration fût comptable de ſes actions & de l'uſage de ſon autorité; & c'eſt même un hommage que le Miniſtre incorruptible ſe doit à lui-même, & qu'il doit à la confiance publique.

Les Ottomans étant conſidérés dans cet Ouvrage comme une Nation connue, il eut été ſuperflu de parler de leurs mœurs & de leurs uſages. Si l'on deſire avoir des notions plus étendues ſur cet Empire, qu'on a vu s'élever rapidement ſur les ruines de celui de Rome, on peut recourir à l'Ouvrage de M. de M... d'Oohſſon, *Tableau de l'Empire Ottoman*; prenant les Ottomans au berceau, il donne une idée ſuivie de leur religion, de leurs loix, de leurs mœurs, & de tout ce qui conſtitue leur exiſtence morale, civile & politique. Cet Ouvrage, auſſi judicieux qu'intéreſſant, qui m'a ramené aux principes que j'ai établis, & que je n'avois que légerement apperçus dans le ſéjour que j'ai fait en Turquie, pourra ſervir de guide aux voyageurs, & effacer les impreſſions de ceux qui, n'ayant pu obſerver que ſuperficiellement une Nation auſſi peu communicative, en ont parlé avec prévention, & ne préſentent pas toujours les Ottomans ſous les traits qui les caractériſent.

Ce n'eſt qu'en parcourant les événemens qui

intéreſſent les Empires, qu'on peut ſe faire une juſte idée de leur force & de leur puiſſance; parce que c'eſt dans la viciſſitude des armes, ainſi que dans les convulſions civiles, qui naiſſent de l'agitation des eſprits, qu'on apperçoit le génie des Nations, & l'aſcendant des reſſorts qui tiennent à leur caractere & à leurs mœurs; & c'eſt ce que nous avons vu dans les révolutions de l'Empire Ottoman; comme l'influence politique des Nations dépend enſuite d'une réciprocité de convenances & d'intérêts, en raiſon de leurs richeſſes, de leur population, & des reſſources qu'elles ont par leurs armes, par leur ſol & par leur commerce, nous parlerons dans les ſections ſuivantes des finances de cet Empire, de ſes forces militaires & maritimes, & des relations de commerce qu'il entretient avec les Nations européennes. La félicité publique exigeroit que, malgré cette oppoſition dans les opinions religieuſes, qui ſépare les Ottomans du reſte des Nations, l'Europe, unie à cet Empire par un même intérêt, le fut auſſi par un même ſyſtême; à la faveur d'une ſolide paix on verroit la raiſon terraſſer inſenſiblement cette hydre qu'elle a ſouvent combattu, & que l'ambition des Souverains a toujours fait renaître.

FINANCES ET REVENUS

De l'Empire Ottoman.

LE Légiſlateur des Arabes a preſcrit des bornes au deſpotiſme, quand il en a poſé les fondemens; il a craint d'accabler les peuples ſous le joug de la ſervitude, en les expoſant à des impôts arbitraires; & par une diſpoſition qui honore ſa prévoyance, il n'a preſcrit que ceux que la ſûreté des propriétés a rendus indiſpenſables. L'uſage & la loi ont rendu ces tributs légitimes chez les Ottomans; deſorte que quelqu'étendu que ſoit le pouvoir du Sultan, il n'a pas la liberté d'impoſer ſes ſujets au gré de ſa volonté.

On ne ſait pas préciſément à quoi montent les revenus de l'Empire Ottoman, ils auront été proportionnés dans le principe aux dépenſes qu'exige le maintien de l'Etat; réduites à l'abſolu néceſſaire, elles ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi conſidérables que chez les Nations européennes, où elles varient ſelon les caprices de l'opinion. Cette partie d'adminiſtration en Turquie eſt peu connue par les étrangers; leur curioſité même auroit un air d'indiſcrétion, dans un pays où l'on

ne donne aucune publicité aux opérations. M. le Comte de Marsigli, dans son *Etat Militaire des Ottomans*, donne bien une notion détaillée des revenus de cet Empire; mais on n'est pas assez assuré de son exactitude pour la citer; on sait en général que chez les Ottomans les impôts sont moins onéreux, moins multipliés, & par-là moins odieux qu'ils ne le sont ailleurs.

Les revenus de l'Etat, dans cet Empire, sont versés directement par les fermiers & par les agens des Gouverneurs des Provinces, dans les coffres du *Defterdar* ou Administrateur général des finances; ce Ministre est en même-tems chargé de l'emploi de ces revenus, sans les faire passer par d'autres canaux, qui ne feroient que rallentir les détails de la comptabilité. Il y avoit anciennement des trésoriers pour chaque impôt; mais pour simplifier cette administration, abréger le travail, & prévenir les occasions d'abus & de dissipations, la plupart des caisses ont été réunies au trésor royal.

Avant de parler des revenus de l'Empire, il est nécessaire d'observer que dans les premiers siécles de cette monarchie le partage des conquêtes, sujettes aux impôts, a été divisé en trois lots; le premier pour le Souverain, le second pour les Mosquées, & le troisieme pour les Troupes;

ce dernier fut converti en bénéfices militaires, qu'on appelle *timars* ou *ziamets ;* ils furent donnés d'abord à des soldats, ou affermés à des particuliers, qui se soumirent à fournir des troupes en cas de guerre en proportion du revenu de leur concession : c'est des Romains que les Ottomans, & les autres Nations qui ont partagé l'Empire de Rome, ont adopté cet usage.

On ne connoît que quatre sortes de revenus légitimes dans l'Empire Ottoman ; celui des domaines acquis au Souverain par les conquêtes & ce qui en résulte ; les impôts sur les terres, ou ce qu'on appelle la taille réelle ; le *bach-karatch*, ou capitation des sujets non-Musulmans, à titre de tribut ; & un impôt particulier pour subvenir aux dépenses de charroi, transport de denrées ou autres effets à l'usage du Sultan, ou pour le service des armées. On ne connoît pas d'autres impôts dans cet Empire ; la toute-puissance que l'alcoran attribue au représentant de Dieu sur la terre, se trouve modérée dans la même loi, par la défense d'imposer sur les vrais croyans des taxes excessives ; cette loi est le plus puissant contre-poids de l'autorité, & nous avons vu dans le cours des révolutions de cet Empire, celles qui sont résultées de l'abus du pouvoir & de l'intolérance des peuples à cet égard.

L'Empire Ottoman n'a jamais recours aux emprunts ; l'arbitraire & les révolutions de ce Gouvernement sont incompatibles avec la confiance qu'exige le crédit public ; & cette ressource n'en sera jamais une pour cet Empire. Du reste, l'économie dans l'administration des finances y rend cet expédient inutile, & le même moyen pourroit produire par-tout les mêmes effets.

Le prix des gouvernemens des Provinces, les fermes des terres appartenant au Souverain, les douanes maritimes, la réunion des biens au fisc par défaut de postérité (car on n'hérite de son frere ou de son oncle que par concession du Prince) ; enfin, les confiscations, forment le premier impôt dont chaque gouverneur de Province devient le fermier ou le dépositaire.

Le second impôt, qui revient à notre taille réelle, se perçoit sur toutes les terres du domaine de l'Empire, indistinctement ; ce droit est perçu en totalité dans chaque Province ; si même le cultivateur avoit abandonné son champ, les voisins en supportent le fardeau jusqu'à ce qu'il passe à un autre possesseur, ou bien il est abandonné à celui qui en paye le droit. Cet impôt territorial est de toute ancienneté ; il a été consacré par les nations les plus barbares, parce qu'il est dans la nature, & qu'il a fallu nécessairement répartir

ſur les propriétés le tribut qu'elles doivent à leur ſûreté. La Turquie ne connoît pas les exemptions, que l'ignorance des tems, l'influence de l'opinion, la ſuperſtition des peuples, & l'uſurpation, peut-être, ont introduites chez les Nations policées, où la nature a repris ſes droits, & où l'on regarde enfin ces veſtiges de ſervitude comme autant d'attentats ſur la liberté publique.

Le troiſieme impôt eſt le *Bach-Karatch* ou capitation. Ce droit, qu'on pourroit appeller barbare, ſi l'Europe policée ne l'avoit adopté, eſt payé, à titre de tribut, par les ſujets de l'Empire, qui ne ſont point Mahométans; car les Mahométans en ſont exempts. Cet impôt eſt diviſé en quatre claſſes, ſuivant l'état & les facultés des perſonnes; la premiere eſt de onze piaſtres courantes, qui font environ trente livres par tête; la ſeconde de huit piaſtres un quart, ou vingt-deux livres dix ſols; la troiſieme de cinq piaſtres & demi, ou quinze livres; & la quatrieme de deux piaſtres trois quarts, ou ſept livres dix ſols; les mâles ſeuls payent cette capitation depuis l'âge de quinze ans en ſus: les femmes ne payent rien. Les ſujets non Mahométans, & qu'on appelle tributaires, ou Rayas, n'ont pas la même conſidération que les Mahométans; les Rayas qui font le commerce, ſont ſoumis à une douane un peu

plus forte ; ils ſont gênés dans la décoration extérieure de leurs maiſons, ainſi que dans la couleur de leur habits ; ces excluſions, qui ſont plus humiliantes qu'onéreuſes, font en Turquie toute la différence entre le ſujet Mahométan & celui qui ne l'eſt pas ; entre le maître & l'eſclave : la tranſgreſſion de ces loix eſt une occaſion d'avanies, que les tributaires ne préviennent qu'en ſe conduiſant avec circonſpection, & en ne faiſant point étalage de leur aiſance.

Le quatrieme impôt, qui concerne le ſervice extraordinaire de la Cour, ou celui des armées, étoit payé dans les premiers tems, en corvées réelles ou fourniture de ſubſiſtances, dans les lieux où paſſoient les armées ; il devenoit par conſéquent onéreux à certaines provinces, tandis qu'il ne coûtoit rien à d'autres. Sur les repréſentations qui furent faites ſous Soliman I, il fut ſtatué que cet impôt ſeroit payé en argent, pour que le fardeau de la guerre fût ſupporté par tous les ſujets ; on l'a même payé dans tous les tems, pour le rendre moins onéreux ; cependant cette ſage diſpoſition n'empêche pas qu'on ne faſſe revivre cet impôt, & qu'on n'exige des charrois & des tranſports gratuits des provinces expoſées au paſſage des troupes, parce que, malgré la prévoyance des loix, les peuples par-tout ſont, en général, écraſés ſous

le poids de l'autorité; la différence n'eſt que du plus au moins.

Indépendamment de ces impôts, qui forment les principaux revenus de l'Etat, il y a des Provinces qui payent une partie de leurs tributs en productions en nature, ou qui ſont tenues de ſoudoyer les troupes deſtinées à leur garde. En ſus du tribut ou de l'abonnement que l'Egypte paye en argent, ce Royaume fait une redevance au Grand-Seigneur en ris, en ſucre, en drogues & épiceries. La Valachie & la Moldavie, en font une en cire & en miel. La ville de Brouſſe préſente du ſel, du froment mondé, de la neige, du vinaigre & du verjus. La ville de Salonique, en raiſon des laines qui abondent dans ſes environs, fournit une quantité de draps pour le ſervice des Janiſſaires. On retire de pluſieurs petits endroits, pour le ſervice de la marine, un hommage en bois de conſtruction, en rames, en voiles, en chanvre, ficele, goudron, huile de lin, &c.

Les comeſtibles en Turquie ſont preſqu'exempts d'impôts; le Gouvernement n'eſt occupé que du ſoin d'entretenir l'abondance & le bas prix des denrées; cette attention influe infiniment ſur l'aiſance du peuple & ſur le prix de l'induſtrie & des ſalaires.

Il eſt néceſſaire d'obſerver ici, que, depuis la

conquête de l'Egypte, ſous Selim I juſqu'à ce jour, il a été toujours fait quelque démembrement ſur les terres impériales nouvellement conquiſes, pour l'entretien des Dames du Palais, ou pour leur ſervir d'apanage; ces revenus, ſous le nom *d'Haremein*, adminiſtrés avec économie, ſuffiſent toujours à leur deſtination, parce que les Ottomans, uniformes dans leurs uſages, ne ſe livrent pas à la prodigalité, & ne connoiſſent pas les fantaiſies que l'Europe a multipliées, & dont la mobilité eſt moins un objet de reſſources pour l'induſtrie, qu'une occaſion plus fréquente de diſſipations.

Les revenus qui appartiennent à l'Etat, ſont verſés dans le tréſor *extérieur* du *Defterdar*, ou Miniſtre des Finances, & ſont employés à la ſolde des troupes, & à payer les charges, qui ne ſont pas auſſi multipliées en Turquie qu'elles le ſont ailleurs; le reſte paſſe dans le tréſor intérieur pour l'entretien de la maiſon du Grand-Seigneur, de ſes femmes, de ſes jardins, & de ce qu'on pourroit appeller l'économie du Palais.

Indépendamment de ces deux tréſors, il y en a un troiſieme, auquel on ne touche que pour des guerres de religion, & les Ottomans n'en connoiſſent point d'autres; ce tréſor eſt formé du revenu des Moſquées, qui, en Turquie, poſſédent

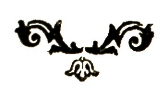
des biens confidérables, par des conftitutions religieufes ou politiques, que des particuliers leur font par dévotion, ou pour mettre leurs biens à l'abri des confifcations; les propriétaires en jouiffent fous une modique redevance jufqu'à l'extinction des héritiers en ligne directe, & alors ces biens demeurent acquis à la Mofquée. Les revenus de ces hommages faits à la religion, font immenfes, & après avoir prélevé les dépenfes d'adminiftration, ce qui refte en économie eft dépofé dans le tréfor particulier, confacré à la défenfe de l'Etat, & à la profpérité du Mahométifme; & on ne peut y toucher fous d'autte prétexte. C'eft dans le même tréfor qu'on dépofe la fucceffion des Mahométans qui meurent fans poftérité, ainfi que les confifcations faites fur les Pachas & autres officiers de l'Empire, accufés de malverfation. Quoique ces confifcations, qui portent atteinte à la liberté des propriétés, femblent tolérer le mal au lieu d'y remédier, il faut convenir que ces tréfors entaffés pour un motif utile, vengent les peuples des vexations auxquelles ils font expofés. Ce tréfor ne doit pas être facile à épuifer, dans un Empire où il y a autant de reffources dans la dévotion du peuple, que dans la vigilance d'un Gouvernement qui a toujours des déprédations à punir & des confifcations à faire.

Ce trésor, qui appartient à la Nation, & non au Souverain, destiné à la défense de la religion, n'est ni exposé à des dissipations, ni employé à des superfluités arbitraires & onéreuses, qu'on attache ailleurs à la majesté du trône & à l'orgueil des Nations. Il est encore des revenus sacrés par leur institution, destinés annuellement à l'entretien du temple de la Mecque, à ses desservans, & à la protection des pélerins qui font ce voyage religieux.

On a vu dans le cours des révolutions de l'Empire Ottoman, que, dans le commencement du siecle sous le regne d'Achmet III, on établit un nouvel impôt qui servit de prétexte à la déposition de ce Prince; c'étoit un droit sur l'extraction du bled, qui fut alors rendu libre; cet impôt par extension, fut mis ensuite sur les denrées qu'on vendoit dans la capitale, & sa perception susceptible d'abus, suscita le mécontentement public. Par une disposition qui est en contraste avec les qualités morales des Mahométans, l'extraction des denrées de premiere nécessité est prohibée par leur loi, ce qui prouve tout au plus, que dans l'origine du Mahométisme, l'Arabie, où il prit naissance, suffisoit à peine à ses besoins. Depuis ces anciens tems, les Turcs ont conquis des terres aussi étendues que fertiles; & la libre sortie

du bled qui encourageroit l'agriculture, feroit pour l'Empire Ottoman un nouveau moyen d'abondance, & une nouvelle fource de richeffes; un droit d'extraction de dix fols par quintal, ajouteroit plufieurs millions aux revenus de cet Empire, fans l'expofer à aucune difette, en prenant la précaution de n'accorder l'extraction que deux mois après la récolte, & quand chaque province feroit affurée de fa fubfiftance pour deux ans. La France a eu les mêmes motifs d'encouragement, mais elle n'y a pas mis, peut-être, la même prévoyance.

Nous avons dit plus haut, que des trois lots de conquêtes faits par les premiers Ottomans, l'un étoit pour le Souverain, l'autre pour les Mofquées, & nous avons vu l'emploi de leurs revenus. Il refte à voir dans la fection fuivante celui du troifieme lot deftiné aux troupes, qui fut converti en *timars* & *ziamets*, ou bénéfices militaires, foumis à fournir des foldats armés, en proportion des revenus de leurs fiefs.



FORCES

FORCES MILITAIRES

De l'Empire Ottoman.

LEs premiers ſoldats d'Otman, fondateur de l'Empire, ne furent qu'un amas de volontaires, que l'eſprit de trouble & le goût des armes avoit raſſemblés; pouſſés par la gloire de vaincre, par l'avarice, & la ſuperſtition, ils ſe contenterent d'abord du pillage & de l'eſpoir du paradis. Dès qu'Orcan, ſon fils, eut aſſez étendu ſes conquêtes pour concevoir de plus grands projets, il ſentit la néceſſité de former une armée docile à ſon chef, & de perfectionner la diſcipline militaire que ſon pere avoit déja établie. Il fixa pour l'infanterie une paye journaliere, qui augmentoit en raiſon de l'ancienneté du ſervice, & donna des terres à des vieux ſoldats, qui, par redevance, s'obligeoient de fournir un nombre de cavaliers armés. Telle a été l'origine des troupes réglées dans l'Empire Ottoman, & ce plan a été ſuivi & perfectionné à meſure que les Sultans ont vu accroître leur puiſſance.

Les troupes les plus diſtinguées des Ottomans ſont les Janiſſaires; ils ſe piquent de bravoure

& de fidélité ; ils ne souffrent pas qu'on leur incorpore des castes étrangeres ; les Arabes, les Egyptiens & les Maures, quoique Mahométans, ne peuvent pas être admis dans ce corps.

On ne sait pas bien précisément le nombre de Janissaires qui reçoivent la paye ; il y en avoit cent quatre-vingt-seize compagnies au commencement du siécle ; comme il y en a de très-nombreuses, & d'autres qui le sont moins ; je doute que cette milice excede soixante mille hommes, qui sont répartis dans la capitale & dans les places fortes de l'Empire. Les Janissaires ont la liberté d'exercer des professions méchaniques ; ceux qui sont mariés, qui travaillent, & qui par cette raison ne sont point logés aux casernes, n'y reçoivent pas leur nourriture. Après les Janissaires on compte les Canonniers, Bombardiers, Mineurs & autres, qui ont chacun leur chef, & font leur service à part.

Depuis le Grand-Seigneur, jusqu'au plus petit particulier, tous les Turcs sont honorés d'être Janissaires ; il n'en est aucun qui ne se fasse un devoir de servir ou de contribuer à la défense de la Religion ; mais il n'y a que les Janissaires qui font le service, qui participent à la paye ; les autres sont soldats honoraires. Chaque compagnie a sa caisse particuliere, sous la direction d'un

Commiſſaire & de quelques Officiers ; on y dépoſe le bien des Janiſſaires morts, & on ne peut retirer de cette maſſe, que pour l'employer à l'entretien des tentes & autres objets de ſervice, au ſoulagement des ſoldats infirmes & néceſſiteux, ou à la rançon des Janiſſaires eſclaves.

Les troupes du Sérail & de la garde du Souverain, les Boſtangis, les Capigis, les Baltagis, font une partie de la milice Ottomane, mais ils ne vont à la guerre que par occaſion ; attachés au ſervice du Palais, & à la perſonne du Prince, ils ne marchent qu'avec lui.

Il y a dans les Provinces des troupes d'infanterie qui remplacent les Janiſſaires dans le beſoin ; mais cette milice ne reçoit de paye qu'autant qu'elle eſt employée, & elle eſt même à la charge de la Province à qui elle appartient. Indépendamment de cette maſſe de ſoldats dont le nombre augmente en raiſon du beſoin ; dans le cas d'une guerre, les Provinces ſont obligées de faire à leur charge une levée de recrues, auxquelles on paye un prix convenu pour la campagne. L'armée Ottomane, de plus, eſt renforcée, & ſouvent ſurchargée par une multitude de volontaires, attirés par l'eſprit de pillage & l'amour de la Religion ; mais ces renforts, bien loin d'être de quelque ſecours, ne ſervent qu'à épuiſer

les approviſionnemens & à répandre la confuſion ; parce que cette foule de ſoldats indiſciplinés, ne connoiſſant point de chef, ne peuvent avoir entre eux aucune ſorte de concert.

La cavalerie fait la principale force des armées Ottomanes, autant à cauſe de l'abondance & de la bonté des chevaux, & de l'habitude de s'en ſervir, que par l'adreſſe avec laquelle les Ottomans font uſage de l'arme blanche. La cavalerie Ottomane n'eſt pas tout-à-fait auſſi nombreuſe que ſon infanterie, mais peu s'en faut; une partie de cette cavalerie, n'excédant guères quinze à ſeize mille hommes, eſt deſtinée à la garde du Sultan, & eſt ſoudoyée par l'Etat ; le reſte de la cavalerie, qui vient des Provinces, eſt auſſi ſoudoyée par l'Etat quand elle fait la campagne; mais en tout autre tems elle eſt à la charge des Officiers appellés *Zaim & Timariot*, qui ne jouiſſent de ces bénéfices militaires que pour fournir au beſoin un nombre de cavaliers armés, en raiſon du revenu des fiefs qu'ils poſſedent, & l'uſufruit de leurs terres eſt une paye anticipée. Ces établiſſemens ont été tranſmis des Romains, qui diſtribuoient aux gens de guerre ſur les frontieres de leur Empire une partie de leurs conquêtes : les Francs en entrant dans les Gaules firent aux ſoldats les mêmes libéralités ; mais ces fiefs paſ-

ſerent inſenſiblement à des particuliers appellés chevaliers Bannerets, & même à des Eccléſiaſtiques; & la jouiſſance de ces bénéfices, les aſſujettit à un ſervice militaire. Ces fondations, dont l'inſtitution a varié en Europe, ſe ſont perpétuées en Turquie, où, malgré les abus dont elles ſont ſuſceptibles, on les obſerve avec aſſez de fidélité.

Cette milice féodale ſe réunit ordinairement ſous la banniere de ſon *Sangiak* ou Commandant; c'étoit anciennement l'emploi le plus diſtingué, quand il n'y avoit ni Beys ni Pachas; mais, après les réglemens faits par Soliman, ce qu'on appelle le *Sangiak* eſt le moindre des gouvernemens, il n'a pour diſtinction que le *Sangiak* ou drapeau, dont il porte le nom; il a au-deſſus de lui le Sangiak-Bey & le Pacha, parmi leſquels les Beigler-Beys ſont les plus diſtingués, & ils ont un nombre de *Sangiak* ſous leur juriſdiction. La conformité dans le nom des titulaires, depuis l'Empire de Rome juſqu'à ce jour, ne laiſſe aucun doute ſur leur origine; les Romains les appelloient *Vexillati milites*, les François les appellerent *Bannerets*, & les Ottomans *Sangiak*, qui l'un & l'autre déſignent le drapeau ou banniere ſous lequel ils étoient raſſemblés.

Selon l'eſtimation qui en a été faite par le

Comte de Marſigli, le ſeul militaire peut-être, qui, par les circonſtances de ſon eſclavage, ait été à portée de ſuivre cette partie avec autant de liberté que d'application, cette cavalerie va à plus de cinquante mille hommes, indépendamment d'un nombre égal, ou à-peu-près, entretenu par les places frontieres, ou à la ſuite des Pachas ou autres Seigneurs qui ſont au ſervice de l'armée.

Ces divers corps de cavalerie Ottomane ſont plus de cent vingt mille hommes; & comme les Tartares, unis aux Ottomans par un même intérêt & une même croyance, peuvent aiſément en raſſembler la même quantité; dans un beſoin abſolu le Grand-Seigneur peut avoir plus de deux cens mille cavaliers armés; en ſe bornant au même nombre pour l'infanterie, il réſulte que l'Empire Ottoman peut mettre ſur pied de quatre à cinq cens mille combattans, ſans compter les volontaires; tandis qu'à peine il ſoudoye ſoixante-quinze mille hommes, enrégimentés en tems de paix : tel eſt l'avantage qu'a l'Empire Ottoman ſur ſes voiſins, en raiſon des facultés militaires, puiſque ceux-ci, contraints d'entretenir & de diſcipliner en tout tems une puiſſante armée, ſont tenus de faire de plus grands efforts,

quoiqu'ils n'ayent ni les mêmes moyens du côté des richesses, ni les mêmes ressources du côté de la population.

Les Ottomans ont conservé la façon de se battre des anciens, & étant peu portés pour la nouveauté, il est douteux qu'ils en adoptent d'autre; leur armée, quand elle peut se déployer, forme un croissant, auquel ils donnent l'étendue qu'il faut pour envelopper celle de l'ennemi, ce qui ne peut que donner de l'avantage au nombre; mais comme dans le voisinage du Danube, où est le théâtre ordinaire de la guerre, les Ottomans n'ont pas la facilité de s'étendre, à cause de l'inégalité du terrein, il arrive souvent que leurs détachemens, qui forment les attaques sans ordre & sans concert, se choquent & rendent leurs armes inutiles, si tant est qu'ils ne se détruisent pas entre eux; il est de l'intérêt des Ottomans d'éviter les actions générales, & de s'en tenir à des guerres de parti & de poste, où ils sont à portée de signaler leur bravoure, & d'attaquer avec avantage sans gêner leurs évolutions; on les a souvent vus, dans ces actions, revenir plusieurs fois sur l'ennemi le sabre à la main, & ramener la victoire; tandis que dans des actions générales, leur propre impétuosité, un défaut de prévoyance, & le peu de concert qu'ils

mettent dans les attaques, ne servent qu'à répandre la confusion ; & une grande armée, ébranlée & mise en déroute, n'est plus en état de se rallier.

Malgré ces accès de confiance ou de crainte que la superstition inspire aux Ottomans, on ne peut pas les accuser de manquer de courage ; le leur, excité par le fanatisme, va souvent jusqu'à la férocité. Un soldat Ottoman ne craint pas un autre soldat ; mais en bataille rangée, pour peu qu'une armée Européenne puisse arrêter la fougue impétueuse des Ottomans, elle doit compter sur la victoire ; parce que ceux-ci, quoique peu susceptibles des mouvemens symmétriques & compassés de la tactique Européenne, ne laissent pas d'en craindre l'effet & l'harmonie. Les Européens ont sur eux l'avantage inappréciable des campemens, le service prompt & précis de l'artillerie, l'activité de la mousqueterie, l'usage des bayonnettes & la science des évolutions ; & les Ottomans ne peuvent opposer à cette théorie militaire qu'un courage aveugle & féroce, qui, subordonné au hasard, est presque toujours malheureux ; ils ne font point usage des bayonnettes, ils se servent lentement du fusil, qu'ils abandonnent d'impatience pour donner le sabre à la main ; l'officier & le soldat, qui presque toujours ne dif-

ferent que par le grade, courent la même carriere, & dans ces mouvemens impétueux le sort d'une bataille est bientôt décidé.

Le soldat Ottoman, de même que le soldat Romain, est honoré d'être soldat, & le premier grade de l'officier est d'être simple Janissaire, parce qu'en Turquie ce n'est qu'en obéissant qu'on apprend à commander. Les troupes Ottomanes sont soumises aux ordres de leurs chefs; mais malgré leur respect pour cette partie essentielle de la discipline, leur génie ardent, & l'influence que la milice a toujours eu sur les événemens, la rend fiere, facile à se mutiner, & à passer de l'insubordination à l'esprit de révolte; mais c'est toujours à la malhabileté des chefs, ou aux circonstances du moment, qu'on doit attribuer ces insurrections, qui ont souvent décidé du succès des campagnes, du sort des Généraux & du repos de l'Empire.

Les troupes Ottomanes sont, en général, des belles troupes, on pourroit même dire que ce sont de très-bonnes troupes, en ce qu'elles servent de bonne volonté, & non pas par contrainte; car ce n'est pas de la discipline seule que dépend la véritable force des armées. Le soldat Ottoman ne s'énerve que par le repos; mais pour peu qu'il soit aguerri & bien commandé, il est en état de tout

entreprendre. On n'eſt pas jaloux parmi les Ottomans de l'uniformité de la taille, tout ſoldat eſt ſoldat, pourvu qu'il ſoit en état de faire le ſervice ; d'ailleurs les Ottomans ſont en général des beaux hommes. Il n'y a pas de couleur uniforme non plus pour les habits, les Janiſſaires cependant portent de fondation un habit vert, & une culotte très-ample en drap bleu, ſans s'attacher rigoureuſement à la même nuance ; le bonnet ſeul eſt uniforme. La paye des troupes ſe fait tous les trois mois, & elles fourniſſent leurs habits.

Les Ottomans exercent leurs milices au canon, à la bombe, au mouſquet, & ils ne ſont aſſujettis à aucun autre exercice militaire ; on les exerçoit autrefois à tirer de l'arc & de l'arbalêtre, mais ils n'en font plus d'uſage depuis que le mouſquet a remplacé ces deux armes.

Il n'eſt guere poſſible de concilier les préciſions de la tactique Européenne avec les préjugés d'une Nation auſſi oppoſée aux uſages des autres, qu'elle eſt jalouſe des ſiens ; la Puiſſance Ottomane ſeroit invincible, ſi elle réuniſſoit au délire du fanatiſme, & à la ſupériorité du nombre, l'habitude de la guerre, & la ſcience des évolutions. Conduits par la loi du deſtin, & peu ſuſceptibles d'un courage tranquille, les Ottomans ne ſuivent qu'une impulſion rapide, qui inſpire la férocité ou la

crainte ; quelque dangereux qu'il ſoit de détruire les préjugés des Nations, il eſt encore d'autres obſtacles auſſi inſurmontables peut-être ; peu occupés de conquérir, les Ottomans n'ont ſur pied que les troupes qu'il faut pour conſerver leurs conquêtes, & ils ſoudoyent à peine en tems de paix la ſixieme partie de celles qu'ils peuvent armer en tems de guerre. Or en formant leurs milices aux évolutions militaires que l'Europe à perfectionnées, il faudroit qu'à ſon exemple, ils euſſent des légions nombreuſes conſtamment exercées, & toujours prêtes à combattre, ce qui augmenteroit, dans la proportion de ſix à un, les dépenſes deſtinées à l'entretien des ſoldats, & donneroit à l'armée, qui n'a déjà que trop d'influence, un aſcendant qui porteroit atteinte au repos public. Il eſt à préſumer d'ailleurs, & on doit l'attendre de même du tems & de la raiſon, que la fureur des armes, & cette perfection, chimérique peut-être, des évolutions, ſe ralentiront en Europe ; & que les Souverains renonceront à ces armées formidables, qui épuiſent les peuples par les dépenſes qu'elles occaſionnent, & parce qu'elles privent l'agriculture d'un nombre de bras d'autant plus néceſſaires, que la terre exige plus de ſoins depuis que les beſoins des hommes ſe ſont multipliés. On ſimplifiera alors ces évolutions, dont une ſcrupuleuſe

précision fait tout le mérite, & qui sont peut-être incompatibles avec les hasards & la confusion des combats. Ne pourroit-on pas se borner à n'avoir sur pied qu'une armée suffisante pour faire respecter les frontierès, & une masse de milices provinciales exercées de tems en tems, & toujours prêtes à se réunir pour la défense de l'Etat ? Cette masse de milices pourroit facilement exécuter des évolutions simples ; & ces manœuvres imposantes qui ont contribué à l'agrandissement & à la gloire de la maison de Brandebourg, & que le feu Roi de Prusse, seul, a eu la passion de perfectionner, s'effaçant insensiblement du souvenir des Nations, elles se trouveront toutes au pair : on est forcé de convenir par-tout, qu'on ne peut familiariser le soldat à ces manœuvres, qu'à force de le tourmenter, & de le tenir dans une activité continuelle, ce qui exige dans les chefs, une constance & un amour du travail, trop incompatibles avec l'éducation de l'Europe pour devoir y compter. Souverains! peres des peuples, & amis de l'humanité, puisque votre trône est dans le cœur de vos sujets, ne faites consister votre gloire qu'à les rendre heureux ; renoncez à ce faste militaire qui ne respire que la dévastation ; considérez que ces grandes armées, soudoyées en tout tems, entretiennent parmi vous une défiance réciproque, éloi-

gnent les peuples d'un travail plus utile, & ne servent qu'à épuiser vos trésors qui sont le fruit de leur industrie ; songez que si quelquefois ces grandes armées font du dégât dans le pays ennemi, ce n'est jamais qu'après avoir ruiné le vôtre. Qu'ont produit d'ailleurs ces avantages inappréciables de la tactique Européenne, sur les bords du Danube en 1788 ? A travers la partialité des bulletins, l'armée de l'Empereur ne s'est-elle pas bornée à une guerre défensive ? Les Ottomans sans Généraux, sans connoissances militaires, n'ont-ils pas attaqué quelquefois avec succès, & n'ont-ils pas résisté toujours avec autant d'intelligence que d'intrépidité aux efforts de leurs ennemis, sans s'exposer aux événemens d'un combat décisif? Cependant le nombre & l'habileté des Généraux, la prévoyance & la justesse des combinaisons, la science des évolutions, la discipline de l'armée, & l'Empereur enfin lui-même à la tête de ses légions, sembloient présager tant de confiance, qu'on avoit presque borné à une campagne ou deux, l'invasion de la Turquie Européenne.

Dans l'état actuel des choses, le Mahométan, dévoué à la défense de la religion, naît soldat, & il faudroit le faire si on l'assujettissoit à des régles gênantes, à des évolutions compassées, sujetes à des réformes & à des variations. Il y auroit sans

contredit, plus d'inconvéniens que d'avantages à changer l'éducation d'une Nation, occupée d'elle-même, & jalouse de ses coutumes, puisqu'il faudroit détruire ses préjugés, & lui faire adopter des nouvelles idées; or ces changemens dans l'opinion des peuples influent trop sur leur systême moral, politique & militaire, pour en courir les événemen; ce sont autant de secousses qui ébranlent les Empires, & ne servent souvent qu'à les précipiter. Nous avons déja vu, sous le régne de Sultan Mahmoud V, l'effet que produisit cette innovation, lorsque le chef des Bombardiers Achmet Pacha, connu sous le nom de Comte de Bonneval, (1) proposa de former les Janissaires

(1) Le Comte de Bonneval, d'une ancienne Maison de Limousin, a servi en France dans la Marine & dans l'Infanterie; son esprit caustique l'ayant éloigné de la Cour, vers la fin du regne de Louis XIV, il passa au service de l'Empereur, où il parvint au grade de Général d'artillerie. S'étant brouillé avec le Prince Eugêne, il passa à Venise, où la République, pour ne pas se compromettre, éluda l'offre de ses services. Il passa de-là en Bosnie, où Aly Pacha Ekim-Oglou, Général distingué, lui fit entrevoir combien il lui seroit difficile de se soustraire à l'animadversion du Prince Eugêne, & lui conseilla de troquer son chapeau contre un turban qui étoit plus commode. Ce Général, élevé à Constantinople au grade de Général de l'artillerie, a vécu dans une honnête médiocrité jusqu'au 22 Mars 1747.

aux évolutions militaires de l'Europe; ces exercices peu faits pour des peuples fiers & pleins d'aversion pour les usages des autres, n'eurent qu'un instant de nouveauté, & on fut contraint d'y renoncer pour faire cesser les murmures qu'ils avoient provoqués.

A l'exemple des soldats romains, les jeunes Turcs incorporés dans les Janissaires s'exercent, entr'eux, à la course, à la lutte, au saut, & se défient à qui portera sur le revers de sa main la pierre la plus pesante, & qui, en courant, la jettera plus loin. Ils s'exercent également à lancer le gérid les uns contre les autres, & à en parer le coup. C'est aussi l'exercice de tous les jeunes Seigneurs, qui se destinent aux armes, Ils lancent le gérid à cheval avec beaucoup d'adresse, & dans ses bonds ils le reprennent en courant au galop; ces exercices, dont les Ottomans se font un amusement, les rendent bons cavaliers, adroits, hardis, lestes & vigoureux.

Le Gouvernement en Turquie fournit aux soldats les armes & les munitions; mais comme les Ottomans sont en général adonnés aux armes, & qu'ils y mettent du choix, il est assez ordinaire que chaque soldat porte avec lui son sabre, son fusil, & quelquefois un ou deux pistolets à la ceinture; & pour prévenir l'inconvénient qu'il y au-

roit dans l'inégalité des calibres, on diſtribue au ſoldat au lieu de balles, des petites barres de plomb, que chacun a ſoin de couper à ſa fantaiſie.

Les Turcs, accoutumés à l'uſage des tentes, comme les peuples errants dont ils tirent leur origine, les ont rendues très-commodes & ſuſceptibles d'une grande magnificence ; il n'eſt rien de ſi beau que les tentes du Sultan & des Viſirs, les appartemens y ſont diſtribués preſqu'avec autant de commodités que dans un Palais ; elles ſont brodées en-dedans avec des fleurs & des feuillages de différentes couleurs ; pluſieurs tentes ſont réunies par une cloiſon extérieure, qui ne permet pas de voir dans l'enclos. Celles qui ſont à l'uſage des ſoldats, ſont auſſi légeres que commodes, les ornemens en ſont très-variés ; on voit ſur le dôme le numéro de la compagnie, & le ſigne ou hiéroglyphe où le ſoldat doit la reconnoître. La tente du Viſir, à l'armée, eſt diſtinguée par cinq queues de cheval au haut de leur pique, que ce Miniſtre eſt en droit de faire arborer quand il commande l'armée.

FORCES MARITIMES

De l'Empire Ottoman.

LEs Ottomans ayant pris naiſſance dans le centre de l'Aſie mineure, ils n'avoient aucune idée de marine; & dans les premiers pas qu'ils firent en Europe ils furent aidés par des ſecours étrangers. Quelques Hiſtoriens, cependant, parlent de combats de mer ſous Otman, & ſous Orcan ſon fils, entre les Ottomans & les Seigneurs de l'Archipel, ſoutenus par quelques Princes d'Italie; mais ces rapports méritent peu de confiance. Les Hiſtoriens parlent auſſi d'une flotte de trois cens navires, que Bajazet avoit fait conſtruire; mais on ne voit nulle part quel eſt l'uſage qu'il en fit; peut-être ne fut-ce qu'un projet, que les revers qu'il éprouva ne lui permirent pas d'exécuter.

Ce ne fut guères que ſous Mahomet I que les Ottomans commencerent à conſtruire des navires à rames à Nicomédie, où les forêts de la Bihynie & les bords de la mer Noire leur fourniſſoient du bois en quantité. Le premier uſage qu'ils firent de leurs armemens, fut de courir

ſur les Vénitiens, qui faiſoient alors le commerce preſque excluſif de la Méditerranée & de la mer Noire; mais, par l'inexpérience des commandans, & par les armes des Vénitiens, leurs navires furent bientôt détruits. Mahomet II ayant formé le projet d'aſſiéger Conſtantinople, il s'empreſſa de rétablir la marine, autant pour s'oppoſer aux ſecours que les Grecs attendoient de l'Italie, que pour pouvoir pénétrer dans le port de cette capitale, & l'attaquer de deux côtés à la fois; il mit en mer plus de trois cens voiles à rames; cette flottille, il eſt vrai, ne fut pas en état de s'oppoſer au paſſage de quelques vaiſſeaux bien armés; mais elle ſervit utilement aux projets de ce Prince, comme on l'a pu voir en ſon lieu.

La priſe de Conſtantinople fut un premier pas aux progrès de la marine Ottomane, en ce que le port de cette capitale, ſon commerce & la commodité des communications avec la mer Noire & la mer Méditerranée, lui procuroient des grandes facilités, & la Morée fut preſque ſubjuguée.

Sous Bajazet II, la marine Ottomane eut un inſtant de célébrité; dans quelques combats contre les Vénitiens, les ſuccès des armes furent balancés; les Ottomans s'emparerent de Lépante au commencement du ſeizieme ſiécle, & con-

quirent successivement toute la Morée & l'isle de Negrepont, qui appartenoient aux Vénitiens.

Sultan Selim I, dont le regne fut aussi court que glorieux, fit des dispositions pour la construction de quelques arsénaux dans les différentes parties de son Empire. Sous son regne les Ottomans avoient déja plusieurs vaisseaux, & Soliman I, son successeur, se servit même de sa flotte pour s'emparer de l'isle de Rhodes; sous le regne de ce Prince les Italiens ravagerent la Morée, qui fut reprise par les Ottomans; Soliman envoya ensuite une flotte dans la Méditerranée, pour concerter ses opérations avec les François, & il entreprit après le siége de Malthe; ses Généraux commirent aussi des hostilités contre les Portugais du côté d'Ormus, avec des navires qu'ils avoient armés dans le Golfe Persique. Sous le regne de Selim II, les Ottomans, enhardis par la prise de Chypres, & par le succès de leurs armes, firent des armemens formidables destinés pour la Méditerranée; mais ils perdirent la fameuse bataille de Lépante, où Jean d'Autriche commandoit les armemens de l'Espagne & de l'Italie unis ensemble, & où les forces maritimes de l'Empire furent anéanties.

Cette disgrace, cependant, ne rebuta pas les Ottomans; après avoir rétabli leur marine, ils

furent en état, ſous le regne de Mahomet IV, de s'emparer de l'iſle de Crète, ainſi que de la fortereſſe de Candie ; mais ſous ce même regne la marine Ottomane alla en déclinant, & leur flotte, pluſieurs fois battue, ou miſe en fuite par les Vénitiens, ne put pas empêcher, vers la fin du dix-ſeptieme ſiécle, la perte de toute la Morée. Cette vaſte Province fut cependant repriſe, au commencement de ce ſiecle ſous le regne d'Achmet III, autant par le défaut de prévoyance des Vénitiens, que par l'activité des généraux Ottomans. Gianum Cogéa, grand Amiral & homme de guerre, ne comptant pas aſſez ſur la marine Ottomane pour haſarder des combats, fit exécuter avec célérité des deſcentes de troupes, & les Ottomans furent en état d'attaquer les places avant que les Vénitiens ſe fuſſent mis en devoir de les défendre. Quelque puiſſant que fut alors l'aſcendant des alliés, la Morée, rapidement reconquiſe par les Ottomans, eſt reſtée à leur pouvoir, malgré la perte qu'ils firent, dans le même tems, de la bataille & de la place de Belgrade.

Dans les quinzieme ou ſeizieme ſiécles, où les Puiſſances Européennes n'avoient encore qu'une marine naiſſante, toutes les Nations marchoient du même pas ; les Ottomans, les Eſpagnols,

les Maltois, Toſcans & autres pavillons d'Italie, couroient alors la Méditerranée, autant pour combattre que pour butiner. Comme les Nations méridionales conſervoient encore des reſtes de cet eſprit de chevalerie qui dominoit dans les ſiécles précédens, l'on voyoit dans la Méditerranée des navires Ottomans défier, en quelque façon, des Maltois, des Eſpagnols & des Italiens, dans des combats particuliers, où l'habileté des manœuvres comptoit pour peu, & dont le courage faiſoit tous les frais; les Turcs alors paſſoient pour des braves; c'étoient même les ſeuls qui euſſent conſervé, des anciens, l'uſage de ſe battre à l'abordage; & il ſemble en général que c'étoient ceux qui s'en acquittoient le mieux; mais à meſure que l'Europe s'eſt livrée à l'émulation des conquêtes, à cet eſprit d'entrepriſe dont elle eſt toujours agitée, qu'elle a perfectionné ſes connoiſſances, & qu'elle eſt parvenue à ſubordonner tout à des principes & à la démonſtration des calculs, ſa marine a acquis un accroiſſement étonnant; &, à bien peu de choſes près, les Ottomans ſont reſtés au but d'où nous ſommes tous partis. On a perfectionné enſuite la forme des vaiſſeaux & la théorie de la navigation; les abordages ſont devenus moins commodes & moins faciles, parce que la même expérience qui en a dirigé les haſards, a appris

à les éviter ; toute la ſcience conſiſte aujourd'hui dans l'habileté des manœuvres, dans la ſcience des évolutions, dans la promptitude à ſaiſir les avantages & à profiter des fautes, & dans l'art de lutter contre les orages, & de ſoumettre les élémens à la conſtance des hommes & à leur intrépidité. Cette application ſuppoſe un travail obſtiné, dont les Ottomans ſeroient capables; mais il eſt incompatible peut-être avec leurs préjugés, avec cette ſoumiſſion aveugle à un deſtin rigide, qui ſemble proſcrire aux hommes la combinaiſon & la prévoyance des moyens. Les Ottomans conviennent de leur infériorité ſur mer; &, ſans rougir de leur ignorance, ils diſent que Dieu leur a donné la terre pour être le théâtre des victoires, & qu'il a abandonné la mer aux Chrétiens.

Quoique l'Empire Ottoman ait un peu rétabli ſa marine, celle qu'il a doit être moins conſidérée comme une démonſtration de ſa puiſſance que comme une armée d'oſtentation. Il ſort tous les ans de la Capitale une eſcadre de pluſieurs vaiſſeaux & galeres, qui va dans l'Archipel pour recevoir le tribut, & il en paſſe une diviſion juſqu'à Alexandrie; la ſortie de cette eſcadre, à la fin d'Avril, & ſa rentrée, à la fin d'Octobre, ſelon l'étiquette de l'Empire d'Orient, dont les Ottomans ont conſervé pluſieurs uſages, ſont

deux jours de fête & de triomphe ; on diroit, au jour du départ, que l'Amiral Ottoman va disputer aux Nations l'empire des mers & on croiroit, à son retour, qu'il n'y reste plus d'ennemis à vaincre.

Les deux guerres avec la Russie, de 1769 & de 1787, ont été fatales à la marine Ottomane ; à la premiere, sa flotte fut brûlée par les Russes à Chesmé ; & à la seconde, les armemens qu'elle avoit fait passer dans la mer Noire ont été exposés à des orages & à quelques revers. Cependant, l'escadre Ottomane a forcé celle des Russes à rentrer dans ses ports, tandis qu'elle a tenu la mer pendant toute la campagne de 1788.

La marine des Ottomans est peu redoutable par elle-même, & moins encore par l'inexpérience de ses Commandans ; c'est cependant, de toutes les Nations peut-être, celle qui auroit le plus de moyens pour avoir une marine puissante, si elle en connoissoit la nécessité. Indépendamment du nombre & de la sûreté de ses ports, ses Etats abondent de toutes les productions nécessaires à la construction & à l'armement des vaisseaux ; tandis que les bords de l'Albanie, de la Morée, de l'Archipel, de la Propontide ; les bords de la mer Noire, de l'Asie & de l'Egypte, qui font plus de mille lieues de côtes maritimes, pour-

roient lui fournir un peuple de matelots agiles, forts, & très-propres à la navigation. La plupart de ces mariniers étant Grecs, il y auroit de l'inconvénient de leur confier des armes & des vaisseaux; & les Turcs, d'autre part, n'étant pas portés pour la navigation, ils ne tireront jamais parti des avantages que la nature leur a prodigués.

Les forces maritimes de l'Empire Ottoman consistent en vaisseaux de ligne, frégates, galeres, & autres petits navires à rames qu'ils emploient dans l'Archipel & dans la mer Noire. Ils n'ont ordinairement guère au-dessus de quinze à vingt vaisseaux ou frégates; & ce n'est que depuis la guerre de 1769, qu'ils en ont augmenté le nombre & perfectionné la construction. Leurs vaisseaux, quoique lourdement construits, ne laissent pas d'être légers; mais ils s'arquent facilement, ce qui provient sans doute de la qualité du bois, qui n'est ni si dur ni si compacte que celui du Nord, & leurs vaisseaux ne durent pas longtems; il est vrai que chez les Ottomans, où la Providence fait tout, & où les hommes ne sont occupés qu'à détruire, on donne moins de soins qu'on n'en donne en Europe à la construction & à l'entretien des vaisseaux.

La Porte Ottomane n'a pas plus de douze à quinze galeres à son service, dont trois appar-

tiennent à l'Etat; & les neuf restantes, ainsi que quelques galliotes & schiabeks, appartiennent aux Beys de Smirne, Scio, Mételin, Rhodes, Negrepont, Morée, &c., & sont destinés à la garde des côtes. Le Grand-Seigneur accorde à ces Commandans des revenus, en fiefs ou bénéfices militaires, avec la condition de fournir à leurs dépens leur galere armée & approvisionnée. Les trois galeres qui appartiennent au Gouvernement sont armées avec des forçats; mais la chiourme de celles des Beys est composée de gens de bonne volonté, qui retirent un salaire, ou d'esclaves Circassiens, Mingreliens ou Georgiens, que les Beys employent au travail de leurs terres, quand ils ont achevé la campagne; ces esclaves étant une propriété, les Beys sont intéressés à les ménager, & ils sont bien entretenus.

Les Régences de Barbarie, tributaires du Grand-Seigneur, comme Alger, Tunis & Tripoly, sont obligées, en tems de guerre, de fournir des armemens pour la défense de l'Etat; mais ces armemens sont dédommagés de tout ce qu'il leur en coûte pour la nourriture, les munitions & l'équipement.

L'Empire Ottoman n'ayant point de colonies à conserver, un commerce extérieur à protéger; n'ambitionnant ni des conquêtes éloignées, ni

aucune influence politique ſur les projets dont l'Europe eſt toujours agitée, il n'a pas beſoin d'avoir des grandes forces navales. Cet Empire, d'une part, eſt en paix avec toutes les Puiſſances maritimes & commerçantes, & de l'autre, par des ménagemens politiques, qui peuvent intéreſſer la tranquillité des Nations, les armemens de la religion n'approchant jamais des côtes de Turquie, la Porte n'eſt pas dans le cas de faire des efforts par mer pour les faire reſpecter. Cette dépenſe ſeroit non-ſeulement en pure perte pour l'Empire, elle pourroit même lui devenir onéreuſe, puiſque ſi les commandans de ſes armemens ſe laiſſoient ſéduire par l'occaſion & l'avidité de pirater, ſes armes & ſon repos ſe trouveroient tôt ou tard compromis. Cette conſidération politique, dont les Puiſſances commerçantes connoiſſent tout le prix, devroit les engager, ce me ſemble, à convenir d'une neutralité dans les parages de la Turquie, ou à faire refuſer les ports de la Méditerranée aux Nations qui viendroient en troubler la tranquillité, & gêner le commerce de l'Europe avec l'Empire Ottoman.



COMMERCE
DES NATIONS EUROPÉENNES
Avec l'Empire Ottoman.

IL me reste à parler des relations d'intérêt entre les Nations commerçantes de l'Europe & l'Empire Ottoman.

L'industrie, le commerce, & la navigation sont les richesses des Nations, qu'une position maritime & un génie actif ont fait appeller commerçantes; c'est dans ces moyens de prééminence que consiste la force réelle & politique des Empires, parce que celui qui a plus de commerce & plus de navigation, doit avoir tôt ou tard une plus grande puissance. L'avidité de pouvoir, qui dans tous les tems à dominé les Nations, a été le premier fruit du commerce, & il peut avoir été nuisible malgré son utilité; il a contribué à polir & à adoucir les mœurs des hommes, & l'Europe lui doit en partie la perfection de ses connoissances; constamment occupé du soin de multiplier les jouissances, & d'échanger les besoins respectifs de sa société, il a rapproché les extrémités de la terre, & à rendu ses richesses commu-

nes à tous ſes habitans : mais tel a été l'ordre de la providence ; ce n'eſt par-tout qu'un mélange de mal & de bien ; le commerce, qui adoucit les mœurs, à également ſervi à les corrompre ; il encourage le luxe & nourrit l'orgueil des hommes, en faiſant toujours naître de nouveaux beſoins ; il a porté le flambeau de la guerre ſur tout le globe ; il a dépeuplé l'Afrique d'une partie de ſes habitans, & a ſacrifié à une féroce avidité, & à des fantaiſies devenues néceſſaires, une multitude de générations, dont la raiſon & l'humanité ont enfin réclamé les droits ; on le voit ſervir de prétexte à la fraude, à la haine, à la rivalité des Nations, & ſuſciter la mauvaiſe foi, & le brigandage de quelques pirates, dont la tolérance de l'Europe ne fait qu'irriter l'avarice, au lieu de la réprimer ; après avoir enfin porté l'eſprit de conquête & de tyrannie dans toutes les parties du monde, il a preſque légitimé cette ambition injuſte de dépouiller ſes voiſins des bienfaits que la Nature ou la fortune leur a diſpenſés. Il faut eſpérer qu'à meſure que la raiſon fera plus de progrès, le commerce reprendra ſes droits, & que bien loin de fomenter les diviſions, & les animoſités, il deviendra enfin l'organe & le gage d'une confiance réciproque entre tous les peuples de l'univers.

Maître des bords de l'Aſie, de l'Europe & de l'Afrique, l'Empire Ottoman eſt dans la ſituation la plus favorable pour le commerce; cet Empire réunit un nombre de ports aſſurés, & ſon climat abonde en toute ſorte de productions propres aux ſubſiſtances, aux manufactures, & à la navigation; & c'eſt cette ſource de richeſſes qui le fera ſuccomber, peut-être, ſous les efforts de l'envie, de l'avarice & de l'ambition.

Le génie des Ottomans n'étant pas tourné du côté des fabrications, ni de ce qu'on appelle commerce maritime, cet Empire entretient des relations avec les Nations Européennes, & il échange avec elles le ſuperflu de ſes productions contre les produits de leur induſtrie.

Les Ottomans ne connoiſſent que le commerce d'économie. Ils tranſportent par mer, d'une Province à l'autre, ſur leurs propres navires, & plus ſouvent ſur des navires Européens, le ſuperflu de leurs productions; les denrées & fruits de l'Egypte, en ris, café, dattes, ſucre, chanvre & drogues; les huiles, les olives & ſavons de l'iſle de Candie, de Mételin & de la Morée; les bleds & les fruits ſecs, qui abondent dans quelques Provinces de l'Empire; & les ſalaiſons, beurre, graiſſe, ſuif, miel, cire, laines & cuirs, des bords de la mer Noire. La Turquie reçoit par

Baſſora, Damas & Alep, ainſi que par la mer Rouge, des diamans, des perles & des parfums de l'Inde; mais ſur-tout des mouſſelines, des chals & des étoffes, dont elle fait une conſommation conſidérable. Les Grecs & les Arméniens, ſujets tributaires de l'Empire, plus actifs & plus propres que les Turcs à tout genre d'application méchanique, ont établi à Conſtantinople, à Brouſſe, à Scio, en Syrie & en Egypte, un nombre infini de fabrications en toiles de coton, en étoffes de ſoie, ou mêlées coton & ſoie, ſoie or ou argent, velours communs, & riches, & galons d'or & d'argent, qui ſe débitent en Turquie.

La modicité des impôts dans l'Empire Ottoman, la ſtabilité des loix, le reſpect pour les uſages, & l'uniformité dans leur obſervation, l'abondance & le prix modéré des ſubſiſtances, qu'on doit autant à la vigilance de l'adminiſtration qu'à la fertilité du ſol, concourent aux progrès des fabrications & du commerce intérieur; &, ſous la protection des traités, le commerce étranger y jouit des mêmes avantages.

Les principales Puiſſances de l'Europe ont aujourd'hui des traités d'amitié avec l'Empire Ottoman, ou par des convenances de commerce, ou pour participer avec plus de liberté à la navigation de la Méditerranée, ou par des motifs poli-

tiques, qui tiennent à l'intérêt des Nations, à leurs défiances ou à leurs rivalités. Le besoin qu'a l'Europe des productions de la Turquie, semble l'en avoir presque rendue tributaire; l'on y voit abonder les ducats d'or de Hollande, d'Allemagne & de Venise, les piastres d'Espagne & les écus de l'Empire; & ces especes ont, dans le commerce, le même cours que les monnoies du pays. Cet accroissement de numéraire ranime la circulation, qui n'est jamais en proportion des richesses dans un Etat où le particulier thésaurise & ne fait pas valoir son argent; il résulte en même-tems que, quels que soient les avantages que l'Europe retire de ses échanges avec l'Empire Ottoman, la balance de son commerce est au profit de cet Empire.

On doit observer cependant que ce tribut d'argent, qui fait le solde du commerce des Nations Européennes avec l'Empire Ottoman, ne s'y accumule pas; la Turquie, pour avoir des mousselines & quelques jouissances de fantaisie, en verse un plus grand encore dans l'Inde, où les caprices du luxe enseveliront insensiblement tout l'or & l'argent de l'Europe.

La Russie, avant la paix de Kainardgik, n'avoit avec l'Empire Ottoman aucun commerce maritime; éloigné, comme il l'est de la mer

Baltique, cet Empire n'a pu avoir avec cette partie du Nord aucune relation directe. Constantinople reçoit par la Moldavie, & de-là par terre, ou par le Danube & la mer Noire, une quantité de fourrures qui se consomment dans la Capitale ou dans le reste de l'Empire. Les Russes y importent de même, des Provinces voisines du Volga, du poisson salé, du kaviar & des grosses toiles; les retours de ces importations se font en argent, ou en productions du Levant.

Après la paix de Kainardgik, en 1774, la Russie, maîtresse de l'embouchure du Boristhene, & étant en possession de la liberté de naviguer dans la mer Noire, a fait construire la ville de Kerson, dont elle vouloit faire un port franc, ce qui préparoit aux deux Empires le levain d'un commerce plus étendu; mais ces projets n'ont eu d'abord que des obstacles à vaincre, & ils n'avoient encore acquis aucune consistance lorsque la guerre a recommencé à la fin de 1787. Quels qu'en soient les événemens, il semble que cette extrémité de l'Europe ne sera susceptible d'un commerce étendu, qu'à mesure qu'elle sera plus civilisée. Une communication plus suivie entre la mer Noire & la partie orientale de l'Europe, & entre cette même mer & le centre de l'Asie, par son voisinage de la mer Caspienne, pourroit donner

donner un jour aux échanges de l'Europe plus de moyens & plus de facilités ; mais ce n'eſt que dans le lointain qu'on entrevoit cette révolution, dont la Ruſſie ne s'occupera peut-être qu'après qu'elle aura acquis en Europe un plus grand aſcendant.

La Pologne, voiſine de l'Empire Ottoman, n'a avec lui aucun commerce ; mais les Provinces limitrophes échangent entre elles leurs denrées & leurs productions. Les Grecs de Moldavie & de Valachie vont même par cette voie porter des étoffes du Levant, des toiles de coton, des cires & autres effets, à Leipſik, à Francfort, & aux autres foires d'Allemagne, & ils rapportent en échange des étoffes riches de Lyon, & des draps de Verviers dans la principauté de Liége, qu'ils débitent à Conſtantinople, où on les appelle Libiſca, parce qu'ils viennent de Leipſik.

L'Empire d'Allemagne n'a pas avec l'Empire Ottoman de commerce ſuivi ; il paſſe cependant, par le Danube & la mer Noire juſqu'à Conſtantinople, quantité de verreries, luſtres & criſtaux de Bohême, porcelaines, merceries & coutellerie d'Allemagne. On voit même, au printems, un nombre d'Autrichiens porter ſur leurs épaules, juſqu'à Conſtantinople, des grandes volieres de ſerins, qu'on appelle canaris, dont ils tirent

bon parti. Les frontieres des deux Empires échangent entre elles leurs denrées ; & il seroit à desirer que ce commerce, le seul propre à réunir les Nations, par une réciprocité d'intérêts, ne fût jamais interrompu.

Les sujets de l'Empereur font encore quelque commerce maritime en Turquie, sous pavillon Impérial, par le port de Trieste ; ils y portent des cristaux, des planches & autres effets, ainsi que des dallers ou écus de l'Empire, & rapportent à Trieste des cotons, des laines, des soies, du café, du riz, &c. Ce commerce pourroit être susceptible d'accroissement, par l'attention qu'y donne le Gouvernement ; mais en général le Tirol ne peut guères fournir à un commerce bien étendu.

Les liens qui unissent l'*Empereur & le Grand-Duc de Toscane*, facilitent aux sujets de cette derniere Puissance des liaisons de commerce & de navigation avec la Turquie par le port de Livourne ; mais, à quelques soieries près, dont la consommation est très-bornée, la Toscane n'a pas, par elle-même, des productions propres pour le Levant. Par sa position cependant & par la commodité de son lazaret, le port de Livourne est presque devenu l'entrepôt du commerce du Levant avec l'Italie & avec une partie de la

Suiſſe, où il s'eſt introduit des fabrications; & Livourne reçoit tous les ans quelques navires chargés en cotons, en tabac, riz, café, ou toileries d'Alep, ainſi qu'en bled quand l'Italie en manque.

Le Royaume de Naples, en paix avec l'Empire Ottoman, n'a ni manufactures ni productions propres à entretenir un commerce avec cet Empire; il paſſe bien de Meſſine en Levant des moires légeres & autres ſoieries, mais l'objet en eſt modique, & n'eſt pas même ſuſceptible d'accroiſſement, à cauſe des fabrications de même genre, que les Grecs ont établies à Scio, & qui s'y perfectionnent tous les jours.

La République de Veniſe fait avec la Turquie un commerce aſſez conſidérable en draps-ſayes pour manteaux, damaſquetes or & ſoie, ſatins, papiers, glaces, luſtres, boiſeries, merceries, verroteries, vitres pour les fenêtres & quelques drogues. Les Vénitiens exportent du Levant des cotons, des laines, des ſoies, des cuirs de bœuf, du tabac, du riz & du café. Ils ont des établiſſemens à Conſtantinople, à Smirne, à Salonique, à Alep, à Chypres & en Egypte; & ils occupent à leur commerce avec le Levant, de 15 à 18 navires de 300 juſqu'à 600 tonneaux de portée.

La République de Raguſe, tributaire de l'Em-

pire Ottoman, n'a par elle-même aucun commerce; le ſoin qu'elle donne à ſa navigation fait preſque toute ſa richeſſe & ſon induſtrie; elle occupe ſes navires en Turquie au capotage, ou à ce qu'on appelle la caravane, ou à tranſporter dans la Méditerranée, & juſques dans l'Océan, les productions des autres Nations.

La Suede, le Danemarck & la Pruſſe ont des traités d'amitié avec le Grand-Seigneur; quoiqu'on voye quelquefois des navires des deux Puiſſances du Nord dans les ports de la Turquie, ces Nations n'ont avec elle aucun commerce direct, & leurs liaiſons tiennent à d'autres convenances.

L'Eſpagne, qui, depuis peu d'années à conclu la paix avec l'Empire Ottoman, pourra lui fournir directement la cochenille, & autres denrées de l'Amérique, & quelques fabrications en ſoie & en laine; mais comme la main-d'œuvre eſt lente & toujours chere en Eſpagne, en raiſon des variations qu'y éprouvent les ſubſiſtances, cette Nation ne pourra que difficilement concourir avec celles qui y ont déja un commerce établi, pour peu qu'elles ſe donnent des ſoins pour le conſerver.

La Hollande, l'Angleterre & la France, ſont les ſeules Puiſſances qui entretiennent depuis long-tems avec l'Empire Ottoman un commerce conſidérable & ſuivi.

La Hollande y importe des draps, des ſoieries, quantité d'épiceries, des bois de teinture, des armes, de la quincaillerie & mercerie, du thé & des drogues; elle en exporte des cotons, quelques ſoies fines, des fils de chevre, des toiles de coton communes, des gales, des fruits ſecs, des tapis & du bois de buis. Les Hollandois ont des établiſſemens à Conſtantinople, à Smirne & à Alep, & ils font paſſer annuellement en Levant douze à quinze navires, depuis 400 juſqu'à 600 tonneaux de portée.

L'Angleterre fait un peu plus de commerce en Turquie que ne fait la Hollande, & elle y a à-peu-près le même nombre d'établiſſemens; mais ils ne peuvent être formés que par des membres qui, avec des fonds ſéparés, ſe conforment aux réglemens de la Compagnie du Levant: cette Compagnie ſe bornoit autrefois à la ville de Londres, & à préſent toutes les Provinces jouiſſent de ſes priviléges. Les Anglois importent en Turquie des draps, mais beaucoup moins que par le paſſé, une quantité de ſerges en laine appellées *chalons*, dont le débit a conſidérablement augmenté, à meſure qu'on s'eſt relâché en Languedoc ſur les regles preſcrites pour la fabrication des draps. Ils importent peu de ſoieries, du bois de teinture, peu de boiſeries, & des glaces, des

montres, des criſtaux, de la quincaillerie, du plomb, de l'étain & du thé. Les Anglois exportent du Levant des cotons, des ſoies, des fils de chevre, des laines de chevron & quelques tapis. Leur navigation, dans cette partie de la Méditerranée, occupe dix-huit à vingt navires, de trois à quatre cens tonneaux de portée. Malgré la prévoyance des Anglois, leur commerce de Turquie eſt expoſé à des entraves auxquelles la ſtabilité de leurs délibérations & le reſpect qu'ils ont pour leurs loix, ne leur a pas encore permis de remédier : il n'y a point de lazaret en Angleterre ; & pour ne pas y compromettre la ſanté, les navires expédiés du Levant avec patente brute n'y ſont point reçus ; d'autre part, leurs navires ne peuvent point aller faire quarantaine à Livourne ou à Marſeille, ſans contrevenir formellement au bill de navigation, qui aſſujétit les navires Anglois, ſous peine de confiſcation, à porter directement en Angleterre les matieres premieres, & autres productions des Etats du Grand-Seigneur. La préciſion de cette loi, & la rigidité littérale avec laquelle on l'obſerve, gêne ſouvent le commerce des Anglois en Turquie, puiſqu'au moindre ſoupçon de peſte leurs navires ſont obligés de mettre leur cargaiſon à terre.

COMMERCE DES FRANÇOIS

Dans les Etats du Grand-Seigneur.

LA *France* eſt la ſeule Puiſſance qui, par ſa proximité, par ſon induſtrie, par l'abondance & la qualité de ſes productions, & même par les rapports de climat qu'il y a entre les Nations, puiſſe entretenir avec l'Empire Ottoman un commerce conſidérable & une grande navigation. Les Régences d'Alger, Tunis & Tripoly étant ſous la dépendance du Grand-Seigneur, ayant à-peu près les mêmes productions, les mêmes beſoins, & leur commerce étant ſoumis au même régime, ſous le nom de Levant & Barbarie, j'ai cru devoir les réunir. Je dois obſerver en même-tems que la France fait preſque un commerce excluſif avec cette partie de la Barbarie, & qu'à peu de choſe près, les relations des autres Nations n'ont d'autre intérêt que la ſûreté de leur pavillon.

De tous les commerces maritimes, il n'en eſt pas de plus utile, pour les François, que celui qu'ils font dans les Etats du Grand-Seigneur, conſidéré ſous tous ſes rapports; il eſt précieux par lui-même, & plus encore par l'activité qu'il

donne à l'induſtrie nationale, par les débouchés qu'il procure aux productions de nos colonies, & par l'influence qu'il a ſur notre agriculture, notre induſtrie, notre navigation, & ſur tout ce qui conſtitue enfin la richeſſe & la puiſſance de l'Etat.

Le Levant & la Barbarie nous procurent le débouché de bien des fabrications; & ſi nous n'y conſommons aujourd'hui qu'une modique quantité de draps, c'eſt notre faute. Nous importons donc en Levant des draps, des ſerges, des étoffes de ſoie, des étoffes riches, des dorures, des bonnets, des papiers, des montres, quelque bijouterie, de la quincaillerie & mercerie, des ſirops & des liqueurs, qui ſont les fruits de l'induſtrie nationale; une quantité de ſucre, de café & d'indigo, qui ſont les productions de nos colonies, & divers autres objets, comme cochenille, épiceries, drogues, bois de teinture, plomb, étain, &c. qui ſont une partie de nos échanges avec l'étranger.

Les François exportent des Etats du Grand-Seigneur une quantité de cotons en laine, des cotons filés, des ſoies, des laines, des fils de chevre, des laines de chevron, des toiles de coton, des cires, des cuirs, des huiles & des cendres pour les ſavonneries, de la garance & du

ſafranon ; & ces objets qui s'emploient dans nos fabrications, procurent de nouveaux alimens à notre induſtrie. Nous en exportons encore du riz, du café de Moka, du ſéné, des fruits ſecs, & une quantité de bled, dont la Provence a toujours beſoin pour ſa ſubſiſtance & pour ſes armemens, ou que nos navires portent à Malthe, ſur la côte d'Italie ou ſur celle d'Eſpagne, quand l'intempérie des ſaiſons y rend les récoltes inſuffiſantes.

Autant pour l'exploitation du commerce, que pour le protéger & veiller à l'accroiſſement dont il peut être ſuſceptible, il y a dans toutes les échelles du Levant & de la Barbarie des Conſuls & des établiſſemens François, & leur nombre excede peut-être du double celui de tous les établiſſemens étrangers réunis enſemble. Le commerce, dans cette partie de la Méditerranée, occupe près de deux cens navires nationaux de 150 à 350 tonneaux de portée, qui, par la célérité des expéditions & par la proximité des lieux, peuvent facilement faire deux voyages l'année. Indépendamment des navires employés à l'exploitation du commerce national, les Turcs en occupent peut-être la même quantité au commerce d'économie, à pourvoir à l'échange des beſoins reſpectifs des Provinces, en denrées, ſavons, huiles, riz, café,

& autres fruits, ou au tranſport des voyageurs & des perſonnes employées dans l'adminiſtration; & c'eſt ce capotage, cette navigation de port à port qu'on appelle la caravane. Les François partagent cette navigation avec les Raguſois & quelques Toſcans, auxquels ils ſont préférés, autant par le ſoin qu'ils donnent aux cargaiſons, que par l'attention qu'a l'adminiſtration de ſurveiller à tout ce qui concerne la bonne-foi & les bons procédés, qui ſont les gages les plus ſûrs d'une confiance réciproque entre les Nations.

Quoique l'exploitation de notre commerce en Levant & en Barbarie, paroiſſe appartenir excluſivement au port de Marſeille, elle eſt libre à toutes les provinces; mais la néceſſité de veiller à la ſûreté du Royaume, & d'en éloigner les ſoupçons contagieux, a déterminé le Gouvernement à fixer à Marſeille la rentrée de tous les retours du Levant, pour les y ſoumettre à la quarantaine; la triſte expérience qu'a fait cette place dans le commencement du ſiécle, y a rendu l'adminiſtration du bureau de la ſanté ſi ſurveillante, que rien ne peut échapper à ſes ſoins & à ſa prévoyance. On ne feroit pas dans la même ſécurité, ſi les lazarets étoient multipliés ſur les côtes de France, puiſque la moindre inattention pourroit expoſer le Royaume aux ravages de la

pêste ; d'ailleurs le Ponent n'ayant qu'indirectement des relations de commerce avec le Levant, l'entretien des lazarets y deviendroit onéreux puisqu'ils ne seroient pas tous utiles. La province de Languedoc pourroit seule concourir au commerce du Levant, avec la même facilité que Marseille, en raison de sa proximité & de son industrie, si la Nature, en lui prodiguant ses bienfaits, ne lui avoit refusé des ports d'un facile accès. Quelque justice qu'il y ait à faire jouir toutes les provinces des avantages du commerce, en raison de leurs facultés, on est forcé de convenir que, relativement au Levant & à la Barbarie, l'entrepot fixé à Marseille, paroît l'état naturel de ce commerce; cette place d'ailleurs, par la franchise de son port, est devenue une colonie commune à toutes les provinces & à toutes les nations ; & la facilité des transports, par mer ou par terre, y rend sa communication avec les autres provinces de France aussi aisée que peu dispendieuse ; cette communication aura une facilité de plus, quand on aura repoussé les barrieres du fisc, jusqu'aux limites du Royaume, & que l'industrie nationale sera délivrée de ces petites entraves qui ne font que ralentir ses progrès.

Notre commerce en Levant, ne compte gueres

qu'avec le ſiecle ; il ne prit même une ſorte de conſiſtance qu'en 1725, après la peſte de Marſeille. Nous importions alors depuis ſix juſqu'à dix millions de livres en effets manufacturés en France, ou en productions de nos colonies. Quoique ce commerce s'accrut annuellement, nous n'exportions point en matieres premieres l'équivalent de nos importations, & le Levant nous payoit pour la balance deux & trois millions en vieilles piaſtres de Turquie, en matieres d'argent, ou en ſéquins de Véniſe. Pour prévenir l'extraction des eſpeces de Turquie, le Grand-Seigneur fit faire une refonte de monnoie, à laquelle on mit près du tiers d'alliage, les matieres d'or & d'argent augmenterent de prix, & les monnoies étrangeres acquirent une nouvelle valeur. A cette époque, après la paix de 1747, l'exploitation de notre commerce en Levant, prit une nouvelle face ; comme on avoit établi en France, dans le même tems, bien des fabrications en coton, les retours du Levant eurent un débit plus étendu & plus avantageux ; les cotons augmenterent de prix dans la proportion d'un à quatre, & par cette révolution, qui fut en grande partie à l'avantage de la Turquie, nos exportations excédant nos importations, il fallut pendant quelques années ſolder notre compte, en y portant des piaſtres d'Eſpagne.

Depuis 1748, jusqu'en 1764 l'importation de notre commerce en Levant & en Barbarie s'éleva gradativement à vingt-six ou vingt-sept millions en effets des fabrications françoises, en productions de nos colonies, &c.; la rentrée de cette somme en matieres premieres, ou en denrées, montoit, à la même époque, à trente ou trente-trois millions; desorte que la masse de nos importations en Levant, & le bénéfice qui en résultoit, étoit en équilibre, ou à-peu-près, avec la masse de nos exportations. Les retours du Levant & de la Barbarie ayant encore pris faveur, par l'extension de notre industrie & de notre commerce maritime, & par la réduction de quelques impôts, la somme de nos retours eut un nouvel accroissement, & elle passe aujourd'hui plus de quarante millions, quoique notre commerce n'ait pas la même utilité.

Après la paix de 1763, l'importation des draps du Languedoc, qui fut portée à treize & quatorze mille ballots de dix pieces par année, a été toujours en diminuant, à mesure que le relâchement de nos fabrications a rebuté le consommateur; & depuis 1784 elle ne va pas même a six mille ballots. La somme de nos importations se trouvant réduite par-la à environ vingt millions de livres, il résulte que sauf le plus ou moins de bénéfi-

ce sur ces importations, pour balancer notre compte avec le Levant, il faut porter annuellement dix-huit à vingt millions de livres en dallers, ou écus de l'Empire; notre commerce, quoique dans le fonds plus considérable qu'il n'étoit il y a trente ans, est réellement moins avantageux, en ce qu'alors nous échangions les productions du Levant contre nos fabrications, au lieu qu'aujourd'hui nous les achetons en partie.

Cette révolution, qui peut avoir quelque retour, n'empêche pas que la France ne retire de grands avantages de ses échanges, dans les états du Grand-Seigneur; il n'est pas même possible de les apprécier, par la difficulté qu'il y a de suivre tous les rameaux de notre commerce extérieur, & de calculer les résultats de l'emploi des matieres premieres que nous exportons du Levant, qui reproduisent à l'infini de nouveaux objets de fabrication, de circulation, d'échanges & de réexportations; le simple apperçu des bénéfices qui résultent de l'industrie, suffit pour donner une juste idée de l'utilité de ce commerce, & de toute l'attention qu'il mérite.

Nos importations en Levant & en Barbarie, n'excédent pas aujourd'hui vingt millions de liv. dont la demi consiste en effets manufacturés en France, en draps, étoffes, dorures, bonnets, serges,

papiers, &c. La main-d'œuvre ſur la plupart de ces objets, paſſe la demi de leur valeur; mais je la réduis en totalité à cinq millions. 5,000,000

Nota. Avant 1766 nous importions en Levant de douze à quinze millions en draps, il reſtoit donc en main-d'œuvre à la province de Languedoc, de ſix à huit millions de liv.; depuis qu'on importe à peine le tiers de cette totalité, la Province ne reçoit qu'en proportion pour le prix du travail.

Sur quarante-un ou quarante-deux millions de retours du Levant & de la Barbarie, il y en a trente-ſix ou trente-huit au moins en matieres premieres, qui ſont miſes en œuvre dans les différentes provinces de France; ce ſont de nouveaux objets de circulation intérieure ou de réexportation. Comme, à la réſerve des ſoieries, tout le reſte n'exige ni le même travail ni les mêmes apprêts que les draps, je réduis la main-d'œuvre entre le tiers & le quart. . . . 1,000,000

Le commerce François en Levant & Barbarie occupe deux cens navires au moins, qui, l'un portant l'autre,

16,000,000

Montant de l'autre part . . .	16,000,000
ſont deux voyages l'année. Le fret de ces quatre cens voyages, à raiſon de ſix mille livres, diſtraction faite des frais d'armement, déſarmement, radoubs & entretiens, deux millions quatre cent mille livres	2,400,000
La caravane occupe autres deux cens navires, & peut produire annuellement en bénéfice net, tous frais & entretiens prélevés, environ cinq cent mille livres	500,000
Bénéfice d'entrée en Levant & Barbarie, ou ſur les retours, eſtimé à dix pour cent ſur quarante-un millions, ſur quoi il faut eſſuyer les lenteurs des recouvremens, courir les riſques de la navigation, ou payer les aſſurances, quatre millions. . . .	4,000,000
Commiſſion de vente ou d'achat, aux établiſſemens du Levant, à cinq pour cent ſur les quarante-un millions. . . . . . 2,000,000 à déduire les dépenſes des établiſſemens . . 900,000	1,100,000
	24,000,000

Nota. On n'a pas dû paſſer en compte les dépenſes relati-
ves

ves à l'adminiſtration de notre commerce en Levant, émolumens des Conſuls interprêtes, &c. la Chambre du Commerce, chargée de cette adminiſtration ſous les ordres du Miniſtre de la Marine, reçoit ſur les importations en Levant, ou ſur les retours, un droit modéré pour ſubvenir à ces dépenſes & à celles qui concernent l'utilité du ſervice.

Je ne ſaurois évaluer préciſément ce qui peut revenir à préſent au Roi en droits d'entrées ſur les effets qui viennent du Levant; les matieres propres aux fabrications ayant été affranchies de droits depuis plus de vingt ans; & comme on n'en paye que ſur les cotons filés, toiles de coton, café, &c. je doute que les impôts ſur ces objets excedent trois cens mille livres. 300,000

Les trente-ſix à trente-huit millions de matieres premieres, exportées du Levant & de la Barbarie, acquérant en France, par la main-d'œuvre, une valeur de quarante-huit millions au moins, il doit en réſulter un droit de circulation d'un pour cent, que je réduis à quatre cens mille livres . . . 400,000

Pour ce qui revient au Roi des domaines d'Occident, ſur environ huit millions de fruits de nos iſles qui ſe conſomment en Levant, réduit à trois cens mille livres 300,000

1,000,000

Z

Il résulte que nos relations de commerce dans les Etats du Grand-Seigneur, consistant dans l'importation de vingt millions de fabrications, ou de productions de nos colonies, à laquelle il faut ajouter un solde de seize à dix-huit millions en argent, pour former en retours une masse de quarante à quarante-deux millions, produisent à l'Etat vingt-quatre millions de livres en industrie, & un million en impôts. Indépendamment de ce bénéfice d'industrie & d'exploitation, qui paroît démontré, il reste encore d'autres avantages qui ne sont pas moins précieux.

Nous employons annuellement à l'exploitation de notre commerce du Levant & de la Barbarie, deux cens navires, & autant à la caravane, ou capotage pour compte des Turcs; ces quatre cens navires armés occupent environ sept mille matelots & douze cens maîtres, nourris & salariés sur ce commerce; constamment exercés dans la partie de la Méditerranée la plus hérissée d'écueils, ils se perfectionnent dans la navigation, & sont d'une grande utilité pour l'Etat. On doit encore mettre en considération les avantages qui rejaillissent sur la marine françoise, d'un plus grand mouvement de commerce & de navigation en Amérique, ou sur la côte d'Espagne & d'Italie, en raison des consommations que le Le-

vant fait de nos productions, ou de l'exportation que nous faisons de ses denrées.

On ne sauroit déterminer le nombre de familles occupées dans les provinces à nos fabrications pour le Levant, ou à mettre en œuvre les matieres premieres que nous en exportons. On suppose que ces opérations, & celles qui concernent la navigation, construction & radoubs, les transports de marchandises, &c., dont le salaire est pris sur les relations du commerce du Levant, entretiennent vingt ou vingt-cinq mille familles, ou plus de cent mille ames, qui font des consommations, payent des impôts, &, par une suite de la circulation, répandent l'aisance sur d'autres sujets, & concourent à l'accroissement de la population : l'imagination voit rapidement ces germes de prospérité que la plume ne peut peindre que lentement.

Observations.

La France doit être d'autant plus jalouse du fruit qu'elle retire de son commerce avec le Levant depuis soixante ans, qu'elle le connoissoit à peine au commencement du siécle ; celui des Anglois jouissoit alors d'une si grande supériorité, que les Italiens, qui se plaisoient à rire aux dépens

des François, les appelloient par dérision *mercanti di barrette*, marchands de bonnets, faisant allusion aux calottes drapées, qui faisoient alors la base de notre commerce avec la Turquie.

Les réglemens faits dans le commencement du siécle, & les encouragemens qu'accorda la province de Languedoc, donnerent à ses fabrications la plus grande activité. Par le premier relevé fait en 1714, on voit que l'importation des draps pour le Levant, n'alla qu'à six cens quatre-vingt dix-huit ballots de dix pieces ; nos draps s'accréditerent promptement, par leur finesse, leur légéreté, leurs apprêts, & la vivacité des couleurs ; les fabriques en se multipliant se perfectionnerent, & nos expéditions, pendant cinquante ans, eurent les plus rapides progrès.

Depuis 1714 jusqu'à 1724, en dix ans il passa en Levant	20018 Blots
1724 . . . à 1734	40787
1734 . . . à 1744	56403
1744 . . . à 1754, dont six ans de guerre . .	58846
1754 . . . à 1764, dont 7 ans & demi de guerre	81416
1764 . . . la 1ere année après la paix de 1763 .	12600
	270120 Blots

On voit que dans le cours de cinquante-un ans, nous avons importé en Levant deux cens soixante-dix mille ballots de draps de dix pieces l'un, valant plus de trois cens millions de livres, dont il

eſt reſté les trois cinquiemes à la province de Languedoc pour le prix de ſon induſtrie, c'eſt-à-dire, environ deux cens millions.

On doit obſerver que dans les onze dernieres années nous avons importé en Levant quatre-vingt-quatorze mille ballots, c'eſt-à-dire, plus que le tiers de la totalité; de ſorte que notre conſommation dans cette ſérie, comparativement à une donnée commune ſur les quatre reſtantes, eſt dans la proportion de quatre à neuf. Après 1764, les expéditions ſe ſont rallenties; celles de 1786 étoient de 5800 ballots, & elles diminuent tous les ans. Examinons les cauſes de cette révolution.

On a déjà dit que nous n'avions aucune, ou preſqu'aucune idée de fabrications pour le Levant avant le ſiécle; c'eſt donc à l'obſervation des réglemens qu'on fit alors, & aux ſoins qu'on ſe donna pour imiter nos rivaux & encourager l'induſtrie, que la province de Languedoc a dû la perfection & l'accroiſſement progreſſif de ſes fabrications. Nos draps s'étant inſenſiblement accumulés en Levant avant 1740, on ſentit la néceſſité d'un régime qui pût en faciliter le débouché ſans les avilir, & ſans ſuſpendre entierement les fabriques; on impoſa en Levant, enſuite en Languedoc des régles gênantes, auxquelles l'eſprit d'intérêt ne mit pas

aſſez de bornes ; l'Adminiſtration qui voulut prévenir ces abus, renonça à ces opérations arbitraires & locales, qui ſembloient mettre des entraves à l'induſtrie & au commerce ; & dans ce moment, où une diverſité d'opinions ſur les convenances morales & civiles des hommes, commençoit à ſe manifeſter, on paſſa rapidement des auſtérités d'un régime qu'on auroit dû modérer, aux excès d'une licence dont on ne prévit pas aſſez les déſordres. Le cri général fut pour une liberté illimitée ; on eut beau préſager les inconvéniens qui en réſulteroient ; confondant les régles avec les entraves, on s'obſtina à dire avec l'Evangile, *ôtez-lui ſes liens, & laiſſe-le aller* (1) ; on reſpecta cette application ſans en diſcuter la juſteſſe, car l'apparence d'un bien n'en eſt pas toujours un ; cette liberté ſi deſirée enfin n'eut pas l'effet miraculeux que l'opinion lui avoit conſacrée ; les fabricans n'étant plus ſoumis à aucune régle, à aucune loi, ſe relâcherent ſur la qualité, ſur les largeurs, ſur les aunages, & firent à qui plus mal. Après la paix de 1763, il paſſa en Levant des quantités de draps fabriqués en contravention des réglemens ; mais les conſom-

---

(1) Evangile ſelon S. Jean, chap. XI. ℣. 44.

mateurs, ceux d'Asie sur-tout, qui, jusque-là, portoient nos draps emballés sur les bords orientaux de l'Océan, sur la foi d'un plomb qu'ils ne regardoient même pas, voyant qu'ils étoient les victimes de leur bonne-foi, renoncerent au drap françois, & le Levant entier donna la préférence aux serges angloises, appellées chalons, qui étoient mieux fabriquées que nos mauvais draps, & qui ne coûtoient que moitié prix. C'est ainsi que par un changement de régime, légérement apperçu, discuté sur des principes généraux qu'on n'appliquoit jamais à des idées locales; par un systême enfin, dont l'enthousiasme & l'orgueil de la nouveauté faisoit tout le prix, nous avons perdu dans un instant ce que nous avions acquis à force de soins & de peines dans le cours du siécle. Nous avons inspiré aux Nations un esprit de défiance qu'elles n'avoient pas, & nous avons perpétué chez elles, & adapté à nos opérations comme elles le font à nos mœurs, ces impressions de légéreté & d'inconstance que le tems ne peut effacer.

Cette innovation, que la province de Languedoc à elle-même réclamée à hauts cris, la prive de cinq à six millions de main-d'œuvre; elle a entierement ruiné ses manufactures; & le Gouvernement, en 1784, a été contraint de tolérer, & de protéger même par la voye de l'Inde,

le débouché de ſix mille ballots de draps fabriqués, dont on ne vouloit à aucun prix. Dans les premiers inſtans de cette révolution, on ſe rappella qu'une tolérance auſſi impolitique, avoit fait perdre au Languedoc, au commencement du ſiécle, le débouché d'une fabrication de droguets que nous conſommions en Eſpagne; les fautes paſſées excitent des regrets momentanés, mais elles ne corrigent pas; d'ailleurs dans cet état de concurrence qui préoccupe les Nations, un commerce perdu ne ſe recouvre plus; cette perte en entraîne de plus grandes encore qu'on ne répare jamais, par la déſertion des ouvriers, qui, ne trouvant pas de travail dans leur patrie, en vont chercher ailleurs.

L'induſtrie & le commerce ne peuvent proſpérer, ſans doute, que par la protection & la liberté, & ce ſeroit n'avoir aucune idée du bien public, que de les aſſujettir à des entraves qui pourroient en rallentir les progrès; l'un & l'autre au contraire doivent trouver dans la juſtice & le déſintéreſſement du Gouvernement, tous les encouragemens qui tendent à leur proſpérité. Mais qu'on y penſe bien; doit-on regarder comme des entraves les loix que l'expérience a proclamées pour prévenir les abus, & pour contraindre les hommes à ne faire que ce qu'ils doivent faire?

Il seroit superflu sans doute de faire des régles, & d'avoir des agens pour les faire observer, si tous les propriétaires de manufactures étoient des Juliene, des Vanrobais, des Paignon, ou autres citoyens, toujours en petit nombre, jaloux de leur nom & de la confiance publique; mais c'est mal connoître les hommes, que de supposer qu'ils feront tous bien sans y être contraints, surtout quand l'intérêt se met de la partie; depuis qu'on a attaché la principale considération aux richesses, on a dû s'appercevoir que chacun a fermé les yeux sur les moyens de les acquérir. On doit considérer d'ailleurs, que les loix, qui paroissent, à certains égards, pouvoir gêner l'industrie, ne tendent qu'à la perfectionner; semblables à celles qu'on fait observer dans les villes policées, bien loin d'attenter à la liberté civile, elles ne servent qu'à la mieux assurer.

On dit en France que les manufactures angloises ne sont soumises, ni à des régles, ni à des inspections, & que le fabriquant ne perfectionnant son travail que par émulation, & pour assurer sa fortune, le François doit agir sur les mêmes principes; il est vrai que l'industrie en Angleterre n'est soumise à aucune taxe, mais on voit dans le *Britich marchand*, que les arts & métiers sont en corps & communautés, & qu'ils sont soumis à

des réglemens, & il eſt peu de pays où les corporations ſoient auſſi privilégiées & auſſi excluſives. Il n'eſt rien de ſi injuſte, vous dit-on enſuite, que les loix coercitives; mais n'eſt-ce pas-là l'eſprit de toutes les loix? ont-elles d'autre but que de contraindre chaque individu à faire ce qu'il doit faire, & l'empêcher de nuire aux autres? & y a-t-il plus d'injuſtice à ſoumettre un ouvrier à des régles qui lui preſcrivent ſes obligations, que d'aſſujettir un ſoldat à la diſcipline militaire? un citoyen au maintien de la police? Il y auroit donc de l'injuſtice auſſi à fixer le titre de la vaiſſelle & de la monnoie? à fixer le prix de l'intérêt? à veiller à l'approviſionnement des marchés, à la fidélité des poids & des meſures, au taux & à la ſalubrité des ſubſiſtances? C'eſt pour prévenir les abus que l'autorité à établi ces loix, d'autant plus utiles au bon ordre de la ſociété, qu'elles ſont devenues le gage de la ſûreté publique & de la confiance reſpective des Nations.

Dans le quinzieme ſiécle, avant que les Eſpagnols euſſent découvert l'Amérique, & que les Portugais euſſent doublé le Cap de Bonne-Eſpérance, l'Europe, toujours en armes & préoccupée de conquêtes, n'avoit preſqu'aucune idée de commerce maritime; tout ſe réduiſoit alors à

l'échange des besoins respectifs entre le nord & le midi ; & comme les peuples du nord avoient plus de besoins, ils en donnerent les premiers l'exemple. Les peuples d'Italie, qui avoient succédé aux Romains & aux Grecs, avoient seuls conservé des relations avec l'Inde, par la Syrie & par l'Egypte, & ce commerce, quelque tems exclusif, donna de l'accroissement & de l'éclat aux Républiques de Venise, de Gênes, de Pise & de Florence, qui conserverent après les croisades le commerce & la navigation de la Méditerranée.

Les projets de l'Europe, & les idées des hommes, éprouverent une révolution après le quinzieme siécle, lorsque la découverte de l'Amérique, & une communication plus prompte avec l'Inde, eurent rapproché les extrémités du globe ; les Nations apprirent alors à vaincre les obstacles que les mers & les déserts avoient mis entre elles, & à seconder les vues de la Providence qui avoit voulu les réunir par des liens réciproquement utiles ; les Puissances maritimes, avides de multiplier les besoins & les jouissances des hommes, & de partager entre eux les richesses que la nature leur a prodiguées, s'occuperent d'industrie & de navigation ; & c'est ainsi que le commerce s'est propagé en Europe, & qu'il est insensible-

ment devenu la base de la puissance & de la force des Nations. Si la France n'a profité que tard des bienfaits de la nature, de la fertilité de son sol, de la qualité de ses productions, de sa position maritime, & du génie industrieux de ses habitans, pour participer avec les autres Nations au commerce du monde, c'est autant à cause des guerres qu'elle eut à soutenir après le quinzieme siécle, que parce que son Gouvernement militaire, qui a toujours prédominé, avoit écarté, & presqu'avili chez les François, comme il l'avoit fait chez les Romains, toutes les idées mercantiles. Ce n'a été que lorsqu'elle a eu des colonies & qu'elle a commencé à mieux connoître les avantages de sa position & le prix de ses richesses, que la France a adopté d'autres principes; l'Europe a été étonnée de la perfection où elle porta ses manufactures, sa navigation & les arts de toute espece à la fin du dix-septieme siécle; & l'Angleterre, qui jusques-là avoit fourni à nos besoins, vit avec regret que nous fûmes les premiers à fournir à son luxe. Cependant comme les préjugés des Nations s'effacent lentement, la profession de négociant n'a pas encore acquis en France ce degré d'encouragement dont elle est susceptible; tandis qu'on a enorgueilli celle de financier, que les besoins & les malheurs de l'Etat

ont rendu lucrative & néceſſaire, par des honneurs & des diſtinctions auxquels elle n'avoit pas de droits plus légitimes. Quoique l'eſprit de philoſophie, dans l'intervalle, ait fait des rapides progrès, il n'a pas encore diſſipé ces préjugés qui naiſſent avec nous, & qui ne s'effacent que difficilement; mais nous voilà au moment de cette révolution.

L'adminiſtration du commerce en France, depuis le commencement du ſiécle, a ſouvent changé de forme, ſelon l'idée du moment & l'influence des perſonnes; excluſivement confiée à des Magiſtrats, chargés d'occupations, auxquelles on a attaché plus d'importance, elle a conſtamment langui ou varié au gré des opinions & des ſyſtêmes, qui peuvent nous avoir éloigné du bien en courant après le mieux. Quelqu'éclairé que ſoit le zele des Magiſtrats, ils ſont entierement étrangers à la partie du commerce; & il étoit naturel d'aſſocier à cette adminiſtration, à titre de retraite, ceux des Conſuls, qui, par leur application & par des connoiſſances locales & raiſonnées, auroient été les plus propres à remplir ces places; ſachant comme le commerce ſe fait, ils auroient été plus en état que d'autres de ſavoir comment on doit le conduire. Quelques ſoins que ſe donne le Gouvernement pour l'accroiſſement du com-

merce, le préjugé femble devoir toujours retarder fes progrès, parce que dans la capitale, où réfide la principale adminiftration, & où la réunion des lumieres & des connoiffances répand fur l'opinion publique le plus d'afcendant, le commerce n'a pas, à beaucoup près, la confidération qu'il mérite; confondu avec les profeffions méchaniques & mercenaires, on y diftingue à peine les nuances qui féparent le Mercier de la rue Saint-Denis, du Commerçant en gros qui occupe des atteliers nombreux de manufactures, qui arme des vaiffeaux, qui fait fructifier nos colonies, qui entretient des relations avec toutes les parties du globe, & qui, par le concours de fes opérations, ranime fans ceffe l'agriculture, fans laquelle les fources de l'induftrie & du commerce tariroient infenfiblement.

On convient en France que le commerce eft le nerf de l'Etat, & qu'il influe fur la profpérité des Nations; mais ces idées, dans la Capitale, varient à tout inftant au gré de notre mobilité; elles cedent au pouvoir de l'opinion, qui jufqu'à préfent n'a fixé les diftinctions que fur les titres & fur les charges. Croiroit-on que les grands propriétaires, dont les terres ne profperent que par le commerce, ne font aucun cas des commerçans? Croiroit-on que dans un Gouvernement où le

rang, les honneurs & les titres étoient insensiblement devenus le prix des richesses, le commerce, qui en est lui-même la source, & qui contribue si fort à la puissance de l'Etat, ait été si peu honoré? Quoique la haute noblesse en Angleterre conserve encore les préjugés de la naissance, on doit convenir que les Anglois, en général, pensent plus sagement que nous; il n'y a point chez eux d'exemptions d'impôt; nul n'y rougit de sa profession, & tout homme qui la remplit avec honneur, a un titre au crédit national & à l'estime publique; & c'est-là le véritable prix de l'émulation. On a vu des freres de Ministres, Marchands à la Cité de Londres; de freres & de neveux de Lords, Facteurs à Bengale, à Alep, ou à Bassora; & des Officiers de la Marine royale, se faire honneur d'armer des navires marchands, lorsque l'Etat n'a pas besoin de leurs services. A travers les distances consacrées par l'opinion, les citoyens sont toujours rapprochés par un même principe; les deux Chambres qui discutent les grands intérêts de l'Etat, & qui influent sur le destin de l'Europe, s'occupent également des ressorts du commerce, qui est devenu lui-même la base de cet Empire, & de l'étendue de sa domination. Les discussions politiques peuvent varier, en Angleterre, selon le moment & les convenances,

la diversité des opinons, ou l'influence des personnes; mais s'agit-il de commerce, il n'y a qu'un intérêt & une voix ; un traité étant soumis à la sanction nationale, tous les corps de l'Etat ont droit de donner leur avis, & c'est l'expérience qui dicte les résolutions: aussi voit-on chez les Anglois les traités de commerce solidement discutés & habilement concertés ; tout y est prévu, rien n'y est subordonné à l'arbitraire des discussions, à l'incertitude des événemens, ni au hasard des circonstances ; en Angleterre enfin, le commerce est le mobile des intérêts politiques, l'organe de la guerre & de la paix. Un écrivain, dont on doit respecter les talens & les intentions, voulant dissiper les alarmes de la Nation, & les regrets que la chambre du commerce de Normandie a publiquement manifestés sur le traité de commerce entre la France & l'Angleterre, a voulu nous consoler sans doute, en nous assurant (1) que l'Administration du commerce en Angleterre est encore moins éclairée qu'elle ne l'est en France; il seroit superflu de contester ici sur ce fait, puisqu'en supposant même que nos rivaux fissent moins bien qu'ils ne sont en état de faire, cela ne justifieroit pas nos erreurs ; ce dont on est forcé de

(1) Lettre à la Chambre du Commerce, par M. Dupont.

convenir, c'eſt que les Anglois qui ſe ſont quelquefois illuſtrés par nos revers, ont eu dans tous les tems l'habileté de profiter de nos fautes, & de notre mal-adreſſe, & c'eſt un tribut que nous devons autant à leur ſupériorité, qu'à l'opinion que nous avons de nous-même. Ce qu'il y a de ſûr encore, c'eſt que les Anglois, qui ne nous imitent pas, n'employent dans leur adminiſtration que les hommes propres à la choſe, tandis qu'en France des ſujets, qui par leurs connoiſſances & par leurs ſervices auroient mérité d'être employés, ont été ſouvent rejettés par des magiſtrats prévenus, & les places qui auroient du être la récompenſe du travail, ont été preſque toujours le prix de la partialité, de l'intrigue & de la faveur; & on ne doit pas être ſurpris ſi en général elles ont été mal remplies.

On trouvera déplacé, peut-être, que je me ſois livré à des diſcuſſions de commerce dans un ouvrage qui ſembloit devoir ſe borner à quelques réflexions politiques; mais la politique & le commerce ne ſont plus auſſi étrangers qu'on le penſe; & nous ſommes parvenus, ou à-peu-près, au tems où ils doivent ſe ſoutenir l'un par l'autre, ſur-tout depuis que le commerce, par ſon influence ſur les mœurs des hommes, & ſur la

puiſſance des Empires eſt devenu la baſe des ſyſtêmes & de la prépondérance des Nations. D'ailleurs, après avoir expoſé les motifs d'équité, & les convenances politiques qui militent contre l'invaſion de l'Empire Ottoman, il importoit encore de démontrer qu'il eſt de l'intérêt des Nations commerçantes de maintenir cet Empire dans ſes poſſeſſions, & ſon exiſtence en raiſon du réſultat de leurs échanges. Si je me ſuis laiſſé entraîner enſuite au deſir de parcourir le commerce de la France avec la Turquie depuis ſon origine, & de rapprocher les matériaux que j'avois raſſemblés, c'eſt autant par l'importance de l'objet, que pour faire mieux obſerver les cauſes de ſes progrès, de ſes révolutions & de ſa décadence. Je dois avouer, en même tems, qu'ayant ſouvent entendu parler commerce à des perſonnes qui n'en avoient que la théorie, & qui s'étayoient ſur des principes généraux, auxquels la pratique ſeule peut preſcrire des exceptions, je me ſuis enhardi, *& moi auſſi*, ai-je oſé dire, *je ſuis peintre*, qu'on me pardonne cette préſomption; j'ai voulu oppoſer l'évidence des faits à la ſéduction des raiſonnemens, & les vérités conſacrées par l'expérience à l'illuſion des ſyſtêmes; j'ai cru enfin, que, dans ces momens où des vues de régénération relevent l'ame des François, où l'eſprit de réforme ſemble

devoir s'étendre ſur toutes les parties de l'adminiſtration, & où chaque patriote s'empreſſe de porter quelques matériaux à l'édifice national, un citoyen qui a rempli fidélement ſon devoir, pouvoit dire avec liberté ce qu'il a vu, ce qu'il ſait & ce qu'il penſe ſur une matiere qui intéreſſe de ſi près le bien public.

Qu'on me permette d'obſerver en finiſſant, que l'Angleterre, qu'on prend toujours pour modele quand on parle commerce, puiſqu'elle en donne à toutes les Nations des exemples & des leçons, n'eſt parvenue à ce haut degré de domination qu'en encourageant d'abord dans ſes Etats l'agriculture & l'induſtrie, qui ſont les premieres richeſſes des hommes, & enſuite le commerce & la navigation, parce que ces moyens de force & de puiſſance ſe reproduiſent l'un par l'autre, & n'ont beſoin que de quelques ſecours. Quoique la France ait adopté les mêmes principes, ſon commerce n'a pas fait les mêmes progrès; l'amour de la nouveauté; une diſpoſition à changer d'idées comme on change de modes; l'inexpérience; l'embarras dans le choix des moyens ou des circonſtances impérieuſes peut-être, ont nourri les doutes de l'adminiſtration, & au lieu de favoriſer le commerce par la ſuppreſſion des impôts, des beſoins ſucceſſifs n'ont fait que les accroître

& les multiplier. Le mal eſt parvenu à ſon terme, & la France doit attendre ſa guériſon autant des intentions pures d'un Roi vertueux, que des reſſources qu'elle doit attendre du zele patriotique & de l'harmonie, qui a ramené à un même intérêt & à un même principe tous les ordres de l'Etat. Tandis que la ſuppreſſion des impôts ſur les beſoins de néceſſité, ſur les matieres premieres, & ſur les fabrications, va ranimer d'une part l'induſtrie des François, de l'autre l'extinction de la dette nationale, rapprochant la circulation de ſon ordre naturel, y fera rentrer une maſſe énorme de capitaux que les malheurs de l'Etat avoient enſevelis; la réduction qui doit en réſulter ſur le prix de l'intérêt, & ſur celui des vivres & des ſalaires, rejaillira néceſſairement ſur les progrès de l'agriculture, de l'induſtrie, du commerce & de la navigation, qui ont la plus grande influence ſur l'accroiſſement de la population; & la France, renaiſſant preſque de ſes débris, prendra une nouvelle exiſtence; reſpectée de ſes voiſins, elle inſpirera plus de confiance à ſes alliés; &, devenue le modele des Nations, elle jouira dans le ſein de la proſpérité, des dons qu'elle a reçus de la Nature & du génie national.

Conclusion.

En parcourant les révolutions, qui depuis cinq siécles agitent l'Empire Ottoman, on n'a eu d'autre but que d'examiner si les ressorts qui ont opéré son élévation, ne sont pas assez puissans pour prévenir sa chûte.

A peine les Ottomans eurent-ils passé en Europe, qu'ils s'emparerent des plus riches dépouilles de l'Empire Romain; ce ne fut qu'au moment où les Nations, occupées de projets ambitieux, se perfectionnoient dans l'art militaire, que l'Empire Ottoman renonçant aux armes & aux conquêtes, fut exposé à une suite d'adversités; mais l'ascendant impérieux du fanatisme, la fortune des armes, & la rivalité des Nations, le mirent à portée de les réparer. Puisque c'est donc du dévouement des peuples aux progrès de la religion, de ses forces, de ses richesses, & de quelques convenances politiques que l'Empire Ottoman a acquis cette étendue de pouvoir, il semble qu'on puisse augurer que les mêmes moyens dans tous les tems produiront les mêmes effets. Les droits de la puissance Ottomane sont fondés aujourd'hui sur quelques siécles de possession; & sur ce titre que le tems & une suite de traités rendent encore plus légitime, il seroit de l'équité de l'Europe, comme

il paroît l'être de son intérêt, de traverser les projets qui menacent cet Empire, autant pour raffermir l'équilibre politique, que pour prévenir les révolutions qui semblent devoir en résulter dans le systême des Nations. Les orages qu'on a vus se former dans le Nord, bien loin de se dissiper, commençoient à s'étendre, & menaçoient presque le repos de l'Europe, lorsqu'un changement dans la disposition des esprits, la nécessité de prévoir les événemens, & une révolution dans les idées des Nations, semblent avoir rallenti les hostilités, & en présagent presque la suspension.

Indépendamment des principes de justice & des convenances politiques qui militent en faveur de l'Empire Ottoman, je n'ai pas cru m'écarter de mon objet, en considérant les relations de commerce que la plupart des Nations, & particulierement la France, entretiennent avec cet Empire, comme de nouveaux motifs qui semblent prescrire à l'Europe le droit de s'opposer à son démembrement; toutes les Puissances réunies ensemble, ou chacune d'elles prises séparément, sont également intéressées à sa conservation; ce doit être à-peu-près par-tout le même vœu; ce sont les mêmes craintes, les mêmes alarmes; &, par l'enchaînement qu'il y a dans les intérêts politiques, la cause des Ottomans est presque

devenue celle de toutes les Nations. En invoquant donc la religion de l'Europe, ſon impartialité, ſon reſpect pour les propriétés, l'intérêt de ſon commerce; en déchirant enfin le voile dont les paſſions ſecrettes cherchent à ſe couvrir, je n'ai fait que réclamer les droits ſacrés de l'humanité, de la juſtice & de la vérité; puiſque c'eſt à ces vertus que le tems & la raiſon ont élevé des autels, il faut eſpérer que les hommes & les rois y conſacreront leurs hommages.

F I N.



TABLE
DES MATIERES.

A.

ABDUL-HAMID I, frere d'Achmet III, continue la guerre avec les Ruſſes, ſans ſuccès, & fait la paix, 222 à 226, appaiſe les troubles de Syrie, 229. Diſcuſſion avec les Ruſſes après la paix, 234, & *ſuiv.* Nouvelle guerre avec les Ruſſes, 244. L'Empereur s'y trouve engagé, 247. Les Ottomans réſiſtent aux Alliés, mais ils perdent Cotchim & Okzakow, 250 à 254. Mort du Sultan, 256

Achmet I, fils de Mahomet III, élevé à l'Empire jeune, il n'a diſtingué ſon régne que par la Moſquée qu'il a fait bâtir à l'Hipodrome; ſa mort, 54 à 56.

Achmet II, frere de Soliman II, Prince de peu de talens. Son Viſir Muſtapha Kioproly ſoutient l'Empire. Mort de ce Prince, 92 à 98

Achmet III, frere de Muſtapha II, ſollicité par Charles XII, il élude de faire la guerre aux Ruſſes, 114, 115. L'armée de ces derniers défait le Roi de Suéde à Pultava, 116. La Porte ayant déclaré la guerre aux Ruſſes, leur armée eſt à la diſcrétion du Viſir, qui conſent à la paix, 117. Guerre avec les Vénitiens; la Morée repriſe, 118, 119; avec les Autrichiens; le Prince Eugêne bat les Ottomans, prend Temeſwar, la Valachie & Belgrade; paix de Paſſarovitz, 120 à 125. Guerre en Perſe; impôts qui occaſionnent une ſédition; le Sultan dépoſé, 127 à 136.

Aly-Bey veut s'emparer de l'Egypte, il porte la guerre en Syrie, où il s'unit au Gouverneur d'Acre, 209; les navires Russes protégent cette insurrection, 215 & *suiv.* Aly-Bey meurt de ses blessures; le Gouverneur d'Acre est tué, ce qui rétablit l'ordre en Egypte & en Syrie, 220 à 229

Amurat I, fils d'Orcan, s'empare de plusieurs provinces d'Europe & transporte le Trône à Andrinople, 7, 8; établit un ordre pour l'armée, crée les Janissaires, 9, 10. Après avoir soumis la Thrace, l'Albanie & la Macédoine, & battu le Prince de Servie, il est tué par un Bulgare, 10, 11

Amurat II, fils de Mahomet I, est élevé à l'Empire à dix-huit ans; son armée l'abandonne pour suivre le faux Mustapha, dont il met ensuite l'armée en déroute, 20 à 23. Jean Paléologue ayant encouragé à la révolte un frére du Sultan, celui-ci fait périr deux de ses freres, s'empare de Salonique & fait une trêve avec le Roi de Hongrie, 23, 24. Ce traité ayant été violé, Amurat attaque & défait l'armée de Hongrie, 25, 26. Ses armes n'eurent pas le même succès en Albanie; nouveaux avantages en Hongrie, mort d'Amurat, 26, 27

Amurat III, fils de Selim II, montra de la férocité en montant sur le trône, son régne ne fut distingué que par l'indolence & la dissipation, 51, 52

Amurat IV, neveu de Mustapha I, monta sur le trône à quinze ans; il fut aimé des troupes, qu'il conduisit lui-même en Asie, où il remporta des avantages sur les Persans; ce Prince ternit son régne par quelques cruautés & par des bizarreries, sa mort, 60 à 64

Arniaud de Malthe, sa conduite envers le jeune Osman dont il paya la rançon, 144 à 148

B.

Bach-karach, capitation ou tribut des sujets non-Musulmans, 298

Bajazet I, fils d'Amurat I, se rend en Moldavie & met en fuite l'armée du Prince Etienne, la sienne est battue à son tour, 12. Il passe en Asie pour assoupir une révolte; son activité lui fait donner le surnom d'éclair. Il bat le Roi de Hongrie & un détachement de François; met le siége devant Constantinople, & fait une trêve avec Emmanuel Paléologue, 14. Il va en Asie combattre Tamerlan, perd la bataille d'Ancire & est pris; sa mort, 15, 16

Bajazet II, fils de Mahomet II, appellé à l'Empire au moment où il se préparoit pour aller à la Meque. Il laisse la Régence à Corcoud son fils; à son retour il monte sur le trône, lorsque Jem son frere se révolte & est forcé de fuir, 36, 37. Ce Prince, livré aux plaisirs, est forcé de céder l'Empire à Sélim son fils, mort de Bajazet, tremblement de terre, 38 à 40

Bektach (Hagy) fondateur des Dervichs, consacre les Janissaires, 7, 10

Bonneval (le Comte de) connu en Turquie sous le nom d'Achmet Pacha, instruit les Janissaires aux évolutions militaires, 149, 318. *Idem.*

C.

Carlovits (la paix de) entre les Autrichiens, les Ruf-

ſes, les Polonois & les Vénitiens, d'une part, & les Ottomans, de l'autre, 109. Bataille perdue par les Ottomans, près de cette place, 122

Charles VI, Roi de France, reçoit à ſa Cour l'Empereur Grec, 14

Charles XII, Roi de Suéde, vient porter la guerre ſur les bords de la Turquie. Il eſt défait à Pultava. Retour dans ſes Etats, 114 à 118

Cheſmé, ſur la côte d'Aſie, l'Eſcadre Ottomane y eſt brûlée par les Ruſſes, 207

Circaſſie (la) ſoumiſe à un tribut ſous Mahomet II, fournit des eſclaves des deux ſexes, 33 à 35

Commerce des Nations Européennes avec l'Empire Ottoman 331, *& ſuiv.* Celui des François, 343 *& ſuiv.*

Concluſion de l'Ouvrage, 373

Conſtantinople priſe par Mahomet II, 29, 30

Cotchim abandonné par les Ottomans, 200, 201; rendu à la paix, pris de nouveau par les Alliés, 252

Crimée (la) conquiſe par Mahomet II, cédée au Kan des Tartares, 32, 33. Les Ruſſes s'en rendent maîtres, & elle leur eſt en partie cédée à la paix de Kainardgik, 226; troubles qui en réſultent, 230, *& ſuiv.* Voyage de l'Impératrice de Ruſſie en Crimée, 243

D.

Daoud Pacha, Moſquée bâtie par Bajazet I à Conſtantinople, avant la priſe de cette Capitale,

Defterdar, ou Adminiſtrateur général des finances, 295

Diſcours préliminaire. Origine de l'Empire Ottoman; il renverſe le Bas-Empire; ſes ſuccès & ſes revers; rap-

ports avec l'Empire de Rome ; état de cet Empire au dix-fept & dix-huitieme fiécle. Plan de l'Ouvrage, j à xlviij

E.

Egypte, conquife par Selim I, & ceffion faite de la Souveraineté fur les Mahométans, 41 à 43 ; divifée par Aly-Bey, 209. Nouveaux troubles, 242

Emmanuel Paléologue fait une trêve avec Bajazet I, 14. Il paffe à Rome, en France & en Angleterre pour folliciter des fecours, 14, 15 ; il obtient la grace du faux Muftapha, 20

Eugêne (le Prince) défait l'armée Ottomane à Zenta, 104, 107 ; bat de nouveau les Ottomans, & leur prend plufieurs places, 120 à 125

Europe (l') intéreffée à la confervation de l'Empire Ottoman, 280, *& fuiv.*

F.

Forces militaires de l'Empire Ottoman, 305

Forces maritimes dudit Empire, 321

François I, contemporain de Soliman I, fait un traité d'amitié avec lui, 46

François, état de leur commerce avec l'Empire Ottoman, 343

G.

Gelée extraordinaire à Conftantinople en 1621, 58

Georgie, foumife à un tribut fous Mahomet II, fournit à l'Empire des efclaves des deux fexes, 33 à 35

H.

HASSAN-BEY, Capitaine de vaiſſeau, ſon vaiſſeau & celui de l'Amiral Ruſſe, ſont brûlés dans un combat, 206, 207. Il chaſſe les Ruſſes de Lemnos, & eſt fait Amiral, 209, 210. Etant à l'armée de terre il force les Ruſſes à repaſſer le Danube, 219. Appaiſe les troubles d'Egypte, 242. Derniere campagne dans la mer Noire, 252, 253. Fait Beglier-Bey de Natolie, 257. Vie de ce Général, *idem.*

Huniade, Général du Roi de Hongrie, eſt battu par l'armée d'Amurat I, 27. Livre la bataille à Mahomet II devant Belgrade, & meurt de ſes bleſſures, 31, 32

I.

JANISSAIRES, leur origine & leur confécration, 9, 10. Se diſtinguent ſous Mahomet II, 31. Forcent Bajazet II à ſe démettre de l'Empire, 38. Sont braves, fideles & fiers, 306. Soumis à leurs chefs, 313. Leurs exercices, 319

Ibrahim I, frere d'Amurat IV, s'empare de toute l'iſle de Crète, à la réſerve de Candie. Son goût pour le plaiſir le rend odieux au peuple. Il eſt dépoſé & étranglé, 65 à 67

Jean, fils d'Emmanuel, rappelle de Lemnos le faux Muſtapha, pour ſuſciter des embarras à Amurat II, 20. Il ſuſcite un jeune frere du Sultan à la révolte, 23. Il paſſe à Rome pour ſolliciter du ſecours, 25

Jem, frere de Bajazet; ſa révolte, ſa fuite en Europe 36, 37

Imposteurs en Asie, dissipés, 241
Impôts, ne sont pas onéreux en Turquie, 294, *& suiv.*
Incendies à Constantinople, pour marquer le mécontentement, 160 à 163

K.

KAÏNARDGIK (la paix avec les Russes à) 226. Confirmée à Aïnaly Cawak, 235
Kerson, ville que l'Impératrice de Russie a fait construire à l'embouchure du Boristhene, 235, 229. Voyage de cette Princesse à cette ville, 243
Kioproly Mahomet, élevé au Ministere sous Mahomet IV, rétablit les finances & les affaires de l'Empire, 69. Son fils Achmet lui succede, il prend plusieurs places en Hongrie, & se rend ensuite maître de Candie, 69, 70
Kioproly Mustapha, sauve la race impériale des fureurs de Mahomet IV, 62. Elevé au Visirat sous Soliman II. Il rétablit le trésor de l'Empire, leve une puissante armée & prend plusieurs places, 88 à 90. Sous le regne d'Achmet II, il est en bute à l'envie des courtisans; ayant passé la Save pour combattre les Allemans, il est tué, & son armée victorieuse prend la fuite, 92 à 94
Kioproly Numan Pacha, aime mieux renoncer au Ministere que d'ordonner des impôts, 117
Kislar-Aga, ou Grand-Eunuque, gouverne l'Empire avec prudence sous Mahmoud V, 157, 158. Celui qui lui succede est mis à mort, ainsi qu'un favori, pour motif de concussions, 163

M.

MAHMOUD V, fils de Mustapha II, après son élévation à l'Empire, est forcé de faire périr les chefs des rebelles, 137 à 142. Guerre avec les Russes & les Allemans; ceux-ci, battus, consentent à rendre Belgrade & font la paix, 150 à 156. Goût du Sultan pour la magnificence; mécontentement public; justice du Sultan, 158 à 163; mort de ce Prince, 165

Mahmoud Pacha. Jurisdiction fondée à Constantinople sous Bajazet I, 14

Mahomet I, fils de Bajazet I, rétablit l'Empire comme il étoit du vivant de son pere; soumet la Valachie à un tribut; sa flotte est détruite par les Vénitiens; sa mort, 18 à 20

Mahomet II, fils d'Amurat II, fait bâtir divers châteaux, 28; s'empare de Constantinople, rétablit cette Capitale, retourne à Andrinople, & envoye une armée dans la Grece, 29 à 31; se présente devant Belgrade, & bat l'armée de Hongrie, 32. Il s'empare de Trébisonde, de la Crimée, de l'isle de Negrepont, 32, 33. Tente le siége de Rhodes, & meurt dévoré de projets, 35

Mahomet III, fils d'Amurat III. Son regne ne fut point agité; mort de peste, 53, 54

Mahomet IV, fils d'Ibrahim I, élevé à l'Empire à l'âge de sept ans; il changea souvent de Ministres; mais il n'y eut une administration réguliere que sous le Visir Kioproly Mahomet Pacha. Son fils lui succéda au Ministere, & fit des conquêtes en Hongrie, mais il perdit la bataille de S.-Godard, 67 à 70. Il conquit ensuite Candie, prit Caminiek aux Polonois, & les

soumit à un tribut, 70, 71. Les Polonois ayant Sobiesky pour Général, refusent le tribut & font la paix, 71 à 75. Les affaires des Ottomans vont en décadence; s'étant brouillés avec les Vénitiens, ceux-ci leur enlevent la Morée en deux campagnes, 76 à 81. Cette suite de revers ayant répandu l'inquiétude dans la Capitale, Mahomet IV y est juridiquement déposé, 81 à 83

Mamelucs ou esclaves, leur origine, 34; devenus maîtres de l'Egypte, ils sont vaincus par Selim I, 42

Marine, état de celle des Ottomans; ils n'inclinent pas pour la marine, 325, 327

Moldavie (la) conquise par Soliman I, 46. Les Ottomans devroient en faire un Pachalik, 270

Morée (la) enlevée par les Vénitiens, 80, 81; reprise par les Ottomans, 118, 119. Diversion des Russes en Morée, 204, 205. Incursions des Albanois, 205. Nouveaux troubles, 243

Mussa, fils de Bajazet I, gouverna l'Empire avec Soliman pendant l'interrégne, 16 à 18

Mustapha, fils de Bajazet I, est tué à la bataille d'Ancire, 15. Un imposteur qui prend son nom, est arrêté & conduit à Lemnos, d'où il est rappellé; il fomente des troubles, & est mis à mort, 20 à 23.

Mustapha I, frere d'Achmet I, déposé par motif d'incapacité, 56. Rappellé de nouveau, il est déposé de nouveau, 59, 60

Mustapha Pacha (Cara) Visir sous Mahomet IV, est défait sous les murs de Vienne, par l'armée de Sobiesky, Roi de Pologne, unie à l'armée impériale, commandée par le Duc de Lorraine, 78, 79

Mustapha II, fils de Mahomet IV, remporte quelques avantages

avantages sur les Autrichiens, & sa flotte met en fuite celle des Vénitiens, 98 à 103. Son armée défaite à Zenta par le Prince Eugêne, 104 à 107. Paix de Carlovits, 109. Le Sultan, livré au goût des plaisirs, est déposé, 109 à 113

Mustapha III, fils d'Achmet III, Prince juste, ferme & économe, sa confiance au Visir Raghib Pacha, 173 à 178. Vaisseau Ottoman enlevé, 179. Embarras à la mort du Roi de Pologne, 182 à 186. La Porte déclare la guerre à la Russie, 187. Revers des Ottomans, leur flotte brûlée à Chesmé, 194 à 207. L'Egypte & la Syrie veulent secouer le joug, 209, 214 à 216. Mort du Sultan, 222

O.

Observations sur les progrès & la décadence de l'Empire Ottoman, sur son état présent, ses finances, ses forces & son commerce avec l'Europe 259, & suiv.

Orcan I, fils d'Othman, acheve la conquête de l'Asie Mineure; envoye Soliman son fils en Europe, où il s'empare de la Thrace & de la Grece; mort d'Orcan, 4 à 7

Osman Pacha, Topal, est fait esclave & conduit à Malthe; sa conduite envers son libérateur, 144 à 148

Otman I, fondateur de l'Empire, s'empare de la principauté d'Iconium & de l'Asie Mineure; sa mort, 1 à 3

Otman II, fils d'Achmet I, élevé à l'Empire jeune, déplaît aux troupes, est déposé & étranglé, 57, 58

Otman ou Osman III, frere de Mahmoud V. Ce régne

a été diſtingué par l'inconſtance & l'incapacité ; ſa mort, 164 à 172

P.

PASSAROVITZ (la paix de) entre les Alliés & l'Empire Ottoman, 125

Perſe (la guerre de) ſert de prétexte aux impôts, qui occaſionnent la dépoſition de Sultan Achmet II, 119, *& ſuiv.*

Pologne, troubles à l'occaſion de l'élection du Roi. Intrigues des Ruſſes, 182 à 187. Partage de la Pologne, 187 à 189. Les Ottomans unis aux Confédérés, 193, *& ſuiv.*

R.

RAGHIB Mahomet Pacha, Viſir diſtingué par ſes lumieres, 171 à 177. Diſſimule l'influence que les Ruſſes prennent en Pologne, 182, 183. Sa mort, 186

Revenus de l'Empire Ottoman, 294, *& ſuiv.*

Rhodes (iſle de) priſe ſous Soliman I, 44

Ruſſes (les) envoyent des troupes en Pologne, pour protéger l'élection du Roi, 182 à 190. Leurs guerres avec les Ottomans aident les rébelles d'Egypte & de Syrie, 190 à 226. Paix avec les Ottomans, & nouveaux germes de ruptures, 227 *& ſuiv.*

S.

SCANDERBERG s'empare de l'Albanie, 26, 27

Selim I, fait périr deux de ſes freres, 40. Veut faire mourir les Chrétiens. Il s'empare de l'Egypte, & reçoit du Calife la ſuprématie ſur les Mahométans ; ſa mort, 41 à 43

Selim II, fils de Soliman I, prend l'isle de Chypres, perd la bataille de Lépante. Sa mort, 49 à 51
Selim III, fils de Mustapha III, élevé à l'Empire, donne des marques de sévérité, 256
Simon, esclave Romain d'origine, enleve le vaisseau Amiral, & le conduit à Malthe, 179
Sobiesky, grand Général, & puis Roi de Pologne. Avantages qu'il a sur les Ottomans, 73 à 76
Soliman, fils d'Orcan, passe en Europe; il y fait bien des conquêtes, & meurt par un accident, 5 à 7
Soliman, fils de Bajazet, gouverne l'Empire avec son frere Mussa, 16, 17
Soliman I, surnommé le Législateur, s'empare de Belgrade, de l'isle de Rhodes; promulgue des Loix; érige les Provinces en Pachalics; augmente le nombre des troupes; continue ses conquêtes, & meurt en assiégeant Sigeth, 43 à 48
Soliman II, Prince timide. Son régne, exposé à des troubles, est distingué par la conduite de son Visir, 83 à 92

T.

Tamerlan, Roi des Scytes, voulant punir l'orgueil de Bajazet, entre dans ses Etats; gagne la bataille, & le fait prisonnier, 14, 17
Tartares, reconnus libres & indépendans à la paix de Kaïnardgik. Leur inquiétude & leur inconstance, 226 à 237
Timars & Ziamets, fiefs ou bénéfices militaires; leur origine, 9, 296, 308, 310
Tribut, enfans de tribut; les Chrétiens en donnoient un sur dix, 9

V.

VAISSEAU Amiral, enlevé par les esclaves, conduit à Malthe & restitué, 179 à 181
Valachie, son Vaivode chassé, 31. Les Ottomans devroient en faire un Pachalic, 270
Valide, mere de Mahomet IV, fille d'un Prêtre Grec, appelle sa mere auprès d'elle, 68
Vienne, assiégée par Soliman I, 46; par Cara Mustapha, Pacha, 78

Fin de la Table.

ERRATA.

PAGE x, Discours préliminaire, *lig.* 20, Syla, *lis.* Sylla.
xxxj, *lig.* 23, Ottomans, *lis.* Allemans.
Page 22, *lig.* 7, Dervis, *lis.* Dervich.
41, *lig.* 6, Bajazet III, *lis.* Bajazet II.
44, *lig.* 8, contraint, *lis.* contrainte.
101, *lig.* 25, Allemane, *lis.* Ottomane.
111, *lig.* 13, & ce, *lis.* & le.
158, *lig.* 15, tout ce qu'il avoit, *lis.* tout ce qu'il y avoit.
177, *lig.* 21, ; que la guerre, *lis.* , , que la guerre.
202, *lig.* 2, le Général, *lis.* & le Général.
256, *lig.* 5, 11 & 15, Selim IV, *lis.* Selim III.
Idem. derniere *lig.* Vedidin, *lis.* de Vidin.
257, *lig.* 5, Selim IV, *lis.* Selim III.
Idem. 10, qui combattu, *lis.* qui a combattu.
262, *lig.* 9, Soliman II, *lis.* Soliman I.
280, *lig.* 16, exemples, *lis.* exemple.
331, *lig.* 19, de sa société, *lis.* de la société.

Chénier
Révolutions de l'empire otto-
man

